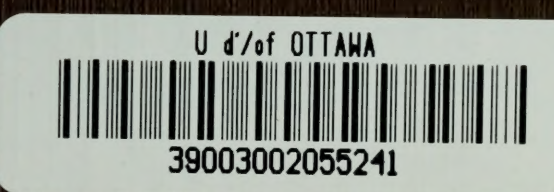
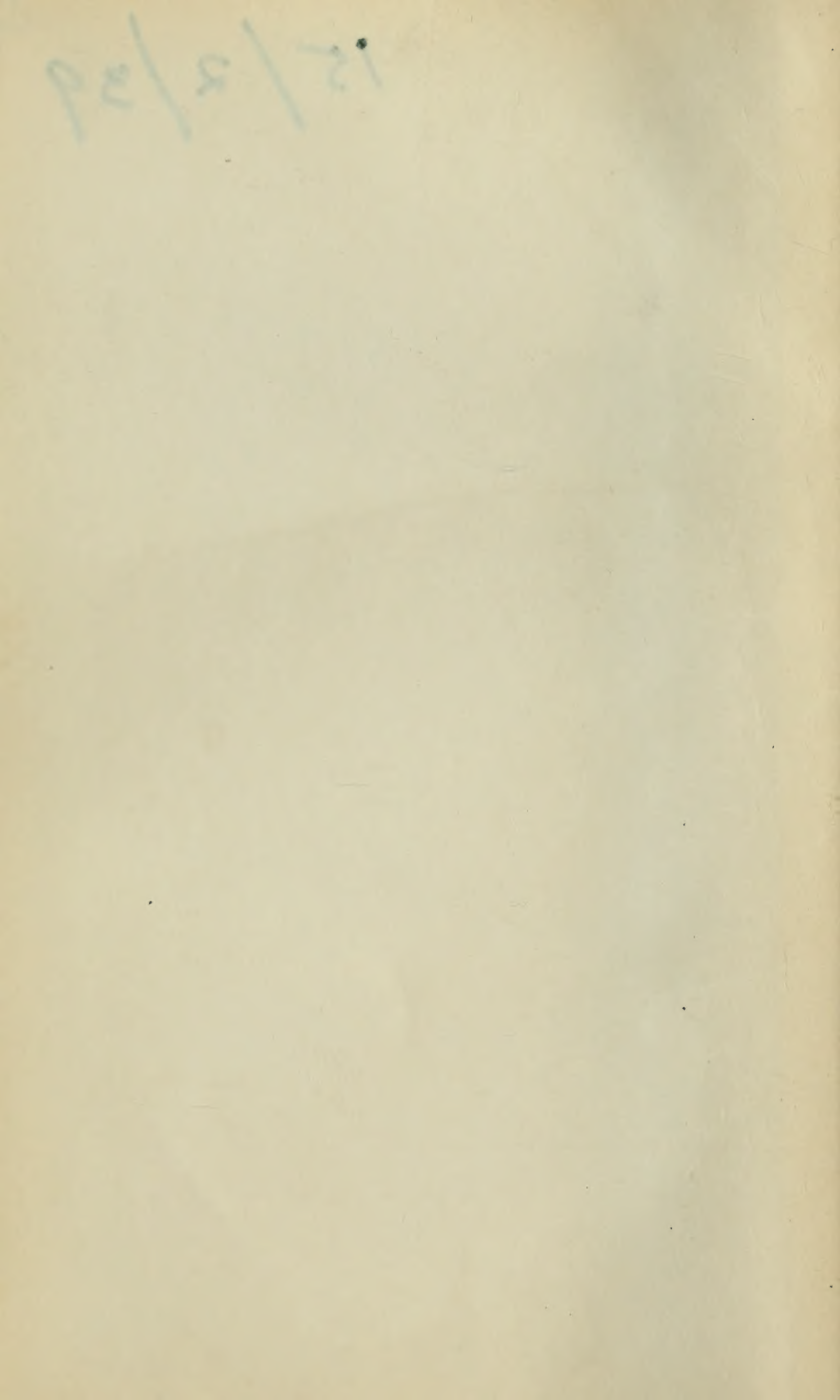

U d'/of OTTAWA
39003002055241



15/2/39



GRANDEUR ET DÉCADENCE
DE ROME

IV

ANTOINE ET CLÉOPATRE

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Grandeur et décadence de Rome. Trad. de l'italien par M. Urbain Mengin. I. *La Conquête.* 24e édition .... Un volume in-16.
(Couronné par l'Académie française, prix Langlois.)

II. *Jules César.* 23e édition .... Un volume in-16.
(Couronné par l'Académie française, prix Langlois.)

III. *La Fin d'une aristocratie.* 21e édition. Un volume in-16.

IV. *Antoine et Cléopâtre.* 21e édition..... —

V. *La République d'Auguste.* 18e édition. —

VI. *Auguste et le grand Empire.* 15e édit. —

La Ruine de la Civilisation antique. 11e édition. Un volume in-16.

Entre les Deux Mondes. Traduit de l'italien par G. Hérelle........................ Un volume in-16.

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur en 1906.

G. FERRERO

GRANDEUR ET DÉCADENCE DE ROME

IV
ANTOINE ET CLÉOPATRE

Traduit de l'italien par M. Urbain Mengin

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE, PRIX LANGLOIS



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6^e

ANTOINE ET CLÉOPÂTRE

I

VERS L'ORIENT

Beaucoup d'historiens ont blâmé sévèrement l'indifférence avec laquelle Antoine à Alexandrie se désintéressa de la chute de Pérouse. Ils croient que, s'il était venu alors prendre en Italie le commandement de son armée, il aurait pu aisément avoir raison d'Octave (1). Et tous, continuant le roman d'amour de Cléopâtre et d'Antoine qu'ils font commencer à l'entrevue de Tarse, décrivent le séjour à Alexandrie comme une longue fête insouciante, pendant laquelle Antoine s'abandonna aux plaisirs et oublia tout le reste (2). Il faut remarquer cependant que le siège de Pérouse commença à la fin de l'automne de l'année 41, époque pendant laquelle la navigation de la Méditerranée était suspendue. Antoine n'en eut donc connaissance qu'au

(1) Voy. SEECK, *Kaiser Augustus* Bielefeld und Leipzig, 1902, p. 69.
(2) Voy. PLUTARQUE, *Ant.*, 28-29; DION, XLVIII, 27; APPIEN, *B. C.*, V, 11.

printemps de l'année 40, quand le siège était déjà fini. Il convient aussi de considérer que, s'il ne pouvait guère abandonner ses plus proches parents, il ne pouvait pas non plus approuver l'absurde politique de son frère et de sa femme, qui semblaient ne pas se rendre compte que le parti populaire était maintenant dans l'armée, qu'il était l'armée elle-même. Enfin, s'il n'est pas douteux que Marc-Antoine s'adonna aux plaisirs cet hiver-là dans l'immense et somptueux palais des Ptolémées, il est certain aussi qu'il s'occupa de choses sérieuses, voire même du problème le plus sérieux qui pouvait se présenter alors au chef de la République, au plus illustre magistrat de l'empire. Si Cléopâtre l'avait invité à venir à Alexandrie, ce n'était pas seulement pour en faire son amant et pour le distraire; c'était aussi pour lui répéter les offres que probablement elle avait déjà faites à César, quatre ans auparavant, quand elle était revenue à Rome tout exprès. Elle lui offrait de devenir roi d'Égypte en l'épousant. Sans doute Cléopâtre se servait, pour persuader Antoine, de tous les moyens dont elle pouvait disposer; mais il ne faut pas pour cela voir dans ce projet de mariage une simple tentative de séduction féminine. Il y avait dans ce projet un plan politique très ingénieux qui fait honneur à l'intelligence de Cléopâtre : elle voulait essayer de sauver par ce mariage l'Égypte du sort commun des autres peuples méditerranéens, je veux dire de l'esclavage romain. Par une politique très rusée, en l'achetant au poids de l'or aux partis qui s'étaient succédé au gouvernement de Rome, l'Égypte avait pu jusque-là garder son indépendance; mais il était impossible qu'on se fît, même à Alexandrie, de grandes illusions sur ce point, pour l'avenir. La richesse de l'Égypte était trop grande pour ne pas réveiller les convoitises de

l'Italie ruinée; et son gouvernement trop faible et trop désorganisé pour résister longtemps. Au point de vue économique et intellectuel, l'Égypte était le seul pays complet du monde antique; elle avait une agriculture florissante, une industrie prospère, un commerce étendu, des écoles célèbres, une vie artistique intense. Très fertile, admirablement cultivée, elle récoltait presque tout le lin dont étaient tissées les voiles qui s'ouvraient sur la Méditerranée; elle produisait plus de grain qu'il n'en fallait pour nourrir sa population très dense, et elle pouvait en exporter. Son industrie était la première du monde méditerranéen, grâce aux nombreux et habiles artisans d'Alexandrie, qui fabriquaient chez eux les tissus les plus délicats, des parfums, des verres, des papyrus et mille autres objets que de riches marchands exportaient ensuite dans tous les pays. L'Égypte était le pays du luxe et de l'élégance; elle envoyait un peu partout, et même en Italie, ses peintres, ses décorateurs, ses stucateurs, ses modèles d'objets de luxe; centre d'étude très fameux, elle voyait venir les étudiants des pays les plus éloignés, et même de la Grèce, fréquenter les écoles de médecine, d'astronomie et de littérature que le gouvernement royal entretenait à Alexandrie. Son commerce enfin était très étendu et très lucratif; car elle n'exportait pas seulement partout ses produits industriels en échange des métaux précieux qu'elle accumulait; elle détenait aussi la majeure partie du commerce avec l'Extrême-Orient, avec l'Inde, et avec la terre fabuleuse des Sères. Mais si brillant, quand on considère l'Égypte au point de vue de la richesse et de la culture, le tableau devient sombre quand on étudie son état politique et social. La vieille et glorieuse monarchie des Ptolémées agonisait. La division du travail,

qui est un résultat véritable de la civilisation, avait été poussée à un tel point en Égypte, qu'elle avait étouffé tout esprit de solidarité sociale et nationale. Les métiers, les professions, les familles, les individus, ne songeaient qu'à leurs intérêts et à leurs plaisirs. Un égoïsme affreux, une indifférence invincible pour tout ce qui ne les touchait pas immédiatement, isolait les groupements sociaux dans toutes les classes, depuis les cultivateurs des grandes propriétés, des biens de mainmorte, des domaines royaux, qui vivaient dans une sujétion voisine de la servitude; depuis les métayers libres, laborieux, mais qui s'appliquaient seulement à grossir leur épargne; depuis la plèbe ouvrière et cosmopolite, qui travaillait avec intelligence, mais qui était remuante et sanguinaire, jusqu'à la classe opulente des marchands qui s'étaient fixés en Égypte comme au meilleur carrefour des grandes routes du monde; jusqu'aux riches propriétaires qui déployaient un luxe merveilleux, qui considéraient la cour comme le modèle suprême du faste et de l'élégance, mais qui ne formaient pas une aristocratie politique et militaire, et qui, par indolence et par orgueil, se laissaient éloigner des hauts emplois par des eunuques, des affranchis, des aventuriers, des étrangers; jusqu'à la caste sacerdotale qui ne songeait qu'à augmenter ses richesses et sa puissance; jusqu'à la bureaucratie, nombreuse, bien disciplinée en théorie, mais corrompue, avide d'argent et peu consciencieuse; et enfin, jusqu'à la cour, pieuvre insatiable, engloutissant l'argent et les métaux précieux, nageant dans les intrigues, les crimes, les petites révolutions dynastiques, que des factions minuscules ourdissaient dans l'indifférence universelle, avec infiniment d'ingéniosité et de scélératesse. Ce royaume en décadence était ainsi à la fois

inerte et agité. Avec une administration grandiose, il laissait tout dans l'abandon, et même les canaux du Nil; avec une monarchie où les rois étaient divinisés encore vivants, il était continuellement déchiré par des révolutions de palais, qui ne faisaient durer ses rois que quelques années, et empêchaient de porter remède à ses moindres misères politiques; riche comme il l'était, il n'avait pas d'armée, et, pour disposer de quelques troupes, il était obligé de recruter les esclaves qui fuyaient des autres pays; il était plein d'hommes de haute culture et de grande intelligence, mais il ne savait lutter contre Rome qu'au moyen d'intrigues bizarres et compliquées (1). Peu à peu sa diplomatie en était à la fin arrivée à offrir sa reine comme une prostituée à un proconsul romain. Le gouvernement féminin de Cléopâtre avait de nombreux adversaires, surtout dans les classes élevées, sans que nous en sachions la raison; peut-être à cause de la honte de ses intrigues avec César et avec Antoine, à cause de son avidité insatiable, de sa cruauté capricieuse, du désordre de son gouvernement de favoris (2). Se sentant menacée, elle avait pensé à se sauver elle-même, et l'Égypte avec elle, par une alliance avec Rome; et elle avait essayé de conclure cette alliance en se faisant épouser par César. Ce projet ayant échoué, elle essayait de le réaliser avec Antoine; quand celui-ci serait roi d'Égypte, quand le gouvernement égyptien pourrait disposer des légions romaines, l'indépendance de l'Égypte et la monarchie de Cléopâtre seraient à l'abri de tout danger.

(1) Voy. le beau travail de C. Barbagallo, *Le Relazioni politiche di Roma con l'Egitto*, Roma, 1901.

(2) Dion, LI, 5 : πολλοὺς τῶν πρώτων, ἅτε καὶ ἀεὶ οἱ (Cléopâtre) ἀχθομένων. Ce passage, bien que trop court est important, et il explique toute la politique de Cléopâtre.

Il n'est pas difficile de découvrir quel était le point faible de ce projet. Si peu profond que fût l'esprit d'Antoine, il ne pouvait pas ne pas l'apercevoir. Si la crise où se débattait la République concentrait depuis quelques années la direction de l'empire romain dans les mains de deux ou trois chefs militaires, ces chefs représentaient, mais ne personnifiaient pas l'Etat comme des rois régnant par droit de famille; ils ne pouvaient donc pas conclure d'alliance par mariage. Un mariage entre un proconsul et une reine d'Orient aurait été jugé en Italie et par les soldats ou comme un crime de haute trahison, ou comme une étrange folie. Malgré cette difficulté, le projet de Cléopâtre avait quelque chance de réussir, au moins en partie, grâce aux difficultés de la situation où se trouvait Antoine, grâce surtout au nouveau projet qu'il préparait : la conquête de la Perse. Antoine était, bien plutôt qu'Octave, le disciple et l'héritier politique de César. Pendant les six derniers mois de la vie de César, tandis qu'Octave était à Apollonie, Antoine était devenu à Rome le confident le plus intime du dictateur; il avait connu ses pensées les plus secrètes; il s'était emparé après sa mort de tous ses papiers, entre autres des plans de la guerre que César préparait contre la Perse. Quoi de plus naturel que, la guerre civile étant terminée, une fois maître d'une situation exceptionnelle, l'idée lui vînt de reprendre les grands projets conçus par le dictateur dans le crépuscule orageux de sa vie, et dont il était peut-être le seul à connaître les détails? Or, parmi ces projets, la guerre contre la Perse devait lui paraître le plus important. Si César lui-même, malgré son génie et ses victoires, n'avait pas cru pouvoir dominer la situation sans cet éclatant succès dans une guerre extérieure, pouvait-il, lui Antoine, se faire

l'illusion qu'il réussirait dans une situation beaucoup plus désastreuse? Tout manquait au gouvernement des triumvirs : l'argent et le prestige. Seule la conquête de la Perse, comme César l'avait dit, pouvait donner l'un et l'autre à son gouvernement et faire de lui, pour toujours, le chef de la République. Sans doute l'entreprise était difficile : mais César, c'est-à-dire le plus grand général de son époque, lui avait laissé un plan de campagne où tous les détails avaient été étudiés, depuis le nombre des légions jusqu'à la route à suivre. Antoine n'aurait qu'à exécuter avec intelligence et énergie ce plan. Les probabilités de succès devaient donc, et avec raison, lui sembler très grandes. En somme, la plus grosse difficulté pour cette entreprise était encore le manque d'argent; et c'est sur cette difficulté que Cléopâtre pouvait compter pour réussir, au moins en partie, dans ses projets. L'Égypte était encore un pays très riche; la famille royale y possédait le seul grand trésor de métaux précieux que Rome n'eût pas encore mis au pillage dans le monde méditerranéen. L'alliance avec l'Égypte, proposée par Cléopâtre, pouvait mettre à la disposition d'Antoine les moyens matériels nécessaires pour exécuter le grand plan de César.

Mais le projet de Cléopâtre était si audacieux et si étrange qu'il n'est pas surprenant qu'Antoine ne se soit pas décidé à l'adopter cet hiver-là. Un événement imprévu vint d'ailleurs déranger, au printemps de l'an 40, les discussions d'Antoine et de Cléopâtre. De même qu'il y avait eu, en l'an 41, en Italie, une parodie de la guerre sociale, on vit commencer en l'an 40, en Asie, une parodie de la guerre contre Mithridate. Les petits princes de Syrie qu'Antoine avait chassés (1),

(1) Appien, *B. C.*, V, 10.

et Antigone, le prétendant au trône de Palestine, auquel il avait refusé son appui (1), s'étaient entendus pendant l'hiver pour engager les Parthes à envahir les provinces romaines, en leur disant que la Syrie et l'Asie, effrayées des contributions énormes dont Antoine les accablait, accueilleraient volontiers les envahisseurs. A la cour de Ctésiphon, le fils de Labiénus, qui y était venu après la bataille de Philippes, se proposait pour diriger une partie de l'armée des Parthes, imitant les fugitifs italiens qui, après la guerre civile, avaient dirigé l'armée de Mithridate (2). Antoine était à Alexandrie ; dans la Syrie qui était gouvernée par Décidius Sacsa et dans l'Asie qui était gouvernée par Titus Munacius Plancus (3), il n'y avait que les anciennes garnisons de Cassius, qui avaient reconnu le nouveau maître. Une surprise pouvait réussir. Au printemps, en effet, vers le mois de février, Antoine fut informé qu'une armée sous les ordres de Labiénus et de Pacorus, fils du roi des Parthes, envahissait la Syrie par Ctésiphon et Apaméia (4). Antoine dut donc se résoudre pour l'instant à abandonner ses beaux et vagues projets d'un empire asiatique, et s'éloigner de Cléopâtre; il partit d'Alexandrie au commencement du

(1) Joseph, *A. J.*, XIV, XIII, 3.

(2) Dion, XLVIII, 24.

(3) Le Plancus, gouverneur de l'Asie dont parle Dion, XLVIII, 24, ne peut être Lucius, qui périt dans la guerre de Pérouse. C'est donc Titus.

(4) Plutarque, *Ant.*, 30, dit qu'Antoine reçut les nouvelles de Syrie et celles d'Italie en même temps, à Alexandrie; Appien, *B. C.*, V, 52, dit au contraire qu'il ne reçut les nouvelles d'Italie qu'étant déjà en Asie, à Ephèse probablement. La version d'Appien est la plus vraisemblable; en effet, Antoine en Égypte pouvait recevoir plus vite les nouvelles de Syrie que celles d'Italie. D'autre part l'invasion des Parthes fut préparée pendant l'hiver; il put donc en être informé à temps, et il dut partir immédiatement, car le danger était sérieux.

mois de mars avec une petite flotte et fit voile vers Tyr, où il semble s'être rendu compte que, pour repousser l'invasion, il fallait faire venir de sérieux renforts de Macédoine et d'Italie. Se résignant à abandonner momentanément la Syrie à l'ennemi, il résolut de se rendre par Chypre et Rhodes en Asie et de là en Grèce, pour y réunir une grande armée, et pour revenir ensuite en Orient et repousser les Parthes. Quand il fut parti, les petites garnisons des villes, surprises par des forces supérieures, ne tardèrent pas à se rendre. Décidius seul essaya un instant de résister à Apaméia, mais, comme Labiénus cherchait à corrompre ses soldats qui étaient tous d'anciens légionnaires de Brutus et de Cassius, il eut peur d'être trahi et il s'enfuit bientôt à Antioche ; Labiénus, informé de sa fuite, prit et fit mettre à mort la petite garnison presque tout entière, le poursuivit jusqu'à Antioche, mit le siège devant la ville et s'en empara, obligeant Décidius à s'enfuir encore une fois en Cilicie. La Syrie et la Phénicie étaient déjà à peu près au pouvoir des Parthes, à l'exception de Tyr, où s'étaient réfugiés les Romains des environs, comme en 74 ils s'étaient réfugiés à Chalcédoine, quand Mithridate avait envahi la Bithynie. Cependant Pacorus se rendait en Palestine avec une partie de son armée, tandis que Labiénus marchait avec l'autre à la conquête de la Cilicie (1).

A Éphèse, Antoine trouva les courriers d'Italie, qui

(1) Voy. Dion, XLVIII, 24-26. — Dion indique (XLVIII, 25) la vraie raison pour laquelle Antoine ne s'arrêta pas à Tyr : il n'y avait en Syrie que d'anciennes garnisons de Cassius, faibles et peu nombreuses ; les légions d'Antoine étaient en Italie, en Gaule et en Macédoine. Dion, cependant, après avoir donné la raison plausible, y ajoute des considérations ridicules ; il s'obstine à considérer Antoine comme un homme à qui l'amour de Cléopâtre avait fait perdre son bon sens.

l'informèrent du siège de Pérouse, et de la confusion terrible qui était survenue dans son parti après la chute de cette ville. C'étaient là de nouvelles et très graves difficultés pour le triumvir, qui se trouvait déjà engagé dans une guerre contre les Parthes. L'édifice dressé avec tant de peine à Philippes, et qui quelques mois auparavant semblait défier les siècles, allait-il s'écrouler tout d'un coup? Le massacre de Pérouse avait épouvanté ses amis et ses parents, et ils étaient tous en fuite. Fulvie, escortée de 3,000 cavaliers que lui avaient envoyés ses généraux, était allée s'embarquer à Brindes, pour se rendre en Grèce et attendre Antoine à Athènes (1); Plancus avait abandonné le commandement de ses trois légions et s'enfuyait avec Fulvie; sa mère Julie s'était enfuie auprès de Sextus Pompée qui l'avait accueillie très aimablement (2); Asinius Pollion s'était jeté avec son armée dans le delta du Pô, où il allait se tenir sur la défensive (3); Ventidius Bassus, à ce qu'il semble, s'était dirigé sur Brindes (4). Tous cherchaient à s'approcher du rivage pour être en communication avec Antoine; un grand nombre des partisans de Fulvie et de Lucius s'étaient enfuis, les uns auprès de Sextus Pompée, les autres pour chercher un refuge auprès d'Antoine lui-même. Parmi ceux-ci étaient le fils de Servilia, Marcus Junius Silanus, et Tibérius Claudius Néron, qui s'embarqua fur-

(1) Appien, *B. C.*, V, 50. Cette fuite ne pouvait pas être très rapide, et cela explique comment Fulvie et Antoine se rencontrèrent à Athènes.

(2) Appien, *B. C.*, V, 52; Dion, XLVIII, 15.

(3) Velléius, *C.*, II, 76. C'est à cette époque que l'on dut imposer aux Padouans les contributions en armes et en argent dont parle Macrobe, I, XI, 21. Il me semble cependant qu'Appien ne pouvait guère avoir les sept légions que lui attribue Velléius.

(4) Appien, *B. C.*, V. 50.

tivement à Naples avec sa femme, fille de ce Livius Drusus qui s'était tué à Philippes, et avec un jeune enfant d'un peu plus d'un an, qui, singulier caprice de la fortune, devait être un jour l'empereur Tibère (1). Octave restait seul maître de l'Italie : maître cruel et terrible, dont le caractère semblait empirer chaque jour. Dans les procès intentés à des plébéiens, à des affranchis, à des étrangers, il rendait avec tant de facilité des sentences de torture, de mort, de crucifiement, que le peuple lui avait donné le nom de bourreau (2); il fréquentait la pire société et jouait avec frénésie (3); il remplissait Rome du scandale d'une débauche effrénée, envoyant demander chez elles les belles matrones qui lui avaient plu en passant. Et elles étaient obligées de se rendre aussitôt à son invitation (4). Ombrageux et jaloux de tout le monde, malgré sa puissance, il ne se fiait à aucun de ses collaborateurs. Agrippa lui-même, dont il commençait à apprécier l'intelligence et qu'il avait fait cette année même préteur, bien qu'il fût très jeune, se plaignait de cette jalousie et se tenait sur ses gardes, pour ne pas trop y donner prise (5). En réalité, sa victoire et cette espèce de dissolution universelle qui l'avait suivie l'avaient jeté dans la plus grande frayeur ; et la peur le rendait cruel. Il savait que Fulvie, dont il exagérait comme tout le monde la puissance sur l'esprit de son mari, pousserait celui-ci à la vengeance. Il savait qu'Antoine était plus fort que lui, qu'il disposait d'armées puissantes et d'amis fidèles. Il savait que Sextus Pompée prodiguait à la

(1) Velléius, II, 75; Suétone, *Tibère*, 4.
(2) Suétone, *Aug.*, 70; Sénèque, *De clem.* I, x, 4 : *in adulescentia caluit, arsit ira.*
(3) Suétone, *Aug.*, 70.
(4) Dion, LVI, 43; Zonaras, X, 38 (544).
(5) Voy. Dion, XLIX, 4.

mère et aux partisans d'Antoine des amabilités qui mettaient le comble à son inquiétude, en lui faisant entrevoir la possibilité d'une alliance entre lui et son collègue. Et il tâchait de se défendre en répandant autour de lui la terreur, en cherchant à s'attacher les soldats par tous les moyens, et en ourdissant des intrigues perfides. Il avait commencé par livrer l'Italie aux vétérans. Comme si l'horrible massacre de Pérouse n'eût pas encore assouvi sa cruauté, il avait confisqué presque tout le territoire de Norcia, parce que les citoyens avaient élevé un monument aux victimes de la défense de la ville, avec une inscription disant qu'ils étaient *morts pour la liberté*, et qui indiquait combien la bourgeoisie aisée d'Italie regrettait l'ancienne république (1). Il avait hâté la création des colonies, fait des largesses à tous les vétérans de César, et remplacé dans la Cisalpine Asinius Pollion par Alfénus Varus. Maintenant il s'efforçait par tous les moyens de débaucher les légions d'Antoine. Agrippa avait réussi à faire passer sous ses enseignes deux des légions abandonnées par Plancus, mais la cavalerie était allée retrouver Sextus Pompée et la troisième légion avait rejoint Ventidius (2). Un moment Octave semble avoir cherché à corrompre Calénus, Ventidius et Asinius, en dissimulant la chose sous des tentatives pour conclure la paix (3); mais il ne réussit pas, car personne ne se fiait plus à lui, et Antoine jouissait d'un trop grand prestige. Cependant Antoine approchait rapidement de la Grèce et Fulvie allait à sa rencontre. L'arrivée imminente de son collègue lui causa de si grosses inquiétudes, qu'à la fin de mai il s'adressa, pour qu'elle inter-

(1) DION, XLVIII, 13; SUÉTONE, *Aug.*, 12.
(2) APPIEN, *B. C.*, V, 50.
(3) *Id.*, *ibid.*, V, 50-51.

cédât en sa faveur auprès de son fils, à la mère de Sextus, à cette Mucia que le grand Pompée avait répudiée à son retour d'Orient, parce qu'il la soupçonnait d'adultère avec César (1). Il conclurait donc une alliance avec Pompée, plutôt que de s'humilier devant Antoine et devant Fulvie? Véritable monstre, ayant tous les vices hideux des tyrans, la violence, l'orgueil, la luxure et la perfidie, Octave faisait horreur

(1) La chronologie de ces intrigues est très obscure; j'ai essayé de la rétablir en partant de la seule date précise que nous donne Dion, XLVIII, 20; c'est qu'Octave partit pour la Gaule à un moment tel que Sextus, l'ayant su, put préparer une attaque sur les côtes d'Italie, à l'époque des jeux apollinaires (c'est-à-dire vers le milieu de juillet). Cela veut dire qu'Octave partit dans la seconde moitié de juin. Puisque Dion, XLVIII, 20, dit qu'Octave partit quand il sut que les démarches auprès de Sextus avaient échoué, celles-ci durent donc avoir lieu en avril ou en mai. Les démarches auxquelles fait allusion Dion (XLVIII, 20) sont celles dont il a déjà parlé (XLVIII, 16), c'est-à-dire celles dont fut chargé Mucia; elles semblent avoir été faites au moment du mariage de Scribonia, et, comme ce mariage, à la suite de l'alliance proposée par Sextus à Antoine. Appien, *B. C.*, V, 53, raconte les choses d'une façon différente : il dit qu'Octave eut connaissance de l'alliance proposée par Sextus à Antoine à son retour de Gaule; et c'est après ce retour qu'il place les démarches pour le mariage sans parler de Mucia. La chronologie d'Appien doit être exacte, car il n'est pas possible que ce mariage ait été aussi l'objet des démarches du mois de mai; ces démarches, d'après Dion lui-même, échouèrent, en sorte qu'à la fin de juin Octave savait que Sextus se disposait à attaquer les côtes d'Italie, et alors il n'aurait pas célébré le mariage qui lui devenait parfaitement inutile. Les démarches doivent donc avoir eu lieu plus tard, à une autre époque. Mais la contradiction peut être résolue, si l'on ne mêle pas, comme l'a fait Dion, XLVIII, 16, l'intervention de Mucia avec les démarches pour le mariage. Au mois de mai, Octave envoya Mucia auprès de Sextus, pour l'amener à la paix, mais sans résultat; au mois de juin, il partit pour la Gaule où il resta tout le mois de juillet; de retour au mois d'août, il eut connaissance des pourparlers engagés entre Sextus et Antoine, et il chercha alors à les entraver en proposant ce mariage. Le fait qu'Appien parle des démarches pour ce mariage, sans nommer Mucia, confirme bien cette hypothèse.

à l'Italie. Cependant, chose étrange pour un tyran, il avait quelques vrais amis, entre autres son maître Athénodorus de Tarse, et un certain Mécène dont nous ne savons comment il avait fait la connaissance, et qui était issu d'une famille qui avait autrefois régné en Étrurie. Octave les avait toujours auprès de lui, et acceptait d'être conseillé par eux. Chose encore plus extraordinaire de la part d'un tyran, il écoutait avec patience leurs remontrances, reconnaissait parfois ses torts et promettait de s'amender (1). La perversité d'Octave venait-elle d'une nature mauvaise et incorrigible, ou n'était-elle qu'une crise violente d'une jeunesse maladive, corrompue par le pouvoir, endurcie par la haine et par la peur? C'était là le grand problème que l'avenir devait résoudre.

Certes il ne voulait pas la guerre, mais il ne voulait pas non plus s'humilier devant Fulvie et Antoine, ni se montrer faible aux yeux de l'Italie; et, pour préparer sa défense, il précipitait la guerre. Dans la seconde moitié de juin, il avait appris que Mucia n'avait pas réussi à lui gagner l'appui de Sextus Pompée, et que celui-ci, enhardi par ses forces croissantes et poussé par les émigrés, se disposait à dévaster les côtes d'Italie (2); il avait aussi appris à la même époque que Calénus était mort en Gaule et que son jeune fils avait pris le commandement des onze légions. Dans l'embarras où il se trouvait, il avait alors pris le parti téméraire de charger Agrippa de défendre l'Italie contre Sextus et d'aller lui-même en Gaule tenter de suborner les légions

(1) Dion, LV, 7; LVI, 43; Zonaras, X, 38 (544). — Ces faits doivent appartenir à la première moitié de sa vie, car ils sont trop en désaccord avec la modération qu'Octave montra, quand il eut pris le titre d'Auguste.

(2) Dion, XLVIII, 20

de Calénus (1), espérant les détacher facilement de leur nouveau chef et avec cet appoint balancer l'alliance probable de Sextus et d'Antoine. Vers ce moment, et peu de temps après qu'Octave fut parti de Rome, Antoine arrivait à Athènes, où avait lieu sa rencontre avec Fulvie, rencontre d'où tout le monde craignait de voir sortir la guerre. Mais Antoine, lui non plus, ne désirait pas la guerre, car la situation était devenue trop mauvaise en Orient. Il n'était vraiment plus question là-bas, tant s'en faut, de l'empire de Cléopâtre! Labiénus avait envahi la Cilicie et l'Asie, il avait tué Décidius Sacsa; il s'était emparé sans difficulté de toutes les villes à l'exception de Stratonice, de Mylasa et d'Alabanda (2), obligeant le gouverneur à s'enfuir dans les îles (3); en sorte que, même si Antoine en voulait à mort à Octave, il était obligé de s'occuper avant tout de ces provinces d'Orient qui étaient en train de lui échapper. Il semble en effet avoir reproché durement à Fulvie ses folies (4); et, en attendant qu'Octave revînt de la Gaule (5), il s'occupa de réunir des forces

(1) Au sujet du départ d'Octave, voyez Dion, XLVIII, 20. Appien, *B. C.*, V, 51, nous dit qu'il partit de Rome après avoir appris la mort de Calénus, et la chose est vraisemblable. Dion, XLVIII, 20, en nous disant qu'Octave avait déjà tenté de corrompre l'armée, fait allusion aux premières et vagues tentatives de corruption faites par Octave. Celles-ci ayant échoué, Octave se rendit auprès des légions dès qu'il sut que Calénus était mort.

(2) Dion, XLVIII, 26. Voyez au sujet de Mylasa la lettre d'Octave qui a été retrouvée dans une inscription. Lebas-Waddington, 3, *Asie Mineure*, 441.

(3) Dion, XLIII, 26.

(4) Voy. Appien, *B. C.*, V, 52.

(5) Si on suppose qu'Antoine arriva en Grèce tandis qu'Octave était en route pour la Gaule, on s'explique que l'on ne retrouve pas trace de pourparlers engagés entre Octave et Antoine. Celui-ci attendit le retour d'Octave; mais, quand Octave

pour être prêt aux événements, mais sans céder nullement aux instigations de Fulvie et des nombreux ennemis de son collègue. Vers le mois de juillet arriva à Athènes sa vieille mère, que lui envoyait Sextus avec une escorte de personnages éminents, parmi lesquels étaient le proscrit Caïus Sentius Saturninus et Lucius Scribonius Libon; cette ambassade venait lui proposer d'une façon très nette l'alliance de Sextus Pompée pour combattre Octave. Bien résolu à ne pas provoquer la guerre et à ne pas se laisser surprendre sans être bien préparé, Antoine répondit qu'il était reconnaissant à Sextus de sa proposition, et que si Octave ne tenait pas les engagements qu'il avait pris à Philippes, il consentirait à s'unir à lui; dans le cas, au contraire, où Octave tiendrait ses engagements, il s'efforcerait de réconcilier Sextus avec son collègue (1). Antoine et Octave s'observaient ainsi avec défiance; ni l'un ni l'autre ne désiraient la guerre; mais ni l'un ni l'autre ne voulaient non plus prendre l'initiative de la paix. Un tel état de choses ne pouvait guère se prolonger. Octave avait réussi en Gaule à débaucher les légions de Calénus; et, après les avoir mises sous le commandement de Salvidiénus, il revenait à Rome vers la fin de juillet ou au commencement d'août, toujours plein de craintes et d'incertitudes. La révolte des légions d'Antoine était-elle pour lui un avantage bien réel? Cela n'allait-il pas provoquer la guerre? En outre, ces légions lui seraient-elles fidèles? De retour à Rome, il put recueillir de plus amples renseignements sur les pourparlers qui avaient eu lieu entre Antoine et Sextus, sans savoir cependant

revint, les pourparlers n'étaient plus possibles, parce que l'on avait eu connaissance de la révolte des légions en Gaule.

(1) Appien, *B. C.*, V, 52.

avec certitude si l'alliance avait été conclue ou non. Sextus avait entrepris de tourmenter les côtes d'Italie, mais Octave ne savait pas s'il le faisait sur sa propre initiative ou d'accord avec Antoine. Quoi qu'il en soit, pour entraver l'alliance qui était au moins possible, Octave envoya Mécène auprès de Lucius Scribonius Libon, le beau-père de Sextus et son conseiller le plus influent à cause de la vieille amitié que lui avait portée son père, et il lui fit demander en mariage sa sœur Scribonia, qui était plus âgée que lui à ce qu'il semble, et qui avait déjà été la femme de deux anciens consuls (1). Scribonius, se réjouissant fort de la chose, écrivit aussitôt à Rome qu'il fallait que ce beau mariage fût accompli sans retard; et le triumvir, qui, depuis la trahison des légions, était certain d'être attaqué par Antoine, en pressa la célébration qui eut lieu probablement au mois d'août, excitant les risées de Rome tout entière. Octave s'efforçait en même temps de faire croire aux vétérans qu'Antoine ne s'alliait avec Sextus que pour restituer aux anciens propriétaires les terres qui leur avaient été assignées (2); et il chercha enfin à se réconcilier avec Lucius Antonius à qui il donna le gouvernement de l'Espagne (3). Lucius accepta, et, à partir de ce moment-là, on ne trouve plus trace de lui : il est probable qu'il ne tarda pas à mourir; nous ne savons pas si ce fut de mort naturelle.

Octave ne se trompait pas cette fois. Quand on sut en Grèce que le fils de César avait enlevé à son collègue sa meilleure armée, Fulvie et le parti de la guerre l'emportèrent (4). Antoine prit aussitôt l'offensive; il

(1) Appien, *B. C.*, V, 53; Suétone, *Aug.*, 62.
(2) Appien, *B. C.*, V, 53.
(3) *Id.*, *ibid.*, V, 54.
(4) Aucun historien ne nous dit que le motif des hostilités ait

fit monter une partie des légions de Macédoine sur des vaisseaux qu'il avait trouvés en Asie, et il se prépara à attaquer l'Italie. A ce moment critique, un secours lui arriva. De son refuge dans le delta du Pô, Asinius Pollion avait engagé des pourparlers avec Domitius Ahénobarbus, le maître errant de l'Adriatique, dont le royaume mobile avait pour limites les planches de ses vaisseaux, et il l'avait persuadé de tenter de faire la paix avec Antoine. Les propositions de Domitius arrivèrent au bon moment; Antoine avait besoin de bateaux; il accepta donc, oubliant que Domitius était un des conjurés condamnés par la *Lex Pedia* (1); et, ayant reçu le renfort des vaisseaux et des deux légions auxquelles Domitius commandait, il partit, laissant Fulvie à Sicyone, au mois de septembre, après avoir écrit à Sextus Pompée qu'il acceptait son alliance. Les opérations militaires commencèrent bientôt des deux côtés. Après avoir pris Siponte, Antoine vint assiéger Brindes. Sextus débarqua sur les côtes de Lucanie un corps de troupes qui assiégea Cosenza; il en dirigea un autre sur Thurium dans le golfe de Tarente; il envoya une flotte avec quatre légions sous les ordres de son affranchi Ménodore ou Ména pour tenter la conquête de la Sardaigne (2). A son tour, Octave envoya Agrippa reprendre Siponte; il partit lui-même au secours de Brindes, et donna à P. Servilius Rullus l'ordre de réunir d'autres forces et de le suivre (3). Mais il ne

été la révolte des légions de la Gaule; mais on ne voit pas d'autre raison qui ait pu amener Antoine à sortir de l'expectative où il se tenait. Cette raison d'autre part est suffisante. Il y a une allusion à ce motif dans les négociations pour la paix telles que les résume Appien, *B. C.*, V, 60. C'est aussi l'avis de Ciccotti, *A.*, p. 6.

(1) Appien, *B. C.*, V, 55; Velléius, II, 76.

(2) Appien, *B. C.*, V, 56.

(3) Dion, 48, 28; Appien, *B. C.*, V, 57-58.

tarda guère à s'apercevoir que dans cette guerre, comme dans celle de Modène et de Pérouse, la plus grande difficulté venait du mauvais vouloir des soldats qui s'obstinaient à désirer la concorde entre Octave et Antoine et ne prenaient qu'à regret les armes contre le vainqueur de Philippes. Agrippa avait en vain tenté d'appeler sous les armes les vétérans à qui on avait donné des terres dans l'Italie méridionale; Octave, dans son voyage à Brindes, avait persuadé à beaucoup de vétérans de le suivre, mais ils ne l'avaient fait que dans l'espoir de l'amener à conclure la paix (1); Siponte avait été délivrée par Agrippa, mais Servilius, surpris par Antoine auprès de Brindes, avait été défait et abandonné de presque tous ses soldats (2), et sous les murs de Brindes les soldats de César recevaient sans trêve des objurgations et des reproches de ceux d'Antoine (3). Chose plus grave encore, Salvidiénus entamait, semble-t-il, des négociations avec Antoine pour lui rendre l'armée qu'Octave lui avait prise, car il lui semblait impossible de la maintenir dans la fidélité à son nouveau maître. Avec une armée si peu disposée à se battre, il était difficile à Octave d'agir vigoureusement : les triumvirs étaient à la fois les maîtres de l'empire et les esclaves des légions. D'autre part, Antoine se disposait à faire venir des renforts de Macédoine; Sextus Pompée avait réussi à s'emparer de la Sardaigne et à faire passer sous ses enseignes les deux légions d'Octave (4). Les choses allaient tourner mal. Octave aurait bien voulu engager des négociations, mais ni lui ni Antoine ne voulaient faire les premières

(1) Appien, *B. C.*, V, 57.
(2) Dion, XLVIII, 28; Appien, *B. C.* [illegible], 58.
(3) Appien. *B. C.*, V, 59.
(4) *Id.*, *ibid.*, V, 56.

démarches. il fallait que quelqu'un voulût bien s'entremettre, et personne n'osait : on avait trop peur de Fulvie. Par un singulier hasard, au milieu de ces difficultés, la nouvelle arriva justement que Fulvie était morte à Sicyone (1). Alors enfin un ami d'Antoine, qui était auprès de lui, Lucius Coccéius, eut le courage de s'employer à rétablir la paix entre Octave et Antoine. Il alla faire une première visite à Octave, revint trouver Antoine, se rendit de nouveau auprès d'Octave, tirant petit à petit de l'un et de l'autre des justifications, des propositions, des réponses. Octave le chargea de dire à Antoine qu'il avait voulu lui rendre un service en prenant les légions de Calénus pour ne pas laisser entre les mains d'un jeune homme des légions que Sextus Pompée pouvait chercher à attirer à lui (2); Antoine, d'autre part, le chargea de dire à Octave qu'il reconnaissait que Fulvie avait eu tort (3). Pendant que Coccéius causait avec Antoine et avec Octave, les soldats faisaient de grandes démonstrations en faveur de la paix (4). Pouvait-on ne pas les contenter? Antoine envoya Domitius en Bithynie et écrivit à Sextus Pompée de se retirer en Sicile (5); on put donc décider qu'un nouvel accord serait discuté, non pas directement par les deux triumvirs, mais par Asinius Pollion et par Mécène, le premier représentant Antoine et le second Octave (6). C'est ainsi que pendant l'automne de l'année 40, un accord tout à fait nouveau fut conclu à Brindes. C'était un nouveau partage de l'empire

(1) Dion, XLVIII, 28; Appien, *B. C.*, V, 59; Plutarque, *Ant.*, 30.
(2) Appien, *B. C.*, V, 60-63.
(3) Plutarque, *Ant.*, 30.
(4) Appien, *B. C.*, V, 62.
(5) *Id.*, *ibid.*, V, 63.
(6) *Id.*, *ibid.*, V, 64.

romain, dans lequel étaient comprises cette fois les provinces d'Orient dont on ne s'était pas occupé à Philippes. Octave eut toutes les provinces de l'Europe, y compris la Dalmatie et l'Illyrie; et par suite la Gaule narbonaise et la Gaule transalpine qui appartenaient auparavant à Antoine; celui-ci, d'autre part, eut toutes les provinces d'Orient, la Macédoine, la Grèce, la Bithynie, l'Asie, la Syrie, la Cyrénaïque. L'Afrique seule fut réservée à Lépide (1). Octave restitua à Antoine les légions de Calénus (2), mais il obtint les deux légions que lui devait Antoine, les trois légions que Lépide ne lui avait pas encore données, et il conserva les trois légions que Plancus venait de recruter : il eut ainsi une armée de seize légions (Sextus lui en ayant pris deux); Antoine conserva les deux légions de Domitius, ce qui porta son armée à dix-neuf légions, et il se réservait le droit de faire des levées en Italie (3); Lépide eut les six légions qui avaient été recrutées récemment par Lucius Antonius. Sextus Pompée fut abandonné par Antoine. Octave pouvait lui faire immédiatement la guerre.

Dans cet accord, dont l'importance a été singulièrement méconnue par les historiens, on peut voir les premiers effets des intrigues de Cléopâtre. Tandis qu'un an auparavant, après la bataille de Philippes, Antoine réclamait sa part du gouvernement de l'Italie et voulait pour lui un morceau de l'Italie, maintenant,

(1) APPIEN, *B. C.*, V, 65; DION, XLVIII, 28; PLUTARQUE, *Ant.*, 30.

(2) APPIEN, *B. C.*, V, 66 : mais la raison donnée n'est pas exacte. Octave restitua l'armée de la Gaule, non parce qu'elle lui était suspecte, mais parce que c'était une clause de la convention de Brindes. Il est impossible de supposer qu'Antoine eût fait la paix si Octave ne lui eût pas rendu son armée.

(3) APPIEN, *B. C.*, V, 93.

au contraire, il abandonnait à son collègue l'Italie et tout l'Occident barbare et pauvre, et il prenait pour lui cette partie de l'empire dont l'Égypte pouvait être considérée comme le centre : toutes les provinces de l'Orient riche et civilisé, et la Cyrénaïque qui était la meilleure province de l'Afrique. Ce changement fut certainement un résultat des discussions qui avaient eu lieu à la cour d'Alexandrie. Au milieu des splendeurs apparentes de l'Égypte en décadence, Antoine, comme César dans ses dernières années, s'était persuadé que l'Europe, sans même en excepter l'Italie, était un continent barbare et pauvre qui ne deviendrait jamais riche, et que, ne pouvant avoir l'empire romain tout entier, il fallait prendre l'Orient et en considérer l'Égypte comme la partie vitale. Maître de l'Égypte, ayant les soldats de l'Italie et l'or de l'Orient, il ferait la conquête de la Perse et deviendrait le plus puissant des hommes. Il dut toutefois renoncer pour le moment à une partie de ce projet, au royaume des Ptolémées, à la domination sur le Nil, et au mariage avec Cléopâtre qui venait de lui donner un fils. Fulvie était morte à temps, mais les soldats croyaient toujours à la merveilleuse efficacité des mariages comme garantie de la concorde, et, pour rendre la paix plus solide, ils lui préparaient un nouveau mariage. Antoine dut consentir à épouser Octavie, la sœur d'Octave, qui était veuve depuis quelques mois et avait un tout jeune fils (1); il

(1) Weichert, *Imp. C. Aug. scr. rel.*, p. 118, n. 13, et Moll, *Zur Genealogie des Jul. Claud-Kaiserh.*, p. 9-10, soutiennent qu'Octavie, qui épousa Antoine, était l'aînée des deux sœurs d'Octave, celle qui avait épousé le consul Marcellus en l'année 49. Drumann, *G. R.*, IV, 235, n. 83, dit au contraire que c'était la plus jeune. Une inscription découverte à Pergame (*Ergebnisse der Ausgrabungen von Pergamon*, 1880-1881, p. 50-51), dans laquelle il est question d'une Octavie, sœur d'Octave et femme

lui fallut modifier son genre de vie, cesser d'être un monarque asiatique avec un entourage de concubines et d'eunuques, et redevenir un *pater familias* latin, le mari d'une simple matrone romaine. Mais Cléopâtre avait fait entrer dans l'entourage d'Antoine beaucoup d'Égyptiens habiles et rusés, qui devaient informer la reine d'Égypte de tout ce qu'il faisait ou méditait de faire, et en outre agir patiemment sur l'esprit inquiet du triumvir pour qu'il demeurât favorable à leur reine et à ses projets (1). Cléopâtre allait de loin travailler obstinément à transformer le mari d'Octavie en un monarque oriental.

Quoi qu'il en soit, ce mariage montre bien que ce qui avait retenu Antoine l'hiver précédent à Alexandrie, c'était moins son amour pour Cléopâtre que ses projets politiques. Quand les événements l'obligèrent à changer momentanément ces projets, il n'hésita pas non plus à remplacer le mariage de Cléopâtre par celui d'Octavie. Mais le traité de Brindes a une importance beaucoup plus grande, à un autre point de vue; car il montre que l'empire était menacé par d'autres forces de dissolution que la révolution et l'anarchie : par l'antagonisme entre l'Occident et l'Orient. Ce traité, en effet, anticipait de trois siècles sur le partage du monde romain en empire d'Orient et en empire d'Occident, qui ne fut définitif qu'à l'époque de Dioclétien; il dépouillait en quelques lignes l'Italie de vastes domaines qu'elle avait mis deux siècles à conquérir. L'Italie vivait

de Sextus Apuléius, nous montre que ce ne fut pas la plus âgée, celle qui épousa Marcellus, et que par suite la femme d'Antoine fut la plus jeune. Voy. GARDTHAUSEN, *Augustus und seine Zeit*, II, 102, n. 13.

(1) Voy. dans PLUTARQUE, *Ant.*, XXXIII, l'anecdote du devin égyptien.

depuis deux siècles en pillant l'Orient. Quand ces tributs de l'Orient s'étaient trouvés interrompus, elle en avait éprouvé une grande gêne et elle en souffrait encore. Qu'adviendrait-il en Italie si ces tributs, au lieu de parvenir à Rome, étaient arrêtés à Athènes, où Antoine songeait à établir sa résidence, en attendant qu'il pût se fixer à Alexandrie? Quelle révolution et quelle ruine dans l'ordre économique établi depuis plus d'un siècle, si ces tributs étaient dépensés, non plus en Italie et en Europe, mais en Orient! Et cependant cette révolution profonde était une conséquence nécessaire du grand projet de la conquête de la Perse. Il était évident que, pour accomplir un si grand effort dans l'intérieur de l'Asie, il fallait déplacer le centre de l'empire vers l'Orient, surtout à une époque où l'Italie, presque ruinée, ne pouvait plus donner aucun appui financier à la grande entreprise. Le public italien avait du reste déjà deviné que la conquête de la Perse, après la conquête du Pont et de la Syrie, troublerait à l'avantage de l'Orient l'équilibre des provinces; les bruits qui couraient que César voulait transporter la capitale en Orient, soit à Ilion, soit à Alexandrie, ne faisaient qu'exprimer la préoccupation d'un danger manifeste. Maintenant ce danger, vague jusqu'alors, se précisait dans les décisions prises à Brindes : Antoine transportait en Orient le centre de son activité politique et militaire; et le seul lien, bien faible, qu'il conservait avec l'Italie, était le droit qu'il se réservait encore d'y recruter des soldats. Mais était-il possible que l'Italie, après avoir été la tête de la puissance romaine, consentît à n'en être plus que le bras, et à défendre avec ses hommes un empire dont on lui enlevait les meilleurs produits? Antoine, de plus en plus féru de l'idée d'une guerre avec la Perse, entraîné par le succès, par

son audace naturelle, par l'immense pouvoir dont il disposait grâce au grand désordre où l'on était, ne doutait plus de rien, et il s'enfonçait à l'aventure dans l'avenir ténébreux.

L'Italie maintenant laissait tout faire. Elle était accablée par trop de malheurs. Les disgrâces pleuvaient partout et n'épargnaient personne, pas même le poète qui chantait la rénovation du monde. Détournant les yeux de l'horrible réalité pour s'absorber dans la contemplation poétique d'un monde idéal, Virgile avait cette année-là donné comme suite à sa prophétie manquée son églogue V : un chant bucolique d'une imagination pure et tendre, plein d'exquises images champêtres et d'élans mystiques, mais profondément triste, où deux bergers pleurent la mort de Daphnis, le héros bucolique, et chantent son apothéose. Mais la réalité vint bientôt arracher le poète à ses songes. Alfénus Varus, ne pouvant plus résister à la cupidité et aux exigences des vétérans, avait dû leur partager les terres de Crémone comme celles de Mantoue, et la petite propriété que Virgile avait héritée de ses aïeux s'était aussi trouvée confisquée. Le poète avait eu recours à Alfénus qui était son ami et qui avait souhaité être célébré dans ses vers comme Pollion; mais il ne put rien obtenir. Les vétérans étaient les maîtres de l'Italie. Virgile avait dû s'enfuir et chercher un refuge à Rome, dans la maison de son ancien maître de philosophie, Siron.

II

LE FILS DE POMPÉE

Dès que la paix fut conclue, Antoine s'occupa d'abord de ses provinces qui avaient été envahies par les Parthes. Il nomma Cnéus Domitius Ahénobarbus gouverneur de la Bithynie, L. Munatius Plancus gouverneur de l'Asie, P. Ventidius Bassus gouverneur de la Syrie; il leur donna les forces militaires qui étaient alors disponibles à Brindes et en Macédoine, et leur enjoignit de s'efforcer de délivrer immédiatement les provinces envahies (1). Il s'occupa enfin de faire passer en Orient les légions qu'il avait en Europe, et il chargea Asinius Pollion de les rassembler dans la vallée du Pô, et de les conduire par la Vénétie, l'Istrie, la Dalmatie, l'Illyrie et l'Épire jusqu'en Macédoine, dont Asinius devait être le gouverneur en l'an 39 (2). De grandes fêtes furent ensuite célébrées, et elles firent voir à quel point, pendant ces deux années, Antoine avait subi l'influence de l'Asie. Il sembla à tout le monde être devenu dans ses goûts, et jusque dans sa mise, un Asiatique (3). Mais les fêtes ne tardèrent pas à être trou-

(1) Dion, XLVIII, 39, Appien, *B. C.*, V, 65; Plutarque, *Ant.*, 33. Voy. Ganter, *Die Provinzialverwaltung der Triumvirn*. Strasbourg, 1892, p. 37 à 41.

(2) C'est ainsi qu'il faut interpréter Servius, *ad Verg.*, Ecl. 4; et *ad Verg.*, Ecl. 8, 6-7. Voy. Ganter, *P. V. T.*, p. 71.

(3) Dion, XLVIII, 30.

blées. Les soldats s'imaginaient qu'Antoine était revenu d'Orient tout chargé d'or, et ils jugèrent le moment propice pour lui réclamer les sommes promises avant Philippes et les arriérés de leur solde. Antoine, au contraire, n'avait recueilli que peu d'argent l'année précédente dans l'Orient déjà pressuré par Brutus et Cassius; il s'excusa donc auprès des soldats et leur dit que la chose lui était impossible. Les soldats ne voulurent pas le croire; une révolte éclata. Pour l'apaiser, Antoine et Octave durent faire de nouvelles promesses, accorder leur congé aux soldats qui avaient passé le plus de temps sous les armes et leur donner des terres en Italie (1).

Cette sédition nous montre de nouveau combien la fidélité des armées était chose précaire à ce moment où s'effondraient toute tradition et toute autorité. Et cependant la puissance des triumvirs reposait sur cet unique fondement. En dehors des armées, le triumvirat avait mécontenté en trois années toutes les classes, bien que, comme tant d'autres révolutions de l'histoire ancienne, cette guerre civile permît à la classe moyenne et à la classe pauvre de se jeter sur les biens de l'aristocratie et de la ploutocratie et d'en faire le partage. La fortune laissée par César et les patrimoines de tous les chefs de la révolution, dans les deux partis, depuis Décimus et Marcus Brutus jusqu'à Octave, avaient été dépensés pour payer les soldats, les officiers, les espions, les agents de toute espèce qui appartenaient presque tous à la classe pauvre et à la classe moyenne; les patrimoines des plus grands personnages de Rome, de Pompée, de Lucullus, de Varron, des deux mille plus riches chevaliers d'Italie,

(1) Dion, XLVIII, 30.

avaient été confisqués entièrement ou en partie, et avaient été partagés entre les *tribuni militum*, les centurions, les soldats et les aventuriers. En outre, les ouvriers qui fabriquaient les armes, les marchands de métaux et d'habillements militaires, les gens qui tenaient les *tabernae devorsoriae,* auberges fumeuses sur les grandes routes, où passaient tant de soldats, de messagers, de courriers, d'ambassadeurs, de propriétaires chassés de chez eux, de quémandeurs et d'aventuriers qui se rendaient à Rome ; et les gens qui sur ces mêmes routes *faciebant velaturam*, c'est-à-dire fournissaient aux voyageurs des voitures, des cochers et des chevaux, tous faisaient de gros profits (1). En outre, la proscription de tant d'usuriers et la confiscation de tant de terres annulaient en fait, sinon en droit, beaucoup de dettes et d'hypothèques : car la république, c'est-à-dire les triumvirs, qui s'étaient substitués aux créanciers, n'avaient guère le temps d'exiger ni d'examiner tout le monceau des *syngrafae*, et les terres confisquées étaient vendues ou assignées aux nouveaux propriétaires exemptes de charges et de dettes. Tandis que l'ordre sénatorial et l'ordre équestre étaient ainsi appauvris, et que des chevaliers et des sénateurs se faisaient gladiateurs pour vivre (2), cette bourgeoisie municipale qui depuis quarante ans devenait plus nombreuse, plus aisée et plus puissante, se grossissait de tous les vétérans congédiés et de tous les gens qui, au milieu de ces bouleversements, parvenaient à se faire un petit magot, à acquérir des terres, à acheter des esclaves. En somme, dans cette révolution comme dans toutes les révolutions, à côté de ceux qui per-

(1) Voy. Varron, *R. R.*, I, ii, 14; I, ii, 23.
(2) Voy. Dion, XLVIII, 33; XLVIII, 43.

daient, il y avait beaucoup de gens qui gagnaient. Et cependant tout le monde semblait être mécontent, parce qu'en réalité le nombre de ceux qui avaient eu du profit était trop petit en comparaison des victimes. Si tout le petit peuple pauvre de l'Italie et de Rome, rendu furieux par l'assassinat de César, enflammé du désir de le venger et plein de chimériques espérances, avait en l'an 44 et en l'an 43 favorisé le parti populaire, seuls les soldats avaient gagné à la victoire; au contraire, la plupart des pauvres affranchis, des artisans, des petits marchands, des propriétaires avaient été amèrement déçus. Pour payer les soldats, on n'avait pas seulement fait peser sur l'Italie des impôts écrasants, mais on avait suspendu les travaux publics, négligé l'entretien des édifices sacrés et profanes qui tombaient en ruines, cessé de réparer les grandes routes d'Italie si maltraitées par le passage incessant des armées, ôtant ainsi leur gagne-pain à de nombreux artisans et aux petits entrepreneurs. Pour former les flottes de Sextus et des triumvirs, on avait pris à beaucoup de marchands leurs vaisseaux en les ruinant. La destruction de tant de familles riches ruinait certains commerces et certains métiers qui avaient été très florissants; les stucateurs, les sculpteurs, les peintres, les marchands de pourpre, les parfumeurs, les antiquaires languissaient ou faisaient faillite; les grosses rétributions extorquées par les triumvirs avaient fait disparaître partout, en Italie, beaucoup de petits propriétaires, qui, ne pouvant pas payer et ne trouvant pas non plus à emprunter, avaient été dépouillés de leurs terres. Ce n'étaient pas seulement l'aristocratie et la ploutocratie, mais aussi la petite propriété qui était immolée à l'avidité de cette partie de la classe moyenne, qui était représentée alors par les soldats et les politi-

ciens de la faction victorieuse. On voyait aussi accourir alors dans les villes, et surtout à Rome, les petits propriétaires ruinés, les marchands faillis, les artisans et les affranchis sans travail qui n'avaient pas pu s'enrôler et qui n'osaient pas s'adonner au brigandage, dont l'Italie tout entière était infestée; on y voyait accourir les affranchis savants des grandes familles détruites (parmi eux un grand nombre d'affranchis de Pompée), réduits à vivre des épargnes qu'ils avaient faites dans les temps heureux, car les nombreux acquéreurs des biens de la noblesse ne savaient que faire de ces hommes trop instruits et des droits de patronat sur eux; on y voyait venir, enfin, beaucoup de jeunes gens, fils de propriétaires italiens, qui avaient étudié la philosophie et l'éloquence et qui, à Rome, s'égaraient dans ce grand désordre, sur les routes trop étroites et trop encombrées de la fortune. Enfin tout le monde avait à souffrir de la disette de l'argent et de la dépréciation générale de toutes les valeurs. Même ceux qui s'enrôlaient et qui réussissaient à rendre service aux triumvirs, demeuraient le plus souvent mal satisfaits; ils ne recevaient sur leur solde et sur les récompenses promises que de petits acomptes; ceux mêmes qui avaient su pendant la révolution mettre la main sur quelque chose possédaient bien des champs et des maisons, mais n'avaient guère d'argent; ils ne pouvaient donc s'offrir aucun luxe coûteux, et il leur fallait malgré eux vivre simplement. Personne enfin n'était bien sûr de pouvoir conserver ce qu'il possédait. Or, malgré leur toute-puissance, qu'avaient fait les triumvirs depuis trois ans? Ils avaient distribué des terres à quelques milliers de vétérans; mais c'était toute leur œuvre, et ils n'avaient pas fait bénéficier la grande masse du peuple du moindre avantage.

Partout, en Italie, une grande colère couvait donc dans les esprits; mais les charbons demeuraient cachés sous la cendre, car on avait peur. Antoine semblait très puissant, et on disait d'Octave qu'il avait fait mettre à mort ou maltraiter d'une façon affreuse les personnes soupçonnées de lui faire de l'opposition (1). La terreur abattait tous les courages, et le peu de vigueur qui restait était chez la plupart des gens détruit par le besoin. L'insolence croissante des soldats rendait plus lâches, dans les classes moyennes et cultivées, les gens qui, malgré leur mécontentement, s'attachaient au peu qu'ils possédaient encore; tout espoir de secouer la tyrannie des armées et de leurs chefs semblait perdu; on s'adaptait à tout, étouffant son chagrin. Le partage de l'empire, qui détachait de l'Italie la part la plus belle de ses conquêtes, ne semble même pas avoir soulevé l'indignation publique, comme s'il s'agissait d'une chose ayant peu d'importance. Virgile lui-même, qui était cependant un esprit si éminent, n'avait pu résister aux sollicitations d'Alfénus Varus, qui, après lui avoir enlevé ses biens, voulait être célébré dans ses poèmes; et comme, dans la maison de son vieux maître Siron, il avait senti se réveiller la passion philosophique de son jeune âge et son admiration pour Lucrèce, il lui dédiait l'églogue philosophique qu'il composait alors, la sixième, dans laquelle il résumait, en reprenant la vieille fable grecque de Silène, la théorie épicurienne de l'origine du monde, faisant passer ainsi un peu du souffle de Lucrèce sur les roseaux de Théocrite. Chacun rongeait son frein sans rien dire et cherchait à vivre du mieux qu'il pouvait, sans se soucier d'autrui, allant chacun de son côté vers des destinées différentes. Les

(1) Suétone, *Aug.*, 27.

uns se jetaient dans la fange des plaisirs grossiers, courant les festins somptueux, recherchant les hétaïres et les jeunes garçons; d'autres s'adonnaient à l'étude et à la philosophie; beaucoup à la religion ou à la superstition. C'était la seule chose dont il n'y eût pas disette alors; car, chassés de leurs pays par la pauvreté et les ruines causées par tant de guerres, on voyait affluer à Rome, pour ramasser quelques morceaux de pain dans les balayures du monde, tous les parasites de la civilisation antique, les astrologues, les mages, les sorciers, les prêcheurs de religions ou de doctrines bizarres (1). Les histoires de magie devaient fournir une matière abondante aux propos de la société ignorante et cultivée, puisque un poète tel qu'Horace s'occupera tant de Canidie, la sorcière qui était alors la plus en vogue. Rome était pleine de philosophes vagabonds et à l'accoutrement bizarre, qui, ne trouvant plus d'abri dans les maisons des grands, désertes et abandonnées, s'en allaient par les rues, prêchant des doctrines que l'on qualifierait aujourd'hui de nihilistes, contre le luxe, la richesse, la puissance et le plaisir (2). Aux époques maigres fleurit toujours la philosophie de l'abstinence. Années inquiètes et douloureuses dont personne ne sentit plus profondément que le jeune Horace les troubles et les malaises! Revenu en Italie après la bataille de Philippes, il avait perdu cette terre qui lui venait de son père; car Venouse avait été comprise dans les villes données aux vétérans de César. Il était donc venu à Rome, n'ayant sauvé de ce naufrage que quelques esclaves,

(1) Agrippa les chassa en l'an 33. Voy. DION, XLIX, 43.

(2) Damasippe et Stertinius, si bien décrits dans la troisième satire du second livre d'Horace, sont deux prêcheurs de ce genre.

trois jeunes gens, à ce qu'il semble (1), et un petit capital avec lequel il acheta, à bon compte probablement, une charge de scribe auprès d'un questeur, c'est-à-dire de secrétaire du trésor (2). C'était là une des rares charges rétribuées et réservées aux hommes libres dans la République, et qui pouvaient se vendre comme tant de charges de l'ancien régime. Tout alors était si incertain que le jeune homme crut faire ainsi un meilleur emploi de son capital qu'en achetant une terre et une maison. Mais ce fils unique d'affranchi, à qui son père avait donné une éducation au-dessus de son rang et de sa fortune, était à la fois orgueilleux et timide, paresseux et raffiné. Il s'était bientôt trouvé dans l'embarras; il avait connu Plotius, Varius, et d'autres jeunes lettrés; mais, en dehors d'eux, il n'avait de relations qu'avec des gens de rien, acteurs, parasites, sophistes, usuriers, marchands (3), qui déplaisaient à ses instincts aristocratiques; il n'osait pas, d'autre part, se présenter dans le monde des grands seigneurs, retenu qu'il était par sa timidité et par son passé politique que son orgueil lui défendait de renier. Il avait eu des amours avec des hétaïres, mais il avait une santé trop délicate et une fortune trop modeste pour pouvoir s'adonner à la vie galante et voluptueuse, à moins de consentir à devenir un parasite, ce à quoi sa fierté native se refusait (4). Il aimait l'étude et les lettres, mais il était paresseux pour écrire et ne savait que faire en ces temps troublés; il s'était mis à com-

(1) Voy. Horace, *Sat.* I, vi, 116.
(2) Suétone, *Vita Hor.*
(3) Voy. Cartault, *Études sur les Satires d'Horace*, Paris, 1899, p. 12 et suiv.
(4) Il y a là-dessus de nombreux passages dans les *Épodes*, mais l'épode XI me paraît seule rapporter une aventure véritable.

poser des poésies grecques, et s'en était rebuté (1). Il songeait parfois à rajeunir le genre de Lucilius, la satire mordante des latins. Mais, pour ne pas se montrer indigne de son grand prédécesseur, il lui aurait fallu s'attaquer aux grands, à leurs vices et à leurs fautes, qui étaient les vices et les fautes du temps; se faire le censeur de la moralité en face du parti populaire triomphant et du triumvirat; et le courage manquait au fils timide de l'affranchi, qui s'épouvantait à la seule pensée de lire en public, ou de mettre en vente ce qu'il composait! Ainsi la première satire (la seconde du premier livre) qu'il composa était une chose bien modeste et bien prudente. Il se bornait à se moquer de quelques-uns de ses humbles amis, et au lieu de traiter avec véhémence quelque grande question morale, il tranchait avec beaucoup de cynisme la question de savoir ce qui vaut mieux pour un jeune homme : faire la cour aux femmes mariées, ou fréquenter les courtisanes. C'est en faveur de celles-ci que se prononçait le sage moraliste. Il fallait que la peur fût grande, pour que le successeur de Lucilius traitât de pareils sujets, au moment où le monde romain était dans une situation si tragique.

La paix de Brindes causa donc une grande joie en Italie; et le peuple vit avec plaisir au commencement d'octobre (2) les deux triumvirs redevenus amis rentrer à Rome, et Antoine épouser Octavie (3). On allait donc pouvoir respirer un peu! Mais l'espoir fut de courte durée. Octave ne se souciait guère de l'Italie; maintenant que l'accord était conclu, il voulait reprendre la Sardaigne immédiatement, et il avait déjà envoyé son

(1) Horace, *Sat.* I, x, 31.
(2) Kromayer, dans *Hermes*, vol. 29, p. 540-561.
(3) Dion, XLVIII, 31.

affranchi Hélénus pour reconquérir l'île. Hélénus ayant été vaincu par Ménodore (1), il dirigea la guerre lui-même, et pour avoir de l'argent, mit une taxe sur les héritages et un impôt de cinquante sesterces par esclave (2). La guerre civile allait donc recommencer à cause d'une haine privée, et parce qu'Octave voulait l'extermination complète de la famille de Pompée (3)? C'en était trop : cette nation si timide et si soumise eut soudain un de ces violents accès de colère qui, chez les êtres faibles, compensent la mollesse ordinaire. A Rome le peuple furieux déchira les édits qui intimaient le paiement de nouveaux impôts, et il fit des démonstrations tumultueuses en faveur de la paix (4); dans toute l'Italie le sentiment républicain, qui sommeillait mais qui restait vivant, se réveilla brusquement; un changement imprévu se produisit dans l'opinion publique en faveur de Sextus Pompée (5). On se remit avec une piété exagérée à admirer son père, le grand guerrier, le grand législateur, qui était mort en défendant la république et la propriété contre la turbulente ambition de César et de sa bande; on s'apitoya sur le destin tragique de cette famille qui s'éteignait si misérablement; son dernier survivant apparut comme un libérateur (6). Cependant ce libérateur, maître de la Sardaigne et de la mer, affamait Rome où, en novembre, la famine devint terrible (7). Mais au lieu d'en faire un reproche à Sextus Pompée, le peuple fut de plus en plus exaspéré contre Octave; et

(1) Dion, 48, 30; Appien, *B. C.*, V, 66.
(2) Appien, *B. C.*, V, 67; Dion, XLVIII, 31.
(3) Appien, *B. C.*, V, 67.
(4) *Id.*, V, 67.
(5) Dion, XLVIII, 31.
(6) *Id.*, XLVIII, 31.
(7) Appien, *B. C.*, V, 67.

le 15 novembre (1), le premier jour des *Circenses* qui se célébraient à la fin des *Ludi Plebei*, quand apparut la statue de Neptune (Sextus prétendait être son fils), la foule éclata en applaudissements frénétiques et interminables. Le jour suivant Antoine et Octave ne firent plus porter la statue de Neptune; mais le peuple réclama l'idole à grands cris, et il courut renverser les statues des triumvirs (2). Octave voulut jouer d'audace, se montrer au forum et y prendre la parole; mais le peuple faillit l'écarteler; Antoine dut accourir, et il fut, lui aussi, très mal reçu. Des désordres s'ensuivirent et pour les réprimer, il fut nécessaire de faire venir des soldats à Rome (3).

L'ordre fut facilement rétabli, non toutefois sans effusion de sang; mais ce double gouvernement militaire était si faible, et les deux triumvirs furent tellement effrayés par cette explosion subite de haine, que non seulement ils suspendirent les préparatifs de la guerre, mais qu'ils cherchèrent à donner quelque satisfaction au sentiment républicain. Le public s'aperçut avec surprise que les tumultes et les menaces étaient choses beaucoup plus efficaces que les pleurs et les lamentations. Les triumvirs se mirent à chercher de nouveaux amis; et, comme toutes les charges avaient été assignées pour jusqu'à la fin du triumvirat, ils décidèrent de diminuer le temps des magistratures, de façon à pouvoir nommer les magistrats au moins deux

(1) Les *Circenses* auxquels fait allusion Dion, XLVIII, 31 ne peuvent être ceux qui furent donnés les trois derniers jours des *Ludi Plebei*, c'est-à-dire les 15, 16 et 17 novembre. Ceux-ci étaient les derniers des grands jeux de l'année. Voy. le *Calendario Maffeiano* dans G. Vaccai, *Le feste di Roma antica*, Turin, 1902, XXI; et Kromayer, dans *Hermes*, vol. 29, p. 557.

(2) Dion, XLVIII, 31; il n'en est pas question dans Appien.

(3) Appien, *B. C.*, V, 68; Dion, XLVIII, 31.

fois, et même plus souvent, tous les ans (1). Ils répartiraient ainsi dans la classe moyenne besogneuse et ambitieuse l'héritage politique de l'aristocratie détruite, ces magistratures républicaines, qui à l'époque de Cicéron étaient encore entre les mains des descendants, dégénérés ou non, des grandes familles, et qui conservaient un tel prestige pour le peuple, habitué depuis des siècles à considérer de loin les consuls, les préteurs, les édiles, les sénateurs, presque comme des demi-dieux. Bien qu'on fût déjà à la fin de l'année, les consuls et les préteurs furent invités à donner leur démission; l'Espagnol Cornélius Balbus, l'ancien agent de César, et P. Canidius qui s'était donné tant de mal pour faire se révolter en faveur d'Antoine les légions de Lépide, furent élus consuls; tous les préteurs furent remplacés (2). Tandis qu'ils faisaient faire ainsi de rapides carrières à leurs amis, ils cherchaient aussi à épouvanter ceux dont ils n'étaient pas sûrs. Antoine avait révélé à Octave que Salvidiénus lui avait proposé de lui céder les légions, et Octave, dont tant d'aventures avaient augmenté la crainte et la cruauté, voulait le faire périr; mais il redoutait la colère du peuple, et il n'osait ordonner sa mort. Il finit par se décider à traduire Salvidiénus devant le sénat qui jugeait les crimes de haute trahison; et qui, comme Octave le prévoyait, déclara Salvidiénus coupable de *perduellio* (3). Antoine au contraire, voulant encourager

(1) Dion, XLVIII, 35. Voy. Dion, XLVIII, 43 : il rapporte des faits très importants qui ont été passés sous silence par tous les historiens.

(2) Dion, XLVIII, 32.

(3) Velleius, II, 76; Dion, XLVIII, 33; Appien, *B. C.*, V, 66; Suétone, *Aug.*, 66; Live, *Per.*, 127. — Les historiens ne se sont pas rendu compte que, si Octave et Antoine firent ces mois-là une politique si ostensiblement républicaine, la raison en était

Agrippa dans sa fidélité, obtint pour lui du vieil Atticus la main de sa fille unique (1). Un fait caractéristique de cette époque révolutionnaire, c'étaient les fortunes si rapides que faisaient certains jeunes gens. Agrippa n'avait encore que vingt-quatre ans, et, bien qu'issu d'une famille obscure et pauvre, il avait exercé la préture, et allait épouser la plus riche héritière de Rome. Mais ces concessions et la cessation des hostilités ne suffisaient pas pour calmer l'exaspération publique; on s'obstinait à vouloir la paix avec Sextus Pompée qui mettrait fin à la disette; les manifestations étaient de plus en plus nombreuses et de plus en plus bruyantes. Ni Antoine, ni Octave n'osaient quitter Rome, et cependant en Orient la situation devenait difficile. Vers la fin de l'année Hérode, fuyant devant l'invasion des Parthes, était arrivé à Rome, avec l'intention de se faire nommer par les triumvirs roi de Judée et de rentrer dans ses États soutenu par les légions romaines (2).

C'est ainsi que l'année 39, où Lucius Marcius Censorinus et Caïus Calvisius Sabinus furent les premiers consuls, commença dans le trouble et l'incertitude. En voyant que l'opinion publique ne s'apaisait pas, Octave et Antoine se montrèrent encore plus conciliants et cherchèrent à couvrir un peu leur puissance arbitraire et tyrannique avec l'autorité du sénat. Ils proposèrent à l'approbation du sénat toutes les mesures

dans le mécontentement public et dans la popularité de Sextus Pompée.

(1) Cornélius Nepos, *Att.*, 12; il ne dit pas cependant que le mariage se fit à ce moment-là. Mais la chose me paraît vraisemblable, parce que ce fut le dernier séjour à Rome d'Antoine, *harum nuptiarum conciliator*. Avant Philippes le mariage n'était pas possible, Agrippa étant encore un homme trop obscur.

(2) Joseph, *A. J.*, XIV, xiv, 3.

qu'ils avaient prises comme triumvirs (1); il semble qu'ils firent décréter par le sénat les nouveaux impôts en y apportant des diminutions (2); ils invitèrent enfin le sénat à trancher la question de la Judée. Hérode avait gagné Antoine par de grands présents; et le sénat, sous l'instigation des triumvirs, de Messala, de L. Sempronius Atratinus et d'autres hauts personnages, décida que la Judée redeviendrait un royaume et qu'Hérode serait roi (3). Antoine et Octave faisaient donc tout ce qu'ils pouvaient pour paraître de bons républicains respectueux de l'autorité du sénat; ce qui ne les empêchait pas toutefois de promettre déjà les charges des magistrats pour les quatre années qui devaient suivre (4); de nommer un grand nombre de sénateurs, en choisissant des hommes d'origine modeste et de peu de considération : des officiers, des centurions, de vieux soldats et jusqu'à des affranchis (5). Le despotisme militaire commençait à fléchir; ce que nous appellerions aujourd'hui la petite bourgeoisie envahissait le sénat d'où avaient disparu les hommes de haut lignage; une foule obscure se pressait pour s'asseoir sur ces bancs où avaient siégé à l'aise Lucullus, Pompée, Cicéron, Caton, César; la dynastie des hommes de plume, fondée par Cicéron, acquérait

(1) Dion, XLVIII, 34.

(2) Dion, XLVIII, 34 : mais le texte est demeuré obscur...

(3) Joseph, *A. J.*, XIV, xiv, 4.

(4) En réalité Dion, XLVIII, 35, dit qu'ils furent choisis pour huit ans; mais Appien, *B. C.*, V, 73, dit qu'après la paix de Misène les consuls furent désignés pour quatre ans, et il donne les noms des consuls du quadriennium 34-31. Cela prouve que les consuls du quadriennium 38-35 étaient déjà désignés au moment dont parle Dion; et celui-ci a confondu les deux désignations de consuls pour quatre années, qui furent faites à peu de distance, en une seule qui aurait été faite pour huit ans.

(5) Dion, XLVIII, 34.

une influence de plus en plus grande, dans le désordre universel. Au milieu de tant de révolutions et de guerres le public vit avec étonnement un homme qui ne maniait que la plume devenir un personnage influent. Depuis quelque temps le nom de Virgile, connu d'abord dans les petits cercles des νεώτεροι et des jeunes lettrés, se répandait dans le grand public : des acteurs et parmi eux la fameuse Cithéris, l'affranchie de Volumnius qui avait été la maîtresse d'Antoine, s'étaient mis à déclamer ses Bucoliques sur les théâtres (1) : Mécène et Octave, qui au fond était un intellectuel et qui cherchait à se faire des amis partout, finirent par vouloir le connaître ; ils lui donnèrent bientôt des terres, en Campanie, pour compenser la confiscation dont il avait été victime. Cette protection augmenta encore sa renommée littéraire ; et Virgile devint, au milieu des troubles, un personnage très en vue et très important. Il n'en continua pas moins à perfectionner son art : et il composa deux autres imitations de Théocrite, la septième et la huitième églogue, dont l'une contient en couplets très courts une lutte entre deux pâtres ; et l'autre, inspirée à la fois de la première et de la seconde idylle de Théocrite, met en scène deux pâtres trop raffinés qui se rencontrent à l'aurore et chantent dans des vers mélodieux et imagés les amours malheureuses d'un jeune homme, et les sortilèges d'une femme passionnée qui voudrait rappeler à elle son amant parti pour la ville. Mais il ne se borna plus seulement à écrire des vers ; il s'efforça aussi de faire profiter de son autorité ses confrères pauvres, ses amis et ses concitoyens. Il avait espéré un moment, en appelant à son aide les Muses de Sicile, amener Alfénus Varus à révo-

(1) Servius, *ad Ecl.*, VI, 11 ; Donatus, *in vita*, p. 60. *R.*

quer la confiscation des terres de Mantoue; ayant échoué, il tâchait, au commencement de l'an 39, d'aider Horace à améliorer sa situation en le présentant à Mécène. Le moment était propice : les triumvirs effrayés et leurs amis ouvraient leurs portes aux solliciteurs. Mécène cependant, tout en faisant un aimable accueil au jeune homme qui, très intimidé, ne sut que balbutier quelques mots (1), ne put s'occuper immédiatement de lui. Le conseiller d'Octave avait bien d'autres soucis. Les triumvirs s'étaient trompés en pensant qu'il suffirait de faire de nouvelles concessions et de laisser passer un peu de temps pour changer l'opinion publique : la disette au contraire se prolongeait, et le peuple, en voyant les hésitations des triumvirs, se montrait de plus en plus exigeant; des manifestants s'étaient même rendus auprès de Mucia, la mère de Sextus, pour la supplier d'intervenir, et ils menaçaient de mettre le feu à sa maison, si elle n'y consentait pas (2). Que fallait-il faire? Octave s'obstinait à vouloir résister; mais Antoine comprit que pour le moment il fallait céder; et il demanda à Libon, qui était à la fois le beau-père de Sextus Pompée et le beau-frère d'Octave, de vouloir bien s'interposer (3).

Par un contraste singulier, tandis qu'Octave et Antoine ne parvenaient pas, au prix même des flatteries républicaines les plus basses, à calmer l'indignation du pays, le jeune homme qui était devenu, aux yeux de l'Italie, le défenseur de la république et de la liberté, avait établi au milieu de la mer, dans les trois îles, un gouvernement despotique selon la mode asiatique; il était devenu un vrai monarque, ayant comme ministres

(1) Horace, *Sat.* I, vi, 56 et suiv.
(2) Appien, *B. C.*, V, 69.
(3) *Id.*, V, 69; Dion, XLVIII, 36.

d'intelligents affranchis orientaux de son père, Ménodore, Ménécrate, Apollophane, transformés en amiraux et en gouverneurs. Beaucoup de nobles qui s'étaient réfugiés auprès de lui, et parmi eux le fils de Cicéron, se trouvaient mal à l'aise dans ce gouvernement despotique; il en résultait même des mécontentements, des discordes, des soupçons, qui poussaient parfois Sextus à la cruauté et à la violence, et qui récemment lui avaient fait mettre à mort Staïus Murcus (1). En outre, Sextus avait recruté neuf légions, composées en grande partie d'esclaves des domaines siciliens qui avaient appartenu aux chevaliers de Rome, et dont Sextus s'était emparé, et il avait fait de son petit empire circulaire un refuge pour tous les esclaves qui voulaient bien s'enrôler dans son armée (2). Il y avait là de quoi inquiéter beaucoup la classe aisée en Italie. Et cependant l'Italie haïssait tellement les triumvirs et surtout le fils de César; elle avait mis dans le fils de Pompée tant d'espérances, que certains historiens modernes sont d'avis que si Sextus, au lieu de se borner à piller les côtes, avait osé débarquer en Italie avec son armée, il aurait peut-être pu venger Pharsale et changer pour toujours le cours des événements. Mais on était au printemps de l'an 39, et depuis le passage du Rubicon, dix années s'étaient écoulées, et quelles années! La hardiesse et la timidité des chefs, dans les grandes luttes historiques, ne sont pas le simple effet de leurs qualités innées ou acquises; elles dépendent aussi, au moins en partie, de la confiance ou du découragement que répandent partout autour d'eux les succès ou les revers. César avait pu dix ans aupa-

(1) Voy. Suétone, *Tib.*, 4; Velleius, II, 77; Appien, *B. C.*, V, 70.

(2) Seeck, *Kaiser Augustus*, 74 et suiv.

ravant passer le Rubicon d'un pied sûr, non seulement parce qu'il avait de l'audace, mais aussi parce que la nation tout entière, tranquillisée par vingt-cinq ans de paix intérieure, ne croyait plus à la possibilité d'un grand bouleversement. Lui-même, du reste, il ne pensait pas déchaîner une terrible guerre civile entre les riches et les pauvres; il s'imaginait contraindre ses adversaires à transiger dans un simple conflit entre politiciens. Mais maintenant les désastres terribles que l'on avait éprouvés avaient profondément découragé les esprits; Antoine lui-même et les chefs du parti victorieux redoutaient à chaque instant de nouvelles difficultés; tout le monde attendait et laissait les événements se précipiter d'eux-mêmes dans une sorte de passivité. Ce n'était pas non plus de Sextus que l'audace pouvait venir. Il lui aurait fallu un bien grand génie, pour ne point être découragé, dans le moment décisif où il pouvait tout oser, par la destinée tragique sous laquelle sa famille avait été écrasée! Mais s'il était incapable d'imiter les coups d'audace d'un César, Sextus Pompée était cependant assez intelligent pour comprendre qu'Octave et Antoine avaient à ce moment-là plus besoin de la paix que lui; et Ménodore, son habile conseiller, lui disait de résister, de laisser les choses traîner en longueur : ses menaces et la disette rendraient la situation des deux rivaux de plus en plus difficile (1). D'autre part, cependant, de hauts personnages romains réfugiés auprès de lui, tels que Libon et Mucia, agissaient sur lui dans un sens opposé, et prétendaient que, s'il continuait, l'Italie lui deviendrait hostile et se tournerait contre lui (2). Les négo-

(1) Appien, *B. C.*, V, 70.
(2) *Id., ibid.*, V, 70-71.

ciations furent longues, mais on finit par conclure un accord : on reconnaîtrait comme appartenant à Sextus Pompée la Sicile et la Sardaigne, et on lui donnerait le Péloponnèse pour cinq ans, c'est-à-dire jusqu'en l'an 34; il serait consul en 33; il ferait partie du collège des pontifes; il recevrait soixante-dix millions de sesterces comme indemnité des biens confisqués à son père; il s'engagerait en échange à ne plus inquiéter les côtes d'Italie; il n'offrirait plus d'asile aux esclaves fugitifs; il ne chercherait plus à entraver la liberté de la navigation, et il prêterait son concours pour réprimer la piraterie. En outre, on profiterait de la paix de Misène pour pardonner à tous les déserteurs et à tous les proscrits survivants, en n'exceptant de cette amnistie que les conspirés condamnés pour le meurtre de César; on restituerait aux déserteurs tous leurs biens immobiliers et aux proscrits la quatrième partie de leurs biens; tous les esclaves qui avaient été soldats sous les ordres de Sextus recevraient la liberté; on promettrait de donner les mêmes récompenses aux soldats de Sextus qu'à ceux d'Octave et d'Antoine (1). Après cet accord, dans le courant de l'été, les deux triumvirs se rendirent avec une armée à Misène; Sextus y vint aussi avec sa flotte; et dans le beau golfe, en face de l'armée qui couvrait le rivage du promontoire, en face de la flotte dont les voiles fermaient l'horizon de la mer, le fils de César et le fils de Pompée se rendirent avec Antoine sur un vaisseau, ratifièrent la paix, s'invitèrent à un banquet solennel et fiancèrent une fille de Sextus, toute jeune encore, avec le petit Marcellus, fils d'Octavie. Pour mieux consolider la paix, on dressa encore la liste des consuls pour quatre nouvelles

(1) Dion, XLVIII, 36; Appien, *B. C.*, V, 72.

années, c'est-à-dire pour jusqu'à l'an 31 avant J.-C. (1). Puis Sextus alla en Sicile, Antoine et Octave revinrent à Rome, amenant avec eux un nombre considérable de proscrits illustres ou d'anciens partisans de Lucius Antonius qui avaient fui après la prise de Pérouse, et qui profitaient de l'amnistie accordée pour abandonner Sextus et ses affranchis et pour venir recouvrer à Rome ce qui restait de leurs biens. Parmi eux étaient Lucius Arruntius, Marcus Junius Silanus, Caïus Sentius Saturninus, Marcus Titius, et le fils de Cicéron (2). La paix était donc rétablie, à la grande joie de toute l'Italie; et, pour la rendre plus solide, la Fortune semblait ajouter tout exprès de nouveaux nœuds aux liens de parenté qui unissaient les trois auteurs du traité de Misène. Scribonia venait de donner (ou allait donner) à Octave une fille qui fut appelée Julie, et Octavie, la femme d'Antoine, était enceinte.

En concluant la paix de Misène les triumvirs capitulaient pour la première fois devant la force invisible de l'opinion publique. C'est ce qui donne à ce traité une si grande importance. C'était là le commencement d'une lutte sourde entre les classes aisées de l'Italie et la dictature militaire de la révolution, lutte dans laquelle le parti sans armes imposera peu à peu ses volontés au parti armé. Cependant Virgile, encouragé par la paix de Misène, composait une nouvelle églogue, la neuvième, dans laquelle il osait mettre dans la bouche des pâtres ses plaintes au sujet de la confisca-

(1) Appien, *B. C.*, V, 73; Dion, XLVIII, 37-33.

(2) Velléius, II, 77; il se trompe cependant en mettant au nombre de ces hommes qui s'étaient réfugiés auprès de Sextus, et qui revinrent à Rome, Tibérius Claudius Néron, qui y était revenu après la paix de Brindes. Voy. Dion, XLVIII, 15 et Suétone, *Tib.*, 4.

tion de sa propriété et des terres des Mantouans, en rappelant, comme sur un ton de reproche, qu'il avait salué l'astre de César et qu'il avait été bien mal récompensé des sentiments qu'il avait témoignés à l'égard du dictateur.

III

LE DÉSASTRE DE SCILLA

Au mois de septembre (1), Antoine, à qui une fille était née (2), partit pour Athènes. Malgré son mariage avec Octavie, il n'avait pas renoncé à son idée de transporter le centre de sa politique en Orient, et de faire la guerre à la Perse; il y songeait au contraire plus que jamais. Tous les défauts des institutions latines, l'instabilité, la vénalité, l'insuffisance, le désordre, n'avaient fait que grandir depuis que les triumvirs avaient ouvert la république aux classes moyennes, réduit à six ou même à trois mois la durée des magistratures, et peuplé le sénat d'hommes sans valeur. Comment employer pour des œuvres sérieuses et difficiles des magistrats qui occupaient si peu de temps leurs charges, qui étaient le plus souvent mal préparés à la tâche difficile du commandement, et qui n'avaient même pas le prestige que donnait le nom aux plus dégénérés des descendants des grandes familles? Avec de tels instruments il fallait que les chefs et les coteries qui dirigeaient eussent beaucoup d'autorité et de prestige, si on voulait empêcher une dissolution totale de l'État. Mais les tumultes de Rome et la paix

(1) Kromayer, dans *Hermes*, vol. 29, p. 561.
(2) Plutarque, *Ant.*, 33.

de Misène, qui avait été une véritable capitulation du triumvirat devant l'opinion publique, démontraient combien le triumvirat était faible. Il fallait donc, plus que jamais, faire un grand effort pour éliminer les causes principales de cette faiblesse, c'est-à-dire pour faire oublier, par un succès éclatant et fructueux, toutes les terribles déceptions de la politique des triumvirs. Antoine savait que les triumvirs n'avaient rien fait jusqu'alors d'universellement utile et bon; qu'ils n'avaient même pas su rétablir l'ordre dans tout l'empire; qu'ils s'étaient contentés de répartir des terres entre quatre ou cinq mille vétérans de César. C'était là trop peu de chose après tant de guerres et de massacres, après toutes les illégalités et les violences qui avaient été commises, et en échange des pouvoirs extraordinaires qui leur avaient été conférés. Pour toutes ces raisons la guerre de Perse s'imposait. Mais l'Italie était épuisée; les dépenses de la république s'étaient encore accrues, tandis que les revenus diminuaient; récemment encore, les triumvirs avaient dû donner aux soldats, aux officiers et aux fermiers beaucoup de promesses et peu d'argent; le déficit augmentait et les dettes s'accumulaient (1). S'il n'était pas facile au point de vue militaire d'accomplir l'expédition, il était encore plus difficile de trouver les moyens financiers nécessaires pour la préparer.

Dans la seconde moitié de l'an 39 Antoine, laissant en charge à Rome les consuls du second semestre, L. Coccéius et P. Alfénus, que le peuple appelait spirituellement les « petits consuls », se rendit donc à Athènes, et il était bien décidé à hâter les préparatifs pour la campagne de Perse. Les nouvelles qu'il reçut

(1) Dion. XLVIII, 34.

d'Asie peu après son arrivée en Grèce, ne firent que raffermir sa résolution (1). Vers le mois d'août Ventidius Bassus, par un habile coup d'audace, avait surpris Labiénus au pied du Taurus dans un endroit que nous ne connaissons pas, et l'avait défait et contraint à s'enfuir avec une faible escorte; puis il était descendu en Cilicie, s'était dirigé résolument sur la chaîne de l'Aman et les défilés qui conduisent en Syrie; il y avait rencontré une nouvelle armée de Parthes conduits par un général dont on ne sait pas bien le nom, et il avait encore défait cette armée (2). Les Parthes, si bons défenseurs de leur pays, mais si mauvais conquérants, battaient en retraite et regagnaient les bords de l'Euphrate; la Syrie était ouverte aux Romains; Antigone résistait seul en Palestine, avec l'espoir que les Parthes reviendraient. Ces nouvelles causèrent beaucoup de joie à Antoine (3), qui se mit incontinent, pendant ces derniers mois de l'an 39, à remanier la carte politique de l'Orient, et d'une façon qui montre bien qu'il se défiait de plus en plus des gouverneurs de Rome et des forces de l'Italie, et qu'il considérait comme bien meilleures les institutions bureaucratiques des monarchies orientales. Non seulement il reconnut Hérode roi de Judée, mais il rétablit dans la personne de Darius, fils de Pharnace et neveu de Mithridate (4), la dynastie nationale du Pont, où Pompée avait organisé des républiques. Pour dompter les Pisides, vigoureux montagnards, capables de devenir d'excellents soldats aussi bien que de terribles brigands,

(1) Plutarque, *Ant.*, 33.
(2) Dion, XLVIII, 39-41; Frontin, *Strat.*, I, I, 6; II, v, 35-36; Orose, VI, xviii, 23.
(3) Plutarque, *Ant.*, 33.
(4) Appien, *B. C.*, V, 75.

au lieu d'envoyer un général dans leur pays, il leur donna un roi et choisit Amyntas, le secrétaire de Déjotarus (1). Pour récompenser un certain Polémon, fils d'un rhéteur de Laodicée qui, soldat improvisé, avait bien défendu la ville contre les Parthes, il le fit roi de Licaonie (2). Il chargea ses protégés de lui trouver de l'argent et des soldats (3); il ordonna à Darius de reconstituer l'ancienne armée du royaume de Pont (4), pour l'aider dans la guerre de Perse; il partagea en trois corps l'armée que Pollion avait amenée, tout en reprenant, le long de la route, Salone qui s'était révoltée et en infligeant une défaite aux Parthins (5); il en envoya une partie passer l'hiver en Épire, et il employa les deux autres parties à de petites expéditions contre les barbares (6). Puis il chercha à prendre de l'argent en Grèce et surtout dans le Péloponnèse, qui était destiné à Sextus Pompée (7); et pour lui enlever ses biens, il fit trancher la tête, ce qui était un procédé démocratique fort en usage dans les monarchies de l'antiquité, au plus riche propriétaire du Péloponnèse, un certain Lacharès (8). Il voulut enfin goûter du culte divin que l'on avait pour les rois en Asie. Octave se contentait d'être « fils du

(1) Appien, *B. C.*, V, 75. Voy. Strabon, XIV, v, 6 (671) qui explique ainsi la fondation du royaume de Pisidie, sans l'attribuer à Antoine; mais comme le royaume fut fondé par Antoine, il est probable que c'était bien là ce qu'il avait en vue.

(2) Appien, *B. C.*, V, 75. Strabon, XII, viii, 16 (578).

(3) Appien, *B. C.*, V, 75.

(4) Cela est prouvé par ce fait que pour l'expédition de Perse, en l'an 36, il y avait un contingent de soldats du Pont.

(5) Servius, *ad Verg. Ecl.* IV, 1 et VIII, 12 ; *C. I. L.*, I, 461.

(6) Appien, *B. C.*, V, 75.

(7) Dion, XLVIII, 39.

(8) Plutarque, *Ant.*, 67. Voy. *Bulletin de correspondance hellénique*, 1896, p. 155.

divin » ; Antoine voulut être appelé dieu lui-même et nouveau Dionysos (1). Il se substituait dans les cérémonies à la statue du Dieu, et il célébra à Athènes une sorte de mariage mystique avec Minerve, contraignant la malheureuse ville à lui verser une dot de mille talents (2). Puis, la saison venue où la navigation était arrêtée, il s'adonna dans la célèbre et belle cité aux fêtes, aux jeux, aux conversations avec les philosophes et les rhéteurs, flattant ainsi l'hellénisme et s'appliquant à se montrer en tout, et même comme protecteur des arts et des sciences, un bon successeur d'Alexandre (3).

Octave de son côté était parti pour la Gaule, où les Aquitains s'étaient soulevés (4); mais il en revint après un court séjour, laissant là-bas Agrippa pour dompter cette révolte que l'on espérait devoir être la dernière (5). Sur ces entrefaites, le 25 octobre, Asinius faisait son entrée dans Rome et célébrait son triomphe sur les Parthins (6); et Mécène, vers la fin de l'année, se trouvant un peu moins affairé, put se souvenir du jeune poète qui lui avait été présenté neuf mois auparavant, et lui fit savoir que les portes de son palais lui étaient ouvertes. Horace crut toucher le ciel, et secouant sa

(1) *C. I. A.*, II, 482, v. 22-23 Ἀντωνίου Θεοῦ νέου Διονύσου.

(2) Dion, XLVIII, 39.

(3) Plutarque, *Ant.*, 33; Appien, *B. C.*, V, 76. Si l'on passe en revue tout ce qui fut fait pendant l'automne de l'an 34, comment peut-on dire avec un historien allemand, qui répète du reste ce que disent tous les historiens, qu'Antoine passa cet hiver *thatenlos und in unwürdigen Genusleben?* (Schiller, *Geschichte der Römischen Kaiserzeit, Gotha*, 1883, I, 101). Il y a sur Antoine une légende qui égare les historiens et les empêche de voir les faits les plus évidents.

(4) Appien, *B. C.*, V, 75.

(5) Cela découle de ce que dit Eutrope, VII, 5, et qu'il faut rapprocher de ce que dit Appien, V, 65.

(6) *C. I. L.*, I, 461.

paresse, il écrivit la troisième satire dans laquelle il célèbre l'amitié et toutes les vertus qui la soutiennent, avec un attendrissement où certains critiques ont voulu voir sa reconnaissance pour Virgile (1). Et pourtant il ne semble pas qu'il ait tiré au début le moindre profit de cette amitié, ni même qu'il ait reçu quelque encouragement pour ses poèmes. Ce jeune homme était trop timide, il craignait trop d'être importun (2), pour demander quelque chose ; il écrivait très peu, et n'osait rien publier ; il ne montrait ses poèmes qu'à des intimes. Mécène semblait voir plutôt en lui un futur homme politique qu'un grand poète. Inquiet des récriminations faites par les hommes obscurs qu'il avait nommés dans sa seconde satire, il composait la quatrième satire pour se défendre, en invoquant l'autorité de Lucilius, et en affirmant qu'après tout il n'avait nullement l'intention de vendre ses vers, ni de les lire en public (3) ! C'était tout de même un grand avantage pour lui que de pouvoir fréquenter la classe lettrée et élevée ; car les intellectuels pauvres ne pouvaient s'imposer au public sans la protection des riches et des puissants, et les meilleurs d'entre eux étaient obligés de la chercher, s'ils voulaient se faire connaître. Que faire, hélas ! Ils n'étaient pas tous grands seigneurs, maîtres de leur temps, de leur corps, de leur cerveau comme Salluste, qui continuait à se venger des conservateurs en écrivant sa belle *Guerre de Jugurtha*, c'est-à-dire l'histoire du premier grand scandale aristocratique ; et qui racontait en détail dans les *Historiae* les crimes, les fautes, les scandales et la chute du parti de Sylla, depuis la

(1) Voy. CARTAULT, *Etude sur les Satires d'Horace*, Paris, 1899, 28 et suiv.
(2) HORACE, *Sat.*, I, III, 63 et suiv.
(3) HORACE, *Sat.*, I, IV, 71 et suiv.

mort du dictateur jusqu'à l'an 67, sans laisser passer, quand elles se présentaient, les occasions de malmener Pompée. Tous les écrivains n'avaient pas non plus la chance de Virgile, qui, délivré des soucis de la pauvreté, protégé par les grands et admiré par le peuple, travaillait à son aise à son œuvre bucolique et composait sa dixième et dernière églogue, pour adoucir les chagrins d'amour d'un de ses amis. Issu d'une obscure famille de l'ordre équestre de la Gaule Cisalpine, Caïus Cornélius Gallus (1) était, dans la coterie politique d'Octave, un de ces nombreux Italiens qui se disputaient les places laissées vacantes par l'aristocratie détruite : intelligent, arriviste, ambitionnant toutes les gloires, voulant faire parler de lui à tout prix, écrivain distingué, homme politique et soldat, ne dédaignant pas l'amour et les femmes, il avait eu pour maîtresse cette Cithéris qui déclamait à Rome les églogues de Virgile : abandonné par elle, le jeune homme avait demandé à Virgile une églogue destinée à le consoler et en même temps à faire savoir à la moitié de l'Italie qu'il avait été l'amant de la plus fameuse hétaïre de l'époque (2). Et le bon Virgile consentait à lui rendre ce service. Il se déguisait en berger d'Arcadie ; il montrait les montagnes, les forêts, les lauriers, les tamarins, les troupeaux et les dieux eux-mêmes affligés des chagrins de Gallus ; et Gallus répondait qu'il voulait se retirer parmi les bergers d'Arcadie, dans les bois et dans les cavernes, pour y chanter des chants bucoliques, y donner la chasse aux bêtes sauvages, et y écrire sur l'écorce des arbres le

(1) Une inscription trouvée récemment en Égypte a démontré que son prénom était bien Caïus. Voy. *Sitzb. Berl. König. Preus. Akad.*, 1896, vol. Ier, p. 478.

(2) Servius, *ad Ecl.* X, 1.

nom de sa belle. Avec ce poème, Virgile achevait ses églogues, c'est-à-dire l'œuvre qui était alors la plus lue et admirée par le public de toute l'Italie, parce qu'elle répondait aux tendances et aux besoins du nouveau public plus nombreux et plus mélangé, qui maintenant lisait les livres à la place de l'ancienne classe cultivée, de l'aristocratie disparue. Ces petits poèmes, composés dans la manière de Théocrite et des autres poètes bucoliques grecs qui étaient alors à la mode, exprimaient par la bouche de bergers fictifs, de nymphes, de faunes et de dieux, les sentiments nouveaux qui fermentaient dans l'esprit italien par suite du mélange de tant de cultures diverses, et au milieu d'événements si terribles et si calamiteux; ils disaient le désir de la paix, l'espoir d'un avenir meilleur, le plaisir mélancolique de la campagne, la curiosité philosophique qui s'éveille devant les mystérieuses origines du monde, les premiers frémissements du mysticisme qui commençait à envahir la vie et la politique. Aussi chacun dans le grand public y trouvait quelque chose qui lui plaisait, bien que peu de gens seulement pussent apprécier la délicatesse exquise de la forme et la sensualité imaginative et raffinée dont les églogues sont pleines. En outre ils étaient courts; il fallait peu de temps pour les lire et pour les écouter; on les apprenait facilement par cœur; ce qui était un grand avantage pour ce public nombreux et superficiel d'aventuriers politiques, de spéculateurs affairés, de centurions et de tribuns militaires en train de s'enrichir, de jeunes gens qui faisaient leurs études, d'affranchis cultivés qui voulaient lire quelque chose, mais qui n'avaient plus ni le temps ni l'envie de lire les interminables poèmes d'Ennius et de Pacuvius.

Un soldat abandonné par une hétaïre et qui. pour se consoler de son chagrin, aurait chargé un poète à la

mode de faire connaître à toute l'Italie son nom et son aventure, aurait encouru le mépris des anciens Romains. Mais, dans l'universel désordre, on perdait même ce sentiment de la dignité, qui empêchait jadis les hommes destinés à gouverner leurs semblables d'étaler en public les faiblesses des passions les plus humaines. Le dieu Eros montrait partout sa frimousse éhontée, aussi bien dans les tentes des généraux qu'à la curie; et le peuple avait maintenant pour ces faiblesses-là les mêmes indulgences que pour toutes les autres. Au commencement de l'an 38 on vit tout à coup le lascif et violent Octave s'éprendre d'un furieux amour pour la femme de Tibérius Claudius Néron; on le vit divorcer aussitôt d'avec Scribonia, faire divorcer Livie, — c'était le nom de la belle, — et bien qu'elle fût enceinte de six mois, l'épouser avant même qu'elle n'eût accouché, malgré les prescriptions du vieux code sacerdotal de Rome (1). Les pontifes complaisants avaient estimé que les anciennes prescriptions religieuses ne s'appliquaient pas à ce cas-là. La surprise, les rires et le scandale furent grands à Rome, quand on apprit que le mari avait doté Livie comme si elle avait été sa fille, et qu'il avait assisté au banquet nuptial (2)! Octave avait il agi ainsi dans une de ses crises habituelles de violence? Il n'est pas douteux qu'il avait aussi des raisons politiques pour répudier Scribonia. Esprit timide et hésitant, qui facilement manquait de sang-froid dans le danger quand il fallait prendre une résolution soudaine, Octave possédait en revanche ce que l'on pourrait appeler la vigueur lente; quand il pouvait réfléchir à son aise, il savait se rendre compte très nettement

(1) Dion, XLVIII, 44; Suétone, *Aug.*, 62.
(2) Dion, XLVIII, 44.

de ce que réclamaient des entreprises difficiles, et il avait la force de mettre à exécution des plans longuement arrêtés, en triomphant de ses hésitations et de ses incertitudes. Après la capitulation de Misène, Octave avait aussi, comme Antoine, compris qu'il avait beaucoup baissé dans l'opinion publique; et ne pouvant pas, quant à lui, tenter une grande entreprise, telle que la conquête de la Perse, il avait décidé au moins d'anéantir le fils de Pompée, pour empêcher que, grâce à l'admiration populaire, la famille rivale de la sienne ne reprît son ancienne puissance. Octave avait donc déjà, dans les anciens mois de l'an 37 et dans les premiers mois de l'an 38, cherché des prétextes de discorde; il avait écrit à Pompée des lettres où il lui reprochait d'accueillir des esclaves fugitifs, de ne pas réprimer la piraterie, de continuer les armements et de violer certaines conventions du traité de Misène (1). Son divorce d'avec Scribonia était ainsi un moyen pour hâter sa rupture avec le maître des îles. Mais si Octave divorçait d'avec Scribonia pour des motifs politiques, ni ce but politique ni un autre ne peuvent expliquer la hâte avec laquelle il voulut épouser Livie, en blessant les scrupules superstitieux de la multitude, et en donnant cette occasion au public de se moquer de lui et de sa nouvelle femme. Fille de Livius Drusus, aristocrate de la vieille roche qui était mort à Philippes, Livie était une jeune femme d'une merveilleuse beauté, de beaucoup d'esprit et d'un charmant caractère. Il n'est pas invraisemblable que ce jeune homme intelligent, mais nerveux, impressionnable, qui allait continuellement de l'hésitation à la précipitation, de l'irritabilité à la faiblesse, se soit

(1) Appien, *B. C.*, V, 77.

épris de cette femme, non seulement à cause de sa merveilleuse beauté, mais aussi à cause de son intelligence fine et de cette sûreté de jugement qui se rencontre souvent chez les femmes bien équilibrées. Ce mariage précipité devrait par conséquent être mis au nombre des coups de tête que son tempérament faible et violent lui fit commettre à cette époque.

Vers le temps où Octave faisait cet étrange mariage, un événement survint qui précipita la rupture avec Sextus Pompée. Ménodore, qui avait été nommé par Sextus gouverneur de la Sardaigne, se brouilla avec son protecteur et passa à l'ennemi, en livrant à Octave l'île, une flotte de soixante vaisseaux et trois légions (1). Très heureux de reprendre sans aucun effort la Sardaigne, Octave l'accueillit à bras ouverts; mais Sextus envoya, dès qu'il eut connaissance de la trahison (2), une flotte ravager les côtes d'Italie. Au commencement du printemps de l'an 38, la guerre avait donc éclaté de nouveau. Octave écrivit sans retard à Antoine en le priant de venir à Brindes où il voulait lui parler (3), il demanda à Lépide son appui (4); il ordonna à la flotte qui était mouillée à Ravenne de se rendre à Brindes pour y attendre Antoine (5), et à la flotte de Ménodore

(1) Dion, XLVIII, 45; Appien, *B. C.*, V, 78; Orose, VI, 18, 21

(2) D'après Appien, *B. C.*, V, 78 et 81, Ménodore n'aurait en réalité trahi que quand la guerre était déjà commencée. Mais Dion, XLVIII, 45-46, nous dit au contraire que la trahison fut le motif dernier qui causa la guerre. Cette seconde version me paraît la plus vraisemblable; en effet celle d'Appien est en contradiction avec un autre fait rapporté par Appien lui-même, à savoir que, quand Antoine vint à Brindes, il avait déjà connaissance de la trahison de Ménodore (chap. LXXIX). Or le voyage d'Antoine dut assurément avoir lieu quelque temps avant le commencement des hostilités. Voir la note (6) de la page suivante.

(3) Appien, *B. C.*, V, 78.

(4) Dion, XLVIII, 46.

(5) Appien, *B. C.*, III, 78.

de se réunir aux autres vaisseaux sur les rivages de l'Étrurie (1); il fit construire de nouvelles trirèmes à Ravenne et à Rome (2); il rappela des légions de Gaule et d'Illyrie et les dirigea les unes sur Brindes et les autres sur Naples (3), de façon à attaquer la Sicile de deux côtés, si Antoine approuvait son dessein (4). Mais Antoine en Grèce accueillit avec mauvaise humeur les nouvelles qui venaient d'Italie et cette invitation à se rendre à Brindes. Il avait passé l'hiver à Athènes, où il s'était beaucoup amusé; l'hiver finissant, il s'était remis avec ardeur à l'exécution de ses projets, et il était alors occupé à faire passer en Asie, où il voulait la suivre, l'armée qui avait pris ses quartiers d'hiver en Épire et sur les confins de la Macédoine (5). Et soudain Octave le rappelait en Italie pour une nouvelle guerre contre Sextus Pompée! Antoine n'était pas disposé à interrompre ses projets orientaux et à différer sa revanche de la capitulation de Misène pour favoriser la revanche d'Octave; il partit donc avec quelques vaisseaux et une suite peu nombreuse (6), pour

(1) Appien, *B. C.*, III, 78, dit à Pouzzoles; mais au chapitre LXXXI on voit que cette flotte partit des côtes d'Étrurie. Ou Appien s'est trompé au chapitre LXXVIII, ou il y eut un changement dans les ordres donnés dont la raison nous échappe.

(2) Appien, *B. C.*, V, 80.

(3) *Id.*, *ibid.*, V, 78 et 80.

(4) *Id.*, *ibid.*, V, 78.

(5) Nous n'avons aucun texte qui nous le dise, mais comme nous savons qu'une partie considérable de l'armée d'Antoine passa en Epire et en Grèce l'hiver de 39-38, et que l'hiver suivant toute l'armée était en Asie, il est nécessaire de supposer que le transport des troupes commença alors. Il faut peut-être voir une allusion à ce transport de troupes dans le passage d'Appien, *B. C.*, V, 76, où est dépeinte l'activité militaire d'Antoine pendant le printemps de l'année 38.

(6) Appien, *B. C.*, V. 79 : σὺν ὀλίγοις. Ce prompt retour et ces lettres adressées à Octave et à Ménodore démontrent clairement qu'Antoine se rendit à Brindes avant que les hostilités ne

Brindes, décidé à empêcher le turbulent Octave de faire la guerre. Il était le plus âgé; il avait plus de renom et d'autorité, il considérait volontiers son jeune collègue comme son subordonné; il comptait donc régler toute l'affaire à sa volonté. Mais quand au jour fixé il arriva à Brindes, nous ne savons pour quelles raisons, Octave n'y était pas. Antoine ne s'attarda pas à l'attendre; il repartit immédiatement après avoir écrit deux lettres sur un ton impératif, l'une à Octave à qui il enjoignait de respecter le traité de Misène, l'autre à Ménodore, l'avertissant que, s'il ne demeurait pas tranquille, il revendiquerait ses droits de patronat sur lui, à titre d'acquéreur du patrimoine de Pompée (1).

La déception était grande pour Octave, qui comptait beaucoup sur l'appui d'Antoine. La guerre, en effet, s'annonçait difficile pour lui. Lépide, indigné de ce que la paix de Misène eût été conclue sans son intervention, ne bougeait pas. L'opinion populaire était de plus en plus opposée à la guerre et montée contre Octave. Agrippa était au loin et faisait une campagne heureuse contre les Aquitains. Se risquer seul contre Sextus Pompée était téméraire. Mais Octave comprit qu'après les intimations d'Antoine et les provocations de Sextus Pompée, il se discréditerait complètement s'il avait l'air d'avoir besoin de son collègue et peur de son rival; que, pour relever le prestige du nom de César qui baissait, et pour abaisser celui du nom de Pompée qui renaissait, il lui fallait, sur terre ou sur mer, une nouvelle Pharsale. Et il crut qu'il pourrait a

fussent commencées, et que son intention était de maintenir la paix. Par conséquent, le récit de Dion, XLVIII, 46, d'après lequel Antoine comptait aller rejoindre Octave en Étrurie, mais revint sur ses pas, effrayé par un loup qui serait entré dans son *praetorium*, n'est qu'une fable.

(1) Appien, *B. C.*, V, 79.

lui seul diriger la guerre. Il arrive souvent aux tempéraments nerveux de pécher tantôt par un excès de prudence, tantôt par un excès d'audace. Apprenant que les Parthes envahissaient de nouveau la Syrie, Octave s'imagina qu'Antoine, retenu en Orient, ne pourrait intervenir en Italie; il se dit que s'il parvenait à écraser Pompée, il se couvrirait de gloire, justifiant tout par le succès; et après avoir sollicité l'appui de tout le monde pour son entreprise, il se décida à diriger seul, sur terre et sur mer, l'exécution d'un plan de guerre ingénieux mais difficile. Il mit Cornificius à la tête de la flotte qu'il avait déjà rassemblée à Brindes, et il lui donna l'ordre de se rendre à Tarente. Il confia le commandement des vaisseaux qui mouillaient dans les eaux d'Étrurie à Calvisius Sabinus, en lui donnant comme vice-amiral Ménodore, et il leur donna l'ordre de faire voile vers la Sicile. Enfin il conduisit lui-même à Rhégium l'armée qu'il comptait faire débarquer en Sicile, quand les deux flottes auraient détruit celle de Pompée (1). Pour le tranquilliser au sujet des menaces d'Antoine, il avait inscrit Ménodore dans l'ordre des chevaliers.

La guerre dut commencer vers la fin de juillet. Mais Pompée avait nommé, à la place de Ménodore, un autre affranchi grec non moins intelligent, Ménécrate, qui sut profiter habilement de la division des forces ennemies et qui entreprit de détruire les deux parties de la flotte d'Octave avant qu'elles n'aient pu faire leur jonction. Il laissa donc Pompée avec une quarantaine de vaisseaux à Messine (2); il fit voile avec le

(1) Appien, *B. C.*, V, 80.

(2) Cela paraît établi par la comparaison d'un passage d'Appien, *B. C.*, V, 81, où il est dit que « Pompée attendit César à Messine », avec un autre du même auteur, *B. C.*, V, 84, où il

gros de la flotte sur Naples, et ayant rencontré, dans les eaux de Cumes, Calvisius et Ménodore qui venaient d'Étrurie, il engagea la bataille. La flotte d'Octave était peut-être moins nombreuse, et Calvisius qui la commandait avait peu d'expérience; aussi subit-elle des pertes graves; mais d'autre part, Ménécrate mourut dans la bataille, et Démocare, qui commandait en second, n'osa pas profiter jusqu'au bout de la victoire, et se retira lentement vers la Sicile, en laissant Calvisius et Ménodore dans le golfe de Naples, où ils purent réparer leurs dommages (1). Cependant Octave était arrivé à Rhégium et après avoir disposé son armée le long du rivage, il avait pris le commandement de la flotte de Cornificius et, de Rhégium, il guettait Pompée; craintif, agité, irrésolu, il passait son temps à interroger l'horizon; il méditait du matin au soir ses plans d'attaque; mais il attendait Calvisius et perdait toutes les bonnes occasions qu'il faut à la guerre savoir saisir très vite. Il ne sut même pas écraser Sextus dans le détroit, un jour qu'il n'avait avec lui que ses quarante vaisseaux (2). Mais quand Calvisius et Ménodore, après avoir réparé leurs avaries, firent voile vers la Sicile, cet amiral, si hésitant jusque-là, commit une imprudence si grande, qu'on est tenté de supposer qu'il avait entièrement perdu la tête ou que les historiens de l'antiquité ont négligé de nous rapporter quelque fait qui nous expliquerait la chose. Octave sortit en effet de Rhégium pour aller au-devant d'eux, laissant derrière lui à Messine, non plus seulement les quarante vaisseaux de Sextus, mais toute la flotte qui était revenue

est dit qu'Octave eut l'occasion d'attaquer Pompée auprès de Messine, avec quarante vaisseaux seulement.

(1) Dion, XLVIII, 46; Appien, *B. C.*, V, 81-84.

(2) Appien, *B. C.*, V, 84.

de Cumes. Immédiatement Démocare et Apollophane le poursuivirent et l'attaquèrent par derrière dans les eaux de Scilla. Le jeune amiral de vingt-cinq ans dut diriger sa première bataille navale (1); et il s'en tira très mal. Octave essaya d'abord de résister dans la haute mer, en réunissant ses vaisseaux qui étaient plus gros, plus pesants et chargés de meilleurs soldats; mais, attaqué par Apollophane, il craignit bientôt d'être coulé ou fait prisonnier; il se retira alors sur la côte et fit jeter l'ancre. L'ennemi cependant continua à poursuivre les lourds vaisseaux qui, une fois à l'ancre, se défendaient encore moins facilement (2) : les ordres de l'amiral devinrent confus et contradictoires; beaucoup de soldats se jetèrent à la mer pour gagner le rivage. Octave perdit bientôt la tête, et ce qui ne s'était guère vu chez un général romain, il commit à la fin un acte de lâcheté, en descendant à terre et en abandonnant le commandement, au plus fort de la mêlée (3). Cette couardise d'Octave épargna du reste à la flotte un désastre complet; car, lorsque le peureux et gênant amiral ne fut plus là, Cornificius fit lever l'ancre et reprendre le combat, tenant bon jusqu'au moment où l'ennemi, ayant le premier aperçu Calvisius qui approchait, regagna Messine (4). C'était déjà le soir; le soleil baissa avant que Cornificius se fût aperçu que la flotte qui venait de Naples était tout auprès de lui; de sorte que, dans la nuit, tandis qu'Octave était à terre au

(1) Appien, *B. C.*, V, 85.

(2) Appien, *B. C.*, V, 85-86. Dion, XLVIII, 47, ajoute quelques détails précis sur la première partie de la bataille, mais il résume confusément et en quelques lignes la seconde partie, pour le récit de laquelle il faut recourir à Appien.

(3) Appien, *B. C.*, V, 85; Ὁ μὲν δὴ Καῖσαρ ’εξήλατο τῆς νεὼς ἐπὶ τὰς πέτρας.

(4) Appien, *B. C.*, V, 86.

milieu de blessés et de fuyards faméliques, Cornificius fit jeter l'ancre, sans savoir ce qu'il était advenu de son chef, ni de Calvisius, ni non plus ce que l'on ferait le lendemain. L'aurore parut rassurer tout le monde; des cohortes, venues de Rhégium, retrouvèrent sur le rivage Octave, qui n'était pas moins fatigué que les simples soldats; Cornificius se rendit enfin compte de la présence de Calvisius; les amiraux et leur général fuyard commencèrent à échanger des messages rassurants (1). Mais tandis que la confiance renaissait, un formidable orage survint qui dura toute la journée et la nuit suivante, et détruisit la plus grande et la meilleure partie de la flotte d'Octave (2). Les vents avaient achevé l'œuvre commencée par les amiraux de Pompée; Octave n'avait plus de flotte; l'entreprise de Sicile aboutissait à ce lamentable désastre.

Cet échec était d'autant plus grave que, pendant ce temps, Antoine remportait en Orient les plus beaux succès militaires. Les Parthes avaient de nouveau envahi au printemps la province romaine sous les ordres de Pacorus, le fils préféré du roi, alors qu'Antoine était encore en Grèce; mais Ventidius, avec une rapidité et une habileté vraiment admirables, avait réussi à réunir toutes les forces romaines qui se trouvaient en Syrie et en Cilicie, et se portant à la rencontre de l'ennemi, il lui avait infligé une défaite mémorable, le 9 juin, à ce qu'il semble, c'est-à-dire seize ans après le désastre de Carrhes. Pacorus lui même était mort dans la mêlée (3). Crassus était donc enfin vengé! Un prince parthe expiait par sa mort la mort

(1) Appien, *B. C.*, V, 87-88.
(2) Appien, *B. C.*, V, 89-90; Dion, XLVIII, 48.
(3) Dion, XLIX, 19-20; Live, *Per.*, 128; Plutarque, *Ant.*, 34; Oros., VI, viii, 23.

du proconsul romain (1). L'enthousiasme à Rome avait été si grand, que le sénat, pour satisfaire l'opinion publique, avait décrété le triomphe non seulement à Antoine, chef de Ventidius, mais à Ventidius lui-même (2), ce qui ne s'était jamais fait. S'étant rendu en Asie peu de temps après la défaite de Gindarus, Antoine avait pris le commandement de l'armée de Ventidius qui avait déjà commencé la guerre contre le roi de Comagène, grand partisan des Parthes, et faisait le siège de Samosate; et il continuait alors le siège commencé par son général (3). A ces triomphes Octave ne pouvait opposer que les succès d'Agrippa en Aquitaine, et ils ne compensaient pas ses mésaventures de Sicile dont l'Italie tout entière s'était réjouie. L'argent se faisait rare; l'état de l'opinion publique interdisait à Octave d'avoir recours à de nouveaux impôts (4); Antoine devait être fort indigné contre lui; et pour augmenter son embarras, l'an 38, où l'on était, était le dernier du quinquennium du triumvirat, qu'on ne pouvait renouveler qu'après une entente entre collègues. Il ne gagnait pas grand'chose, dans de telles difficultés, à distribuer à pleines mains les magistratures, en nommant jusqu'à soixante-sept préteurs cette année-là (5). Il avait espéré un moment qu'Antoine resterait en Syrie, retenu par la campagne contre les Parthes; mais vers la fin de septembre il dut apprendre

(1) Plutarque, *Ant.*, 34.

(2) Dion, XLIX, 21.

(3) Plutarque, *Ant.*, 34; Dion, XLIX, 21. Il était naturel qu'Antoine à son arrivée prît le commandement. La jalousie de Ventidius n'est donc qu'une fable.

(4) Appien, *B. C.*, V, 92. C'est peut-être à ce moment-là qu'eut lieu la révolte contre les publicains à laquelle Dion fait allusion, XLVIII, 43.

(5) Dion, XLVIII, 43.

qu'Antoine, en se faisant donner une indemnité d'argent, avait fait la paix avec le roi de Comagène, qu'il se disposait à retourner en Grèce (1), certainement avec l'intention d'intervenir dans les affaires d'Italie. Il laissait comme gouverneur en Syrie Caïus Sossius; c'était encore là un homme obscur qui faisait fortune en servant Antoine, et qui était chargé de faire la conquête définitive de la Judée pour la donner à Hérode, et de prendre Jérusalem, où Antigone continuait à tenir bon (2).

Octave prit alors le parti de déléguer auprès d'Antoine à Athènes Mécène (3), Lucius Coccéius et Caïus Fontéius Capiton (4), pour chercher à l'apaiser et à conclure avec lui un accord à l'amiable en vue du renouvellement du triumvirat. Horace, qui fut invité à accompagner Mécène jusqu'à Brindes, nous a donné une belle description de ce voyage dans la cinquième satire du premier livre. Parti en voiture de Rome, probablement dans la seconde moitié de septembre, et accompagné seulement d'un aimable rhéteur grec, Héliodore, Horace arriva le soir à Aricie, où il passa avec son compagnon la nuit dans une modeste auberge; ils repartirent le lendemain matin et arrivèrent le soir à Forum Appi, à la lisière des marais pontins, où un canal navigable devait pendant la nuit les conduire à Terracine. Horace, qu'un mal aux yeux empêchait de boire du vin et qui ne voulait pas de la mauvaise eau du village, se résigna à ne pas manger ce soir-là; et tandis que les autres voyageurs dînaient à l'auberge, il s'en alla voir les

(1) Plutarque, *Ant.*, 34; Dion, XLIX, 22 (il se trompe en disant qu'Antoine partit pour l'Italie).
(2) Dion, XLIX, 22.
(3) Appien, *B. C.*, V, 92.
(4) Horace, *Sat.*, I, v, 32

mariniers et leurs jeunes esclaves qui équipaient le bateau et chargeaient les bagages. Au ciel scintillaient les premières étoiles. Le soir le bateau, tiré par une mule qui suivait le bord du canal, se mit en marche aux chants du marinier et des passagers; peu à peu les voix se turent, les passagers s'endormirent et le marinier continua seul à chanter, mais le sommeil à la fin le saisit, lui aussi. A l'aube un voyageur s'aperçoit que la barque est arrêtée et que le marinier dort; il le réveille de la bonne manière. Le troisième jour, à dix heures du matin, les deux voyageurs purent se laver le visage et les mains à l'auberge de la Fontaine Feronia, d'où ils partirent pour Terracine qui est à trois milles de là. Ils y trouvèrent Mécène, Coccéius et Capito; et Horace fit humecter de collyre ses yeux malades. Le quatrième jour ils reprirent tous ensemble la route de Capoue; ils passèrent par Fundi où le *praetor*, le maire de l'époque, vint en grande pompe à leur rencontre et les divertit fort; ils arrivèrent à Formie où ils passèrent la nuit et furent dans sa villa les hôtes de Lucius Licinius Muréna. Le lendemain matin arrivèrent de Naples Plotius, Varius et Virgile; celui-ci venait peut-être des propriétés de Campanie qui lui avaient été données par Octave. La troupe ainsi grossie partit en voiture pour s'arrêter le soir du cinquième jour dans une petite auberge du pont de Campanie. Le jour suivant, ils s'arrêtèrent à Capoue, où Mécène, qui avait la passion des exercices physiques, alla faire une partie de paume. Le septième jour ils arrivèrent aux Fourches caudines et se rendirent dans la magnifique villa de Coccéius, où le dîner se prolongea bien avant dans la nuit, égayé par une querelle fantaisiste de bouffons. Le jour suivant ils étaient à Bénévent, où le patron de l'auberge, pour leur faire rôtir des grives, faillit mettre

le feu à la maison. Mécène et ses amis durent tous aider à éteindre l'incendie. Au delà de Bénévent, le neuvième jour du voyage, Horace eut la joie d'apercevoir les montagnes de son pays natal : mais le soir il fallut passer la nuit à Trevico, dans une taverne fumeuse, où le poète tenta en vain de séduire une servante qui cependant n'était pas farouche. Deux jours plus tard ils étaient à Canusium, où Varius les quitta; le douzième jour ils atteignirent Ruvo par des routes que la pluie avait rendues difficiles; et le treizième Bari, le temps était redevenu beau, mais les chemins étaient pires que jamais. Le quatorzième jour ils étaient à Gnatia, où ils virent dans le temple le miracle de l'encens qui brûlait sans être allumé, et le poète se divertit fort de cette superstition, bonne, dit-il, pour des Juifs. Il ne croit pas, quant à lui, que les dieux s'occupent de ces sottises. Le quinzième jour, après avoir fait depuis Rome et presque toujours en voiture 360 milles (530 kilomètres), ils arrivèrent à Brindes, où Mécène s'embarqua pour la Grèce.

Le récit de ce voyage est un document intéressant. Il nous montre Mécène, c'est-à-dire un des grands personnages de ce temps-là, obligé plusieurs fois, pendant ce court voyage de Rome à Brindes, de descendre dans d'affreuses auberges. Cela prouve que sur cette grande route il se trouvait alors peu de riches propriétaires pouvant donner l'hospitalité à ces illustres voyageurs; et que sur cette antique voie d'Appius il y avait une quantité de villas désertes et abandonnées, qui n'étaient plus que les lugubres monuments funèbres de la ploutocratie détruite et de ce qui avait été l'aristocratie romaine.

IV

LES GÉORGIQUES

Le 27 novembre de cette même année (38 av. J.-C.), Ventidius entrait dans Rome au milieu des applaudissements du peuple, et célébrait le triomphe sur les Parthes (1); quelque temps après (les dates précises nous font malheureusement défaut), Mécène revenait de Grèce et Agrippa de Gaule (2). Octave avait espéré faire décréter également le triomphe à Agrippa, pour faire le pendant au triomphe de Ventidius et démontrer que les généraux d'Antoine n'étaient pas les seuls à remporter des victoires. Mais Agrippa comprit que son triomphe, décrété par la volonté d'Octave après ses succès peu importants en Gaule, aurait été mesquin en comparaison de celui de Ventidius, décrété par la grande voix de l'opinion publique après la glorieuse bataille de Gindare; il craignit peut-être aussi d'éveiller la jalousie d'Octave, et il prétendit qu'il ne voulait pas d'un triomphe, alors que le désastre de Scilla était encore si récent (3). D'ailleurs des soucis beaucoup plus graves survenaient. Nous n'avons pas de témoi-

(1) *C. I. L.*, I, p. 461, 478.
(2) Appien, *B. C.*, V, 92.
(3) Dion, XLVIII, 49; ces motifs du refus d'Agrippa ne sont que des suppositions; mais le motif donné par Dion ne fut certainement que le prétexte allégué par Agrippa.

gnages directs pour nous dire exactement quel message Mécène rapportait à Octave; mais les faits qui suivirent nous portent à croire qu'il devait être à peu près celui-ci : Antoine se déclarait prêt à venir en aide à Octave dans la guerre contre Pompée, en lui cédant une partie de sa flotte, mais il demandait en échange un contingent de soldats pour la conquête de la Perse, contingent très important, du moins à ce qu'il semble, et non pas de recrues nouvelles, comme Antoine aurait pu en enrôler lui-même en Italie sans l'assentiment d'Octave, mais de soldats aguerris pris dans l'armée de son collègue. Antoine était maintenant décidé à tenter l'année suivante (l'an 37) la guerre de Perse; mais comme une partie de son armée assiégeait alors Jérusalem, que pour la conquête de la Perse sa flotte était inutile, et qu'il se sentait à court d'argent, il avait imaginé cet échange pour faire des économies sur les dépenses navales (1). Quant au renouvellement du triumvirat, il renvoyait l'accord au printemps, quand il viendrait en Italie pour conclure l'échange; et c'était là un nouvel expédient pour obliger Octave à se montrer conciliant. En effet, le triumvirat n'étant pas renouvelé avant la fin de l'année, Octave, s'il ne voulait pas revenir à la vie privée ou violer la légalité, allait être obligé le premier janvier de l'an 37 de sortir de Rome, car un principe fondamental du droit constitutionnel romain voulait que tout chef d'armée conservât son commandement, comme par intérim, au-delà de la date fixée, tant que son successeur n'avait pas été nommé ou n'était pas parvenu sur les lieux; mais il fallait pour cela qu'il se tînt en dehors du

(1) Que ce fût là un des buts poursuivis par Antoine en proposant cet échange, c'est ce que dit expressément Appien, *B. C.*, V, 93 · Τῇ τε γὰρ χορηγίᾳ τοῦ ναυτικοῦ κάμνων'...

pomœrium. Les triumvirs conserveraient donc l'*imperium* sur les armées et sur les provinces, c'est-à-dire la partie essentielle de leur autorité, tant que leurs successeurs ne seraient pas désignés, à la condition cependant de se tenir en dehors de Rome (1), condition indifférente pour Lépide et pour Antoine, qui étaient en Afrique ou en Grèce, mais très fâcheuse pour Octave, qui avait le gouvernement de l'Italie.

En définitive, Antoine voulait faire supporter aux troupes de son collègue une partie des pertes occasionnées par cette conquête de la Perse, dont il devait ensuite tirer lui seul gloire et puissance. Il est donc naturel que les propositions d'Antoine aient été pour Octave et ses amis un gros objet de considérations et de discussions. Fallait-il céder ou résister? Et si l'on résistait, comment le faire sans provoquer une guerre civile? Conseillé sans doute par Agrippa et par Mécène, Octave prit le parti de se mettre immédiatement à construire une nouvelle flotte, sans reculer devant la nécessité d'accabler les propriétaires de nouvelles charges en argent et en esclaves (2), pour pouvoir, quand Antoine viendrait au printemps, lui répondre que l'on n'avait plus besoin de ses vaisseaux, et chercher ainsi, par des marchandages, à rendre l'échange proposé moins onéreux. Agrippa, qui était un homme actif et plein de ressources, fut chargé de la construction de la nouvelle flotte. Sans tarder il se rendit à Naples, embaucha des ouvriers, fit prendre aux soldats la pioche et la hache, eut l'idée de creuser entre Pouzzoles et le cap Misène un canal qui ferait communi-

(1) Voy. les fines considérations de Kromayer, *Die Rechtliche Begründung des Principats*, Marburg, 1888, p. 7; je partage tout à fait sa manière de voir.

(2) Dion, XLVIII, 49.

quer le lac Averne avec le lac Lucrin, et de changer en un môle à ouvertures l'étroite bande de terre qui séparait le lac Lucrin de la mer (1). Au commencement de l'an 37, les bords du beau golfe de Pouzzoles étaient pleins de terrassiers, de maçons, de forgerons, de calfats qui travaillaient au port et à la flotte.

Cependant, à la fin de l'an 38, Octave était sorti du pomœrium (2), et le 1er janvier de l'an 37, le pouvoir des triumvirs expirait, Rome était de nouveau administrée par les anciens magistrats républicains déjà nommés, dont le nombre depuis un an avait encore augmenté. On avait nommé cette année-là, non seulement un grand nombre de préteurs, mais aussi un nombre extraordinaire de questeurs (3). Mais comme Octave ne pouvait entreprendre la guerre contre Sextus Pompée tant qu'il ne se serait pas mis d'accord avec Antoine, il ne se passa rien avant le mois de mai, c'est-à-dire jusqu'au moment où Antoine arriva dans le port de Tarente avec trois cents vaisseaux (4) pour effectuer l'échange proposé. Mais Octave n'y était pas,

(1) DION, XLVIII, 48-51; VELLÉIUS, II, 79; FLORUS, IV, VIII, 6; SUÉTONE, *Aug.*, 16.

(2) Voy. KROMAYER, *Die Rechtliche Begründung des Principats*, Marburg, 1888, p. 7, au sujet de cette conjecture nécessaire pour expliquer les événements de cette année-là.

(3) DION, XLVIII, 53.

(4) APPIEN, *B. C.*, V, 93. Pour cette année-là encore nous ne pouvons déterminer les dates que d'une façon approximative. La date du mois de mai de l'an 37 pour l'arrivée d'Antoine est proposée par KROMAYER, *Die Rechtliche Begründung des Principats*, Marburg, 1888, 56-57 et il s'appuie sur de bonnes raisons. Je ne puis cependant m'expliquer pourquoi Antoine alla à Tarente au lieu d'aller à Brindes. PLUTARQUE, *Ant.*, 35, dit bien que les habitants de Brindes ne le laissèrent pas entrer, mais il n'explique pas pourquoi. Les citoyens de Brindes ne peuvent avoir agi ainsi que sur les ordres d'Octave; mais si Octave ne voulait pas laisser Antoine pénétrer dans un grand port, pour quoi ne donna-t-il pas les mêmes ordres aux Tarentins?

et il n'avait envoyé aucune nouvelle. Antoine fut obligé d'envoyer de tous les côtés des messagers le chercher, de solliciter sa réponse, et de l'attendre longuement, car Octave ne se pressait nullement de la lui envoyer. Et à la fin, la réponse arriva; mais elle était négative. Octave lui faisait dire qu'il n'avait pas besoin de ses vaisseaux, parce qu'il s'était fait construire une flotte. Antoine en fut très mécontent. Même s'il comprit facilement que c'était là une feinte pour traiter dans des conditions plus avantageuses, il n'en voyait pas moins son expédition contre la Perse de nouveau entravée; et d'autre part, il ne pouvait pas employer la force, commencer une nouvelle guerre civile pour obliger son collègue à accepter une partie de ses vaisseaux, malgré l'absurdité de la décision prise par Octave de faire construire une nouvelle flotte, alors que la sienne pourrirait dans les eaux de la Grèce. Il fallait donc patienter, obliger par d'autres moyens Octave à en finir avec ses feintes. Antoine, qui ne manquait jamais d'expédients, se servit cette fois de sa femme : il effraya la douce Octavie, en menaçant de faire la guerre à son frère; il l'amena ainsi à intervenir, et il envoya de nouvelles ambassades. Mais Octave ne se pressa pas de répondre, en sorte qu'Antoine dut attendre encore pendant les mois de juin et de juillet. Enfin, au mois d'août, à ce qu'il semble, il se décida à se rendre à Tarente avec Agrippa et Mécène. Octavie vint à leur rencontre, elle supplia Octave de ne pas faire d'elle, qui était si heureuse, la plus malheureuse des femmes, en provoquant une guerre dans laquelle elle perdrait ou son frère ou son mari (1); et le frère se laissa attendrir. C'est du moins ce que put croire le public

(1) Plutarque, *Ant.*, 35; Dion, XLVIII, 54; Appien, *B. C.*, V. 93.

naïf, habitué maintenant à voir les femmes diriger les affaires politiques. En réalité, Octave, Agrippa et Mécène comprenaient qu'il fallait donner au moins en partie satisfaction à Antoine et faire l'échange, qui du reste n'était pas inutile; car si on irritait trop le triumvir, on risquait de le pousser à s'allier avec Sextus et avec Lépide. Cette nécessité, plus encore que les prières d'Octavie, rendirent possible à Tarente un accord. Antoine se montra plus modéré dans ses demandes, et Octave voulut bien y accéder; il fut convenu que l'on présenterait au peuple une loi qui renouvellerait le triumvirat pour cinq ans, à partir du 1er janvier de l'an 37 (1); Antoine céda à Octave 130 vaisseaux et il reçut en échange 21,000 hommes (2). Il fut décidé en outre que Julie, la fille d'Octave, serait fiancée au fils aîné d'Antoine, et que la fille d'Antoine et d'Octavie serait fiancée à Domitius (3). Enfin le traité de Misène était annulé. Antoine partit aussitôt pour la Syrie, en laissant à Tarente 130 vaisseaux.

Mais cette paix n'apporta pas au public l'allégresse qu'avait causée la paix de Brindes. A l'agitation, aux troubles, aux émeutes de l'an 39 avaient succédé un mécontement muet et une morne indifférence. La surexcitation une fois passée, tout le monde était tombé dans un grand découragement; on s'imaginait que la puissance des triumvirs était inébranlable, qu'il

(1) Dion, XLVIII, 54; Appien, *B. C.*, V, 95; Appien, III, 28. Dans ce second passage Appien dit que la loi fut approuvée par le peuple, tandis que dans le premier il dit que non. Le second texte est le plus vraisemblable : les triumvirs en effet n'avaient aucun intérêt à négliger une formalité qui ne leur coûtait rien, et qui donnait à leur autorité une consécration légale.

(2) Appien, *B. C.*, V, 95; Plutarque, *Ant.*, 35, dit au contraire deux légions et mille hommes pour 120 vaisseaux.

(3) Dion, XLVIII, 54.

n'y avait plus aucun espoir d'une amélioration ou d'un changement. Personne ne se doutait que les triumvirs eux-mêmes sentaient leur situation très faible et très menacée. Ainsi, en dehors de ceux qui ambitionnaient des charges, il semblait qu'il n'y eût plus personne qui s'occupât de politique. Et pourtant sous ce découragement et sous cette indifférence universelle, se cachait le principe d'un renouveau salutaire, le premier et timide effort de la nation, après la tourmente de la révolution, pour s'adapter au nouvel ordre de choses et pour tirer encore de ces ruines le plus grand avantage, comme elle l'avait tiré de la prospérité de l'époque heureuse de César et de Pompée. Telle est la loi éternelle de la vie, qui par un perpétuel retour change le bien en mal et le mal en bien. Peu à peu, sous l'effort patient des hommes cherchant chacun à s'assurer la plus grande portion de bonheur, tous les fléaux de la révolution devenaient autant de bienfaits; la division même des terres et des capitaux, que la révolution avait faite par tant d'injustices et de violences, commençait à produire ses effets salutaires. Les vétérans qui avaient reçu des portions des grandes propriétés morcelées, les nouveaux propriétaires qui dans les guerres civiles avaient acheté des terres à très bon compte, aussi bien que les anciens propriétaires, qui avaient perdu une partie de leurs domaines, étaient poussés par la crise économique, par leurs besoins accrus, par les impôts, par le désir de réparer autant qu'il était possible les pertes qu'ils avaient subies, à accomplir définitivement la transformation commencée depuis un siècle de l'ancienne et grossière agriculture en une agriculture nouvelle, plus savante, se servant de capitaux, employant des esclaves, utilisant mieux la science agronomique des Orientaux. Assurément, si les terres

ne manquaient pas, l'argent se faisait rare depuis que le monde romain, déjà dévasté par les guerres civiles, avait été divisé en deux parties par Antoine, et l'Italie semblait se résigner à ne plus recevoir les tributs, même très amoindris, de l'Asie. Mais ce manque de capital était encore pour le moment une chose très bonne. Le crédit avait été trop facile à l'époque de César, et cela avait fait beaucoup de mal; tout le monde en avait abusé; on s'était aventuré dans des spéculations et des entreprises dangereuses, et on avait souvent dépensé plus qu'il n'était raisonnable; tandis que maintenant qu'il était presque impossible de trouver de l'argent à emprunter, on mesurait mieux ses forces, on s'ingéniait à tirer le plus grand profit de ce que l'on avait, on apportait dans la culture et dans le commerce un esprit plus avisé et plus prudent. La disposition de l'esprit public changeait aussi. Comme on était loin de l'époque où toute l'Italie s'extasiait devant les grandes conquêtes de César et de Crassus, et les dépenses énormes de Pompée! de l'époque où les fortunes rapides, le luxe public et privé, les ambitions sans scrupules, les dettes formidables, les gains faits par violence ou par fraude, étaient tolérés ou même admirés par ce peuple, qui dans le pillage du monde cherchait de quoi embellir ses villes et en faire le joyeux rendez-vous de tous les hommes libres, vivant du travail des esclaves et du tribut des vaincus! Maintenant au contraire, dans l'effroi causé par tant de ruines, cette classe aisée et cultivée, qui avait à son tour subi pendant la révolution la violence qu'elle avait elle-même exercée si longtemps sur les autres, se souvenait des petits commencements du grand empire et déplorait la perte des vertus de l'ancienne époque agricole, détruites par les vices de l'époque mercantile. La

tradition, après toutes les hardiesses de l'esprit révolutionnaire, revenait en faveur; il y avait tout un retour de mœurs d'autrefois pour les choses dont le peuple, malgré la révolution, restait encore le maître : la vie privée et l'administration domestique. Tandis qu'il était autrefois de mode de déployer un grand luxe, il était maintenant de bon ton de faire ostentation de pauvreté et de simplicité. A Mécène qui engageait Horace à devenir un homme politique et à solliciter des magistratures, le poète répondait par la sixième satire du premier livre, en se vantant d'avoir eu pour père un affranchi bon et honnête, en déclarant qu'il se contentait de sa pauvreté, de ses humbles ancêtres, et qu'il ne désirait pas autre chose (1). Revenir à la terre, à la mère saine et féconde de toutes choses, semblait à tous la vraie sagesse. Salluste lui-même, qui cependant avait mis sa parole, sa plume et son épée au service de César, c'est-à dire du parti qui avait fomenté de toutes ses forces l'esprit révolutionnaire de l'époque mercantile, posait alors comme fondement de toute sa conception historique la doctrine que la richesse, le luxe et les plaisirs corrompent les nations, en détruisant les fortes vertus de l'âge rustique. Tandis que l'on s'entretenait des discordes des triumvirs, des nouvelles guerres civiles et des nouvelles confiscations menacées, partout, aussi bien dans les hautes classes que dans la classe moyenne, aussi bien à Rome que dans les petites villes d'Italie, dans le palais de Mécène que dans la maison que le vétéran de César avait volée à son propriétaire, on discutait passionnément sur la

(1) Horace, *Sat.*, I, vi, 100 et suiv. En ce qui concerne cette satire, le temps et l'époque où elle fut écrite, voy. la belle étude de Cartault, *Etude sur les satires d'Horace*, Paris, 1899, 29 et suiv.

vie des champs, les cultures nouvelles et les profits que l'on pouvait en tirer; partout on cherchait sur ce sujet des livres, des préceptes, des conseils. Un sénateur romain, qui, toute sa vie, s'était comme tant d'autres occupé plutôt de cultiver ses champs que de gouverner l'État, Cnéus Trémellius Scrofa, avait déjà publié ces années-là un traité d'agriculture (1). Dans ce monde des intellectuels de profession qui se formait alors et où entraient des affranchis de grandes familles et des hommes de la classe moyenne libre, il ne pouvait manquer de se rencontrer quelqu'un qui, sans être agriculteur, imitât l'exemple de Scrofa, et en feuilletant les écrivains grecs qui s'étaient occupés de la culture, se mît à composer des traités d'agriculture, destinés aux anciens et aux nouveaux propriétaires. C'est ce que fit un certain Caïus Julius Hyginus, esclave que César, à ce qu'il semble, avait pris tout jeune à Alexandrie, puis affranchi et laissé en héritage à Octave (2). Il composa, en l'an 37 probablement, un livre *De agricultura*, et un traité d'apiculture, le premier qui ait été écrit en latin (3). Mais l'humble travail d'érudition de l'affranchi correspondait si bien à un besoin du moment, que cette même année deux grands esprits latins se mettaient à composer, l'un un grand traité de technique et d'économie rurales, l'autre un grand poème sur l'agriculture.

Varron, qui avait échappé aux proscriptions en y perdant une partie de son grand patrimoine (4), entre-

(1) SCHANZ, *Gesch. Rom. Litte*, I, 301.

(2) SUÉTONE, ILL., *Gr.*, 20.

(3) COLUMELLE, IX, XIII, 8. Voy. SCHANZ, *Gesch. Rom. Litt.*, II, 218.

(4) Quand Varron dans le *De r. r.* parle de son patrimoine, il emploie toujours l'imparfait. Par exemple, II, II, 9 : *mihi greges in Apulia hibernabant.*

prenait à quatre-vingts ans, vers la fin de l'an 37 (1), de résumer ses innombrables expériences d'agriculteur et d'homme politique, toutes ses connaissances et ses réflexions d'érudit et de travailleur (2), dans un des livres les plus importants qui soient pour l'histoire de l'Italie antique, et que les historiens ont eu tort de ne pas lire assez. Nul autre parmi les écrivains de cette époque dont nous possédons les œuvres, pas même Cicéron, n'a fait un effort plus vigoureux que Varron dans le dialogue *De re rustica,* pour s'orienter dans le désordre des événements qui bouleversaient alors son pays. L'Italie était-elle en progrès ou en décadence? Fallait-il aller de l'avant avec courage vers un avenir meilleur ou revenir en arrière? Varron s'efforce de dominer, des hauteurs d'une doctrine générale, toutes les contradictions qui à son époque provenaient du contraste existant entre les anciennes traditions agricoles et l'esprit mercantile qui pénétrait même dans l'agriculture, de la guerre sourde et tenace que se faisaient les grands propriétaires des *latifondia* si éprouvés depuis quelques années, et la bourgeoisie qui tentait par tous les moyens, même par la révolution et la violence, de partager l'Italie en domaines de moyenne grandeur, — de trente, quarante, cinquante hectares — qui, cultivés par des esclaves, pourraient fournir à leurs propriétaires ce dont ils avaient besoin pour les plaisirs, les charges, les honneurs de la vie municipale dans les nombreuses villes d'Italie. Varron professe ce que nous appellerions aujourd'hui la théorie du progrès; il n'est pas d'accord avec ces philosophes

(1) Varron, *R. R.*, I, i, 1 : *annus enim octogesimus admonet me.*

(2) *Id., ibid.*, I, i, 11 : *quae ipse in meis fundis colendo animadverti, et quæ legi, et quæ a peritis audii.*

et ces poètes grecs qui considéraient l'histoire du monde comme une décadence de l'ancien âge d'or; il pense que le genre humain change et va toujours vers le mieux, qu'il a d'abord vécu des fruits naturels de la terre, puis qu'il est passé à une vie pastorale encore barbare et primitive; que les hommes dispersés dans les solitudes des campagnes se sont mis ensuite à les cultiver; et qu'enfin ils se réunirent dans les villes, où les arts et les métiers, les plaisirs et aussi des vices plus raffinés et plus funestes (1) se développèrent et se perfectionnèrent. Il veut donc, en philosophe, étudier ce qui se passe à son époque, qu'il regarde comme une époque de transformation nécessaire. Mais quand ses personnages, qui sont tous de riches propriétaires, considèrent isolément les phénomènes de cette transformation, ils tombent dans de singulières contradictions; et la même chose arrive à Varron lui-même, quand il parle en son nom dans les introductions ou dans le dialogue. Le beau-père de Varron, C. Fundanius, le chevalier Agrius, le publicain Agrasius considèrent ensemble une carte d'Italie peinte sur le mur du temple de Tellus et ils s'écrient que l'Italie est le pays le mieux cultivé du monde (2), qu'elle est presque convertie tout entière en un immense verger (3). D'autre part Cnéus Trémellius Scrofa constate plus modestement que de son temps l'Italie est mieux cultivée qu'aux siècles précédents (4). Et cependant, plus loin, Varron répète, lui aussi, la récrimination pessimiste si fréquente à son époque, d'après laquelle les hommes s'étaient trop amollis et, aimant mieux applaudir les

(1) Varron, *R. R.*, II, *Praef.*, 3-4.
(2) *Id.*, *ibid.*, I, II, 3.
(3) *Id.*, *ibid.*, I, II, 6.
(4) *Id.*, *ibid.*, I, VII, 2.

acteurs dans les villes que de bêcher la terre, délaissaient l'art de Cérès, si bien que l'Italie ne produisait plus comme autrefois tout ce qu'il fallait pour sa subsistance, et que Rome se nourrissait de blés importés de pays lointains (1)! Les méthodes de culture changeaient, mais les résultats des premières expériences étaient si variables qu'il était difficile, en effet, de discerner les cas où l'insuccès était causé par l'inexpérience des agriculteurs de ceux où il tenait au contraire à des difficultés insurmontables. C'est ainsi que Varron laisse émettre, sans y contredire ouvertement, l'opinion encore très répandue alors que l'on ne pouvait pas cultiver la vigne avec profit en Italie (2). Ses personnages savent par expérience qu'un propriétaire riche peut gagner beaucoup en élevant des ânes pour les cultivateurs, des chevaux pour les voitures, pour les chars et pour l'armée; en tenant de grands troupeaux de brebis et de chèvres dans les pâturages de l'Italie méridionale ou de l'Épire, en achetant des esclaves de Gaule ou d'Illyrie pour les garder, chacun d'eux chargé des soins à donner à environ quatre-vingts ou cent bêtes, et sous la direction d'un chef esclave plus instruit et plus intelligent. Le poil de chèvre était recherché pour les machines de guerre et la peau pour faire des outres; la laine des moutons se vendait avec profit, à mesure qu'augmentait dans les villes la population des petites gens qui ne pouvaient se faire leurs vêtements chez eux avec la laine de leurs moutons. Mais Varron lui-même conserve encore quelque chose de la vieille rancune des paysans d'Italie, qui, un siècle auparavant, avaient eu peur,

(1) Varron, *R. R.*, II, *Praef.*, 2 et suiv

(2) *Id.*, *ibid.*, I, VIII, 1.

à un certain moment, d'être tous chassés des champs de leurs aïeux, pour faire place aux moutons et aux chèvres. Il se plaint parfois que les anciennes lois restrictives sur le droit de pâture et les troupeaux soient tombées en désuétude (1). Fidèle aux grandes traditions romaines, Varron déteste les villes et les considère comme des écoles de corruption, d'oisiveté, de luxe; il vante l'austère pureté de la vie des champs, qui conserve la santé du corps sans les exercices artificiels de la gymnastique, les vertus du caractère sans les leçons fatigantes de la philosophie; il regrette l'époque où les grands passaient presque toute l'année à la campagne, et retenaient autour d'eux, sous leur protection, le petit peuple des cultivateurs libres, qui respirait ainsi l'air pur des champs au lieu du souffle pestilentiel des ruelles et des carrefours (2).

Et pourtant Varron consacre dans son traité tout un livre, le troisième, pour montrer quel parti les agriculteurs peuvent tirer des vices, des orgies, des débauches des grandes villes et en particulier de Rome; pour montrer aussi tout ce que peut donner dans le voisinage de Rome, à cause des banquets publics si fréquents, et de la tendance générale à la bonne chère, l'élevage des grives, des oies, des pigeons, des escargots, des poulets, des paons, des chevreuils, des sangliers, enfin de tous les animaux dont la chair pouvait servir à rompre la monotonie de la viande de porc, d'agneau et de chevreau, les seuls animaux dont on mangeait communément, à cette époque où le bœuf servait presque uniquement au travail. Avec quel soin Varron énumère et étudie tous ces objets de gain! Un

(1) Varron, *R. R.*, II, *Praef.*, 4.
(2) *Id.*, *ibid.*, II, *Praef.*, 1 et suiv.

des interlocuteurs raconte qu'il a entendu dire à l'affranchi comptable d'une villa de Marcus Séius auprès d'Ostie, où l'on élevait toute sorte d'animaux pour les revendre aux marchands de Rome, que Séius gagnait à cela 50,000 sesterces par an (1). Varron ajoute que sa tante maternelle, en élevant des grives dans un domaine de la Sabine, situé à vingt-quatre milles sur la via Salaria, avait gagné 60,000 sesterces en une seule année, pendant laquelle elle en avait vendu 5,000, au prix moyen de 12 sesterces la pièce, environ 3 francs, tandis qu'un excellent domaine de Varron à Rieti, d'une contenance de 200 arpents (80 hectares), ne rapportait que 30,000 sesterces (7,500 fr.) par an (2). Le premier interlocuteur intervient de nouveau, et raconte, en citant encore l'exemple de Marcus Séius, qu'un troupeau de cent paons, aux soins duquel suffisait un intelligent *procurator*, esclave ou affranchi, pouvait rapporter environ 40,000 sesterces par an, par la vente des œufs et des petits (3). Les interlocuteurs poussent des exclamations d'étonnement et frémissent d'envie; et le vieil écrivain oublie alors ses théories austères, pour leur enseigner avec un soin méticuleux le meilleur moyen de pêcher ces gros bénéfices dans les eaux fangeuses des vices et du luxe des villes. Faut-il donc en conclure, comme beaucoup d'historiens l'ont fait, que l'admiration pour la simplicité des vieilles générations, professée par Varron et par un si grand nombre de ses contemporains, n'était qu'un naïf anachronisme? Je ne le crois pas. Malgré les causes nombreuses et profondes qui altéraient les vieilles mœurs, ces vertus, sous des formes un peu différentes et

(1) Varron, *R. R.*, III, ii, 14.
(2) *Id.*, *ibid.*, III, ii, 15.
(3) *Id.*, *ibid.*, III, 6.

moins grossières qu'autrefois, étaient encore nécessaires à la classe des moyens propriétaires d'Italie. Varron a très bien vu la raison dernière des difficultés au milieu desquelles cette classe se débattait. Dans les siècles précédents, quand le père de famille, soutenu par de riches protecteurs, n'employait pour cultiver son champ que ses bras et ceux de ses enfants, de nombreuses familles pouvaient vivre assez bien sur de petits lots de terre, à la condition de travailler beaucoup et de savoir se contenter de peu; de même que les grandes propriétés à esclaves pouvaient donner un petit revenu en argent au propriétaire, si la terre était fertile et les esclaves à bon marché. Mais la propriété moyenne cultivée avec des esclaves et où le maître s'imaginait trouver sans travailler lui-même une douce aisance, donnait facilement des mécomptes, et cela pour une raison que Varron entrevoit déjà et que l'économie politique a depuis cent ans révélée : la grande cherté du travail servile, qui arrivait facilement à engloutir tous les revenus d'un domaine peu étendu. Varron cite en effet le compte de Caton, d'après lequel il fallait, pour une plantation d'oliviers de 240 arpents, treize esclaves, un régisseur et sa femme, cinq manouvriers, trois laboureurs, un ânier, un porcher, un berger; et pour un vignoble de cent arpents, le régisseur et sa femme, dix manouvriers, un laboureur, un porcher, un ânier, en tout quinze esclaves. Il fait cependant observer avec raison que ces chiffres conviennent à des fermes d'une certaine étendue, mais que pour des terres plus petites la dépense est relativement plus grande, car il faut toujours un régisseur et sa femme, et on ne peut pas toujours réduire le nombre des esclaves en proportion de l'exiguïté du terrain; en sorte que le travail que l'on fait faire par

des esclaves est d'autant plus coûteux que la propriété est plus petite (1). Varron indique en outre un autre inconvénient de l'exploitation par les esclaves et dont la moyenne propriété a beaucoup plus à souffrir que la grande; ce sont les maladies et la mort des esclaves. La perte d'un seul esclave peut en effet quelquefois annuler tout le revenu d'une année, si la terre est de peu d'étendue (2). Il signale encore une difficulté du même genre, quand il considère l'acquisition des objets industriels nécessaires à l'exploitation. Autrefois la plupart de ces objets étaient fabriqués à la maison par quelqu'un de la *familia;* mais Varron voit bien que la chose est plus difficile, si l'on emploie des esclaves au lieu d'employer ses enfants, car, en général, les esclaves n'étant capables que d'accomplir un seul travail, il faudrait avoir sur la propriété, pour des travaux aussi différents, un grand nombre d'esclaves artisans, chacun spécialisé dans un métier. Mais l'entretien de tant d'esclaves et les risques de mort et de maladie seraient beaucoup trop lourds pour une propriété de moyenne grandeur. Varron conseille donc d'acheter des terres dans le voisinage d'une ville où l'on pourra trouver des artisans de condition libre, ou auprès de grandes propriétés habitées par des *familiae* d'esclaves nombreux et spécialisés, de façon à pouvoir louer un de ces esclaves pour le travail qu'il peut faire, et simplement pour le temps nécessaire (3). Enfin il conseille d'employer autant que possible des ouvriers libres, surtout pour les travaux insalubres et pour les travaux temporaires comme la moisson et

(1) VARRON, *R. R.*, I, 18 (ce chapitre est très important).

(2) *Id., ibid.*, I, XVI, 4 : *non nunquam unius artificis mors tollit fundi fructum.*

(3) *Id., ibid.*, I, XVI, 3-4.

la vendange (1); il veut que l'on mette à la tête des domestiques, comme régisseur, un esclave habile, expérimenté et fidèle, sans lequel la propriété coûterait au lieu de rapporter (2); il recommande avant tout d'être économe et simple; de suivre dans l'administration des propriétés, non pas les exemples récents, mais la tradition séculaire; de se garder de la folie des grandeurs, et de ne point imiter Lucullus, mais les vieux Romains d'autrefois, quand on construit une ferme; sans quoi les revenus seront consumés par les intérêts du capital nécessaire à ces constructions (3). Il s'élève donc avec raison contre la prodigalité imprévoyante qu'il avait vue se répandre en Italie à l'époque de César, et il comprend, d'une façon confuse sans doute, qu'une bourgeoisie de propriétaires aisés ne pourrait faire face aux grandes dépenses de la culture avec des esclaves que dans des terres de grand rendement, et qu'il lui fallait encore pouvoir vendre les produits à un bon prix, se montrer sage dans ses dépenses et pouvoir acheter dans les villes les objets industriels nécessaires à l'exploitation. Du temps de César, la hausse momentanée des prix, qui était causée par l'importation du butin, par la facilité du crédit, par la prodigalité générale, avait amené un âge d'or fictif qui n'avait pas duré; il fallait maintenant se montrer plus prudent, équilibrer les dépenses et les profits, le prix des denrées et les frais de culture; en revenir enfin à certains principes très sages de l'ancienne économie domestique que la génération précédente avait trop méprisés.

Virgile, qui était un poète, ne songeait guère, naturellement, à écrire un traité d'agriculture aussi savant.

(1) Varron, *R. R.*, I, xvii, 2.
(2) *Id.*, *ibid.*, I, xvii, 4.
(3) *Id.*, *ibid.*, I, xi, 1; I, xiii, 6.

Mais si l'on s'étonne que, après avoir écrit les dix Bucoliques, il entreprit précisément en l'an 37 de composer les Géorgiques, c'est-à-dire une œuvre si différente de la première par le fond et la forme, il faut observer qu'à la même époque Trémellius, Hyginius et Varron écrivaient ou publiaient leurs traités. Le poète choisit pour son nouvel ouvrage le sujet qui préoccupait le plus à ce moment les esprits, c'est-à-dire l'agriculture; guidé en cela moins par les conseils de Mécène que par son désir de gloire et par son instinct d'artiste, naturellement porté vers les sujets qui passionnaient son public. Ce qui faisait vivre la littérature, ce n'était plus seulement la protection de quelques grandes maisons aristocratiques, mais aussi la renommée, le succès auprès du grand public. Les grands n'admiraient sérieusement que les écrivains qui avaient conquis la popularité. D'ailleurs un poème sur l'agriculture, n'était-ce pas ce qui pouvait convenir le mieux à Virgile qui était fils d'agriculteur, qui avait passé son enfance à la campagne, qui avait un sentiment profond du paysage, qui était en même temps un poète et un philosophe professant les doctrines d'Épicure? Poète et agriculteur, ayant étudié les théories des agronomes grecs et vu son père cultiver la terre, il avait la préparation nécessaire pour composer sur l'agriculture un livre sérieux et assez de talent poétique pour ne point faire de son poème une énumération aride de préceptes, mais une œuvre d'art pleine de vie et de couleur. Il allait développer son enseignement dans une suite de ravissants tableaux de la vie champêtre, le rendre poétique en faisant ressortir le pénible labeur des hommes qui cultivent la terre sur le fond immense de la vie universelle qu'il avait appris à contempler dans les écoles de phi-

losophie, idéaliser dans une douce poésie les vertus et les bonheurs de la vie rurale, pour lesquels on avait alors une admiration qui était presque une mode. Les *Géorgiques* ne sont pas une imitation froide des poèmes grecs, faite par un lettré, qui ne connait ni ne sent l'agriculture; elles sont une sorte de poème national célébrant cette rénovation de l'agriculture en Italie, qui fut le grand progrès accompli pendant les cent cinquante ans qui suivirent la mort des Gracques. Virgile a trouvé des accents poétiques pour chanter cette grande œuvre dont Varron s'efforçait, en agronome et en économiste, de montrer les contradictions et les difficultés, et il a composé dans son poème un hymne immortel à la charrue, avec laquelle, autant qu'avec l'épée, les Romains avaient conquis l'Italie.

V

LE MARIAGE DE CLÉOPÂTRE

Cependant, au mois de juillet de l'an 37, à ce qu'il semble, Jérusalem était tombée au pouvoir d'Hérode et de Sossius (1), et la fin de cette guerre changeait la situation, au point de rendre en partie inutiles les laborieux arrangements de Tarente. L'armée qui avait fait le siège de la ville se trouvait libre, et Antoine, qui s'était déjà déchargé sur son collègue d'une partie des dépenses pour la flotte, fut heureux de pouvoir économiser la solde et la nourriture des vingt et un mille soldats d'Octave, dont il n'avait plus besoin pour réaliser le plan de César, qui était une application en grand du conseil donné inutilement à Crassus par le roi d'Arménie, en l'an 55. Pour faire la conquête de la Perse, il était nécessaire de détruire l'armée des Parthes, et en particulier leur fameuse cavalerie si merveilleusement dressée à entraîner l'ennemi loin des bases des opérations, à le tourner, à l'attaquer sur le front, à le harceler sur les flancs, en évitant les rencontres décisives.

(1) C'est là l'opinion de KROMAYER, *Hermes*, XXIX, p. 563 et suiv. Mais cette date est très discutée et il me paraît difficile d'arriver à des conclusions définitives. Voy. VAN DER CHIJS, *de Herode Magno*, p. 36. GARDTHAUSEN. *Augustus und Seine Zeit*, II, p. 118, n. 12.

Comment échapper à cette tactique? Comment obliger les Parthes à livrer une bataille rangée, à peu de distance des bases des opérations, dans un lieu et à un moment favorables? Fallait-il reprendre la route suivie par Crassus et menacer Séleucie? C'était peu de chose pour les Parthes que de perdre pendant quelque temps les villes de la Mésopotamie; quant à menacer Séleucie, elle était si loin de l'Euphrate, que pendant sa marche l'armée romaine aurait offert à l'ennemi toutes les occasions les plus favorables pour appliquer avec succès sa tactique, comme le désastre de Crassus le prouvait. César avait donc décidé d'envahir la Perse en suivant une route plus longue mais plus sûre, non par l'est, mais par le nord; de réunir dans la petite Arménie, sur le plateau que l'on appelle aujourd'hui le plateau d'Erzerum, environ 100,000 hommes, tant légionnaires qu'auxiliaires orientaux, de grandes provisions et un immense parc de siège; partant de là, de traverser des pays riches, peuplés, et amis des Romains pour arriver jusqu'à l'Araxe, qui formait la frontière d'un grand État vassal des Parthes, la Médie Atropatène; de marcher sur la métropole de la Médie, qui n'était guère qu'à 400 kilomètres de la frontière (1). Si les Parthes accouraient au secours du roi vassal, l'armée romaine livrerait les batailles décisives dans un endroit favorable, en ayant ses derrières à couvert; si les Parthes l'abandonnaient à son destin, la Médie serait la première étape de la conquête, la base des opérations

(1) Suétone, *Cæs.*, 44 : *Parthis inferre bellum per Armeniam minorem*. Pour cet exposé de la guerre d'Antoine je suis presque partout la magistrale reconstitution de Kromayer, dans *Hermes*, XXXI, p. 70 et suiv., qui me semble avoir tiré des anciens textes tout ce qu'ils apportent de véridique et tout ce qu'ils permettent de conjecturer.

d'où l'armée romaine repartirait ensuite pour envahir la Perse. Pour qu'Antoine se sentît le courage d'exécuter une aussi grande entreprise, il fallait qu'il ne fût pas aussi amolli par les plaisirs que ses biographes se sont plu à le dire; mais pour tant de soldats que l'on mettait sous les armes, pour les approvisionnements que l'on faisait, pour les nombreuses machines que l'on construisait, il fallait des sommes énormes. Antoine devait à la fin se convaincre que tous les moyens employés par lui pour se les procurer, étaient insuffisants. Ni les nouveaux souverains qu'Antoine avait créés en Orient en l'an 39, ni ses questeurs qui mélangaient des quantités toujours plus grandes de cuivre et de fer avec l'argent pour frapper les *denarii* destinés aux légions (1), ni les petites expéditions ou razzias qu'il faisait faire tantôt par une partie de l'armée, tantôt par une autre, ne suffisaient à lui fournir ce dont il avait besoin. Aussi vers ce moment-là Antoine chargeait Canidius de conduire six légions dans le Caucase pour faire la guerre aux Ibères et aux Albans, pour faire vivre ces légions aux frais de ces barbares, et leur faire passer l'hiver non loin du plateau d'Erzerum, où l'armée se réunirait au printemps (2).

En somme, ce n'étaient pas les hommes, mais l'argent qui manquait à Antoine, pour exécuter le grand projet de César, qui devait faire de lui le maître de l'empire. Octave, qui avait encore moins d'argent que lui, ne pouvait donc plus être d'aucune utilité à Antoine, et celui-ci devait s'indigner d'autant plus de

(1) Voy. Pline, *N. H.*, XXXIII, IX, 132; Mommsen, *Rom. Munzw.*, p. 743.
(2) Dion, XLIX, 24; Plutarque, *Ant.*, 34 (qui place l'événement à une date différente).

la défiance et de la duplicité que son collègue avait apportées dans leur marché, et souffrir de l'affront que son beau-frère lui avait fait subir à Tarente, en l'obligeant à implorer un accord qui était beaucoup plus avantageux pour Octave que pour lui. C'est pour cela que dans son court voyage de Tarente à Corfou, Antoine jugea que le moment était enfin venu d'accepter l'offre que lui avait faite Cléopâtre et de devenir, par un mariage, roi d'Egypte (1). L'homme que les historiens anciens représentent comme le héros d'un long roman d'amour, venait de passer trois années loin de Cléopâtre, sans dépérir; et il revenait à elle, qui était la reine du seul pays d'Orient que les guerres civiles n'eussent pas encore ruiné, au moment où il avait pour son entreprise un si grand besoin d'argent qu'il était obligé de céder une partie de sa flotte à son collègue. Cette seule considération nous autorise à nous demander si ce fameux roman n'a pas été inventé pour cacher une lutte beaucoup plus sérieuse d'intérêts politiques. En épousant Cléopâtre, Antoine ne voulait pas satisfaire sa passion romantique pour la reine d'Égypte, mais seulement joindre l'Égypte aux autres pays qu'il gouvernait, et puiser à pleines mains dans le trésor des Lagides pour entretenir son armée et exécuter la grande idée héritée de César. C'est, en somme, la conquête de la Perse qui explique cet acte comme toute la politique d'Antoine. Malheureusement l'expédient d'un mariage dynastique, auquel Antoine avait recours cette fois, ne pouvait pas se concilier avec la constitution romaine et l'autorité proconsulaire, si altérées qu'elles fussent l'une et l'autre, après un siècle de convulsions politiques. Épouser

(1) Voir l'appendice.

Cléopâtre, à ce moment-là, signifiait pour Antoine accomplir un acte révolutionnaire très grave, même pour cette époque de désordre, un acte qui bouleversait les traditions les plus anciennes de la politique romaine; et l'accomplir subitement, sans l'avoir préparé, comme s'il s'agissait d'une chose sans importance, en bravant les préjugés des masses et les traditions, en affrontant l'inconnu avec une témérité que seul le succès le plus éclatant aurait pu justifier. Des hommes plus grands qu'Antoine, César lui-même peut-être, auraient hésité. Antoine au contraire, arrivé à Corfou, renvoya en Italie Octavie et ses enfants (1) et il manda Fontéius Capiton à Alexandrie pour inviter Cléopâtre à venir au-devant de lui en Syrie (2). Son tempérament d'homme supérieur mais peu pondéré, la fortune extraordinaire qui lui avait souri ces dernières années, l'immense désordre de cette époque où il était si facile de confondre l'impossible et le réel, l'extravagance et la sagesse, lui avaient fait prendre avec une si grande rapidité la décision de laquelle devait dépendre le sort de sa vie.

En Italie cependant, pendant ces derniers mois de l'an 37, Octave mettait à exécution l'accord de Tarente; il faisait approuver par les comices une loi qui prolongeait les pouvoirs des triumvirs jusqu'au 1er janvier de l'an 32 av. J.-C., et il continuait activement ses préparatifs pour la guerre contre Sextus, qui était tout à fait décidée pour l'année suivante. Assurément l'opinion publique se montrait toujours défavorable à ce projet; on continuait malgré tout à admirer le vieux Pompée; on aimait à considérer les désastres de l'an 38 comme une vengeance des dieux, et comme un signe

(1) Dion, XLVIII, 54; Plutarque, *Ant.*, 35.
(2) Plutarque, *Ant.*, 36.

de la protection qu'ils accordaient au dernier descendant de la noble et malheureuse famille. Octave, dont l'intelligence et la volonté prenaient de la vigueur avec les années et l'expérience, et qui commençait à être moins violent et plus équilibré à mesure qu'il subissait davantage l'influence bienfaisante de Livie, de son maître Didymus Aréus, des plus avisés de ses amis, craignait de trop irriter l'opinion publique, et peut-être, s'il l'avait pu, il lui aurait donné satisfaction. Mais comment aurait-il réussi à détruire la popularité du nom de Pompée, si dangereuse pour le fils de César, sans anéantir Sextus? Malgré son désir si vif de gagner les sympathies des masses, il était obligé de braver encore une fois, avec cette guerre impopulaire, l'opinion publique. Mais l'importance des préparatifs qu'il fit montre qu'il voulait, cette fois, justifier son obstination si contraire aux vœux de la nation, par un succès éclatant, rapide, définitif; il comprenait trop bien qu'un tel succès était le seul moyen de regagner la faveur du public, tandis qu'un nouvel insuccès pouvait être fatal. Il tâchait en effet d'amener Lépide à venir à son aide avec ses vaisseaux et les seize légions dont il disposait; il faisait achever la flotte et le port dont Agrippa dirigeait les travaux; il étudiait peut-être l'histoire de la première guerre punique, pendant laquelle on avait attaqué la Sicile par terre et par mer, et il préparait un plan de guerre, qui ne pouvait manquer d'avoir raison des nouveaux Carthaginois. Le plus grand nombre possible de légions seraient dirigées sur la pointe extrême de l'Italie, pour passer en Sicile; puis le même jour, Lépide partirait d'Afrique; Agrippa avec sa nouvelle flotte partirait de Pouzzoles, Statilius Taurus partirait de Tarente avec les vaisseaux d'Antoine. Ce Statilius Taurus était un *homo novus*, un

de ces nombreux jeunes gens d'origine obscure qui avaient réussi à s'introduire dans la clientèle d'Antoine; il s'était distingué au point d'être placé par lui à la tête de la flotte qu'il avait laissée en Italie.

C'est ainsi que, vers la fin de l'automne de l'an 37, quand la navigation et l'échange des nouvelles se trouvèrent suspendues entre les deux parties du monde romain, Antoine en Syrie et Octave en Italie étaient tous les deux très affairés. Antoine, tout en attendant Cléopâtre, préparait activement son expédition pour l'année suivante; il envoyait aux souverains d'Asie l'ordre de diriger sur le haut plateau de l'Arménie les hommes, le matériel, les provisions pour l'hiver suivant; il remplaçait, nous ne savons pour quelles raisons, sur le trône du Pont, Polémon par Darius; il nouait à la hâte une intrigue diplomatique dont le hasard lui avait mis les fils entre les mains, pour se faire des partisans jusque dans l'aristocratie des Parthes, mécontente du nouveau roi Phraatès qui avait succédé à Orodès, celui-ci ayant abdiqué, accablé par le chagrin que lui avait causé la mort de Pacorus (1). Octave de son côté réussissait, nous ne savons par quelles promesses, à obtenir de Lépide ce qu'il lui demandait; il préparait son expédition avec beaucoup d'activité et de soin, essayait de soulever l'Afrique et l'Europe contre la Sicile, s'efforçait de remonter les soldats découragés par les désastres précédents et par la réprobation universelle, en leur persuadant que cette guerre était nécessaire pour que César fût enfin bien vengé, pour qu'il pût accomplir ce qu'il considérait depuis huit ans comme un devoir sacré pour un

(1) Voy. Dion, XLIX, 23-24; Plutarque, *Ant.*, 37; Justin, XLII, IV, 11.

fils (1). Mais une malechance singulière semblait s'acharner contre lui. Cet hiver-là une épidémie décima les équipages de la flotte qu'Antoine avait laissée à Tarente, si bien qu'il y eut vingt-huit vaisseaux manquant d'hommes et qu'on ne pouvait plus utiliser (2). En outre Ménodore, qui à Rome avait retrouvé ses anciens compagnons de servitude dans la maison du grand Pompée, parmi les nombreux affranchis qui étaient tous restés fidèles à la mémoire de leur illustre bienfaiteur, s'était vu reprocher si durement sa trahison, qu'il avait trahi une seconde fois, et s'était enfui en Sicile pour y retrouver son ancien maître (3).

Absorbé par de tels soucis, Octave ne se doutait guère qu'après tant de révolutions survenues en Italie, une autre révolution se faisait en Orient, cet hiver de la fin de l'an 37 et du commencement de l'an 36, et d'un caractère tout aussi grave, bien qu'elle se fît sans guerre et sans tuerie, par un simple mariage. Au commencement de l'an 36 Cléopâtre et Antoine avaient célébré avec de grandes fêtes leur mariage à Antioche (4). Antoine avait donné à la reine, comme présent nuptial et pour compenser ce qu'il prendrait dans le trésor d'Alexandrie, quelques parcelles de l'ancien royaume d'Égypte, qu'il prenait sur le domaine de souverains vassaux et à des provinces romaines : Chypre, une partie de la côte de la Phénicie, les riches plantations de palmiers de Jéricho, certaines régions de la Cilicie et de la Crète très productives, parce

(1) Voy. Appien, *B. C.*, V, 98.
(2) *Id., ibid.*, V, 98.
(3) *Id., ibid.*, V, 98; Dion, XLVIII, 54.
(4) En Syrie, selon Plutarque, *Ant.*, 36. — Kromayer, *Hermes*, XXIX, p. 571, qui corrige l'erreur de l'historien Josèphe, semble avoir établi d'une façon définitive que la donation fut faite cet hiver-là.

qu'elles étaient couvertes de forêts (1). De son côté Cléopâtre, selon la coutume suivie par les rois d'Égypte quand ils contractaient un nouveau mariage, avait inauguré une ère nouvelle, et commencé à compter les années de son règne en partant du 1er septembre de l'an 37 (2). En somme, le mariage avait été célébré

(1) Pour ce qui est des erreurs contenues dans Plutarque, Dion et Josèphe au sujet de ces donations, voy. KROMAYER, dans *Hermes*, XXIX, p. 580 et suiv.

(2) *Porphyrii Tyrii*, dans MULLER, *F. H. G.*, III, p. 724. LETRONNE, *Recueil des inscriptions grecques et latines de l'Egypte*, Paris, 1842-1848, II, p. 90 et suiv., à l'aide des pièces de monnaie a éclairci le passage de Porphyre et expliqué cet événement d'Antioche, qui reste obscur dans Plutarque, en démontrant que ce fut alors qu'Antoine épousa Cléopâtre. KROMAYER, *Hermes*, XXIX, p. 584, développant la théorie de Letronne, a démontré que les donations faites à Cléopâtre se rapportaient au mariage et constituaient un présent nuptial. L'explication de Letronne me paraît décisive, et c'est une des plus importantes découvertes concernant l'histoire de cette époque. Elle seule nous permet d'expliquer la grande énigme qu'est la bataille d'Actium. L'objection de Strack qu' « Antoine n'a jamais été roi d'Égypte » n'a aucune valeur; et elle ne sert qu'à démontrer encore une fois quel danger il y a à apporter, sur l'exemple de Mommsen, des conceptions juridiques trop rigides dans l'étude des époques révolutionnaires. Comme l'a dit si bien M. Bouché-Leclercq, dans une note très importante de son admirable *Histoire des Lagides* (vol. II, t, 257, n. 1) « qu'Antoine n'ait jamais été roi d'Égypte et n'en ait jamais porté le titre... cela est certain; que, juridiquement parlant, compter ses années de règne eût été une anomalie, cela est incontestable ». Mais nous sommes dans une époque de révolution, où les chefs des partis sont toujours obligés d'avoir recours à des expédients contradictoires, et de reculer à chaque instant devant les conséquences des actes qu'ils ont accomplis. Antoine voulait donner une satisfaction à Cléopâtre sans trop froisser l'opinion publique de l'Italie : il n'a donc pas avoué son mariage. L'hypothèse de M. Bouché-Leclercq, que Cléopâtre ait frappé cette monnaie pour donner à son peuple « l'attestation visible de l'avènement d'Antoine comme protecteur et souverain de l'Égypte » et qu'Antoine se soit borné à ne pas le désavouer, est très ingénieuse et très possible. Toute cette politique flotte dans l'équivoque.

avec toutes les cérémonies habituelles des mariages dynastiques de l'Égypte, sans que toutefois le nouveau couple royal pût être absolument comparé à ceux qui l'avaient précédé sur le trône. En effet, si Antoine en contractant ce mariage dynastique avait consenti à confondre son titre de mari de la reine avec son autorité proconsulaire, il n'entendait pas renoncer à l'avantage qu'il y avait pour lui à pouvoir se présenter partout comme proconsul romain, ce qui était un titre beaucoup plus redoutable que celui de roi d'Égypte. Aussi sans prendre garde aux contradictions dans lesquelles il s'enfonçait, il fit mettre, sur les pièces de monnaie d'Égypte, son effigie et celle de Cléopâtre, mais il y prit le titre de triumvir et d'αὐτοκράτωρ, ce qui est la traduction grecque d'*imperator*, et non le titre de roi d'Égypte (1); il n'informa pas le sénat romain de son mariage, il ne répudia pas Octavie, la matrone qu'il avait épousée selon les rites sacrés de la monogamie latine et qui élevait avec tendresse ses enfants à Rome; il voulut en somme, comme un roi d'Orient (2), s'arroger le droit d'avoir plusieurs femmes légitimes, droit que César avait songé, disait-on, lui aussi, à se faire donner. En réalité Antoine et Cléopâtre avaient désiré l'un et l'autre cet étrange mariage pour des motifs personnels et chacun avec l'intention de se servir de l'autre pour arriver à ses fins, et en lui donnant en échange le moins possible : Cléopâtre, pour agrandir le royaume d'Égypte et pour écraser plus facilement à l'intérieur l'opposition faite à son gouvernement; Antoine, pour avoir ce qu'il lui fallait pour son expédition contre les Parthes. C'était le commencement entre

(1) Voy. Letronne, *R.*, *I. G. L.*, II, 90 et suiv.
(2) Plutarque, *Ant.*, 36.

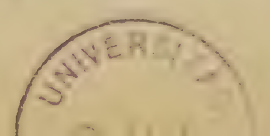
Antoine et Cléopâtre d'une alliance et en même temps d'une lutte, car il s'agissait de savoir lequel des deux serait l'instrument et la victime de l'autre. Cléopâtre qui, dès le début certainement, désirait le divorce d'Octavie, et qui était opposée à l'expédition de Perse, fit d'abord mine de se plier aux désirs d'Antoine, mais aussitôt après le mariage elle avança de nouvelles prétentions; elle lui demanda de lui faire présent de nouvelles possessions et se mit à intriguer contre Hérode qu'elle voulait faire déposer pour avoir la Judée (1); elle convoitait l'Arabie, Tyr et Sidon (2). Mais Antoine, qui savait encore résister aux charmes de la rusée Égyptienne, ne lui accorda rien; il lui conseilla même de ne pas trop s'entremettre dans les affaires des États tributaires (3). Et il hâta ses préparatifs.

Il n'est point douteux qu'Octave dut être très mécontent de cet étrange mariage politique, quand il l'apprit au commencement de l'an 36. Ce n'était pas l'outrage fait à sa sœur qui le préoccupait, mais l'augmentation de puissance que ce mariage pourrait apporter à son beau-frère. Antoine, après avoir ajouté la riche Égypte à ses provinces, n'allait-il pas, s'il réussissait aussi dans l'expédition de Perse, devenir incomparablement plus puissant que lui et que tout le monde? Mais pour le moment, il n'y avait pour lui rien à faire, sinon à se hâter de faire la guerre de Sicile, de façon à ce qu'elle fût terminée avant qu'Antoine ne revînt de Perse. L'Italie au contraire ne s'émut guère de ce mariage, bien que ce fût un nouveau pas vers la séparation des provinces d'Orient d'avec les provinces d'Occident, qui devait ruiner la métropole. La nation demeu-

(1) Josèphe, *B. J.*, VII, viii, 4; *A. J.*, XV, iii, 5 et 8
(2) Josèphe, *A. J.*, XV, iv, 1.
(3) *Id., ibid.*, XV, iii, 8.

rait à la fois mécontente et abattue; l'accès de fureur qui avait soulevé Rome en l'an 39 ne pouvait guère se renouveler ; l'égoïsme dissolvant ne cessait de faire des progrès ; en dehors des coteries politiques dominantes, le public, c'est-à-dire ce qui restait des anciennes classes et les classes nouvelles qui se formaient, était envahi par un mécontentement chronique, mais peu précis, contre tout ce qui existait alors, par une sympathie vague et irraisonnée pour le lointain Sextus, par un regret de l'ancien temps, dont, pensait-on, non seulement les mœurs, mais les institutions politiques étaient meilleures. Suffisants pour rétablir une certaine entente et une certaine union morale dans la majorité exclue du pouvoir, ces sentiments n'étaient pas assez forts pour s'imposer aux chefs des coteries politiques, qui ne redoutaient encore que les émeutes et les explosions violentes de la fureur populaire. Octave pouvait ainsi préparer sa revanche définitive sur Sextus, malgré l'impopularité de cette guerre, et Antoine pouvait diviser l'empire par son étrange mariage, contre lequel personne ne protesta à Rome, ni dans le sénat, ni dans les comices. L'Italie tout entière était dans une sorte d'énervement stérile qui nous est représenté avec une grande évidence par les débuts incertains et presque mesquins d'Horace. Tandis que Virgile, fils de paysans, courageux et patient devant son travail de poète comme ses ancêtres l'avaient été devant leurs labours, continuait ses Géorgiques, lisant et consultant beaucoup d'ouvrages, faisant et défaisant un grand nombre de vers pour n'en conserver que quelques-uns de parfaits (1), Horace, toujours incertain, toujours timide, toujours

(1) Donatus, p. 59 *R.*, Gellius, *N. A.*, XVII, 10 ; Quintilien, X, III, 8.



embarrassé, se risquait alors à tenter certains mètres d'Archiloque, les iambes, dont on ne s'était pas encore servi à Rome, mais simplement pour traduire en vers certains souvenirs de la guerre civile (1), pour injurier un ennemi de Virgile (2), pour raconter une petite intrigue galante qui datait déjà de trois ans (3), ou encore pour traiter certains sujets obscènes et comiques, comme par exemple les amours des vieilles femmes, qui plaisaient tant à la grossièreté des anciens. Il composa même sur ce sujet deux épodes (4), d'une obscénité telle que l'on n'en trouve guère de pire dans toute l'histoire littéraire; il s'attribuait, pour les rendre plus intéressantes, des turpitudes qui n'étaient pas rares à cette époque, mais qu'il n'a pas nécessairement commises lui-même, bien qu'il l'affirme. La forme concise et vigoureuse est d'une grande beauté, et témoigne déjà de cet art consommé à manier la langue et le style, à tout dire et à tout peindre en quelques mots, dans lequel Horace surpassera tous les poètes de l'antiquité. Mais le fond de toutes ces poésies était encore bien pauvre, comme celui des nouvelles satires qu'il composait alors, et où il rapportait un autre souvenir, comique cette fois, de la guerre civile (5), ou racontait une aventure malpropre arrivée à la fameuse sorcière Canidie (6), ou se plaisait à montrer combien il était jalousé et importuné à cause de son amitié pour Mécène (7). Enfin il composait une nouvelle défense de ses satires, où il répondait à ceux

(1) *Épodes*, 13.
(2) *Ibid.*, 10.
(3) *Ibid.*, 11.
(4) *Ibid.*, 8 et 12.
(5) *Sat.*, I, 7.
(6) *Ibid.*, I, 8.
(7) *Ibid.*, I, 9.

qui l'accusaient de s'attaquer aux personnes, en faisant savoir qu'il avait l'approbation de Virgile, de Plotius, de Varius, de Mécène, de Pollion, de Messala (1). Même s'il eût attaqué, au lieu d'hommes humbles et obscurs, tous les hommes puissants du parti d'Octave, on se demande si un autre que lui aurait éprouvé le besoin de tant se justifier devant le public. Une seule fois il fit une petite incursion dans la politique, en lançant ses iambes contre un affranchi devenu tribun militaire dans l'armée d'Octave (2); il oubliait qu'il avait lui-même, peu de temps auparavant, écrit une satire où il se glorifiait d'être le fils d'un affranchi. En réalité, Horace ne savait pas encore s'orienter dans cette grande incertitude des esprits, dans ce doute universel, qui laissaient ceux qui avaient le pouvoir libres de tout oser, mais à leurs risques et périls. On pouvait entreprendre les choses les plus hardies, mais malheur à celui qui ne réussirait pas!

(1) *Sat.*, I, 10.
(2) *Épodes*, 4.

VI

LA CAMPAGNE DE PERSE

Antoine était le seul des triumvirs qui osait encore imaginer et exécuter de grandes choses. Au mois de mars de l'an 36, il se dirigea, avec son armée et avec Cléopâtre vers Zeugma (1); là il se sépara de la reine, il fit mine de vouloir forcer le passage du fleuve qui était gardé (2); il laissa peut-être quelques légions sur l'Euphrate, et avec dix légions et 10,000 cavaliers (3), il se mit en marche vers le milieu d'avril. Il avait à faire près de dix-neuf cents kilomètres (4), ce qui allait demander cinq mois. Après avoir franchi le Taurus, il arriva dans les premiers jours de mai à Mélitène, et se dirigea vers Satala où il était dans les premiers jours de juin; de là il reprit sa longue route vers le haut plateau d'Erzerum, où en juin il trouvait déjà rassemblée toute sa grande armée, les six légions de Canidius qui étaient revenues du Cau-

(1) Voy. JOSÈPHE, *A. J.*, XV, IV, 2; *B. J.*, I, XVIII, 5. STRABON, XI, XIII, 4 (524).

(2) DION, XLIX, 25; mais il s'agit évidemment d'une feinte. Voy. KROMAYER, dans *Hermes*, XXXI, p. 101.

(3) C'est une supposition que fait KROMAYER, dans *Hermes*, XXXI, p. 71.

(4) STRABON, XI, XIII, 4 (524) et PLUTARQUE, *Ant.*, 38, comptent 8,000 stades, c'est-à-dire 1,440 kilomètres de Zeugma à la frontière de Médie : TITE-LIVE, *Per.*, 130 milles, c'est-à-dire 443 kilomètres de la capitale de la Médie à la frontière.

case, le nouveau roi du Pont Polémon, le roi d'Arménie Artabaze (ou Artavasde) qui était venu à sa rencontre avec une partie de son contingent (6,000 cavaliers et 7,000 fantassins), les petits contingents orientaux, le grand parc de siège, et tous les hommes de peine, toutes les bêtes de somme (1). Il semble que le reste du contingent arménien était déjà à la frontière du royaume, et prêt à entrer en Médie (2). Les seize légions devaient compter environ cinquante mille hommes, auxquels il faut ajouter la cavalerie d'Antoine, les contingents des alliés qui s'élevaient à environ 30,000 hommes (3), celui du roi d'Arménie qui comptait 16,000 cavaliers, en tout environ 100,000 hommes, c'est-à-dire une des plus grandes armées de l'antiquité. Avant d'entrer en campagne, Antoine la passa tout entière en revue; puis il se mit définitivement en marche vers la frontière de la Médie, accompagné d'un brillant état-major de grands personnages romains, parmi lesquels Domitius Ahénobarbus et Quintus Dellius, un ancien officier de Cassius, qui était passé au service d'Antoine.

A ce même moment le gouvernement des triumvirs regagnait en Italie, dans la lutte contre l'opinion publique, une partie du terrain perdu en l'an 39. Octave recommençait la guerre contre Sextus Pompée, sans que l'Italie fît, comme on le craignait, aucune tentative pour l'en empêcher. Le plan soigneusement étudié fut exécuté avec précision : le même jour, le 1er juillet de l'an 36, Lépide partit d'Afrique avec soixante-dix vaisseaux de guerre, douze légions et 5,000 cavaliers numides montés sur mille vaisseaux de transport;

(1) PLUTARQUE, *Ant.*, 37. Voy. KROMAYER, *Hermes*, XXXI, p. 82.
(2) Voy. KROMAYER, *Hermes*, XXXI, p. 83 et suiv.
(3) PLUTARQUE, *Ant.*, 37.

Taurus quitta Tarente avec cent deux vaisseaux; Octave sortit avec Agrippa de Pouzzoles, avec le reste de la flotte, après avoir fait sur le vaisseau amiral une libation solennelle à Neptune, aux dieux des vents et du temps calme, en les conjurant de lui venir en aide pour qu'il pût venger son père (1). Mais Neptune s'obstinait à favoriser le fils de Pompée, et il dérangea aussitôt l'exécution d'un plan si bien concerté en déchaînant un grand vent et un grand orage. Taurus, après avoir en vain tenté de tenir tête au vent contraire, fut obligé de retourner à Tarente; Octave, qui voulut continuer la traversée, perdit au cap Palinure vingt-six gros vaisseaux, et un grand nombre de vaisseaux légers et il dut se réfugier dans une rade (2); Lépide seul, après avoir perdu quelques navires, arriva à la fin du troisième jour en vue de la Sicile, mais le 4 juillet, quand il voulut débarquer à Lilybée (Marsala), il se trouva tout seul aux prises avec l'ennemi. Cependant il put débarquer sans difficulté. Sextus, qui ne possédait que huit légions et environ deux cents vaisseaux, ne pouvait faire face aux trois attaques à la fois; il avait donc envoyé des troupes à Pantellaria et aux îles Ægades, fortifié de nombreux points de la côte, et laissé une légion à Lilybée; mais il avait réuni ses forces les plus considérables dans le triangle formé par Milae (Milazzo), le cap Faro et Messine, où était toute sa flotte (3),

(1) Appien, *B. C.*, V, 98.

(2) Dion, XLIX, 1; Appien, *B. C.*, V, 98.

(3) Dion, XLIX, 2 : ὁ Σέξτος, αὐτὸς μὲν ἐν Μεσσήνῃ ὑφώρμει, τὸν διάπλουν αὐτοῦ τηρῶν, τῷ δ'Αγρίππᾳ Δημοχάρην ἀνθορμεῖν ἐν Μύλαις ἐκέλευσεν:.. Appien, *B. C.*, V, 97 : τὸ δ'ἄριστον τοῦ ναυτικοῦ ἐν Μεσσήνῃ συνεῖχεν... V, 105 : στρατὸν δὲ ἐπὶ μετώπου τῆς Σικελκίας πλέονα ἰδὼν (Octave) ἔν τε Πελωριάδι καὶ Μύλαις καὶ Τυνδαρίδι... Ces renseignements détachés, donnés à différents moments de la guerre, nous démontrent que la disposition stratégique der

c'est-à-dire contre Octave qui devait l'attaquer de ce côté et qui était son ennemi le mieux armé et le plus redoutable. S'il réussissait à vaincre Octave, il ne lui serait pas difficile d'arriver à une entente avec Lépide. Celui-ci eut donc facilement raison de la légion qui était à Lilybée. Mais à peine débarqué, Lépide dut s'arrêter lui aussi. Dès qu'il fut informé de ce qui était arrivé à Octave, Sextus Pompée envoya un certain Papias avec une partie de la flotte contre Lépide; et si Papias n'arriva pas à temps pour empêcher Lépide de débarquer (1), il put encore rencontrer les quatre dernières légions de Lépide, qui étaient parties plus tard, détruire dans un sanglant combat naval deux de ces légions, couler un grand nombre de vaisseaux de transport, chargés de vivres et de matériel de guerre (2).

forces de Pompée était celle que nous avons indiquée dans notre récit.

(1) Appien ne raconte pas avec beaucoup de clarté ce que Sextus a fait pour se défendre contre Lépide. V, 97, il dit qu'il lui opposa un certain Plennius; V, 104, il fait entrer tout à coup en scène l'amiral Papias, qui détruit une partie de la flotte de Lépide, après que celui-ci a débarqué; il ajoute que par terre Lilybée fut attaquée non par Plennius mais par Tisiénus. Ce Tisiénus est sans doute le général que Dion appelle Gallus, parce que Dion, dans un endroit (XLIX, 8), nous donne son nom en entier : Tisiénus Gallus. Tisiénus et Plennius formeraient-ils un seul et même personnage? Quant à Papias, il est évident que son intervention dans la lutte a été improvisée, parce qu'au chapitre xcvii, Appien dit clairement que Sextus voulait garder toute sa flotte (ἄριστον τοῦ ναυτικοῦ) à Messine et lutter contre Lépide seulement par terre. Il me semble donc très probable qu'au commencement de la campagne Papias était à Messine sous les ordres de Sextus, et que celui-ci le détacha contre Lépide quand il sut que Sextilius Taurus et Octave étaient immobilisés à cause des dommages subis pendant la tempête. Ainsi s'explique que Papias n'ait pu attaquer Lépide, qui était déjà débarqué, mais seulement la partie de sa flotte qui formait la seconde expédition.

(2) Appien, *B. C.*, V, 104.

Intimidé par cette attaque sur ses derrières et informé de ce qui était arrivé à Taurus et à Octave, Lépide s'enferma dans Lilybée.

Ainsi quelques jours après la bruyante ouverture de la campagne, tout le monde était tranquille de nouveau et comme en pleine paix. Sextus n'osait pas profiter du moment pour attaquer Octave; il savait que ses forces étaient trop inférieures pour risquer un tel coup qui, s'il réussissait, aurait pu changer la situation; il préférait attendre, s'imaginant que les pertes subies par Octave étaient très considérables, et espérant qu'il ne recommencerait la campagne que l'année suivante (1). Or tant de choses pouvaient arriver en une année! Aussi il restait sur ses gardes à Messine. En même temps Statilius Taurus ne quittait pas Tarente; Octave et Agrippa réparaient leur flotte auprès du cap Palinure, et Lépide lui-même attendait sans rien faire, à Lilybée, que ses alliés fussent prêts à reprendre la mer (2). Mais Sextus se trompait en espérant que Neptune allait lui faire gagner une autre année. Octave comprit qu'en renvoyant à l'année suivante la guerre, sa grande campagne, annoncée avec tant de solennité, tournerait au ridicule. L'Italie, indifférente jusque-là, avait commencé à s'agiter de nouveau, quand elle avait su que la grande expédition préparée avec tant de soin, échouait avant de commencer; on avait fait à Rome de grandes démonstrations contre Octave et des désordres avaient éclaté (3). Il fallait donc en finir cette année même. Aidé par Agrippa, Octave s'occupa

(1) Appien, *B. C.*, V, 100.
(2) C'est une supposition vraisemblable, qui nous explique aussi pourquoi on n'a aucun renseignement sur son action, à ce moment.
(3) Appien, *B. C.*, V, 99. Voy. Appien, V, 112.

de réparer autant qu'il était possible les avaries de sa flotte; il envoya à Tarente les matelots survivants des vaisseaux coulés pour qu'ils prissent place sur les vingt-huit vaisseaux d'Antoine qui étaient restés vides dans le port; il envoya Mécène à Rome pour y rétablir l'ordre (1); il écrivit à Lépide de se diriger sur la route qui allait de Lilybée à Messine, en longeant la côte méridionale et la côte orientale de l'île, et en passant par Agrigente, Catania et Taormina, où il s'arrêterait pour attendre le débarquement de troupes qui seraient portées là par la flotte de Tarente (2). Quant à lui, de

(1) Appien, *B. C.*, V, 99.

(2) Appien, *B. C.*, V, 103, dit qu'Octave « étant allé à Vibon ordonna à Messala de passer en Sicile avec deux légions, de se joindre à l'armée de Lépide et de s'établir dans un golfe près de Taormina ». Il est donc évident qu'au début de la guerre Octave voulait que Lépide, avec son armée, vînt occuper Taormina, où il recevrait les renforts envoyés d'Italie, pour attaquer de ce côté-là Sextus; ce qu'il ne pouvait faire qu'en parcourant la route indiquée dans notre récit, par Agrigente et Catania. Mais Lépide n'a pas exécuté ce mouvement, puisqu'il ne sera pas question de lui ni dans les combats qui se livreront autour de Taormina ni dans toute la suite de la guerre, jusqu'à sa dernière phase. Dans celle-ci il fera sa jonction avec Octave, selon Dion, à Artémisium, très près de Milazzo (XLIX, 8). Appien donne une autre indication peu claire et fixe comme lieu de la jonction le territoire des Παλαιστηνοί (?) — *B. C.*, V, 117 : mais il confirme le récit de Dion en nous disant que la jonction des deux généraux s'est effectuée tandis qu'Octave opérait entre Tyndaris et Milazzo, c'est-à-dire sur la côte septentrionale de la Sicile. Ceci revient à dire que Lépide était venu de Lilybée en prenant l'autre route, la plus courte, qui par Palerme longe la côte septentrionale de l'île. Si Lépide a suivi cette route, nous nous expliquons pourquoi le plan conçu par Octave au commencement de la campagne n'a pas été exécuté : mais il reste à expliquer pourquoi Lépide n'a pas voulu se rendre, par l'autre chemin, à Taormina et venir attaquer Sextus sur l'autre flanc. Dion, XLIX, 8 nous donne une explication qui nous fournit en même temps un argument très fort à l'appui de notre hypothèse. « Lépide... eut des dissensions avec César. Lépide prétendait avoir, comme collègue, une part égale

son côté, il tâcherait de s'emparer avec Agrippa des îles Lipari, de Milazzo et de Tyndaris, de façon à pouvoir débarquer une autre armée sur la côte septentrionale, et à enfermer Sextus Pompée dans la pointe extrême de l'île. Au milieu de ces préparatifs Ménodore vint avec quelques navires proposer de nouveau ses services à Octave, pour se venger de la défiance assez légitime de Sextus, qui lui avait préféré l'obscur Papias pour l'expédition contre Lépide. Octave lui fit encore bon accueil, mais ne lui donna plus aucune charge de confiance (1) et ce fut là le seul châtiment qu'eut à subir cet affranchi pour avoir trahi trois fois, dans un État où la sévérité implacable envers les affranchis ingrats avait été, pendant des siècles, considérée comme un devoir social des classes supérieures. Ce fait suffirait à lui seul pour montrer combien la discipline et l'autorité s'étaient relâchées pendant les guerres civiles. Une telle indulgence aurait semblé un crime ou une folie, deux siècles auparavant.

Vers la fin de juillet, Octave partit de nouveau avec ses vaisseaux réparés tant bien que mal; Taurus alla jeter l'ancre dans le golfe de Squillace, et les troupes se concentrèrent à la pointe extrême de l'Italie (2). Mais ces mouvements convergents furent encore une fois contrariés, non plus par le vent et par la mer, mais par la mauvaise foi de Lépide. Mécontent du peu

à la sienne dans la direction de toutes les affaires; César se servait constamment de lui comme d'un lieutenant. Aussi pencha-t-il pour Sextus et entretint-il secrètement des rapports avec lui. » Lépide se refusa à exécuter le plan d'Octave pour montrer qu'il n'était pas son subordonné et aussi pour lui rendre plus difficile son succès.

(1) Dion, XLIX, 1; Appien, *B. C.*, V, 100-102; Orose, VI, xviii, 25.

(2) Appien, *B. C.*, V, 103.

d'égards que ses deux collègues avaient pour lui, il en voulait surtout à Octave, qui, plus jeune que lui, le traitait d'une façon si hautaine; il lui prit donc fantaisie de montrer qu'il était son égal et qu'il pouvait n'en faire qu'à sa tête : il se dirigea bien sur Messine, mais au lieu de suivre la route que lui indiquait Octave, il prit l'autre, celle qui longe la côte septentrionale de l'île et passe par Trapani, Partinico, Palerme et Cefalù. Le plan qui avait été conçu devenait donc impossible. Arrivé à Vibo (Bivona), Octave fut obligé d'en imaginer un nouveau : Agrippa ferait à lui seul ce qu'ils avaient pensé faire ensemble, c'est-à-dire qu'il s'emparerait des îles Lipari et que, de Milazzo à Tyndaris, il s'efforcerait de harceler toute la flotte ennemie, en empêchant Sextus de protéger la côte jusqu'à Taormina; de cette façon, la mer se trouvant libre, Octave en profiterait pour débarquer à Taormina les cinq ou six légions (nous ne savons pas exactement leur nombre), qui étaient sur le bord du golfe de Squillace et exécuter l'attaque sur Messine dont on avait voulu charger Lépide et Messala (1).

Ce plan était beau, mais son exécution demandait

(1) Appien (*B. C.*, V, 103) dit avec une grande précision que le campement à Taormina menaçant Messine devait être fait par Lépide et Messala, mais il ne nous explique point pourquoi, deux chapitres plus loin, c'est Octave qui se décide à aller lui-même à Taormina, à la tête d'une petite armée. Le refus de Lépide, que nous avons supposé en nous appuyant sur un texte de Dion (voir n. 2, p. 107) nous explique très bien le changement de plan, qui n'a pu être imposé que par des raisons très graves. En effet, il était très dangereux de tenter un débarquement dans ces conditions; et Agrippa et Octave auraient commis une véritable folie en risquant cette aventure, quand ils avaient déjà une armée en Sicile, celle de Lépide, si Lépide avait consenti à marcher. La mauvaise foi ou l'entêtement de Lépide les obligea au contraire à se partager les rôles et à tenter ce coup d'audace, qui faillit finir par un désastre

une grande énergie, une grande rapidité, une grande présence d'esprit de la part d'Octave et d'Agrippa. Sextus était à Messine avec le gros de sa flotte, Démocarès à Milazzo avec trente vaisseaux (1). Octave se rendit à Squillace et prit le commandement de la flotte, tandis qu'Agrippa s'emparait facilement des îles Lipari (2), et pour empêcher Sextus de tourner son attention de l'autre côté, il se mit à inquiéter l'ennemi par des reconnaissances, des feintes et des escarmouches (3). A la fin, un matin, il sortit avec la moitié de sa flotte de l'île Vulcano, comptant surprendre Démocarès dans les eaux de Milazzo. Mais, à sa grande surprise, il s'aperçut que Démocarès avait déjà reçu un premier renfort de 40 vaisseaux, et un second de 70, sous les ordres de Sextus lui-même (4). Sextus commettait donc spontanément l'erreur à laquelle il aurait voulu le contraindre, et il abandonnait Messine? En voyant cela, Agrippa envoya ausssitôt un petit vaisseau à Octave pour l'avertir que Sextus avait évacué Messine; il fit venir le reste de sa flotte et, décidé à occuper le plus qu'il pourrait l'amiral ennemi, pour donner à Octave le temps de débarquer, il attaqua résolument l'ennemi (5). Les vaisseaux d'Agrippa, construits tout exprès pour la guerre, étaient presque tous de gros

irréparable. En somme le refus de Lépide, apportait un trouble profond dans toute la campagne; et l'histoire de cette guerre est peu claire dans Dion et dans Appien, parce qu'ils ont négligé ce fait d'une importance capitale. On ne comprend rien au rôle ambigu de Lépide.

(1) Dion, XLIX, 2; Appien, *B. C.*, V, 105, donne plus de détails.

(2) Appien, *B. C.*, V, 105, dit seulement qu'Agrippa prit Stromboli et l'île Vulcano, probablement parce que ces deux îles seules étaient occupées militairement.

(3) Dion, XLIX, 2.

(4) Appien, *B. C.*, V, 105.

(5) *Id.*, *ibid.*, V, 106.

bâtiments pesants, garnis de grandes tours et munis d'un puissant matériel de balistique; c'étaient les cuirassés de l'époque. La flotte de Sextus était au contraire une flotte de bâtiments correspondant à nos croiseurs; presque tous étaient d'anciens bateaux marchands, dont on avait fait des vaisseaux de guerre, c'est-à-dire plus courts, moins protégés et moins armés, mais plus agiles et plus rapides. Ces vaisseaux de Sextus Pompée se jetèrent donc au travers des très longues rames des vaisseaux ennemis, cherchèrent à en briser les gouvernails et à les atteindre à l'avant et à l'arrière, tandis que les vaisseaux d'Agrippa s'efforçaient de saisir avec des harpons ces furieux levriers de la mer, ou de les chasser en faisant pleuvoir des pierres sur eux (1). Ce fut un long duel entre la force et la légèreté. Le soir, Sextus Pompée, qui avait perdu une trentaine de ses petits bâtiments, se retira en bon ordre vers les ports de Milazzo. La victoire était donc restée indécise. Mais Octave, qui avait reçu le message d'Agrippa, n'avait pas su agir avec la rapidité nécessaire. Pendant la journée il avait embarqué sur ses vaisseaux trois légions comprenant 1,000 hommes d'infanterie légère, 500 cavaliers, 2,000 vétérans déjà congédiés, à qui on avait promis des terres en Sicile (2), mais il n'était arrivé que dans la soirée (3) à Leucopetra (Capo dell' armi); et là, il s'était arrêté inquiet et indécis, comme il lui arrivait souvent quand il avait à exécuter un plan bien conçu dans ses grandes lignes. Fallait-il continuer à se diriger sur Taormina et débarquer pendant la nuit, ou attendre au jour suivant? Tandis qu'Octave était ainsi hésitant à Leucopetra, Agrippa, qui avait perdu cinq

(1) Appien, *B. C.*, V, 106; Dion, XLIX, 3, est moins précis.
(2) Appien, *B. C.*, V, 110.
(3) *Id.*, *ibid.*, V, 109.

gros vaisseaux, ne se sentait nullement rassuré par l'étrange tactique de l'ennemi, qui lui avait si facilement abandonné Messine; il se demandait si, en se déclarant vaincu tout à coup, Sextus ne lui tendait pas un piège; il voulait donc se lancer immédiatement à sa poursuite, et ne lui laisser aucun répit, même s'il fallait passer la nuit à l'ancre en pleine mer ou continuer pendant la nuit la bataille de la journée (1). Malheureusement, ses amis lui représentèrent que les hommes étaient très fatigués, et qu'il était dangereux de passer la nuit en pleine mer. Agrippa dut à la fin reconnaître la justesse de ces observations et retourner à l'île Vulcano (2), avec l'intention de revenir le lendemain menacer Milazzo et Tyndaris et empêcher Sextus Pompée de s'éloigner. Il pensait peut-être qu'Octave avait déjà débarqué ses troupes.

Agrippa avait eu raison de se défier : Octave avait remis le débarquement au lendemain (3) et l'apparition de Sextus Pompée dans les eaux de Milazzo, la bataille, sa retraite, n'étaient que des feintes pour attirer le rival dans un piège. Sextus voulait faire croire à Octave qu'il était occupé ailleurs, pour l'attaquer par surprise, à peine débarqué à Taormina, avec la flotte et l'armée et s'emparer de sa personne. Octave disparu, Sextus comptait toujours pouvoir, aidé par sa popularité, s'entendre avec Antoine et avec les autres. Il avait donc déjà dirigé d'importantes troupes d'infanterie et de cavalerie sur Taormina; et le soir de la bataille navale, il s'était retiré, feignant d'être vaincu, mais pour aller guetter Octave et se tenir prêt à fondre sur

(1) Appien, *B. C.*, V, 108.
(2) *Id.*, *ibid.*, V, 108; Dion, XLIX, 4 donne une autre version
(3) *Id.*, *ibid.*, V, 109.

lui à l'improviste le lendemain à Taormina, au milieu des opérations du débarquement (1). Et tout dans la nuit marcha à souhait pour Sextus. Agrippa se laissa dissuader de sa première idée qui était la bonne; Octave, informé probablement pendant la nuit de la bataille navale qui avait eu lieu, crut à une victoire d'Agrippa, et se décida à faire voile le matin vers Taormina, tandis qu'Agrippa tentait de s'emparer de Tyndaris; l'infanterie et la cavalerie dirigées par Sextus sur Taormina eurent le temps d'arriver à proximité de la ville et d'y attendre Octave et ses soldats. Aussi l'après-midi, comme les soldats d'Octave, enfin débarqués, commençaient à construire leur camp, ils virent soudain apparaître au large la flotte de Sextus, et autour de la ville, de tous les côtés, sortir des corps de cavalerie et d'infanterie (2). Tout le monde comprit immédiatement qu'on était tombé dans un piège; mais comme toujours dans de telles circonstances, Octave perdit la tête, il ne sut rien faire pour organiser la défense; il aurait peut-être laissé massacrer toute son armée, si l'ennemi avait attaqué plus hardiment et si la journée eût été plus longue. Par bonheur la nuit survint et interrompit la mêlée confuse qui s'était engagée autour de la ville; mais elle ne porta pas conseil au craintif général. Se croyant cerné, ne sachant ce qu'il était advenu d'Agrippa, comprenant que Sextus ne visait pas tant à détruire son armée qu'à s'emparer de sa personne, au lieu de prendre les dispositions nécessaires pour la lutte du jour suivant, il ne songea plus qu'à se sauver en abandonnant son armée. C'est tout ce que signifie le parti désespéré qu'il

(1) Appien, *B. C.*, V, 109.
(2) *Id.*, *ibid.*, V, 109-110; Dion, XLIX, 5.

prit de livrer bataille à la flotte ennemie dès le lendemain, pour se faire un chemin du côté de la mer. Pendant la nuit, tandis que les soldats achevaient les travaux du camp, Octave céda le commandement de l'armée à un officier du nom de Cornificius, et il ordonna à la flotte de se préparer à lever l'ancre; avant le jour, ayant dressé sur son vaisseau les enseignes du commandement, il fondit sur la flotte de Sextus (1). Celle-ci était beaucoup moins nombreuse, mais mieux commandée; le choc ne l'ébranla pas et la déroute fut au contraire pour la flotte d'Octave. Une soixantaine de vaisseaux furent pris (2), et les autres s'enfuirent à la débandade. Cependant Octave réussit encore une fois à s'échapper; il arriva le soir avec un seul vaisseau dans un petit golfe solitaire où il fut recueilli et secouru par Messala qui gardait les côtes (3); et bien qu'il eût de nouveau échoué honteusement dans ses plans, il parvint, lui aussi, à faire échouer Sextus dans les siens. Seule la mort d'Octave pouvait sauver le fils de Pompée, qui dans une guerre régulière devait succomber, malgré toutes les fautes de ses adversaires, parce que ses forces étaient trop inférieures. Agrippa, dans les deux jours pendant lesquels Pompée combattait à Taormina, avait pu s'emparer, non de Milazzo, mais de Tyndaris (4), et il commençait sous les yeux des Pom-

(1) Appien, *B. C.*, V, 111 et Dion, XLIX, 5, donnent deux descriptions très brèves. Mais tout porte à croire qu'Octave se comporta en chef incapable et peureux, sans quoi il n'aurait pas perdu tant de vaisseaux, lui qui avait la flotte la plus considérable.

(2) Quand Octave restitua sa flotte à Antoine, il y manquait soixante vaisseaux (Appien, *B. C.*, V, 139 : 70 sur 130); le plus grand nombre de ces vaisseaux furent perdus dans cette bataille, la seule que cette flotte ait livrée.

(3) Appien, *B. C.*, V, 112.

(4) Appien, *B. C.*, V, 109 décrit les premières tentatives qui

péiens le transport des soldats en Sicile, tandis que Lépide, très lentement, il est vrai, s'approchait de Tyndaris avec son armée, et que Cornificius, pour ne pas mourir de faim dans son camp près de Taormina, se mettait hardiment en route pour Milazzo, qu'il croyait au pouvoir d'Agrippa. Octave fut bientôt remis de sa frayeur; il comprit que si l'on pouvait sauver Cornificius, la peur aurait été plus grande que le danger; et il envoya à Agrippa l'ordre d'expédier de Tyndaris des troupes de secours au-devant de Cornificius. Pendant quatre jours, Cornificius marcha, combattant sans trêve, souffrant du manque de vivres, ignorant que l'on s'efforçait de le secourir, poursuivi avec acharnement par l'ennemi; si bien que le quatrième jour, se sentant véritablement à bout, il était sur le point de succomber, quand soudain l'ennemi se mit à fuir. Les trois légions envoyées par Agrippa étaient arrivées, sous les ordres d'un certain Laronius, qui est encore un de ces hommes obscurs qui, dans le désordre d'alors, arrivaient brusquement aux plus hauts commandements (1).

Ainsi, malgré les malheurs et les fautes, si Octave avait échoué dans son projet d'attaquer Sextus Pompée de deux côtés à la fois, il avait réussi à débarquer une armée en Sicile. A partir de ce moment la force du nombre reprit ses droits. Tous les jours de nouveaux soldats débarquaient à Tyndaris et l'armée grossissait. Sextus Pompée, ayant réuni toutes ses forces de terre,

furent faites pour prendre Tyndaris; au chap. cxv il semble qu'Agrippa soit déjà maître de Milazzo; le chap. cxvi fait voir au contraire que Milazzo était encore au pouvoir de Sextus Pompée, alors que Tyndaris servait au débarquement des troupes d'Octave. Elle était donc déjà prise, comme Appien le dit *B. C.*, V, 116 : ἀρτι δὴ ὁ Ἀγρίππας Τυνδαρίδα εἰλήφει.

(1) Appien, *B. C.*, V, 113-115; Dion, XLIX, 6-7.

fit tout ce qu'il put pour entraver les débarquements et les opérations de l'ennemi (1); mais il s'aperçut bientôt, surtout quand Lépide eut rejoint avec son armée les troupes débarquées à Tyndaris, qu'il pourrait de cette façon retarder de quelques jours la défaite, mais non l'éviter. Il ne pouvait empêcher ce débarquement continuel de légionnaires en Sicile que s'il réussissait à détruire ou à capturer la flotte ennemie; il prit donc ce parti désespéré, le seul qui lui restait, et il sortit dans les derniers jours d'août (2) avec environ 180 vaisseaux pour livrer bataille dans les eaux de Nauloque à un ennemi dont les forces étaient beaucoup plus considérables, et qui se sentait sûr de la victoire. Sextus fut vaincu; 160 de ses vaisseaux furent détruits ou capturés; il ne lui en resta que dix-sept avec lesquels il s'enfuit à Messine; et de là, ayant pris avec lui ses trésors et sa fille, il fit voile vers l'Orient. Démocarès périt dans la bataille; Apollophane se rendit (3). C'est ainsi qu'avec beaucoup de peine et peu de gloire, Octave avait fini par vaincre Sextus Pompée.

Tandis que ces batailles se livraient en Sicile, Antoine passait en revue ses troupes sur le haut plateau d'Erzerum, et il les dirigeait sur les frontières de la Médie par deux routes différentes (4); le matériel de siège, dans lequel figuraient des engins énormes, et dont le transport exigeait des efforts inouïs (5), les contingents de l'Arménie et du Pont, et deux légions,

(1) Appien, *B. C.*, V, 116-118; Dion, XLIX, 8.
(2) Le *C. I. L.*, X, 8375 nous apprend que le 3 septembre l'armée de Pompée se rendit à Lépide.
(3) Appien, *B. C.*, V, 119-122; Dion, XLVIII, 8-11.
(4) Voy. Kromayer, *Hermes*, XXXI, p. 84.
(5) Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, II, Paris, 1904, p. 259.

sous le commandement d'Oppius Statianus, prirent la route plus facile, mais plus longue, de la vallée de l'Arax; Antoine avec le reste de l'armée prit un chemin plus direct mais plus accidenté. Il arriva ainsi vers la fin de juillet à la frontière de la Médie. Les événements qui suivirent nous montrent qu'Antoine aurait dû attendre là l'autre corps d'armée, pour envahir le pays ennemi avec toutes ses forces réunies, au lieu de marcher aussitôt sur Phraaspa, la capitale de la Médie Atropatène, en devançant de quelques jours son matériel de siège et son arrière-garde. Fut-il amené par des renseignements faux, à croire que le roi des Mèdes et le roi des Parthes étaient encore loin, et qu'il serait ainsi facile de prendre la capitale par surprise? Ou, préoccupé par la situation intérieure de l'empire, voulait-il finir la guerre le plus vite possible, pour rentrer victorieux? Quoi qu'il en soit, il commit alors une lourde faute. Il arriva bien à la métropole vers la fin d'août, sans avoir rencontré l'ennemi; mais si, dans les collines de Médie, il était malaisé aux Parthes d'employer leur cavalerie, il leur était d'autre part facile de cacher une grosse armée pour guetter un ennemi qui ne pouvait guère se fier aux renseignements que lui donnaient les habitants. En effet, tandis qu'Antoine traçait autour de Phraaspa ses lignes de circonvallation, le roi Phraatès passait à son insu tout auprès de lui avec de grosses troupes de cavalerie, et il allait attaquer à Gazaca la seconde armée qui escortait le matériel de siège. Ce qui se passa alors n'est pas très clair. Le roi d'Arménie jouait-il un double jeu, comme l'avaient fait tant de fois dans ces guerres les rois d'Orient? L'armée formée tant bien que mal par le roi du Pont avait-elle peu de valeur? Toujours est-il que le parc de siège fut pris et détruit, que les troupes d'Oppius

furent écrasées, et que Polémon fut fait prisonnier; quant au roi d'Arménie, soit qu'il fût vraiment pris de panique, ou qu'il feignît d'avoir peur, il retourna dans son pays, emmenant avec lui la meilleure partie de la cavalerie et celle qui était le mieux exercée à la tactique de l'ennemi (1). Antoine cependant ne perdit pas courage, et il résolut de continuer le siège, même sans les machines, espérant pouvoir livrer bataille à l'armée des Parthes, qui, revenue maintenant vers Phraaspa, rôdait continuellement autour de ses lignes, toujours présente, toujours gênante et toujours insaisissable. La légion était un instrument de guerre puissant comme une massue; mais pouvait-on avec une massue écraser des essaims de guêpes? Antoine fit différentes tentatives pour amener l'ennemi à livrer bataille; une fois même il s'éloigna avec toute sa cavalerie, dix légions et trois cohortes prétoriennes jusqu'à un jour de marche de la ville; il recueillit d'énormes quantités de vivres, il pilla et incendia; il feignit même à un certain moment, à l'occasion d'une escarmouche, d'avoir été saisi de panique. Les Parthes s'y laissèrent prendre, et ils attaquèrent, espérant une nouvelle bataille de Carrhes. Mais dès qu'ils s'aperçurent que les légions tenaient bon et qu'elles exécutaient des contre-attaques, ils tournèrent bride et s'enfuirent. Ce fut en vain que l'infanterie romaine les poursuivit environ dix kilomètres et la cavalerie environ trente; on ne put en tuer ou en capturer qu'un petit nombre (2). Il fallut revenir au siège, dans l'espoir que la ville, étant réduite à la dernière extrémité par la famine, les Parthes attaqueraient les troupes romaines pour la délivrer.

(1) Plutarque, *Ant.*, 38-39; Dion, XLIX, 25.
(2) Plutarque, *Ant.*, 39.

Le mois de septembre passa cependant (1); les assiégés faisaient de fréquentes sorties (2), prouvant ainsi qu'ils avaient bon courage et ne manquaient pas de provisions; les opérations du siège étaient rendues plus difficiles par la perte du matériel; les pluies et les brouillards d'octobre commençaient; comme on avait tout pris dans les régions avoisinantes, il fallait envoyer des détachements plus loin pour se ravitailler (3); tenue dans une alerte continuelle, soumise aux plus lourds travaux, l'armée s'exténuait de fatigue et de disette. Mais Antoine tenait bon; il maintenait la discipline avec beaucoup d'énergie (4), résolu à bien mettre à l'épreuve la patience d'ennemis, qui étaient certes agiles et vaillants, mais n'étaient pas habitués à faire campagne pendant l'hiver. Si l'armée romaine se fatiguait, Phraatès aussi était inquiet, en voyant que les jours diminuaient et qu'Antoine n'avait nullement l'air de vouloir lever le siège (5). A la fin, comme Phraatès ne voulait pas risquer une bataille, il eut recours encore une fois à la ruse perfide qui avait réussi au Suréna, et il fit répandre dans les légions fatiguées le bruit que le roi des Parthes était disposé à conclure une paix honorable, si Antoine ne s'obstinait pas à prolonger la guerre. Les détachements qui sortaient pour aller fourrager ne rencontraient plus de bandes d'ennemis prêts à se jeter sur eux, mais de simples groupes de cavaliers qui s'approchaient d'eux amicalement, et dont les officiers cherchaient à lier conversa-

(1) PLUTARQUE, *Ant.*, 40 : μετὰ φθινοπωρινὴν ἰσημερίαν. Voy. KROMAYER, dans *Hermes*, XXXI, p. 92.
(2) PLUTARQUE, *Ant.*, 39; DION, XLIX, 36.
(3) PLUTARQUE, *Ant.*, 40; DION, XLIX, 26.
(4) DION, XLIX, 26-27.
(5) PLUTARQUE, *Ant.*, 40; DION, XLIX, 27.

tion avec eux, leur disant que les Parthes voulaient la paix. La nouvelle que l'ennemi désirait la paix se répandit parmi les soldats fatigués, qui manifestèrent une très vive joie; Antoine lui-même en fut ébranlé un instant; ne sachant s'il pouvait se fier à ces avances, il fit une enquête pour s'assurer de ce qu'il y avait de vrai dans ces bruits qui couraient, et il finit par offrir à Phraatès de faire la paix, s'il lui restituait les étendards et les prisonniers de Crassus. Ne pouvant conquérir la Perse, ne voulant pas rentrer dans l'empire les mains vides, il réclamait au moins ces pauvres symboles de l'honneur militaire! Mais Phraatès refusa et répondit que, si Antoine voulait se retirer immédiatement, il consentirait à ne pas inquiéter sa retraite; qu'il ne pouvait lui accorder davantage (1). La ville faisait une résistance opiniâtre, les soldats étaient épuisés, l'hiver approchait et le ravitaillement de l'armée devenait de plus en plus difficile. S'il ne consentait pas à se retirer, Antoine n'avait devant lui que deux perspectives : ou camper sous la neige, devant la ville, tout l'hiver, ou tenter quelque coup d'audace, aller chercher plus loin encore des vivres, un abri, un champ de bataille (2). Antoine regarda autour de lui son armée fatiguée et découragée; peut-être aussi il pensa à l'empire en dissolution qui réclamait là-bas sa présence et qui l'aurait cru perdu s'il eût subi même un petit échec. Dans les derniers jours d'octobre il accepta les propositions de Phraatès et il ordonna la retraite.

Mais Phraatès voulait imiter jusqu'au bout la perfidie du Suréna en poursuivant sans pitié l'ennemi

(1) Plutarque, *Ant.*, 40.
(2) Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, II, Paris, 1904, p. 200.

dans sa retraite, et il aurait peut-être réussi, si Antoine, avant de partir, ne se fût douté, nous ne savons trop comment, des intentions de l'ennemi. Il résolut alors de prendre une autre route que celle qu'il avait suivie pour venir, et de passer par un chemin encore plus escarpé et par suite peu praticable pour la cavalerie. C'est peut-être la route qui, à notre époque, passe par Tabriz et vient tomber sur l'Arax à Julfa. Cependant Phraatès ne renonça pas entièrement à son projet, et dès le troisième jour il vint tourmenter l'armée romaine pendant sa retraite périlleuse qui dura vingt-quatre jours. Mais dans le danger et la souffrance Antoine retrouva, pour la dernière fois, toutes ses grandes qualités de chef. Infatigable, toujours prêt à accourir à l'endroit où l'armée était menacée par l'ennemi mobile qui tantôt l'attaquait par devant, tantôt en queue, sachant encourager les soldats par les paroles et par l'exemple, prenant gaîment sa part de tous les dangers et de toutes les privations, il soutint si bien le courage de l'armée que, tout en épuisant ses provisions, en se nourrissant à certains moments de racines et en buvant de l'eau croupie, elle ne résista pas seulement aux attaques continuelles, mais — ce qui était plus difficile — aux propositions de paix captieuses qui avaient perdu l'armée de Crassus. Ce fut en vain que l'ennemi promit à l'armée romaine de ne plus l'inquiéter si elle quittait la route aride et fatigante qu'elle suivait dans la montagne pour descendre dans la plaine où l'eau était en abondance. Sourde à ces promesses fallacieuses, bien unie, combattant toujours, osant même de temps en temps, bien qu'elle battît en retraite, se jeter sur l'ennemi et l'attaquer à son tour, l'armée romaine porta de l'autre côté de l'Arax les aigles des légions. Vingt mille légionnaires ou auxiliaires et

quatre mille cavaliers avaient péri au cours de l'expédition. Antoine n'avait pas réussi à faire la conquête de la Médie, mais Phraatès n'avait pas non plus pu répéter les massacres de Carrhes (1).

Antoine, se souvenant là encore des leçons de César, envoya au sénat un compte rendu de son expédition, dans lequel il ne manquait pas de dire que tout avait réussi à merveille (2). Il mentait, sans doute, avec l'audace dont les politiciens de l'époque était coutumiers; mais il est juste de dire que si Antoine faisait alors un récit mensonger, le jugement des anciens et des modernes sur cette expédition a été trop sévère (3). Antoine ne commit en réalité qu'une faute véritable, celle de laisser Phraatès s'emparer de son parc de siège. En dehors de cela, il faut reconnaître que le plan stratégique était grandiose et excellent (et la chose n'est pas surprenante, puisque César en était l'auteur); qu'Antoine fit preuve d'audace en voulant le mettre à exécution; qu'il prépara son expédition avec grand soin, et qu'il sut ensuite diriger avec beaucoup de vigueur et d'activité une armée aussi nombreuse.

(1) Plutarque, *Ant.*, 41-50; Dion, XLIX, 28-31.

(2) Dion, XLIX, 32.

(3) Voy. la belle réfutation de Kromayer, dans *Hermes*, XXXI, p. 90 et suiv. M. Bouché-Leclercq, dans son *Histoire des Lagides*, s'éloigne un peu moins de la tradition. Il dit (II, p. 259) qu'Antoine commit une « faute initiale » en quittant trop tard la Syrie; et que cette faute aggrava l'autre, « plus lourde encore, qu'il avait commise en se laissant entraîner dans une aventure dont il n'avait pas su peser les risques. Un Alexandre se fût tiré d'affaire en ne regardant pas derrière lui, en corrigeant un acte d'imprévoyance par un coup d'audace. » Oui; mais il ne faut pas oublier qu'Alexandre pouvait ne pas regarder derrière lui, car il n'avait derrière lui ni un épouvantable coup d'Etat comme le triumvirat, ni les proscriptions. Il faut considérer qu'Antoine n'avait qu'une armée révolutionnaire pour faire cette guerre.

Il fit en effet, avec rapidité et sans être arrêté, une marche vraiment gigantesque, et il réussit ensuite à mettre son armée en sûreté après une retraite très difficile de près de 500 kilomètres. Il est vrai qu'Antoine ne réussit pas à prendre Phraaspa ni à obliger l'armée des Parthes à lui livrer une bataille qu'il aurait gagnée; mais d'autres que lui, et César lui-même, auraient-ils réussi? Si on ne peut pas le nier avec certitude, on peut aussi hésiter à l'affirmer. César ne faillit-il pas échouer, lui aussi, dans sa guerre contre Vercingétorix, parce qu'il ne parvenait pas, par des sièges, à obliger l'ennemi à livrer bataille? Ne triompha-t-il pas à la fin, simplement parce que l'ennemi fut contraint, non par lui, mais par la situation politique de la Gaule, à en venir aux mains? De toute façon il n'est pas douteux que si Antoine commit des fautes, il faut rechercher la raison principale de l'insuccès dans la situation politique de l'empire romain et dans les difficultés de l'entreprise qu'il était impossible de prévoir. L'armée des Parthes était beaucoup plus forte que toutes les autres armées d'Orient, dont avaient eu raison Lucullus et Pompée; le grand éloignement ajoutait encore aux difficultés; la conquête de la Perse était donc une tout autre entreprise que n'avaient été la conquête du Pont ou celle de la Syrie. Rome ne pouvait guère mener à bien une telle expédition dans l'état de désordre politique et social où elle se trouvait alors. Sans doute on peut affirmer avec vraisemblance que l'armée réunie par Antoine, une des plus grandes armées mises sur pied par Rome, aurait dû suffire, au moins dans des conditions normales, à faire une marche victorieuse à travers la Perse jusqu'à la capitale, sinon à conquérir définitivement tout le grand empire. Mais il ne faut pas oublier qu'Antoine tenta cette entreprise au milieu

d'une révolution, avec très peu d'argent et avec une armée recrutée pour la guerre civile, dont le patriotisme et la discipline ne pouvaient pas être bien vigoureux. La situation d'Antoine était absolument l'opposé de ce que fut celle de Bonaparte. Bonaparte fit un coup d'État après de brillantes victoires remportées sur les étrangers : Antoine dut aller chercher des victoires pour justifier un coup d'État déjà accompli, le triumvirat, et avec l'armée même du coup d'État, démoralisée et dépourvue de patriotisme. Il est probable qu'il eût réussi, s'il avait eu plus d'argent et de temps ; s'il avait pu, cette année-là, laisser ses troupes se reposer en Arménie, faire la conquête de la Médie au printemps suivant, et attendre une année pour envahir la Perse. Il échoua au contraire, parce qu'il précipita les choses, l'invasion d'abord et la retraite ensuite ; et il commit cette erreur, non pas, comme aimaient à le dire les anciens, parce qu'il avait hâte de retourner auprès de Cléopâtre, mais parce que la situation créée par la révolution et les guerres civiles lui imposait de vaincre à bref délai. Maître peu sûr d'un pouvoir acquis révolutionnairement, dépourvu d'instruments solides de domination, obligé de s'occuper à la fois des affaires d'Italie et des affaires d'Orient, réduit au périlleux expédient de son mariage égyptien pour se procurer l'argent nécessaire à la guerre, Antoine n'aurait pu rester en Perse les trois ou quatre ans qui étaient absolument nécessaires pour accomplir avec succès une entreprise aussi compliquée et aussi difficile. La dépense aurait été trop au-dessus de ses moyens ; les soldats, maîtres de tout en temps de guerre civile, se seraient difficilement soumis à un effort si long ; personne n'aurait pu prévoir ce qui pouvait arriver dans tout l'empire, pendant une si longue absence. Ce n'est pas dans le manque d'aptitudes

stratégiques d'Antoine qu'il faut chercher la cause principale de son échec, mais dans les conditions politiques du monde romain. Le programme de César, réalisable peut-être encore au mois de mars de l'an 44, n'était plus réalisable dix ans plus tard. Les ravages de la révolution avaient plus affaibli la puissance de Rome.

VII

ANTOINE ET CLÉOPÂTRE

Après avoir congédié ses contingents asiatiques et laissé la plus grande partie de ses soldats en Arménie, Antoine retourna bien vite en Syrie (1), où il apprit les événements qui s'étaient succédé en Italie depuis la fuite de Sextus Pompée. Octave n'avait pas seulement repris la Sicile à Sextus Pompée, mais aussi l'Afrique avec ses légions, à Lépide; le triumvirat était fini, la déchéance de Lépide l'ayant transformé en un duumvirat; son collègue avait obtenu une compensation inattendue à l'acquisition de l'Égypte faite par lui. Les choses s'étaient précipitées d'une façon singulière. Après la fuite de Sextus, ses huit légions assiégées à Messine par Agrippa et par Lépide étaient entrées en pourparlers avec les deux généraux; mais tandis qu'Agrippa leur demandait d'attendre qu'il eût soumis leurs propositions à Octave qui était à Nauloque, Lépide avait accepté qu'elles se rendissent à lui-même et il avait amené ces huit légions à passer sous ses ordres

(1) Voir ce que disent PLUTARQUE, *Ant.*, 51, et DION, XLIX, 31, sur la distribution que fit Antoine de 35 drachmes par tête aux légionnaires et sur l'aide financière que lui prêta Cléopâtre. L'exiguïté de la donation, les bruits que l'argent venait de Cléopâtre confirment qu'Antoine manquait d'argent, et que les raisons principales de son alliance avec l'Égypte ont été les difficultés financières.

en leur promettant de leur faire saccager Messine avec ses soldats (1). Se trouvant ainsi à la tête de vingt-deux légions, Lépide avait cru pouvoir se relever de toutes les humiliations qu'il avait subies, en obligeant Octave à lui laisser la Sicile et à lui restituer les provinces qu'il possédait au commencement du triumvirat. Un instant, tout le monde avait cru qu'une nouvelle guerre civile allait éclater en Sicile. Mais Octave avait amené les légions de Lépide, qui estimaient peu leur chef et qui espéraient améliorer leur condition en passant sous les ordres d'Octave, à se révolter, et Lépide, abandonné par ses soldats, avait dû s'estimer heureux de ne pas être mis à mort — Octave n'osa pas faire tuer le *pontifex maximus* — et de rentrer dans la vie privée à Rome, pour jouir en paix des grandes richesses amoncelées pendant son triumvirat (2). La flotte elle-même n'avait pas tardé à se rendre; Statilius Taurus avait ensuite sans difficulté soumis la Sicile (3), qu'on frappa d'une contribution de seize cents talents (4); et Octave s'était ainsi emparé des *latifundia* situés dans l'intérieur de la Sicile, qui avaient appartenu aux chevaliers proscrits en l'an 43.

Il est vrai qu'aussitôt après avait éclaté une grande révolte dans les légions, mécontentes des longs retards que l'on mettait à les payer, des maigres acomptes et des bonnes paroles que les questeurs leur donnaient au lieu d'argent comptant. Mais Octave était parvenu à les apaiser par de nouvelles promesses, qu'il n'était pas bien sûr de pouvoir tenir mieux que les précé-

(1) Appien, *B. C.*, V, 122; Dion, XLIX, 11.
(2) Appien, *B. C.*, V, 123-126; Dion, XLIX, 12; Velleius, II, 80.
(3) Orose, VI, xviii, 32.
(4) Appien, *B. C.*, V, 129.

dentes (1). Aussi malgré cette difficulté, le fils de César pouvait à ce moment à bon droit se considérer comme l'homme le plus favorisé par la fortune que le monde eût vu après Alexandre, car personne ne s'était jamais trouvé à vingt-sept ans à la tête de quarante-trois légions, d'une cavalerie si considérable et d'une flotte de six cents vaisseaux (2), maître d'un empire qui comprenait une grande partie de l'Afrique septentrionale, l'Espagne, la Gaule, l'Illyrie et l'Italie, et disposant d'un pouvoir presque absolu dans une république qui s'effondrait. On s'explique donc assez bien que, dès qu'on eut reçu les nouvelles de Sicile, tout le monde politique de Rome se soit hâté de témoigner au fils de César l'admiration la plus vive et le dévouement le plus profond; et on ne trouvera pas étrange que le sénat, après lui avoir décrété les plus grands honneurs, ne sachant plus trouver d'autre adulation, ait décidé qu'il pourrait se gratifier lui-même de tous les honneurs qu'il lui plairait (3). L'Italie avait toujours gardé ses sympathies pour Pompée; elle avait espéré longtemps en son succès; elle avait regretté bien vivement sa défaite (4) : mais ces sympathies et ces regrets ne pouvaient plus désormais changer la situation créée par les batailles de Mylae et de Nauloque et par la chute de Lépide. Octave avait la force, qui est tout dans une révolution; et tout le monde le redoutait. Il avait été jusque-là un tyran ambitieux, soupçonneux, perfide et faux, implacable pour ses ennemis; et s'il était devenu

(1) Dion, XLIX, 13-14; Appien, *B. C.*, V, 129; Orose, VI, xviii, 33.

(2) Appien, *B. C.*, V, 127.

(3) Appien, *B. C.*, V, 130; Dion, XLIX, 15.

(4) Voy. ce que dit Velléius, II, lxxix, 6, sur la haine implacable qui s'attacha à Titius, le gouverneur d'Antoine qui passa pour être responsable de sa mort.

un peu meilleur depuis son mariage avec Livie et tandis qu'il avait eu peur de Sextus Pompée, il y avait évidemment beaucoup à redouter de voir renaître sa cruauté et sa violence, maintenant qu'il ne se sentait plus menacé par un rival populaire. Se hâter de courtiser le féroce vainqueur, aller au-devant de tous ses désirs, semblait le parti le plus sage à prendre à la foule d'ambitieux et de besogneux qui avaient envahi la république.

Et cependant tout le monde se trompait. Cet excès de flatterie était presque inutile. L'Italie qui s'attendait à de nouvelles violences, pires que celles qu'elle avait subies après la bataille de Philippes ou le sac de Pérouse, entendit et vit tout à coup, à son grand étonnement, le terrible fils de César parler et agir presque comme le vieux Pompée, si aimé et si admiré après sa mort. Il commença, avant d'entrer dans Rome, par réunir le peuple hors du pomœrium et par lui exposer dans un grand discours tout ce qu'il avait accompli (1). C'était une cérémonie sans importance, mais elle rappelait au peuple la belle époque de la république, alors que l'Etat était dirigé par des magistrats et non par des tyrans. Puis, à peine entré dans la ville, le 13 novembre (2), il proclama une amnistie fiscale, comme nous dirions aujourd'hui, en faisant remise du reliquat des contributions décrétées par les triumvirs. Il s'agissait, il est vrai, d'arrérages qui ne pouvaient plus être recouvrés; mais leur abandon, s'il ne profitait guère au peuple, fit tout de même une bonne impression; c'était rendre à l'Italie l'espoir que l'ère des impôts écrasants allait bientôt être close (3). Octave abolit également quelques impôts de peu d'im-

(1) Dion, XLIX, 15.
(2) *C. I. L.*, I, p. 461 et 478.
(3) Appien, *B. C.*, V, 130; Dion, XLIX, 15.

portance (1); il répandit dans le peuple un récit de ses expéditions dans lequel il cherchait à démontrer qu'il n'avait fait la conquête de la Sicile que pour en finir définitivement avec les guerres civiles (2); il nomma augure supplémentaire un ancien proscrit, appartenant à la plus haute noblesse, Valérius Messala Corvinus (3); il décréta une loi pour défendre aux riches de porter la pourpre des sénateurs (4). En somme, à la place des vengeances et des violences redoutées, l'Italie ne vit et n'entendit qu'actes et paroles de conciliation, dont personne n'aurait cru capable le jeune et violent triumvir. Fallait-il donc ouvrir l'âme à l'espérance? L'époque terrible des violences et des illégalités approchait-elle de sa fin? Après tant d'épreuves, bien peu de personnes osaient croire à la sincérité du triumvir. Et qu'il y eût de la rouerie politique dans de telles mesures, cela n'est pas douteux; mais il y avait aussi quelque chose de plus que les calculs d'une politique à courte échéance; il y avait le commencement d'un revirement intérieur et d'un grand changement politique qui, s'ils surprirent la plupart des gens, et semblèrent un prodige presque incroyable, se préparaient depuis quelque temps déjà à la fois en lui-même et dans les choses. Cette transformation personnelle et politique a eu une telle importance dans la vie de cet homme et dans l'histoire de son époque, qu'il convient d'en examiner avec soin tous les motifs intérieurs et extérieurs. Octave n'était pas un de ces grands hommes d'action, doués par la nature de passions véhémentes, comme Alexandre, César, Napoléon, et chez qui le succès aug-

(1) Dion, XLIX, 15.
(2) Appien, *B. C.*, V, 130.
(3) Dion, XLIX, 16.
(4) *Id.*, XLIX, 16.

mente l'ambition, l'audace, l'énergie, l'élan de l'imagination, les violences de l'orgueil, la soif des jouissances. D'une santé précaire, d'une constitution peu robuste, maladroit aux exercices physiques, impressionnable et peu courageux, il ressemblait plutôt à Cicéron qu'à César; c'était surtout un de ces hommes d'études, faits pour les travaux sédentaires, pour les longues et paisibles réflexions, et qui possèdent plus de sagesse froide que d'énergie ardente; s'il avait été peu héroïque dans la mauvaise fortune, il saurait au contraire être sage aux jours heureux, et se préoccuper, à mesure que grandiront sa richesse et sa puissance, plutôt de conserver prudemment ce qu'il avait acquis que d'acquérir davantage encore, en risquant tout dans de nouvelles aventures. Il est assez rare de rencontrer parmi ces hommes-là de grandes intelligences, car le génie est presque toujours agité et ardent; mais Octave, qui unissait à ce caractère froid et prudent un esprit puissant, aurait pu devenir, à une époque et dans des circonstances analogues à celles où se trouva le grand orateur d'Arpinum, un homme de lettres illustre ou un grand amateur de philosophie. Entraîné au contraire, encore tout jeune, dans les guerres civiles, il avait dû affronter des dangers, exercer des pouvoirs, occuper enfin une situation extraordinaire absolument disproportionnée à son courage, à sa force et à son mérite : cela avait surexcité en lui toutes ses mauvaises qualités, l'ambition, l'esprit de vengeance, la sensualité, la cupidité et fait de lui un tyran précoce, violent, cupide, vindicatif, envieux. Mais c'étaient là les écarts passagers d'un homme au caractère faible, exposé à des dangers trop terribles, écrasé par des responsabilités trop lourdes. Par nature, au contraire, il était sobre; il n'aimait ni le luxe, ni la dissipation; il était économe et

savait administrer sa fortune avec une parcimonie dans laquelle on est tenté de reconnaître le neveu de l'usurier de Velletri, et qui à ce moment ne lui faisait pas désirer d'amonceler de nouvelles richesses, mais d'atteindre le jour où, les guerres apaisées, il pourrait payer toutes les dettes du triumvirat. A la différence de son père adoptif, qui avait contracté avec tant d'insouciance des dettes si considérables, les soucis d'argent, les arrérages à payer aux légions, les difficultés financières lui ôtaient toute tranquillité d'esprit et troublaient son sommeil. Octave avait déjà reçu toutes les magistratures et tous les honneurs, même le triomphe et les statues dorées sur le forum; il lui aurait suffi seulement de le vouloir pour devenir *pontifex maximus*, car le peuple voulait enlever cette dignité à Lépide pour la lui donner (1); mais ce jeune homme froid, peu vaniteux, qui, s'il n'aimait pas à obéir, n'éprouvait pas non plus grand plaisir à commander, ne tenait guère à de nouveaux honneurs : ce qu'il désirait avant tout, c'était d'en finir avec tous les terribles cauchemars dont il était assiégé depuis dix ans : révoltes en Italie, séditions militaires, trahisons des amis, guerres civiles et étrangères. Ce n'était pas en somme une situation encore plus brillante qu'il désirait, mais une situation plus sûre, plus solide, moins incertaine, moins exposée à des vicissitudes continuelles. Il était donc naturellement porté par son tempérament vers les idées conservatrices sur le luxe, sur la richesse, sur les affaires, sur l'ambition, sur la corruption, répandues dans les hautes classes de l'Italie par Cicéron, dont il avait lu et admiré les œuvres (2), bien qu'il eût contribué à le faire mettre à mort.

(1) Appien, *B. C.*, V, 131.
(2) Voy. l'anecdote de Plutarque (*Cic.*, 49) qui se rapporte à une époque plus tardive.

Même en pleine prospérité, un homme de ce tempérament, au lieu de se laisser griser par le succès et d'oublier les dangers terribles auxquels il avait eu la chance d'échapper, se serait appliqué à ne plus s'exposer de nouveau aux redoutables caprices de la fortune. Mais le changement qui se produisit chez Octave s'explique d'autant mieux, qu'il était loin encore d'être en pleine prospérité, et que, malgré la victoire qu'il venait de remporter si péniblement en Sicile, il devait sentir bien faible, bien vacillant, bien exposé son pouvoir en apparence si considérable. En triomphant de Sextus, il s'était débarrassé d'un dangereux rival; mais Octave n'ignorait pas que l'Italie avait regretté l'issue de la guerre et que sa victoire avait augmenté encore, si cela était possible, la haine que l'opinion publique avait pour le triumvirat. Les causes de cette haine universelle étaient trop profondes et trop graves, pour que la disparition d'un rival populaire pût la déraciner. La preuve était faite maintenant, et il n'y avait plus d'illusion possible : le triumvirat n'avait abouti à rien. Une seule grande chose venait d'être tentée par Antoine : la conquête de la Perse, mais malgré les emphatiques bulletins du général, on commençait déjà à chuchoter que les choses tournaient mal. Quant à Octave, il avait mis depuis Philippes six années, six longues années, à conquérir la Sicile et à vaincre l'ennemi de sa famille. Ni Antoine ni lui n'avaient fait une seule chose qui pût être admiré du public, pas une réforme, pas une grande œuvre publique, pas une conquête; ils n'avaient pas même réussi à continuer à Rome d'une manière tolérable les services publics les plus nécessaires, qui cependant laissaient déjà tant à désirer avant la révolution. Tandis que le nombre de tous les autres magistrats se multipliait, dans un sénat qui comprenait main-

tenant près de douze cents sénateurs, on ne trouvait plus personne qui voulût exercer l'édilité, c'est-à-dire la magistrature dont dépendaient les services publics les plus importants et le bien-être matériel du peuple de Rome, mais qui obligeait à dépenser beaucoup et ne rapportait rien (1). L'Italie avait été mise à feu et à sang et séparée de l'Orient, le monde romain bouleversé de fond en comble, l'État réduit à la faillite, la constitution séculaire de la république renversée; toutes les affaires publiques avaient été jetées dans le plus terrible désordre, et cela pour donner un peu de terre à cinq ou six mille vétérans de César, pour donner une place au sénat et dans la république à quelques milliers d'obscurs plébéiens. Il y avait en somme une disproportion absurde — tragique et ridicule à la fois — entre les résultats mesquins de la politique des triumvirs et l'exceptionnelle grandeur des pouvoirs que les vétérans et les légions leur avaient conférés, dans leur bref accès de fureur, en l'an 43. Assurément, si l'expédition d'Antoine réussissait, si la conquête de la Perse était réalisée, cette disproportion pourrait paraître plus tolérable; mais Antoine ne serait-il pas alors le seul à profiter de la gloire qui pourrait en rejaillir sur le gouvernement des triumvirs? Quels étaient les projets d'Antoine? Au point de vue de l'intérêt personnel d'Octave, une victoire d'Antoine n'était pas moins dangereuse, bien que pour d'autres motifs, qu'une défaite. Octave devait se demander si le mariage d'Antoine et de Cléopâtre ne serait pas suivi du divorce d'avec Octavie, et si Antoine n'allait pas se tourner contre lui et se venger de l'offense qui lui avait été faite à Tarente. Ils avaient déjà été si souvent sur le point

(1) Dion, LXIX, 16.

d'en venir aux mains! Les événements de Sicile n'étaient guère faits pour l'apaiser, s'il était déjà mal disposé. Octave faisait faire des sacrifices aux dieux pour le bon succès de l'expédition (1), ne voulant pas se faire saisir par le public en flagrant délit de vœux antipatriotiques; mais il devait, au fond, désirer que l'expédition de son collègue aboutît à un échec retentissant. De toute façon Octave comprenait que, tant que la Perse ne serait pas conquise, ni lui ni son collègue ne pourraient se faire d'illusions et s'imaginer que l'Italie eût pour eux de l'admiration. Pouvaient-ils du moins espérer être craints, à cause de leurs nombreuses légions? Mais l'enthousiasme césarien des soldats, qui en l'an 43 avait si fort aidé la révolution à triompher, s'était refroidi depuis quelque temps et avait fait place à un sourd mécontentement causé par les désillusions, la solde mal servie et les grandes fatigues. L'argent promis aux nouvelles recrues de la guerre de Modène ne leur avait pas encore été entièrement payé (2). En sorte que, tout en bouleversant à cause d'eux l'Italie et l'empire, les triumvirs n'avaient même pas su contenter les soldats; et l'équilibre psychologique des légions demeurait d'une instabilité très périlleuse, comme le prouvait la révolte récente. Pour comble d'infortune, il devenait aussi difficile de maintenir les soldats sous les armes que de les congédier. Octave avait encore consenti volontiers à congédier huit légions, y compris celles qui avaient été recrutées en l'an 43 par lui et par Décimus, et qui ne servaient que depuis neuf ans, car bien loin de pouvoir nourrir quarante-trois légions, il ne savait même pas com-

(1) Dion, XLIX, 32.
(2) Appien, *B. C.*, V, 129.

ment il pourrait en nourrir trente-cinq. Il fallait pourtant donner aux soldats congédiés des terres, et son embarras était grand, car il n'osait pas s'en emparer par une nouvelle confiscation comme en l'an 42, et il n'avait pas d'argent pour les acquérir. Comment alors congédier les légions? Ces masses immenses de soldats, recrutées par les deux partis pendant cette espèce de folie qui précéda la guerre civile, allaient devenir une des plus graves difficultés pour le parti vainqueur, à la charge duquel elles étaient toutes tombées. Enfin si Sextus Pompée avait été vaincu, il n'était pas mort et il continuait à causer de grands soucis à Octave. Il s'était enfui de Sicile pendant l'automne de l'an 36; il s'était arrêté au cap Lacinius et y avait saccagé le temple de Junon; ainsi pourvu d'argent, il s'était rendu à Lesbos et fixé à Mitylène, dans la belle ville que son père autrefois avait déclarée libre, où les gouverneurs d'Antoine le laissaient recueillir des forces et essayer d'organiser une nouvelle armée contre lui. La situation générale était si incertaine, le grand nom de Pompée était encore si populaire et si respecté partout, en Italie comme en Orient, que les personnages les plus éminents du parti de son beau-frère n'osaient prendre la plus petite initiative contre son ennemi mortel, pour l'empêcher de préparer sa revanche (1). Enfin, depuis la violente déposition de Lépide, le triumvirat ne reposait même plus sur un fondement juridique solide, puisqu'il avait été changé arbitrairement en un duumvirat, ce qui aurait été sans importance si le pouvoir avait été admiré et populaire, mais qui devenait dangereux pour un gouvernement discrédité et sans union.

Octave avait donc compris qu'il était nécessaire,

(1) Appien, *B. C.*, V, 133; Dion, XLIX, 17.

après la victoire, de faire des concessions à l'opinion publique, de donner quelque satisfaction aux classes aisées, aux tendances conservatrices qui de nouveau reprenaient de la force, pour rendre de la popularité au nom de César devenu si odieux. La lecture du *De Officiis* de Cicéron, les conseils de Didymus Aréus, le maître d'Octave qui, comme membre de la secte néo-pythagoricienne, prêchait une morale de modération et d'abstinence, ne furent probablement pas étrangers à ce grand revirement politique. Il ne s'en tint pas à ce qu'il avait fait aussitôt après son retour; il alla bientôt plus loin, et entreprit une demi-restauration républicaine, en restituant aux divers magistrats différents pouvoirs qui avaient été usurpés par les triumvirs (1); il s'appliqua aussi à ne pas léser les intérêts des propriétaires qui avaient eu jusque-là tant à souffrir, et malgré toutes les difficultés il réussit en effet à pourvoir les 20,000 soldats qu'il congédiait sans confiscations. Comme il ne s'agissait plus de soldats de César ayant combattu de longues années en Gaule, mais de soldats qui avaient été moins longtemps sous les armes, et qui avaient à peine connu le dictateur ou ne l'avaient pas connu du tout, on pouvait les obliger à se contenter de champs plus petits et qui ne seraient pas placés dans la plus belle partie de l'Italie. Il leur assigna donc des terres un peu en dehors de l'Italie, dans la Gaule narbonaise, à Beterrae (Béziers) et dans d'autres provinces (2); celles qu'il distribua en Italie étaient des terres achetées, telles que le vaste domaine municipal de Capoue, dont la ville employait les revenus aux dépenses publiques. Octave amena les habitants à changer leur domaine contre

(1) Appien, *B. C.*, V, 132.
(2) Dion, XLIX, 34; voy. Kromayer, dans *Hermes*, XXXI, p. 14 et 15; Hygin. éd. Lachmann, p. 177.

un riche territoire que la république possédait en Crète auprès de Cnosse, dont la ville de Capoue deviendrait propriétaire et dont les revenus, estimés à 1,200,000 sesterces, suffiraient aux dépenses publiques (1). Il fit en outre restituer à leurs propriétaires les nombreux navires marchands qui avaient été réquisitionnés par lui ou par Sextus pendant la guerre (2); et comme, malgré toutes les troupes déjà congédiées, l'armée était encore trop nombreuse pour ces ressources, il prit le parti de se débarrasser des huit légions de Sextus Pompée, d'une façon déloyale mais peu coûteuse et qui devait plaire beaucoup à la bourgeoisie italienne. Ces légions, nous l'avons vu, étaient en grande partie composées d'esclaves des *latifundia* de Sicile et d'esclaves qui s'étaient enfuis d'Italie. A tous le traité de Misène avait accordé la liberté. Oublieux de cette promesse, Octave dispersa ces légions, fit rechercher les anciens esclaves fugitifs et ordonna qu'ils fussent restitués à leurs maîtres; il fit sans doute en même temps restituer les esclaves que l'on trouva dans la flotte. Environ 30,000 furent rendus à leurs maîtres (3); une économie considérable fut réalisée dans l'armée et dans le service des pensions militaires; et la classe aisée de l'Italie reçut un beau présent, retrouvant tout à coup une propriété qu'on avait longtemps crue perdue pour toujours. Octave se proposa ensuite de réprimer le brigandage dans toute l'Italie et les délits à Rome; d'instituer une sorte de gendarmerie, les *cohortes vigilum*, probablement à l'imitation de celles d'Égypte (4); d'élever sur le Pa-

(1) Velléius, II, 81; Dion, XLIX, 14.
(2) Appien, *B. C.*, V, 127.
(3) Mon. Anc. (*Lat.*), V, 1; Appien, *B. C.*, V, 131.
(4) Appien, *B. C.*, V, 132. Mais il ne s'agissait alors que d'un projet qui fut exécuté beaucoup plus tard.

latin un grand temple à Apollon avec un grand portique (1), pour donner du travail au prolétariat de Rome trop négligé. En réalité les vieux temples tombaient en ruine, et les nouveaux temples, que l'on était en train de construire, celui de César et celui de Mars Vindicator sur le Capitole, n'avançaient que très lentement, à cause du manque d'argent et des temps troublés. Malgré cela, on allait se mettre à en bâtir un autre. En cette même occasion, Auguste acheta, toujours sur le Palatin, plusieurs maisons situées autour de la sienne, pour agrandir celle-ci et être à l'avenir mieux logé (2). En outre, pour bien montrer que les légions ne servaient pas seulement a soutenir la tyrannie des triumvirs, il décida d'entreprendre une suite d'expéditions contre les barbares des Alpes et de l'Illyrie, toujours à demi indépendants et toujours gênants pour les populations de la plaine et de la côte. Il pourrait ainsi sembler continuer la politique du proconsulat de son père. Enfin, et ce fut ce qui causa la plus grande surprise, il prononça un grand discours dans lequel il se déclara prêt à déposer le pouvoir de triumvir et à rétablir la république dès qu'il se serait entendu avec Antoine : il affirma ne pas douter qu'Antoine y consentirait, car, les guerres civiles étant finies, le triumvirat n'avait plus de raison d'être (3). Les historiens n'ont vu dans ce discours qu'un piège tendu à Antoine; mais ne serait-il pas possible aussi qu'Octave eût compris qu'il fallait commencer à poser la question de la fin du triumvirat? Le triumvirat ne pouvait s'éterniser; il était évident qu'il faudrait un jour sortir de la situation impossible où la république s'était enfermée;

(1) Velléius, II, 81; Dion, XLIX, 15; Mon. anc. (*Lat.*), IV, 1.
(2) Velléius, II, 81.
(3) Appien, *B. C.*, V, 132.

et comme l'abolition des pouvoirs exceptionnels était inévitable, il pouvait sembler habile d'en prendre l'initiative. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'Octave faisait une politique meilleure, se faisait meilleur lui-même, et se corrigeait peu à peu de ses vices les plus graves. Il récompensait cette fois Agrippa de ses victoires, d'une façon magnifique en lui faisant décréter des honneurs inusités et en lui donnant de grandes propriétés en Sicile, prises parmi celles qui appartenaient aux cavaliers proscrits en l'an 43 (1). Voulant sonder les intentions d'Antoine et lui donner des gages de son amitié, au commencement de l'an 35, il lui envoya deux mille hommes de choix et du matériel de guerre pour compenser les navires détruits dans les eaux de Sicile, en chargeant Octavie de conduire ces troupes. C'était là le moyen le plus habile de faire comprendre à Antoine qu'il désirait que leurs liens de parenté ne fussent pas rompus et que la paix continuât, et en même temps de le forcer à déclarer ouvertement quelle était sa véritable femme, à avouer sa royauté en se déclarant pour Cléopâtre ou à briser son alliance avec l'Égypte, en accueillant Octavie comme sa femme légitime. L'Italie ne pourrait que lui être reconnaissante d'en avoir fini sans aucune provocation, par un moyen si adroitement choisi, avec l'équivoque du pseudo-mariage d'Antioche. Une si grande modération eut aussitôt sa récompense : peu de temps après son retour à Rome on lui conféra l'inviola-

(1) Horace, *Ep.*, I, xii, 1 et suiv. nous apprend qu'Agrippa avait des biens considérables en Sicile. Ils ne pouvaient guère lui venir de l'héritage qu'il avait fait d'Atticus, car nous ne voyons pas que celui-ci ait possédé de terres en Sicile : il est donc probable que c'étaient des biens de proscrits. D'où la supposition qu'ils lui furent donnés après la conquête de la Sicile et comme récompense de ses victoires.

bilité et tous les autres privilèges honorifiques des tribuns (1).

L'idée de faire à Antoine des avances amicales était heureuse et le moment bien choisi. Antoine n'avait pas obtenu dans l'expédition contre les Perses ce succès décisif qui aurait justifié toute sa politique, et des difficultés de tout genre commençaient à lui montrer les dangers des expédients téméraires auxquels il avait eu recours. Son échec, grandi par la rumeur publique, avait à ce point ébranlé dans l'Orient si mobile le système des royaumes et des principautés organisé par lui, que, pendant l'hiver de l'an 36 à l'an 35, Sextus Pompée avait pu, comptant sur la célébrité de son nom en Orient, former le projet de renverser Antoine. Il entama en effet des négociations secrètes avec le roi d'Arménie, le roi du Pont et le roi des Parthes; il se mit à réunir des vaisseaux et à recruter des soldats; il débarqua sur le continent et se rendit à Lampsaque. Le nom de Pompée avait encore une telle force qu'il trouva des soldats même parmi les colons que César avait fait venir là. Il essaya alors de prendre Cizyque et commença une guerre véritable en Bithynie, obligea Antoine à envoyer contre Sextus le gouverneur de la Syrie, Titius, avec une flotte et des légions (2). En Italie, d'autre part, où l'échec de son expédition rendait encore plus intolérable au peuple son pouvoir extraordinaire, Antoine retrouvait Octave que son mariage avec Cléopâtre avait dû éloigner de lui et dont les forces s'étaient accrues. Pour toutes ces raisons Antoine était si disposé à faire bon visage aux propositions amicales d'Octave, qu'il n'acceptait pas seulement, pour le mo-

(1) APPIEN, *B. C.*, V, 132; DION, XLIX, 15; OROSE, VI, XVIII, 34. Voy. MOMMSEN, *Res Gestae Divi Augusti* (1re édition), p. 28.
(2) APPIEN, *B. C.*, V, 133-139; DION, XLIX, 17 et 18.

ment du moins, les changements que son collègue avait apportés à son profit dans le triumvirat, mais qu'il avait même songé à lui envoyer L. Bibulus, le fils du fameux consul qui avait été le collègue de César, avec un message amical pour lui proposer de lui venir en aide pour son expédition en Illyrie (1). Malheureusement il y avait entre les deux beaux-frères Cléopâtre, et la situation créée par la politique orientale d'Antoine était trop compliquée pour que les dispositions les plus conciliantes fussent suffisantes à la résoudre dans l'intérêt de la paix et de l'Italie. Antoine comprenait qu'il ne pouvait pas laisser les esprits, en Orient et en Italie, sous l'impression défavorable de son échec à peine dissimulé, qu'il fallait rétablir son prestige par une revanche. En effet, tandis qu'il s'occupait de faire réprimer la révolte de Sextus, il prenait le parti d'augmenter le nombre des légions, envoyait des agents en Italie et en Asie pour y recruter des soldats. Mais après le premier insuccès, il comprenait qu'une seconde épreuve était plus difficile et il voyait beaucoup mieux les dangers de l'entreprise, qu'il avait espéré pouvoir accomplir vite grâce aux plans de César. Était-il possible de demander aux légions ou aux princes d'Orient l'effort gigantesque accompli la première fois? Était-il possible de pressurer encore l'Égypte pour en tirer l'argent nécessaire à une seconde entreprise, après la première qui avait coûté si cher et n'avait rien rapporté? Bien que gouvernée par une monarchie absolue, l'Égypte n'était pas un instrument inanimé et que l'on pût manier à sa fantaisie pour n'importe quelle besogne. Elle ne se préoccupait que des richesses, des arts, des sciences et des plaisirs; elle voulait que l'argent fût

(1) Appien, *B. C.*, V, 132.

employé à payer des artistes et des hommes de science, à construire des temples et des palais, à creuser des canaux, à donner des fêtes, à augmenter le nombre des fonctionnaires, mais non à conquérir un empire si lointain et auquel personne ne s'intéressait. Les événements des dernières années avaient dû augmenter l'aversion des hautes classes pour Cléopâtre et pour son gouvernement, car ce mariage avec un proconsul romain était un événement trop insolite et trop bizarre même pour la politique dynastique de l'Orient. Enfin, il y avait une difficulté nouvelle plus grave que toutes les autres : c'est que Cléopâtre, qui n'avait jamais été favorable à l'expédition de Perse, qui s'y était résignée au début, parce que son concours avait été une condition nécessaire du mariage d'Antioche, voulait maintenant exploiter à son profit l'insuccès, c'est-à-dire détourner Antoine de nouvelles tentatives et l'amener à tirer au clair l'équivoque de sa condition, à n'être plus un roi d'Égypte caché sous le paludamentum d'un proconsul romain, à divorcer d'avec Octavie, à se déclarer ouvertement son mari et le souverain du pays, à agrandir enfin l'empire d'Égypte. L'échec de la campagne de Perse rendait seul possible le succès de son plan, car elle comprenait que, si Antoine réussissait à conquérir l'empire des Parthes, il n'aurait plus besoin de l'alliance égyptienne. Il lui fallait donc saisir le bon moment, détourner Antoine de la revanche, le rejeter sur le projet d'un grand empire égyptien. Elle justifierait ainsi devant son peuple sa politique personnelle et son mariage avec Antoine. Si l'Égypte vieillie n'aimait pas les guerres, elle aimait les apparences de la puissance et de la grandeur qui ne demandaient ni peine ni argent : elle aurait donc admiré un agrandissement de l'empire obtenu sans autres fatigues que les fatigues féminines de sa belle

reine (1). En somme Antoine comprenait que maintenant, après l'avoir tenté, il lui fallait réussir à conquérir la Perse; mais les circonstances n'étaient plus aussi favorables que la première fois, sa confiance dans le succès avait diminué, sa décision commençait à chanceler. Il fallait toutefois, avant tout, en finir avec Pompée.

Au printemps de l'an 35, la douce Octavie, qui se serait si volontiers tenue à l'écart dans sa demeure pour élever ses enfants, se préparait à partir pour l'Orient, comme un général, à la tête de 2,000 hommes (2); et à la même époque la guerre commençait en Illyrie. Une flotte qui, à ce qu'il semble, était sous le commandement d'Agrippa, remontant d'Adriatique du sud au nord, chassait de leurs repaires les pirates et les populations barbares des petites îles des côtes de Dalmatie et de Pannonie, capturait les vaisseaux des Liburnes et leurs hommes valides, qui étaient des pâtres renommés et pouvaient se vendre bien (3), tandis qu'au nord de l'Italie une armée marchait sur Trieste et là se divisait en deux, une partie se dirigeant au nord contre les barbares Carnes et Taurisques, et l'autre au sud-est dans la direction de Sénia (Segna). Ce fut probablement à Sénia que l'armée et la flotte se rencontrèrent (4). Parti de Sénia à la tête de forces considérables, Octave pénétra dans le pays qui est aujourd'hui

(1) Voy. l'Appendice.

(2) PLUTARQUE, *Ant.*, 53.

(3) APPIEN, *Ill.*, 16. Voy. KROMAYER, dans *Hermes*, XXXIII, p. 4. C'est encore une supposition de sa part qu'Agrippa ait commandé la flotte. VULIC, *Contributi alla guerra di Ottavio in Illiria*, Padoue, 1903, 2 et suiv., conteste cette hypothèse de Kromayer et donne d'ingénieux arguments; mais le peu de documents fait qu'il est malaisé de trancher la question.

(4) KROMAYER, dans *Hermes*, XXXIII, p. 4.

la Croatie, et qui était alors occupé par des populations diverses portant le nom général de Japides; il y soumit d'abord les Mentines (Modrush) (?), puis les Avendéates, puis les Arupines (Otochacz) (1), puis les autres Japides des régions plus reculées, à qui il prit deux villes, Terpone et Métune, dont nous ne connaissons pas l'emplacement (2). Enfin il entra dans cette région de la Croatie d'aujourd'hui, que les anciens appelaient Pannonie; et mettant tout à feu et à sang, il parvint jusqu'au plus gros village, Siscia (Siszeg), placé au confluent de la Culpa et de la Sava; il en fit le siège et le prit au bout de trente jours, mais il perdit dans cette affaire Ménodore, l'ancien amiral de Pompée qui l'avait accompagné et qui fut tué dans une rencontre (3). L'entreprise réussissait donc bien et elle rapportait un butin considérable d'esclaves, d'argent et de vaisseaux. Dans le cercle des amis d'Octave ces succès firent naître tant d'espérances qu'en automne, tandis qu'il quittait l'Illyrie pour prendre ses quartiers d'hiver en Gaule, on parlait déjà de faire la conquête du royaume des Daces, situé au delà du Danube dans ce qui est aujourd'hui la Hongrie, et aussi la conquête de la Bretagne, où César n'avait fait que prendre pied : en un mot, d'exécuter tous les desseins qu'à tort ou à raison on attribuait au dictateur (4). Antoine de son côté, tandis qu'Octave faisait cette campagne dans la sauvage Illyrie, avait vaincu Sextus et l'avait fait mettre à mort, de façon toutefois à faire croire que ce meurtre était causé par une erreur fatale dans des ordres

(1) Appien, *Ill.*, 16; Kromayer, dans *Hermes*, XXXIII, p. 4.
(2) Dion, XLIX, 35; Appien, *Ill.*, 18-21; Kromayer, dans *Hermes*, XXXIII, p. 5, n. 3.
(3) Dion, XLIX, 37; Appien, *Ill.*, 22-24.
(4) Voy. Dion, XLIX, 38.

transmis. Il espérait ainsi ne pas encourir la haine que l'Italie porterait à celui qui détruisait la descendance de Pompée (1). Antoine s'était ensuite emparé des trois légions de Sextus, et les avait fait passer sous ses ordres, réparant ainsi en partie les pertes de la campagne de Perse. Mais ce danger conjuré, d'autres difficultés plus grandes et plus complexes surgirent aussitôt, à cause de son indécision croissante et du conflit d'intérêts qui allait s'aggravant entre Cléopâtre et lui. Tout à coup au printemps de l'an 35 les circonstances semblèrent redevenir très favorables à une nouvelle expédition en Perse. Le roi du Pont, fait prisonnier lors du massacre de l'arrière-garde romaine dans la marche sur la capitale de la Médie, vint apporter à Alexandrie une proposition bien singulière du roi de Médie, celle d'une alliance contre le roi des Parthes (2). Les deux anciens alliés s'étaient brouillés à cause du partage du butin pris aux Romains, et ils se préparaient à en venir aux mains. Antoine s'était fort réjoui de cette proposition inattendue qui pouvait lui rendre le chemin de la Perse beaucoup plus court et plus facile; il s'était de nouveau enflammé à la pensée de cette entreprise contre les Parthes, et il avait voulu se rendre immédiatement en Arménie pour y conclure cette alliance et préparer la guerre (3). Mais Cléopâtre, déjà inquiète à cause du voyage

(1) Dion, XLIX, 18; Appien, *B. C.*, V, 140-144. Il me semble que c'est là l'explication la plus vraisemblable de la façon peu claire, même pour les anciens, dont cette mission fut remplie.

(2) Dion, XLIX, 33; Plutarque, *Ant.*, 52.

(3) Dion, XLIX, 33, dit que cette année-là et après l'ambassade de Polémon, Antoine partit d'Alexandrie pour aller faire la guerre au roi d'Arménie. Mais il est évident qu'il fait une confusion avec l'expédition de l'année suivante; on ne voit pas en

d'Octavie, s'alarma encore plus de cette alliance. Son influence et ses projets étaient très menacés, si Antoine s'engageait de nouveau dans la guerre contre la Perse, et si Octavie pouvait le revoir et s'entretenir avec lui. Ne pouvant cependant le retenir, Cléopâtre demanda à Antoine de la laisser l'accompagner, et il y consentit : ce fut là une faute grave, car elle sut en voyage user de tous les moyens par lesquels une femme rusée peut faire fléchir les résolutions d'un homme plus violent que fort. Au lieu de continuer à se montrer altière et joyeuse, comme une compagne qui partageait avec lui la puissance et les fêtes, elle devint triste, elle s'appliqua à maigrir et à pâlir, elle fit la malade; sans proférer de plaintes, elle s'arrangea pour qu'Antoine fût sans cesse informé par tel ou tel des courtisans, que la reine était ainsi affligée et souffrante, parce qu'elle craignait d'être abandonnée, et qu'elle était résolue à se donner la mort s'il l'abandonnait véritablement (1). Un certain Alexis de Laodicée semble l'avoir beaucoup aidée dans ce long manège (2). Antoine n'avait pas une grande force de caractère; amolli par les délices et le luxe de la cour d'Égypte, il commençait à subir l'influence de cette reine intelligente et rusée, comme il avait déjà subi celle de Fulvie, et, au fond, il n'était plus bien résolu à tenter une seconde fois la dangereuse aventure d'une campagne contre les Parthes ; il finit donc par céder, bien qu'Octave eût donné de nouveaux gages d'amitié, et montré combien il avait à

effet quel rapport il y aurait entre l'alliance proposée par le roi de Médie et une guerre au roi d'Arménie. Voy. PLUTARQUE, *Ant.*, 52.

(1) PLUTARQUE, *Ant.*, 53, dit très nettement que cette comédie avait pour but de détourner Antoine d'aller en Médie.

(2) Voy. PLUTARQUE, *Ant.*, 72.

cœur de rétablir la concorde entre son beau-frère et Octavie, en leur faisant voter à tous les deux de grands honneurs après la mort de Sextus (1). Il fit dire à Octavie, à Athènes, de ne pas venir à sa rencontre, car il comptait retourner en Perse (2); mais il n'alla pas faire la guerre en Perse, et revint au contraire à Alexandrie, renvoyant tout à l'année suivante (3). Le triomphe de Cléopâtre fut complet.

L'an 34 promettait donc d'être fécond en grandes conquêtes, puisque, à la fin de l'an 35, il était question, en Italie et en Orient, de celles de la Perse, de la Grande-Bretagne et de la Dacie. Mais pendant l'hiver ces projets grandioses se rétrécirent singulièrement. Jugeant qu'il était temps de s'occuper un peu des services civils si négligés et de donner quelque satis-

(1) Dion, XLIX, 18.

(2) Plutarque, *Ant.*, 53; Dion, XLIX, 33.

(3) Dion, XLIX, 33. — Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, II, Paris, 1904, p. 269 : « On a peine à croire qu'Antoine ait été réellement dupe de cette stratégie féminine. Sans être assez sceptique ou assez modeste pour apprécier le talent de la comédienne, il savait bien qu'en somme il avait affaire à une femme jalouse et que son absence n'eût pas passé pour un abandon, si Octavie ne s'était pas trouvée à quelques journées de la côte d'Asie. Ce n'était pas une raison pour renoncer à une expédition que Cléopâtre elle-même jugeait naguère tout à fait opportune et pour tromper l'attente du roi de Médie, qui risquait de se trouver seul en face des Parthes informés de son alliance avec les Romains. Mais après la triste expérience de l'année précédente, Antoine appréhendait, plus qu'il n'osait se l'avouer à lui-même, une nouvelle campagne d'Orient, et il est probable qu'il ne fut pas fâché de se heurter à des objections. On s'aperçut tout à coup que les préparatifs étaient insuffisants et la saison trop avancée. Il ne fallait pas recommencer la faute commise et s'exposer de nouveau à être surpris par l'hiver en pays ennemi. » Ces considérations du savant historien français sont excellentes. Après les avoir lues, je me suis persuadé que la meilleure manière d'expliquer la conduite d'Antoine à ce moment est de supposer qu'au fond il ne voulait plus tenter une seconde fois l'expédition.

faction au public mécontent à si juste titre, Octave s'occupa surtout de mettre fin au manque scandaleux d'édiles, en nommant Agrippa à cette charge, qu'il devait remplir dès qu'il serait délivré des soins de la guerre d'Illyrie, et bien qu'il eût été consul. Depuis qu'il avait reçu en don les propriétés de Sicile, Agrippa, qui vivait avec une simplicité romaine, bien différente du luxe effréné de Mécène, et qui pouvait aussi compter sur l'héritage prochain d'Atticus, arrivé à l'extrême vieillesse, n'aurait pas été gêné pour remplacer à lui seul tous les édiles qui auraient dû remplir la charge pendant les dernières années, et pour pourvoir aux besoins de la ville et du peuple, qui ne pourrait manquer d'admirer cet ancien consul consentant à occuper une magistrature d'un grade inférieur, et à dépenser aussi une partie de son patrimoine pour les pauvres. Là-dessus, pendant l'hiver de l'an 35 à l'an 34, le bruit vint jusqu'à Rome que les Pannoniens s'étaient révoltés, ce qui décida définitivement Octave à réduire son programme pour l'année suivante à des proportions assez modestes : réprimer la révolte en Pannonie, si la révolte avait éclaté, et ensuite, s'il en avait le temps, dompter définitivement les peuples de Dalmatie toujours à demi indépendants. Ce même hiver, en Orient, Cléopâtre s'efforçait, avec son infatigable astuce, de faire abandonner complètement à Antoine l'idée de l'expédition contre les Perses, qu'il n'avait fait jusque-là que remettre à plus tard. De quels arguments se servit la belle reine, pour le persuader? Il est à regretter qu'aucune source ne nous ait renseigné sur ce point. Il est vraisemblable cependant de supposer qu'elle chercha à lui faire comprendre qu'il n'était pas possible d'imposer à l'Égypte les dépenses d'une entreprise aussi formidable et aussi longue que celle de la conquête de

la Perse, sans courir le risque de susciter des troubles et des révolutions; qu'il fallait atteindre ce but par une voie plus longue mais plus sûre, en commençant à faire l'année suivante la conquête plus facile de l'Arménie. Ce pays était moins éloigné que la Perse; son roi avait mérité ce sort par sa trahison de l'an 36; ses trésors immenses compenseraient les pertes de la première expédition imputables à son roi et seraient d'un grand secours pour toutes les entreprises projetées. Il est certain en outre qu'elle insista avec une énergie redoublée pour qu'Antoine se décidât à répudier Octavie, à se déclarer ouvertement roi d'Égypte, à reconstituer autour de l'Égypte l'ancien empire des Pharaons, en le partageant entre leurs fils, et en fondant, pour leur propre descendance, une grande monarchie hellénisante, semblable à celles qu'avait fondées Alexandre. Le peuple égyptien, grisé par sa nouvelle grandeur, ouvrirait alors volontiers ses trésors pour la conquête de la Perse (1). C'étaient là des conseils aussi hardis qu'ingénieux : un grand empire égyptien pouvait valoir la conquête de la Perse, si difficile et si incertaine. L'Italie n'était-elle pas un pays ruiné et épuisé? Quelle gloire il y aurait au contraire à jouer en Egypte le rôle de successeur d'Alexandre! Mais le triumvir hésitait. Était-il encore possible d'arriver à une grandeur durable, en s'appuyant sur ce pays en dissolution? Cléopâtre eut alors recours à tous les moyens de persuasion dont elle disposait comme reine et comme femme : elle l'éblouissait de fêtes magnifiques, variait sans cesse ses délassements, le mettait à la tête de la société des « inimitables », une sorte de *jeunesse dorée* de la cour, qui prétendait être seule à connaître et à pratiquer les suprêmes

(1) Voy. l'Appendice.

raffinements de la sensualité orientale (1); elle s'efforçait enfin de vaincre l'opposition des amis romains qu'Antoine avait amenés avec lui d'Alexandrie. C'était là une difficulté nouvelle et qui devenait plus compliquée à mesure que les intentions de Cléopâtre devenaient plus manifestes. Tous les Romains de marque qui vivaient dans l'entourage d'Antoine avaient leurs biens, leur famille, leurs amis, leur cœur en Italie; s'ils consentaient à demeurer en Orient aussi longtemps qu'il le fallait pour y faire fortune, ils ne voulaient pas y prendre racine; ils répugnaient à l'idée de vivre toujours dans une cour d'affranchis et d'eunuques; ils ne désiraient pas qu'Antoine répudiât Octavie et se brouillât avec son beau-frère, craignant les nouvelles guerres civiles qu'amènerait la discorde des deux chefs. Par le seul fait qu'Octave vivait en Italie, plusieurs amis d'Antoine, et parmi eux Statilius Taurus, étaient déjà entrés dans sa coterie, préférant ne pas s'éloigner de Rome. Cléopâtre s'efforçait d'en retenir autant qu'elle pouvait en Égypte : aux uns elle donnait de l'argent, aux autres des charges à la cour : un d'eux, un certain Ovinius, un de ces sénateurs de bas étage comme on en avait tant créé ces années-là, accepta d'être le chef des ateliers de tissage de la reine (2). Mais la plupart d'entre eux résistaient, et du moment où Cléopâtre s'apercevait qu'un ami d'Antoine appartenait aux irréductibles, elle s'appliquait à le rebuter, le maltraitant, l'insultant, le calomniant auprès d'Antoine, cherchant même à lui faire peur par de vaines menaces (3). Il y avait donc

(1) Voy. PLUTARQUE, *Ant.*, 28.
(2) OROSE, VI, XIX, 20.
(3) Les faits rapportés par PLUTARQUE, *Ant.*, 59, bien qu'ils aient trait à une époque postérieure, peuvent donner une idée de la façon dont Cléopâtre tracassait les amis d'Antoine qui lui étaient contraires.

une discorde complète et une guerre sourde entre les amis d'Antoine qui se partageaient en deux camps, celui des partisans et celui des adversaires de la reine. Mais, malgré le zèle de ceux-ci, Antoine cédait de plus en plus; les derniers restes de son intelligence et de sa volonté, déjà dissipées dans sa vie trop aventureuse, s'évaporaient dans cette ivresse brûlante et continuelle d'adulations, de fêtes et de plaisirs. Cléopâtre réussit cet hiver-là à l'amener d'abord à tenter, en l'an 34, la conquête de l'Arménie.

Le printemps et l'été de l'an 34 se passèrent donc, aussi bien en Orient qu'en Occident, à faire de petites guerres. Octave envoya Messala Corvinus soumettre les Salasses, qui habitaient la vallée que nous appelons aujourd'hui le val d'Aoste, et quant à lui, il retourna en Illyrie avec une armée pour délivrer Fufius Géminus, qui s'était laissé cerner et assiéger dans Siscia par les Pannoniens révoltés; mais il apprit, étant encore en route, que Fufius était libre, les barbares fatigués ayant d'eux-mêmes abandonné le siège. Octave conduisit alors son armée dans l'étroite langue de terre comprise entre la mer et les Alpes Dinariques, pour y faire la guerre aux populations barbares et belliqueuses de la Dalmatie (1). Peut-être envoya-t-il aussi un de ses généraux dans la vallée de la Sava et de là par les vallées de ses affluents dans ces régions qui sont aujourd'hui la Bosnie et la Serbie occidentale, pour y faire de rapides incursions et y recevoir des soumissions (2). De son côté Antoine était parti au printemps

(1) Dion, XLIX, 38; Appien, *Ill.*, 25-27.

(2) Kromayer le nie; mais Vulic, *op. cit.*, p. 28 et suiv., fait certaines objections qui ne sont pas sans valeur. C'est encore là une question qu'il est impossible de trancher par une conclusion définitive.

d'Alexandrie; il avait rejoint son armée qui devait se trouver à peu de distance de l'Arménie; pour endormir sa défiance et réussir plus facilement dans son entreprise, il avait envoyé Dellius au roi d'Arménie, pour lui demander de fiancer sa fille au jeune Alexandre, l'aîné des enfants qu'il avait eus de Cléopâtre. Arrivé à Nicopolis dans la petite Arménie, il avait invité le roi à venir le trouver pour le consulter au sujet de la guerre de Perse. Le roi d'Arménie, qui était sur ses gardes, déclina poliment, sous différents prétextes, l'invitation; mais le général romain s'étant avancé alors rapidement avec ses légions dans la direction d'Artassata, et ayant renouvelé son invitation, il dut se rendre dans son camp. Il y fut reçu avec beaucoup d'honneur, mais retenu prisonnier : et là-dessus l'Arménie fut déclarée conquête romaine et les ministres reçurent l'intimation de livrer les trésors royaux. Ils tentèrent de résister; l'héritier de la couronne chercha à défendre le royaume de ses pères. Il en résulta une courte guerre qui se termina par la victoire des Romains et par un pillage général du pays auquel se livrèrent les légions, qui n'épargnèrent même pas l'antique sanctuaire très riche et très vénéré d'Anaïtis dans l'Acélisène. Il y avait dans ce temple une statue de la déesse en or massif, que les soldats mirent en pièces et se partagèrent entre eux (1). Sur ces entrefaites Antoine avait engagé des pourparlers avec le roi de Médie pour un mariage entre le jeune Alexandre et la fille de ce roi, Jotape; les fiançailles furent conclues, et Antoine revint en été à Alexandrie, traînant avec lui le roi d'Arménie, sa famille, ses immenses trésors, c'est-à-dire

(1) Dion, XLIX, 39-40; Orose, VI, xix, 3. C'est une conjecture vraisemblable que le temple dont parlent aussi Strabon, XI, xiv, 16 et Pline, XXXIII, iv, 82, fut pillé à ce moment-là.

une grande quantité d'or et d'argent (1). Octave continuait pendant ce temps-là la guerre contre les Dalmates (2).

(1) Orose, VI, xix, 8 : *magnam vim auri argentique*.
(2) Dion, XLIX, 40.

VIII

LE NOUVEL EMPIRE ÉGYPTIEN

L'expédition d'Arménie n'avait pas été une véritable conquête, mais un heureux pillage de métaux précieux. Avec cet or et cet argent, Antoine allait pouvoir frapper des quantités énormes de pièces de monnaie et payer ses soldats, faire des guerres, corrompre des sénateurs, même sans avoir recours aux finances de l'Égypte. Il revenait donc d'Arménie heureux et fier de sa conquête (1), de nouveau décidé à recommencer, avec les grandes ressources dont il disposait, la conquête de la Perse, qui ferait de lui le maître du monde romain, sans toutefois vouloir rompre sa dangereuse alliance avec la reine. Il était au contraire tout à fait décidé à satisfaire une des plus ardentes aspirations de Cléopâtre et à fonder en Orient un nouveau royaume et une nouvelle dynastie pour les enfants qu'il avait eus de la reine. Après l'heureuse affaire d'Arménie, qui était en partie le résultat des conseils qu'elle lui avait donnés, Cléopâtre semble avoir pris sur lui beaucoup d'ascendant; et d'ailleurs il est vraisemblable que, tout en étant décidé à tenter une seconde fois l'aventure de la guerre contre les Parthes, Antoine, après son premier échec, ne se sentait plus assuré du succès. Il voulait donc

(1) Orose, VI, xix, 4 : *qua elatus pecunia...*

se préparer un refuge, s'il échouait une seconde fois, pour ne pas être obligé de revenir vaincu en Italie. Aussi non seulement Antoine entra à Alexandrie en célébrant un triomphe, « calqué sur l'imposante cérémonie dont jusque-là Rome seule et son Capitole avaient été témoins » (1); mais aussitôt après, pendant l'automne de l'an 34, par quelques lignes d'écriture il enleva à l'Italie, pour la donner aux enfants qu'il avait eus de Cléopâtre, une partie considérable de l'héritage d'Alexandre le Grand. La cérémonie eut lieu dans le Gymnase, sorte de parc immense, plein d'édifices et de portiques, qui se trouvait dans le voisinage du Musée et du mausolée du conquérant macédonien. Antoine, Cléopâtre et leurs enfants, c'est-à-dire les deux jumeaux de six ans, Cléopâtre et Alexandre, et Ptolémée qui avait deux ans (2), apparurent avec Césarion à la foule immense; et ils montèrent sur une estrade d'argent dressée au milieu du Gymnase où figuraient deux grands sièges d'or, pour Antoine et Cléopâtre, et des sièges plus bas et plus petits pour les enfants. Alors Antoine proclama Cléopâtre reine des rois, et lui donna le royaume d'Égypte, agrandi jusqu'à ses anciennes limites par l'annexion de Chypre et de la Célésirie (3); il déclara Césarion collègue de sa mère, avec le titre de roi des rois, fils légitime de Jules César (4); il proclama Ptolémée roi de la Phénicie, de

(1) Dion, XLIX, 40; Plutarque, *Ant.*, 50. — Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, II, Paris 1904, p. 274. « Célébrer un triomphe à Alexandrie, c'était proclamer pour ainsi dire la déchéance de la cité reine; c'était lui enlever cette incommunicable suprématie qui la mettait hors de pair. »

(2) Pour ce qui concerne l'âge de ces enfants, voy. Gardthausen, *Augustus and seine Zeit*, II, p. 170, n. 25.

(3) Dion, XLIX, 41; Plutarque, *Ant.*, 54; voy. les monnaies dans Cohen, I, p. 37.

(4) Il me semble que M. Bouché-Leclercq (*Histoire des La-*

la Syrie et de la Cilicie; il donna à Alexandre l'Arménie, la Médie, dont il devait hériter, étant le futur gendre du roi des Mèdes, et la Perse, encore à conquérir (1); à la jeune Cléopâtre il donna la Lybie, en y comprenant la Cyrénaïque, probablement jusqu'à la Grande Syrte (2). Si la conquête de la Perse faisait de lui le maître de la situation dans tout l'empire, Antoine pourrait détruire cet empire aussi facilement qu'il l'avait créé; s'il échouait dans sa seconde expédition, il pourrait se réfugier dans ce grand empire, au lieu de rentrer en Italie, et laisser s'accomplir là-bas l'inévitable catastrophe du triumvirat, tandis qu'il jouerait à Alexandrie le rôle de successeur d'Alexandre. L'Italie épuisée et ruinée n'aurait pas la force de venir l'attaquer. Tel semble avoir été le plan d'Antoine.

Cléopâtre pouvait donc s'imaginer pour le moment qu'elle avait enfin relevé son royaume de l'abaissement auquel depuis deux siècles l'avait réduit la politique de Rome; qu'elle avait organisé à elle seule, sans imposer aucun sacrifice à l'Égypte, un grand empire « comprenant tout ce qui avait appartenu jadis aux Lagides et aux premiers Séleucides, avec un appoint

gides, II, p. 278, n. 5) a raison de préférer la version de Dion-Cassius qui réserve pour Cléopâtre et Césarion le titre de roi des rois, à celle de Plutarque qui le donne à Alexandre et à Ptolémée. Comme Césarion était fait collègue de Cléopâtre dans le gouvernement de l'Égypte, c'est-à-dire de l'État principal de l'empire, il est vraisemblable qu'il porta le même titre que sa mère. Il n'est d'ailleurs pas impossible que Cléopâtre et Antoine aient pensé à exploiter, par l'élévation de Césarion, le prestige dont jouissait auprès des soldats romains le nom de César. C'est toujours la même politique qui cherche à faire servir les forces de Rome au profit de la dynastie des Ptolémées.

(1) Plutarque, *Ant.*, 54; Dion, XLIX, 41.

(2) Dion, XLIX, 41. Quand Plutarque, *Ant.*, 54, dit que la mère eut la Lybie, il fait certainement une confusion avec la fille, dont il ne parle pas.

de possessions romaines » et dont « l'unité résidait dans le couple divin formé par Antoine Dionysos ou Orisis et Cléopâtre Isis, dieux vivants autour desquels se groupait leur progéniture divine, Alexandre-Hélios et Cléopâtre-Séléné » (1). Elle avait à la fois remporté le grand triomphe diplomatique et politique rêvé depuis tant d'années, préparé avec de si longs efforts, le triomphe qui devait vaincre pour toujours toutes les oppositions et toutes les aversions dont son gouvernement et sa personne étaient l'objet en Égypte. Sa victoire cependant n'était pas complète. Antoine n'avait pas consenti à abandonner entièrement à elles-mêmes les affaires italiennes; il continuait à maintenir ses communications avec Rome, de sorte qu'il pût toujours avoir libre et à sa disposition un chemin au moins, pour rentrer en Italie comme maître, s'il eût voulu (2). Aussi il n'avait point cessé d'être l'homme à double face, comme le dieu Janus, se donnant à Alexandrie comme le roi d'Égypte, tandis que dans ses relations avec Rome il écrivait et il agissait comme proconsul romain. Non seulement il n'avait pas consenti à divorcer d'avec Octavie, redoutant l'impression de cet acte sur l'opinion publique en Italie et sur son entourage

(1) Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, Paris, 1904, II, p. 279. — Plutarque, *Ant.*, 54, semble faire allusion à un renouveau du culte de Cléopâtre, adorée comme si elle eût été Isis, plutôt qu'à un commencement de ce culte; Cléopâtre en effet est représentée avec les attributs d'Isis même sur des monnaies antérieures à cette époque. Voy. *Greek Coins in the British Museum*, p. 122, pl. 30, 5.

(2) M. Bouché-Leclercq me semble avoir un peu négligé les faits quand il dit (*Histoire des Lagides*, II, p. 275) qu'avec sa politique orientale, Antoine « méconnaissait, à un degré qui mérite le nom d'aveuglement, l'esprit de son temps, le sens et aussi la force de l'opinion dont il bravait si imprudemment les anathèmes ».

romain; mais avec son audace ordinaire il continuait à se servir d'Octavie comme d'un instrument commode pour les affaires d'Italie. Il lui adressait ses amis qui se rendaient à Rome pour y briguer des charges ou y solliciter des faveurs; il la faisait intercéder auprès de son frère toutes les fois qu'il en avait besoin, exploitant sans scrupule la bonté de cette femme, qui se prêtait à tout cela et continuait même à s'occuper avec dévouement de l'éducation des enfants de Fulvie (1). Quant à lui, il faisait donner à Alexandrie aux enfants qu'il avait eus de Cléopâtre une éducation de princes asiatiques; il leur avait choisi comme précepteur un illustre savant, Nicolas de Damas (2), et bien qu'ils fussent encore tout jeunes, il les entourait d'un cérémonial monarchique (3); il exerçait avec Cléopâtre l'autorité royale, rendait la justice avec elle, l'accompagnait dans ses voyages, acceptait la charge de gymnasiarque; il adoptait la mise, les manières, la pompe orientales, se faisait adorer comme s'il eût été Osiris ou le nouveau Dionysos (4); il laissait commencer à Alexandrie la construction d'un temple en son honneur (5); il était même allé jusqu'à donner à Cléopâtre une garde de légionnaires (6). Mais dans les donations faites à Alexandrie il ne s'était attribué à lui-même aucun titre ni aucune charge, en sorte que personne ne pouvait dire au juste ce qu'il était à Alexandrie. En outre, bien que tous ses actes eussent été ratifiés auparavant, il voulait que le sénat approuvât les donations faites à

(1) PLUTARQUE, *Ant.*, 54.
(2) GARDTHAUSEN, *Augustus und Seine Zeit*, I, 337.
(3) PLUTARQUE, *Ant.*, 54.
(4) DION, L, 5; VELLEIUS, II, 82; FLORUS, IV, 11.
(5) SUIDAS, I, p. 853 (Bernh.) : ἡμίεργον.
(6) DION, L, 5; SERVIUS, *ad Aen.*, VIII, 696.

Alexandrie par un acte spécial, pour que l'on s'imaginât à Rome qu'elles n'étaient qu'un de ces remaniements de principautés comme il y en avait eu de si nombreux, et une nouvelle application de la politique romaine qui avait sans trêve fait, défait et refait les royaumes des provinces asiatiques. Il écrivit donc un compte rendu de la guerre d'Arménie et de la réorganisation des provinces orientales faite par lui dans la grande cérémonie d'Alexandrie; et il l'envoya vers la fin de l'année à son fidèle Ahénobarbus et à son dévoué Sossius, afin qu'ils la lussent au sénat en temps opportun et la fissent approuver (1).

En vérité, quand la rumeur publique eut fait connaître en Italie, avant la communication officielle, ce qui s'était passé à Alexandrie, on en fut très surpris et très mécontent (2). Depuis très longtemps l'étrange

(1) Dion, XLIX, 41... ἐς τὴν Ῥώμην, ἵνα καὶ παρ' ἐκείνων τὸ κῦρος λάβῃ, ἐπέστειλεν.

(2) Un passage de Dion, XLIX, 41, que confirme un passage de Plutarque, *Ant.*, 55, nous fait voir que les communications officielles d'Antoine ne furent pas lues. Cela prouve que l'impression du public avait été mauvaise. Il y a, toutefois, une très grave question pour ce qui concerne l'époque où eut lieu la discussion au sénat sur les communications envoyées par Antoine. Comme Dion, XLIV, 41, affirme que « ὅτε Δομίτιος καὶ ὁ Σόσσιος ὑπατεύοντες ἤδη τότε, καὶ ἐς τὰ μάλιστα αὐτῷ (c'est-à-dire à Antoine) προσκείμενοι » s'opposèrent, on en a conclu que la discussion a été faite au commencement de l'an 32, quand Domitius et Sossius furent consuls. C'est, entre autres, l'opinion de M. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, II, p. 286. Mais de graves objections m'empêchent de me ranger à cette opinion. Avant tout Dion place l'envoi du message, la pression d'Octave et la résistance de Sossius et de Domitius dans les événements de l'an 34. Il est vrai que très souvent l'historien grec se permet des déplacements; mais il faut ajouter que quand il raconte les événements du commencement de l'an 32 (L, 2), il ne fait plus aucune allusion à cette discussion. En outre les événements des premières semaines de l'an 32 ne nous semblent pas laisser assez de place pour une pareille discussion; et comme les

politique orientale d'Antoine irritait les esprits en Italie; mais jusqu'alors personne n'avait osé montrer trop visiblement son mécontentement. Le public, qui avait plus de respect pour Antoine que pour Octave, avait pendant longtemps accepté avec résignation tout ce qu'il avait fait. Mais depuis quelque temps les difficultés financières et les impôts commençaient à trop peser sur l'État et sur les particuliers; on s'imaginait, et plus qu'il n'était vrai, que ces difficultés provenaient de ce qu'on ne recevait plus les contributions des provinces orientales; et l'orgueil national devenait de plus en plus susceptible à cette époque où renaissaient les anciennes traditions. Si Antoine avait conquis la Perse, il aurait pu encore faire taire ce mécontentement, mais

donations faites à Alexandrie sont de l'automne de l'an 34, on ne comprendrait pas pourquoi Antoine aurait attendu plus d'une année pour en donner communication au sénat. Enfin pendant tout le cours de l'an 33 il règne un différend entre Octave et Antoine au sujet de ces donations, différend qui donne lieu de croire que les communications officielles avaient été faites. Si Dion ne nous avait pas dit que Sossius et Domitius étaient alors consuls, on placerait cette discussion au commencement de l'an 33, car elle explique très bien les événements de cette année-là. Ne faut-il pas admettre, puisqu'il y a eu de la part de Dion une erreur, que l'erreur est dans l'indication des consuls? Probablement Domitius et Sossius furent les sénateurs à qui Antoine envoya les lettres, et comme l'année suivante ils furent consuls, Dion a fait une confusion entre les actes accomplis par eux l'année suivante, alors qu'ils étaient consuls, et ce qu'ils firent l'année précédente, comme sénateurs et amis d'Antoine. Il faut d'ailleurs remarquer que l'expression dont se sert Dion est singulière et bizarre : « ὑπατεύοντες ἤδη τότε » « étant déjà consuls alors ». Pourquoi a-t-il dit qu'ils étaient *déjà* consuls? Fait-il allusion à l'an 32? En 32 Domitius et Sossius *devaient* être consuls. Le *déjà* ne s'explique pas. Nous savons qu'à cette époque les consuls étaient désignés par les triumvirs plusieurs années d'avance : ne serait-il donc pas possible que Dion eût voulu dire que Sossius et Domitius étaient alors, quand ils firent cette opposition, grands amis d'Antoine et déjà désignés consuls? Ce qui conviendrait parfaitement à l'an 33.

il n'avait pas pu, lui non plus, mener à bonne fin la grande entreprise; et l'Italie, à mesure que le triumvirat se désagrégeait, reprenait son audace, perdait sa longue patience, murmurait contre tout le monde et même contre Antoine. Ainsi les premières nouvelles concernant les donations d'Alexandrie furent très mal accueillies par le public. Mais ces mêmes nouvelles causèrent une bien plus vive inquiétude dans le cercle des amis d'Octave. Parmi toutes les choses accomplies par Antoine à Alexandrie, il en était une qui devait surtout offenser Octave : c'était que Césarion avait été reconnu fils légitime de César. Par cet acte, comme aussi par l'abandon d'Octavie et de ses enfants, Antoine ne montrait pas seulement qu'il ne se souciait plus en aucune façon de l'amitié d'Octave, mais il le déclarait pour ainsi dire l'usurpateur du nom et des biens du dictateur. S'il y avait eu tant de querelles entre Octave et Antoine alors qu'Octavie était l'épouse chérie et la conseillère écoutée du triumvir, que serait-ce à l'avenir, si Antoine tombait sous l'influence de la reine, qui ne rêvait que de disqualifier Octave comme héritier de César, au profit de Césarion? En outre, Antoine venait de décider d'élever à trente le nombre de ses légions, en prévision de la guerre de Perse, et il avait déjà de nombreux agents occupés à recruter des soldats en Italie et en Asie. A la tête de trente légions, des contingents d'Asie, de sa flotte et de l'Égypte, disposant du trésor du roi d'Arménie et de celui des Ptolémées, Antoine allait avoir une puissance formidable, surtout s'il réussissait à faire la conquête de la Perse. Si en l'an 36 on pouvait encore se demander s'il n'y aurait pas pour Octave plus d'avantages que d'inconvénients à ce que la Perse fût conquise, il était clair maintenant qu'Octave devait faire tout son possible pour empêcher l'en-

treprise, car il serait à la merci de son rival, si celui-ci venait à réussir. Or il n'y avait pour lui qu'un moyen d'entraver l'entreprise : c'était de s'opposer, dans le sénat, à la réorganisation des provinces orientales faites par Antoine à Alexandrie. Le refus du sénat ferait naître certainement pour Antoine de grandes difficultés en Orient, qui le détourneraient de la guerre. Mais ne risquerait-on pas ainsi de faire naître une guerre civile et de grands malheurs?

Poussé par le désir de prendre lui-même, en personne, possession au 1er janvier de son second consulat, mais peut-être aussi à cause de ces nouvelles difficultés, Octave était revenu vers la fin de l'an 34 à Rome, en laissant en Dalmatie Statilius Taurus pour y terminer la guerre (1). Il tenait évidemment à examiner la situation avec ses conseillers les plus fidèles, avant de prendre une décision aussi grave. Il serait bien intéressant de connaître par des documents directs les considérations sur lesquelles se basèrent Octave et ses amis pour prendre un parti dans des circonstances si difficiles : mais faute de renseignements, nous sommes réduits à tirer des conjectures de l'examen de la situation où se trouvaient l'Italie et Octave. Le moment était bizarre et confus. Le mouvement qui poussait tant d'esprits, effrayés par la terrible dissolution sociale dont ils étaient témoins, à remonter aux sources historiques de la nation, à revenir aux petits commencements du grand empire, avait encore fait des progrès, depuis qu'Octave à la fin de l'an 36 avait montré, par son revirement politique, qu'il penchait lui-même vers ces idées-là. Ce mouvement devenait maintenant un véritable mouvement conservateur des

(1) Appien, *Ill.*, 27; Dion, XLIX, 38.

classes cultivées et aisées, dans lequel se laissaient peu à peu entraîner les vieux révolutionnaires eux-mêmes. Bien des gens se mettaient à professer ouvertement ces idées; partout on discutait de la vraie et saine morale qui était nécessaire pour guérir le mal; la littérature était pleine de cet esprit; non seulement Virgile entonnait dans le second livre des Géorgiques son grand hymne au paysan laborieux, économe, pieux, austère et modeste, et qui n'emplit pas la république de guerres civiles « afin de boire dans des coupes précieuses ou de se vêtir de pourpre »; mais Horace lui-même abandonnait les bagatelles dont il s'était occupé jusque-là pour aborder de plus grands sujets. S'étant à la fin décidé à publier les diverses satires qu'il s'était jusque-là contenté de lire à quelques amis, il avait, pour la mettre comme introduction à son recueil, écrit la première de ses grandes satires morales, dans laquelle il ne racontait plus de frivolités ni de petites aventures, mais étudiait une douloureuse maladie de la civilisation, qui, en vers ou en prose, avec une solennité mystique ou une ironie légère, a été impitoyablement dénoncée par tant de grands esprits, depuis Jésus jusqu'à Spencer et à Tolstoï : la passion aveugle et déraisonnée des richesses pour elles-mêmes, qui enlève aux hommes jusqu'au moyen d'en jouir et les rend plus esclaves encore que la pauvreté (1). Avec cette superbe introduction, — c'est la première des satires, — le livre avait enfin paru, et Horace n'avait pas eu à se repentir d'avoir triomphé de ses répugnances; car, à peu près à cette époque, et probablement à la suite de la publication du livre, Mécène lui fit don d'une belle propriété dans la Sabine, avec huit esclaves pour la cultiver et

(1) Voy. Horace, *Sat.*, I, I, 41 et suiv.

un bois d'une assez belle étendue (1). Par ce don, Horace devenait un bourgeois aisé, disposant d'une de ces modestes propriétés, dont Varron avait étudié l'exploitation, et sur les revenus desquelles une si grande partie de la classe moyenne désirait pouvoir vivre. Désormais à son aise et indépendant, rassuré par les changements survenus chez Octave, encouragé enfin par la faveur croissante que les idées conservatrices trouvaient auprès du public, il s'était donc mis à écrire le second livre des satires, qui devait être infiniment supérieur au premier, non seulement pour l'art déployé dans la composition, les dialogues, les anecdotes, les descriptions, l'ironie, mais aussi à cause de l'importance des sujets traités. Sans toucher jamais aux scabreuses questions politiques, Horace y illustrait simplement, avec esprit et humour, dans de brillants dialogues, par de petites scènes saisies sur le vif des mœurs contemporaines, à l'aide de paradoxes bizarres, cette morale de modération, de simplicité, de sincérité que Cicéron avait tirée avec tant de solennité des traditions romaines et de la philosophie grecque, que Didymus Aréus enseignait à Octave, au nom de Pythagore, et à laquelle aussi aboutissaient peu à peu, en se ressaisissant, les aspirations conservatrices de tous ceux qui voulaient jouir en paix de ce qu'ils avaient sauvé ou de ce dont ils s'étaient emparés au cours de la révolution. Assurément, il ne fallait plus demander à un homme de cette époque fatiguée l'audace véhémente d'un Lucilius. Horace était prudent; il parlait des vices d'une façon anonyme; s'il lui arrivait de nommer les gens, il se gardait bien de faire allusion à d'autres que des personnages sans importance. Au lieu d'inquiéter les

(1) HORACE, *Sat.*, II, VII, 118; *Ep.* I, XIV, 1 : *Vilice silvarum*...

puissants, il préférait mettre en scène un petit propriétaire de Venouse, nommé Ofellus, qui avait été dépouillé comme lui en l'an 41, et qui s'était résigné à devenir le *colonus* ou métayer de celui qui l'avait dépouillé, et il faisait prononcer par ce personnage autorisé une spirituelle invective contre la richesse. Cette obscure victime des guerres civiles condamne les vaines et stériles dépenses qu'entraîne le luxe et qui dans toutes les sociétés civilisées rendent tant de gens esclaves de l'or; il vante au contraire la simplicité et la sobriété, comme le moyen de conserver au corps la santé et d'éviter ces catarrhes gastriques qui faisaient si peur à Horace, et qui gâtent pour tant de gens dans les civilisations trop raffinées la santé et la joie de vivre; enfin il flétrit, comme ils le méritent, les riches qui ne dépensent rien pour la patrie. Après Ofellus Horace nous montre un marchand d'antiquités, un certain Damasippe, qui a fait faillite et qui a été empêché de se jeter dans le Tibre par Stertinius, un de ces étranges philosophes de carrefour, dont Rome était pleine alors. Damasippe expose la doctrine de son grand philosophe en haillons, qui n'est qu'une exagération bizarre du stoïcisme. Tout le monde est fou sur cette terre; les hommes cupides sont fous, les avares sont fous, et aussi les prodigues, les ambitieux, les amoureux; Horace lui-même est fou. « Moins que toi, en tout cas... », dit le poète pour finir; mais combien de rudes vérités n'a-t-il pas, auparavant, mis dans la bouche de son Damasippe! Puis nous entendons Catius faire sur un ton solennel, et comme s'il s'agissait de la plus grave question, une longue dissertation sur l'art de préparer et de servir les mets, ridiculisant la gourmandise grossière qui s'était répandue pendant les bouleversements de la révolution, dans la ville pleine de rotu-

riers enrichis. Le bon maître nous avertit entre autres choses qu'il n'est pas nécessaire de donner des repas somptueux, mais qu'il convient de veiller à ce que les assiettes soient bien propres et les salles bien balayées. Une autre satire attaque l'avidité de l'argent « sans lequel la naissance, la vertu, l'honneur ne valent pas un fétu de paille » et sous un de ses aspects les plus hideux : la chasse aux testaments. La petite villa que Mécène lui a donnée inspire enfin au poète de très sages considérations sur la tranquillité de la vie des champs, lui fait détester les cités pestilentielles et lui rappelle la fable du rat de ville et du rat des champs. Timide, sachant se contenter de peu, d'une santé délicate, dépourvu d'ambitions, cette manière de comprendre la vie était bien celle qui convenait à son tempérament.

Ce second livre des satires d'Horace est, lui aussi, une preuve de la diffusion croissante des idées politiques et morales de Cicéron et de Varron, du grand revirement des esprits qui, bien que lentement, s'accentuait à mesure que la puissance des triumvirs s'affaiblissait et que, les plus gros appétits étant satisfaits, l'ardeur révolutionnaire se refroidissait. Les bandes de pillards qui, en l'an 44, étaient arrivées de toute part s'abattre sur l'Italie, la noblesse, les chevaliers, les classes moyennes, saccageant tout, avaient disparu; ceux qui n'avaient pas péri s'étaient repus; les vétérans de César vivaient maintenant en Italie comme des rentiers à l'aise; il se formait dans ces bandes une classe de parvenus que la révolution avait rassasiés et qui, ne redoutant plus une restauration conservatrice des vieilles forces sociales, commençaient à devenir eux-mêmes conservateurs, à désirer que l'ordre fût rétabli, à se désintéresser du triumvirat, à se laisser entraîner volontiers dans ce mouvement des esprits

vers les mœurs et les institutions du passé. En somme, la révolution victorieuse s'apaisait ; on oubliait petit à petit les haines, les rancunes, les regrets de l'épouvantable crise à peine terminée, à la grande joie d'Octave qui inclinait depuis longtemps à encourager ce mouvement, parce qu'il avait plus de choses à faire oublier que les autres chefs de la révolution. En effet, si, depuis la réforme de l'an 35, il n'était plus aussi détesté qu'autrefois, les souvenirs du passé étaient encore trop vivants et il restait autour de lui trop de rancunes et trop de défiance! Virgile, par exemple, qui le connaissait depuis quelque temps déjà, parlait de lui en différents endroits des Géorgiques et en faisant de lui de grands éloges ; mais Horace observait encore une grande réserve vis-à-vis du vainqueur de Philippes, malgré son amitié pour Mécène, et bien qu'Octave l'eût peut-être encouragé à continuer la propagande morale entreprise par lui dans ses satires. Les donations d'Alexandrie, les méfiances bien légitimes que l'étrange politique orientale d'Antoine excitait en lui et dans son entourage, décidèrent Octave à se mettre résolument à la tête de ce mouvement traditionaliste et nationaliste au lieu de l'encourager avec discrétion ; à s'en servir comme une défense contre les intrigues d'Antoine, et à se poser ouvertement en champion de la cause et de la tradition nationales, en s'opposant à l'approbation des donations qui avaient été faites à Alexandrie. Cette détermination semble avoir été très audacieuse, à nous qui savons quelles en furent les conséquences ; mais il n'est pas impossible qu'Octave et ses amis se flattassent encore à ce moment de pouvoir par ce moyen acquérir de la popularité sans trop de peine et sans grand danger. L'Italie et le monde romain tout entier étaient épuisés ; Antoine n'allait

pas provoquer à la légère une guerre qui l'obligerait à tout le moins à renoncer à la conquête de la Perse : il aimerait mieux renoncer à son grand projet qui, d'ailleurs, présentait bien des dangers, et rester d'accord avec son collègue. En tout cas l'opinion publique était si contraire aux donations d'Alexandrie, qu'Octave, qui désirait tant faire oublier son passé et devenir populaire, ne pouvait laisser échapper cette occasion unique de faire à la fin, après tant d'actions vilaines, un beau geste. Ce qui se passa à la séance du 1er janvier le prouve. Domitius et Sossius avaient si bien deviné l'intention d'Octave, ils s'étaient si exactement rendu compte de l'état de l'opinion publique, qu'ils avaient décidé de ne communiquer au sénat ni le compte rendu, ni la demande d'Antoine. Ainsi ils enlevaient à Octave l'occasion de se poser en défenseur de la cause nationale, et gagnaient du temps, pour permettre à Antoine de réparer son erreur. Mais Octave, qui n'eût voulu pour rien au monde manquer son geste si longtemps médité, pria les agents d'Antoine de lire les lettres de son collègue à la séance du 1er janvier de l'an 33. Ceux-ci naturellement s'y refusèrent; Octave insista; et alors ils consentirent simplement à lire la relation de la guerre d'Arménie (1). La fin de l'année approchait. N'espérant plus arriver à faire lire toutes les lettres d'Antoine et sa demande, Octave prit un parti expéditif : le 1er janvier de l'an 33, présidant le sénat comme nouveau consul, il fit un discours *de summa republica*, dans lequel il raconta lui-même les donations qui avaient été faites à Alexandrie, en les [illegible]nt d'une façon sévère (2).

[illegible], XLIX, 41.

[illegible], *Ant.*, 55; Cfr. KROMAYER, dans *Hermes*. XXXIII,

Ainsi Octave, pour gagner un peu de popularité, se déclarait l'adversaire de la politique orientale d'Antoine. Mais personne ne prévoyait encore les terribles effets qui résulteraient de cette opposition. Octave, au fond, avait voulu simplement sonder l'opinion publique. Tout le monde, après cette séance, revint à ses préoccupations habituelles, comme s'il s'agissait d'un incident ordinaire de politique. Peu de temps après, Octave abdiqua le consulat pour le céder à un ami et retourna en Dalmatie (1); et Agrippa, qui cette année-là devait être édile, s'occupa seulement toute l'année de donner du travail aux artisans de Rome, si négligés par le gouvernement depuis la mort de Clodius et celle de César. Il embaucha, en les payant de son argent, un grand nombre d'ouvriers, pour réparer la voirie, restaurer les édifices publics les plus délabrés, nettoyer les égouts, relever l'aqueduc d'Acqua Marcia, dont on ne pouvait pour ainsi dire plus se servir (2); il entreprit, et toujours à ses frais, la continuation des *saepta Julia*, que César avait commencés pendant la guerre des Gaules (3); il distribua aux pauvres de l'huile et du sel (4); il conçut et commença à exécuter un projet encore plus vaste. Le petit peuple de Rome avait appris à aimer les bains, non pas les simples bains froids que l'on allait autrefois prendre dans le Tibre, pour la santé et la propreté, mais les bains d'agrément, tièdes ou chauds, suivis de frictions à l'huile. Comme on n'avait pas toujours chez soi de salle de bain, des

(1) Appien, *Ill.*, 28.
(2) Dion, XLIX, 43.
(3) Dion, LIII, 23 dit qu'Agrippa les termina et les inaugura en l'an 26 avant J.-C. Il me paraît donc vraisemblable de supposer qu'il fit reprendre ce travail à cette époque-là.
(4) Dion, XLIX, 43.

spéculateurs privés avaient ouvert de médiocres établissements, souvent malpropres, où on était servi par des esclaves : il y en avait à la portée de toutes les bourses, et on pouvait même n'y dépenser qu'un quadrans (1). Agrippa voulut que cette année-là les pauvres pussent aller se laver à ses frais dans les bains tenus par des particuliers (2); et il eut l'idée de construire dans la partie la plus basse du Champ de Mars, dans le marais Capréa, qu'il combla probablement, faisant ainsi l'économie de l'argent qu'il aurait fallu pour acheter le terrain, un élégant *sudatorium* ou bain de vapeur, ce que les anciens appelaient un *laconicum*, dans lequel un grand nombre de modestes plébéiens pourraient se baigner (3); à cet établissement serait joint le grand sanctuaire, le *Pantheum*, qui devait être, non pas le temple de tous les dieux, comme on l'a cru souvent, en interprétant mal son appellation qui signifie seulement « très divin (4) », mais probablement un temple de Mars et de Vénus, les divinités tutélaires de la famille Julia (5). Agrippa s'appliqua en outre à donner plus d'entrain aux jeux publics, devenus mesquins depuis trop longtemps; et dès les premiers qu'il donna, il paya tous les barbiers de Rome, pour qu'ils fissent la barbe gratis aux pauvres (6). La misère à Rome était en effet si grande que cette petite dépense

(1) Horace, *Sat.*, I, III, 137 : *quadrante lavatum... ibis.*

(2) Dion, XLIX, 43.

(3) Voy. Lanciani dans *Notizie degli Scavi*, 1881, p. 276 et suiv. Il me paraît vraisemblable de supposer que toutes les constructions que Dion, LIII, 27, dit avoir été inaugurées en l'an 25 av. J.-C. furent commencées à ce moment-là. On a ainsi un espace de temps suffisant pour le travail.

(4) L'adjectif *pantheus* est souvent attribué à un dieu. Voy. *C. I. L.*, III, 1139; VI, 695.

(5) Dion, LIII, 27.

(6) *Id.*, LXIX, 43.

semblait onéreuse à bien des gens; et les barbiers, qui étaient nombreux alors à Rome, comme ils le sont aujourd'hui à Naples et à Londres, ne gagnaient pas grand'chose ; en sorte qu'Agrippa rendait service à la fois aux barbiers et à leurs clients.

Au printemps de l'an 33, tandis qu'Octave se hâtait de conclure la paix avec les populations de la Dalmatie (1), Antoine donnait des ordres pour réunir de nouveau en Arménie, en les faisant venir des différentes parties de l'Orient, seize légions et peut-être davantage (il en avait laissé là quelques-unes l'année précédente); et il partit lui-même de bonne heure d'Alexandrie pour l'Arménie, où il voulait conclure définitivement l'alliance avec le roi de Médie. Il était si loin de supposer que des difficultés naîtraient en Italie au sujet de l'approbation des donations faites à Alexandrie, qu'il s'occupait sans inquiétude de la campagne de Perse. Il fut donc très surpris quand, au cours de son voyage, et probablement au mois de mars, il fut informé du discours qu'Octave avait prononcé à Rome. Pour quelles raisons son collègue, qui semblait naguère désireux de vivre en bon accord avec lui, s'opposait-il maintenant à l'approbation de ce qu'il avait fait à Alexandrie, au risque de lui faire perdre son prestige de triumvir dans tout l'Orient? La défiance est le sentiment qui prend le plus d'acuité dans le danger : Antoine envoya donc aussitôt à Rome des agents pour surveiller Octave et son monde de plus près que ne le faisaient ses agents ordinaires, et pour répondre au sénat et dans les réunions publiques au discours d'Octave, en réfutant ses accusations. Octave avait pris la Sicile et les provinces de Lépide; il avait avantagé ses vétérans

(1) Appien, *Ill.*, 28.

dans la distribution des terres; il n'avait pas loyalement partagé avec lui les soldats enrôlés en Italie; il lui convenait donc, au lieu d'accuser Antoine, de se montrer plus honnête et de donner à son collègue tout ce qui lui revenait (1). Il écrivit aussi à Octave une lettre, dans laquelle il répondait aux allusions faites à Cléopâtre, en déclarant franchement que Cléopâtre était sa femme, comme si Octavie n'existait pas, mais avec des expressions si obscènes qu'il me serait impossible de traduire le fragment qui est venu jusqu'à nous (2); et c'est regrettable, car on y verrait les deux principaux personnages de l'empire échanger des récriminations sur un ton digne de voyous ou d'étudiants ivres. La décence était une chose complètement inconnue des anciens. Cependant Antoine, ne jugeant pas la difficulté assez grave pour abandonner son expédition contre les Parthes, continua son voyage vers l'Arménie.

A son retour de Dalmatie, en juin ou en juillet probablement, Octave reçut à Rome la lettre d'Antoine, et sut qu'il avait envoyé des agents pour le surveiller, pour ourdir des intrigues et pour répondre à ses accusations. La réplique d'Antoine était habile et sa justesse ne pouvait pas ne pas être sentie par le public impartial, qui, s'il n'approuvait pas ce qu'Antoine avait fait à Alexandrie, n'était pas cependant saisi de cette indignation qui aurait fait tant de plaisir aux adversaires d'Antoine (1). Le coup de sonde jeté par Octave dans l'opinion publique n'avait pas rapporté autant qu'il l'espérait. Le monde politique se montrait même encore plus réservé et plus circonspect

(1) Dion, L, 2. Plutarque, *Ant.*, 55.
(2) Suétone, *Aug.*, 69 : *Quid te mutavit*... En ce qui concerne la date de cette lettre, voy. Kromayer, dans *Hermes*, XXXIII, p. 36.

que le public. En théorie, quand on bavardait sur le forum ou dans de petites réunions, tout le monde témoignait de son admiration pour la république, de son culte pour les glorieuses traditions latines, de son désir d'un retour à une politique vraiment romaine : mais, lorsqu'il s'agissait de traduire ces conversations privées en actes accomplis en plein jour, on ne trouvait plus personne pour affronter la colère d'Antoine. Il était trop puissant; il n'était pas seulement le chef de l'État; il n'avait pas seulement une armée formidable; il disposait aussi d'un trésor considérable, avec lequel il pouvait à chaque instant venir en aide à tel ou tel sénateur dans l'embarras. En sorte que, si la plupart des gens n'approuvaient pas ouvertement Antoine, ils n'encourageaient pas non plus l'opposition que lui faisait Octave. Qu'allait donc faire celui-ci, brouillé maintenant avec Antoine et qui voyait le monde politique si incertain, le public si froid et si peu courageux? La loi qui instituait le triumvirat arrivait à son terme, et cela rendait encore plus graves les difficultés présentes. Renouveler le triumvirat comme en l'an 37, était maintenant chose tout à fait impossible. Le triumvirat était tombé dans un trop grand discrédit et n'avait plus sa raison d'être : les vétérans eux-mêmes, les magistrats et les sénateurs créés pendant les dernières années, les acheteurs de biens confisqués, tous ceux enfin qui devaient leur fortune au triumvirat, se sentant maintenant en sûreté, devenaient les adversaires de ce régime désordonné et illégal qui avait duré trop d'années. D'ailleurs, cette division de l'empire semblait à tout le monde absurde et intolérable. Antoine et Octave pourraient-ils continuer, contre l'opinion publique unanime, un régime si décrié, même s'ils réussissaient à obliger les comices

à renouveler la loi? D'autre part, Octave, bien que fort assagi, ne songeait assurément pas à se retirer dans la vie privée, après avoir rétabli tout simplement les vieilles institutions républicaines; et même s'il l'eût voulu, ses principaux amis ne le lui auraient certainement pas permis. Octave, en effet, n'avait pas le terrible prestige de Sylla pour pouvoir s'accorder du repos, sans compromettre tous les intérêts si considérables qui s'étaient groupés autour de lui et la coterie politique dont il était le chef. La situation était devenue très compliquée et très obscure; et pour en sortir il fallait s'entendre avec Antoine qui se montrait courroucé et émettait des prétentions absurdes. Pour l'obliger à changer de politique, il n'y avait pas d'autre moyen que d'opposer à ses accusations d'autres accusations, à ses demandes d'autres demandes. C'est ainsi qu'Octave, — c'est la loi éternelle de toutes les luttes, — obligé d'entrer plus avant dans la mêlée, commença à diriger ses invectives et ses accusations, non pas sur Antoine lui-même, qui était trop respecté et trop puissant, mais sur Cléopâtre qui était odieuse aux Romains pour tant de raisons. Aux récriminations d'Antoine, il répondit lui-même, et fit aussi répondre ses amis par des discours au sénat et dans les réunions publiques; il lui reprocha de vivre avec Cléopâtre, de considérer comme ses fils les bâtards qu'il avait eus d'elle, d'avoir fait à la reine des donations considérables aux dépens de Rome, d'avoir reconnu comme fils de César, Césarion; il lui conseilla de donner à ses vétérans les terres conquises en Arménie et en Perse; il blâma la perfidie à laquelle il avait eu recours contre le roi d'Arménie; il se déclara prêt à partager avec Antoine les provinces de Lépide quand il lui aurait donné sa part de l'Arménie et de l'Éygpte. C'était la provocation la plus

violente : en parlant ainsi, en effet, Octave semblait déclarer que l'Egypte devait être déjà considérée comme une province romaine.

Les choses se gâtaient, et on commençait à s'inquiéter à Rome. Trop souvent déjà, de petites et misérables discordes avaient fait naître des guerres civiles meurtrières. Mais on devait encore être bien plus troublé à la cour d'Alexandrie. Cléopâtre voyait se former à Rome, autour d'Octave, un parti qui s'opposait à la reconstitution du royaume d'Égypte; et qui, selon toute probabilité, provoquerait tôt ou tard une guerre sur cette question (1). Cléopâtre fit-elle connaître par des messagers ses craintes à Antoine, et agit-elle, même à distance, sur son esprit? Ou bien Antoine, tandis qu'il se dirigeait sur l'Arménie, se dit-il lui-même que cette opposition, comme auparavant les pourparlers de Tarente, avait pour but d'entraver son entreprise contre la Perse, et que par conséquent, il était utile de régler avant la guerre, et cette fois d'une façon définitive, les affaires d'Italie, en réduisant à néant l'opposition que l'on faisait à sa politique orientale? L'une et l'autre supposition sont vraisemblables. Toujours est-il que pendant l'été de l'an 33, tandis qu'il s'approchait avec une partie de son armée de l'Araxe, pour y rencontrer le roi de Médie, Antoine modifia tout à coup ses projets et résolut d'employer l'année suivante, non plus à faire la conquête de la Perse, mais à se débarrasser de son rival. Il se contenterait pour le moment d'offrir au roi

(1) Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, vol. II, p. 285 : « Elle (Cléopâtre) sentait approcher le jour de la lutte inévitable, le jour où Rome lui demanderait compte, à elle, la magicienne responsable, des entreprises tentées contre l'honneur de la grande République et l'intégrité de son empire. »

de Médie un contingent de soldats romains, pour l'aider dans la guerre contre le roi de Perse, et lui demanderait en échange de lui prêter de la cavalerie. Il enverrait une grosse armée et une flotte nombreuse en Asie Mineure, à Ephèse, et au moment où les pouvoirs des triumvirs allaient expirer, il referait la manœuvre qui avait si bien réussi à César en l'an 50 : il ferait au sénat la proposition de renoncer au commandement, si Octave, lui aussi, y renonçait. De deux choses l'une : ou Octave consentirait, et alors Antoine, mettant à profit le temps nécessaire pour lui transmettre la décision, se ferait, probablement avec le prétexte de la guerre contre la Perse, prolonger son commandement alors qu'Octave aurait déjà déposé le sien; ou Octave ne consentirait pas, et alors il pourrait commencer la guerre en se donnant comme le défenseur de la liberté foulée aux pieds par son collègue, et comme le destructeur de la tyrannie d'Octave (1). La

(1) Dion, XLIX, 41. — Nous sommes si mal renseignés sur cette lutte décisive, qui devait clore l'époque des grandes guerres civiles, qu'il nous faut continuellement recourir à des hypothèses, pour expliquer un peu clairement la conduite des différents personnages. Il me semble toutefois impossible d'expliquer la politique d'Antoine, sans admettre qu'il voulait profiter de la fin légale du triumvirat, pour se débarrasser de son collègue, comme Octave s'était débarrassé de Lépide, et rester seul au pouvoir. La proposition qu'il renouvela plusieurs fois de déposer le triumvirat avec Octave, tendait évidemment à rendre impossible à celui-ci une campagne pour la prolongation du pouvoir triumviral. Comment aurait-il osé proposer une prolongation déjà si impopulaire, quand Antoine lui-même se déclarait contraire? Mais comme il est peu probable qu'Antoine voulût rentrer dans la vie privée, il est évident qu'il devait avoir préparé quelque coup, pour se faire redonner au moins le proconsulat de l'Orient et le commandement de l'armée après qu'il aurait déposé avec Octave le triumvirat. Il aurait ainsi conservé sa haute situation en Orient et aurait pu continuer sa politique compliquée; Octave, au contraire, n'aurait pu

présence d'une grande armée à Ephèse donnerait plus de force aux arguments diplomatiques. Plus fortuné en cela que César, il pouvait, pour cette intrigue, compter sur les deux consuls de l'an 33, Domitius Ahénobarbus et Sossius. Il leur fit croire qu'il voulait abolir le triumvirat et rétablir la constitution républicaine; et par ce moyen il leur persuada de proposer, dès qu'ils prendraient, au commencement de l'an 32, le gouvernement de la république, comme magistrats suprêmes, de nommer aussitôt les successeurs d'Octave au commandement des armées, si Octave, comme il était probable, continuait, en sortant de Rome, à exercer ce commandement, en qualité de proconsul. En même temps, il envoya à Cléopâtre l'ordre de préparer du matériel de guerre et de l'argent.

Quand il se rencontra avec le roi de Médie, Antoine lui fit donc de nouvelles propositions. Le roi les accepta, mais non sans débattre habilement les conditions du traité, et se faire donner aussi une partie de l'Arménie (1). Pressé par les affaires d'Italie, Antoine céda, et en même temps, pour gagner tout à fait les faveurs de Polémon, il lui donna la petite Arménie (2). Puis, en août ou en septembre, il écrivit à Cléopâtre, pour lui demander de venir à Ephèse, et il partit lui-même pour cette ville, vers laquelle se dirigeait

reconquérir le pouvoir qu'en sortant de la légalité. Antoine devait se dire qu'Octave ne l'oserait pas; car tout son plan reposait sur cette supposition. Comme le coup échoua, nous ne savons pas quels plans avaient été préparés par Antoine, pour se faire prolonger son pouvoir, après avoir déposé le triumvirat. Il semble y avoir une vague allusion à tout cela dans ces lignes de Dion : οὐχ ὅτι τι πράξειν αὐτῶν ἔμελλεν, ἀλλ' ὅπως ταῖς παρ' αὐτοῦ ἐλπίσι τὸν Καίσαρα ἤτοι ἀναγκάσωσιν, ἅτε καὶ παρόντα, τῶν ὅπλων προαποστῆναι, ἢ καὶ ἀπειθήσαντα μισήσωσι.

(1) Dion, XLIX, 44.

(2) *Id.*, XLIX, 33 et 44.

déjà une partie de l'armée. La distance était de 1,500 milles (1). En Italie cependant, Octave s'efforçait de gagner à lui l'opinion publique, de flatter le mouvement nationaliste et traditionaliste par tous les moyens, même les plus insignifiants. Au moment même où l'on se reprenait à admirer si fort les vieilles choses de Rome, il arriva justement qu'un des plus anciens temples de la ville, celui de Jupiter Férétrien, que l'on disait avoir été élevé par Romulus et qui était plein des vieux trophées des premières guerres, s'écroula, comme pour montrer quel soin on avait des monuments qui rappelaient les petits débuts du grand empire. Tous les archéologues et les patriotes en furent désolés; Atticus, le grand amateur d'archéologie, écrivit à Octave pour l'engager à relever le temple; et Octave se hâta d'accéder à ce désir, heureux de montrer encore une fois sa fervente piété pour les grands monuments du passé (2). Agrippa, de son côté, s'occupait des vivants et continuait à semer l'argent dans le peuple et à l'amuser. Il avait, en septembre, joint aux courses des *Ludi romani*, une sorte de loterie, en faisant jeter dans le public des tessères sur lesquelles était écrit le nom d'un objet auquel avait droit celui qui attrapait la tessère (3). Il fit mettre aussi, au milieu du cirque, des tables chargées de dons qui devaient être saccagées par le peuple après le spectacle. On imagine le furieux assaut auquel cela donnait lieu, la mêlée frénétique, les coups de poing, les coups de pied, les coups de dent. Mais le moyen le plus sûr et le plus rapide de dominer les masses a toujours été de les

(1) Kromayer, dans *Hermes*, XXXIII, p. 52.
(2) Cornelius Nepos, *Att.*, 20; Tite-Live, IV, 20.
(3) Dion, XLIX, 43 : l'importance des *Ludi romani* nous fait conjecturer que ces fêtes eurent lieu pendant ces jeux-là.

corrompre. On continuait en même temps à irriter le public contre Cléopâtre; on commençait à lui attribuer l'intention de conquérir l'Italie et de régner sur Rome; on inventait et on répandait les plus étranges anecdotes sur sa vie, sur ses mœurs, sur ses prodigalités, comme la fameuse histoire de la perle de dix millions de sesterces avalée par la reine; on s'efforçait de présenter au public la lutte engagée comme une défense contre les dangereuses ambitions de Cléopâtre, qui cependant n'avait aucun des audacieux projets que ses ennemis lui attribuaient à Rome. De son côté Cléopâtre, si elle ne voulait pas trôner au Capitole, n'ignorait pas ce qui se passait en Italie; elle surveillait les agissements d'Octave, et voyant que son parti, pour conserver le pouvoir, cherchait à exciter l'Italie contre elle et son royaume, elle s'efforçait, avec son énergie ordinaire, de défendre la puissance égyptienne, qu'elle venait de reconstituer. Elle faisait recueillir, dans tout son royaume, du blé, des vêtements, des métaux et tout ce qui était nécessaire pour la guerre; elle prenait dans le trésor des Lagides, 20,000 talents, c'est-à-dire environ cent millions; elle réunissait la flotte égyptienne composée d'environ deux cents vaisseaux, et avec tout cela, elle faisait voile vers Ephèse à la rencontre d'Antoine (1); elle se proposait enfin résolument de se mettre aux côtés d'Antoine, et de l'accompagner à la guerre qui devait décider du sort du nouvel empire égyptien; et c'était à la fois pour aider Antoine à triompher et pour empêcher les deux triumvirs de se mettre d'accord, en sacrifiant son royaume.

(1) OROSE, VI, XIX, 4, nous dit que ce fut Antoine qui invita Cléopâtre. Dans PLUTARQUE, *Ant.*, 56, on ne voit pas bien si ce fut la reine qui se décida elle-même à aller à Ephèse, ou si elle s'y rendit sur l'invitation d'Antoine.

Vers la fin de l'an 33, Cléopâtre partait donc d'Égypte, pour aller à la rencontre d'Antoine (1); celui-ci approchait d'Éphèse, où il concentrait sa flotte et ordonnait aux princes de l'Orient d'envoyer pendant l'hiver des soldats et des vaisseaux; Octave à Rome observait les événements, indécis comme toujours. La fin du triumvirat approchait : qu'allait-il se passer? Vers la fin de l'année, survint la lettre dans laquelle Antoine déclarait qu'il allait remettre ses pouvoirs entre les mains du peuple et du sénat, si Octave voulait en faire autant (2). Cette feinte dut faire sourire les gens experts en manœuvres politiques; mais le public naïf ne put manquer d'en être très ému; il crut qu'Antoine était sincère, et se remit à l'admirer, persuadé que les accusations que l'on avait lancées contre lui, ces derniers temps, étaient des calomnies inventées par ses ennemis. Au fond, comme on avait toujours eu plus de respect pour Antoine que pour Octave, c'est eu lui que l'on avait le plus de confiance, et l'on aurait

(1) M. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, II, p. 286, fait aller Antoine jusqu'à Alexandrie pour y prendre Cléopâtre. « Les textes, dit-il, semés d'anachronismes, ou du moins d'anticipations et de retours en arrière, ne nous permettent pas de préciser l'itinéraire suivi par Antoine au retour de la seconde campagne d'Arménie. Cette campagne purement diplomatique avait dû être courte, et Antoine, qui avait laissé le commandement de l'armée à son légat P. Canidius Crassus, avec ordre de l'acheminer vers la mer Égée, eut tout le temps d'aller conduire le jeune Iotape à Alexandrie. Si, comme paraissent le croire la plupart des historiens, Antoine s'était rendu directement à Ephèse qu'il avait assignée comme rendez-vous à ses troupes de terre et à sa flotte, il y eût conduit lui-même son armée, qu'il n'avait aucun intérêt à devancer, puisqu'il lui fallait avertir et attendre Cléopâtre. » Ces arguments ont évidemment beaucoup de poids et de valeur, bien qu'ils ne me semblent pas encore suffisants pour arriver à une conclusion définitive. Ce détail d'ailleurs n'est pas très important.

(2) Dion, LXIX, 41.

préféré que ce fût lui, et non son collègue, qui se chargeât de rétablir en Italie la constitution, l'ordre, la paix, cet état tranquille et paisible que tout le monde désirait. C'est ainsi qu'à la fin de l'année, pour conserver, comme proconsul intérimaire, le commandement des armées, Octave dut avoir recours au même expédient qu'en l'an 37 : il sortit de Rome le soir du 31 décembre (1). Le triumvirat était fini, bien fini, cette fois ; aucune proposition de le renouveler n'avait été émise ; Octave et Antoine s'étaient rendu compte des désirs de la nation; la république allait être rétablie ! La joie populaire était grande. Le jour suivant, en effet, le 1er janvier de l'an 32, le sénat se réunit sous la présidence des consuls qui étaient redevenus les premiers magistrats de la République ; et Caïus Sossius mit aussitôt à exécution le projet concerté avec Antoine. Il rappela les déclarations qu'Antoine avait faites, au sujet de son retour à la vie privée, et il conclut, nous rapporte Dion, par une proposition dirigée contre Octave, et qui probablement consistait à l'inviter à se démettre et à nommer à sa place de nouveaux généraux pour le commandement de l'armée (2). Les historiens ne nous disent pas ce que les sénateurs pensèrent de cette proposition; mais il est probable que la plupart

(1) En ce qui concerne cet épisode, j'accepte entièrement les explications données par Kromayer, *Die rechtliche Begründung des Principats*, Marbourg, 1888, p. 13 suiv.

(2) Dion, L, 2 : Κἀν παραχρῆμα ἐπ' αὐτῷ (Octave) τι ἐχρημάτισεν. Nous ne pouvons faire que des suppositions sur cette mystérieuse proposition. Mais on ne voit pas quelle autre proposition aurait pu être faite à ce moment contre Octave, si ce n'est de nommer le successeur dans le commandement militaire, qu'il détenait encore par *interim*. Octave n'était plus triumvir. M. Bouché-Leclercq semble être du même avis, quand il écrit que « C. Sossius proposait à l'assemblée d'inviter César à se démettre. » (*Histoire des Lagides*, II, p. 285.)

d'entre eux en furent épouvantés. Ne revenait-on pas au temps de César et de Pompée où, avant de dégainer les épées, on s'était fait de part et d'autre tant de feintes analogues, en proposant de se retirer dans la vie privée, mais tous les deux à la fois, ou ni l'un ni l'autre? Et pour compléter l'analogie, voilà que, comme il était arrivé si souvent à cette époque-là, un tribun du peuple, ami d'Octave, se lève, retrouve tout à coup la voix de la puissance tribunitienne, qui était muette depuis dix ans, et met son veto (1). La république était véritablement rétablie, puisque l'on voyait tout de suite recommencer ce bel obstructionnisme dont les partis se servaient jadis pour paralyser leur action. Ainsi dans la première séance du sénat tenue après la fin du triumvirat, on ne conclut rien. Mais cela ne devait guère durer. Trop de graves intérêts étaient en jeu dans cette querelle; Octave ne tarda pas à s'apercevoir qu'en continuant ainsi, il se serait égaré dans un fourré inextricable de manœuvres parlementaires, sans aboutir à rien; il craignit que, s'il n'effrayait pas ses adversaires par une action énergique, ceux-ci reprissent assez de courage, pour lui enlever le commandement, ébranlant par cette mesure la fidélité des soldats, qui avaient peur, non pas de Domitius ou de Sossius, mais d'Antoine; et il se décida à faire un coup d'État. Quelques jours après il rentra à Rome, à la tête d'une petite troupe de soldats; avec ceux-ci et avec une bande d'amis, armés de poignards cachés sous leurs toges, il entra au sénat et il prononça un discours, où il reprit, mais sur un ton modéré, ses doléances contre Antoine, et où il blâma ce qu'avait fait Sossius. Ni Sossius, ni per-

(1) Dion, L, 2.

sonne, n'osa lui répondre et alors il fixa une séance, probablement pour le 15, à laquelle il promit de démontrer, documents à la main, ses accusations contre Antoine (1).

Obligé de renoncer pour un instant à la modération dont il avait fait preuve depuis trois ans, Octave avait cherché à accomplir son coup d'État avec le moins de violence possible. Et pourtant cet acte fut mal jugé par le public défiant qui, croyant à la sincérité des déclarations d'Antoine, considérait ce coup d'État comme une nouvelle illégalité destinée à prolonger la tyrannie des triumvirs (2). On n'avait pas tout à fait oublié le passé d'Octave, et on se demandait si, après une courte résipiscence, Octave n'allait pas revenir à sa politique de cruauté et de violence. Tout le monde eut donc peur, même les deux consuls, qui ne s'attendaient sans doute pas à ce coup de force; Antoine était trop loin; que pouvaient-ils faire, eux, consuls sans puissance militaire, contre un homme qui commandait à toutes les armées qui se trouvaient alors en Italie? Ne sachant quel autre parti prendre, ne voulant pas reparaître au sénat pour y rester muets comme ils l'avaient fait à la dernière séance, tous les deux, avant le 15, partirent secrètement de Rome, avec l'intention d'aller trouver Antoine (3). La fuite des consuls, nouveau signe de prochains cataclysmes politiques, émut encore davantage le public déjà inquiet; de nombreux sénateurs qui étaient, ou se croyaient suspects à Octave, partirent pour rejoindre

(1) Dion, L, 2. Voy. Kromayer, *Die rechtliche Begründung des Principats*, 14 et suiv.

(2) Nous en avons la preuve dans la panique qui se produisit dans le monde politique, et que nous raconte Dion, L, 2.

(3) Dion, L, 2.

Antoine; Horace osa pour la première fois faire des vers politiques, et il exprima, dans des ïambes vigoureux, l'opinion des gens impartiaux, en traitant de criminels les hommes des deux partis :

Quo, quo scelesti ruitis? (1)

Il fallait que l'autorité des triumvirs fût bien affaiblie, pour qu'un petit écrivain, qui devait sa situation à la protection de Mécène, osât juger avec tant d'impartialité le chef de son protecteur. Et en effet, Octave, très préoccupé par la mauvaise impression faite par son coup d'État et par la fuite de tant de personnages éminents, sentant l'impopularité et la méfiance renaître autour de lui, comprit que les mesures de rigueur auraient encore plus exaspéré l'Italie, à qui il aurait bientôt fallu demander encore des hommes et de l'argent; et, ne se sentant pas la force de sévir, il eut l'heureuse idée de déclarer qu'il laisserait partir sans les tourmenter tous ceux qui voudraient se rendre auprès d'Antoine (2). Ces déclarations tranquillisèrent un peu les esprits. Il partit toutefois environ quatre cents sénateurs. Il en resta de sept à huit cents.

Antoine, cependant, était arrivé à Éphèse, où peu à peu se concentraient de tous les points de l'Orient et

(1) Horace, *Épod.*, VII, 1. Cette poésie a certainement été écrite au commencement de la guerre d'Actium et non au sujet de la guerre de Pérouse. En effet, les vers 3 et 4 contiennent une allusion évidente à la guerre contre Sextus. En outre, il est psychologiquement invraisemblable qu'en l'an 41, Horace, qui était alors un propriétaire dépouillé et qui revenait de Philippes, ait traité de *scélérats* les partisans de Lucius Antonius qui combattaient pour lui rendre ses terres, et ait osé invectiver de cette façon les hommes puissants et arrogants de cette époque. En l'an 32, au contraire, la situation était bien changée.

(2) Dion, L, 2.

de l'Occident, de l'Illyrie et de la Syrie, de l'Arménie et de la mer Noire, les vaisseaux chargés de blé, d'étoffes, de fer, de bois (1) et les troupes les plus différentes, conduites par les rois, les dynastes, les tétrarques d'Asie et d'Afrique : Bocchus, roi de Mauritanie, Tarcondimotus, dynaste de la Cilicie supérieure, Archélaüs, roi de Cappadoce, Philadelphe, roi de Paphlagonie, Mithridate, roi de Comagène, Sadalas et Rhoeméthalcès, rois de Thrace, Amyntas, roi de Galatie (2). Enfin, avec la flotte égyptienne, avec le trésor de deux mille talents, avec la longue suite de ses serviteurs, arriva aussi Cléopâtre. Dans les petites rues d'Éphèse se mêlaient les soldats des dix-neuf légions romaines, les vigoureux Gaulois d'Asie, les guerriers maures, les soldats de Cappadoce et de Paphlagonie, les marins égyptiens : partout, dans les carrefours, résonnaient les langages les plus divers; de tous les points de l'Orient accouraient non seulement les hommes d'armes, mais les artisans du plaisir, les hétaïres, les batteleurs, les joueurs de cithares, les comédiens, les danseuses, les mimes, pour amuser les soldats et leurs souverains; l'antique ville asiatique n'avait jamais hébergé dans ses palais majestueux et dans les édifices publics autant de grands personnages. Et tous les jours c'étaient, dans la ville, des fêtes, des banquets, des processions, des spectacles, où tous ces rois rivalisaient de splendeur et de faste, autour de Cléopâtre, qui menait l'orgie, étalant plus de magnificence que tous les autres, dominant, véritable reine du luxe, les rois de l'Asie, incitant tout le monde, par son exemple, à se préparer par

(1) Plutarque, *Ant.*, 56.
(2) *Id.*, *ibid.*, 61.

d'éclatants festins à la guerre, comme si elle eût voulu griser cette foule si disparate, pour mieux la pousser à la lutte décisive, à la ruine et à l'abîme (1). Tout le monde romain était dans l'angoisse et la douleur; l'Italie craignait de voir de nouveau couler à flots le sang romain; et pourtant, au milieu d'une anxiété si douloureuse, au moment où le royaume le plus ancien, le plus actif et le plus cultivé de l'Orient, vivait son heure suprême, Éphèse résonnait jour et nuit de chants joyeux; on semblait célébrer d'avance, dans la confusion des armes, des langues, des races, une grande orgie triomphale, comme si la victoire eût déjà été remportée, tandis qu'il fallait encore se battre. Le son des lyres et des flûtes empêchait d'entendre les gémissements de la terre. Sans pitié pour les vaincus, l'histoire a trouvé honteuses et folles ces orgies d'Éphèse à la veille de la grande épreuve. Mais si l'on prête une oreille plus attentive à l'écho lointain de ces fêtes, on y distingue encore, du fond des siècles, rauque et douloureux, un râle d'agonie. La lutte qui allait commencer n'était pas le duel décisif pour la conquête du pouvoir monarchique à Rome, comme l'ont dit tous les historiens, mais la guerre qui devait fonder définitivement ou détruire le nouvel empire égyptien; ce n'était pas la guerre d'Octave contre Antoine, mais la guerre de Cléopâtre contre Rome, la dernière tentative désespérée de la seule dynastie survivante parmi celles que les généraux d'Alexandre avaient fondées, pour recouvrer une puissance que la

(1) Plutarque, *Ant.*, 56, raconte ces fêtes, mais se trompe en disant qu'elles eurent lieu à Samos. Son récit même nous montre, en effet, qu'Antoine et Cléopâtre n'allèrent en Asie qu'après l'arrivée des consuls en Asie, puisque ceux-ci les trouvèrent encore à Éphèse.

force fatale d'expansion de Rome avait ruinée depuis deux siècles. La culture intellectuelle, le mercantilisme, le luxe, les plaisirs, le régime de l'argent avaient tellement usé la force politique et militaire de l'Égypte, qu'après avoir épuisé toutes les ressources les plus compliquées de la diplomatie et de la corruption, cette dynastie en était venue à tenter l'étrange, compliquée et bizarre défense imaginée par cette femme qui, si elle ne pouvait le sauver, allait faire au moins périr le règne des Lagides dans une catastrophe originale, romanesque, retentissante, que les hommes n'ont jamais pu oublier. L'Égypte n'allait pas finir, comme le royaume de Pergame, obscurément, par la simple signature d'un protocole royal. Usant de tous les artifices dont pouvait disposer non seulement une reine d'Égypte, mais une femme, Cléopâtre avait essayé de tirer le plus grand parti pour le bien de son royaume de l'épouvantable désordre politique dans lequel Rome semblait s'effondrer. Elle avait essayé de soustraire à la grande ville d'Italie, un après l'autre, deux de ces puissants condottieri, qui semblaient maintenant avoir entre leurs mains les destinées de la République. Elle avait enfin réussi de cette façon à réunir autour d'elle, pour servir son ambition, trente légions, huit cents vaisseaux, les plus puissants souverains de l'Orient, sous le commandement du chef le plus valeureux et de l'homme le plus célèbre de son temps. Mais elle se préparait à faire une chose encore plus extraordinaire, une chose qui ne s'était jamais vue dans l'histoire du monde : elle voulait accompagner l'armée à la guerre, transportant dans les camps, et au milieu de la soldatesque, l'appareil somptueux de son palais, ses femmes, ses esclaves, ses eunuques, ses tapis, sa vaisselle d'or, ses objets précieux; elle voulait passer et vivre au

milieu des hommes couverts de fer, couchée sous le *turpe conopium*, sous le voile fin qui protégeait sa peau délicate des piqûres des moustiques. Ce n'était pas un caprice féminin, mais une nécessité suprême qui la contraignait à cette audace singulière. Les souverains de l'Orient ne suivaient Antoine que parce qu'il leur inspirait du respect et de la peur, et non parce qu'ils avaient l'ambition de reconstituer la puissance de l'Égypte ; Antoine semblait demeurer ferme dans son dessein de consolider le nouvel ordre de choses établi en Orient, mais il était obligé de faire semblant de défendre la république, pour ne pas s'aliéner un nombre trop considérable de ses amis romains ; ceux-ci se disposaient à lui venir en aide, mais ils s'efforceraient de le retenir, quand le but de la guerre leur deviendrait manifeste. La concorde apparente de l'immense armée cachait les germes de beaucoup de dissentiments et de trahisons. Antoine persisterait-il dans son dessein, malgré toutes les difficultés ? L'absurdité du but que Cléopâtre s'était proposé, en voulant résoudre un grand conflit militaire par un prodigieux effort de ruse, l'étrangeté des moyens trop féminins dont elle s'était servie jusque-là, la menaient de bizarrerie en bizarrerie, jusqu'à s'avancer hardiment au milieu des généraux, à suivre les armées, à siéger dans les conseils de guerre, à discuter les plans de stratégie, pour bien veiller à ce que la guerre ne déviât pas du seul but qui l'intéressait : la défense du nouvel empire égyptien contre Rome.

IX

ACTIUM (1)

La présence de Cléopâtre était une surprise peu agréable pour les sénateurs romains, qui aux mois de mars et d'avril arrivaient à Ephèse, pour y raconter le coup d'État d'Octave. Son attitude de reine, sa prétention de se montrer à chaque instant aux côtés d'Antoine, comme son égale, augmentèrent bientôt chez tous la mauvaise impression du premier moment. Pour quelle raison la reine d'Égypte prenait-elle part, en y apportant son argent et ses conseils, à une guerre qui devait rétablir la république à Rome et abolir le triumvirat? Les accusations lancées par Octave étaient donc moins imaginaires qu'on ne l'avait cru en Italie? Personne, cependant, n'osait faire ouvertement des remontrances à Antoine. Heureusement, parmi tant d'obscurs politiciens accourus d'Italie, il se trouvait un véritable grand seigneur romain, un aristocrate de la vieille roche, Domitius Ahénobarbus, qui, tout en le respectant profondément, se sentait l'égal d'Antoine et qui seul ne se pliait à aucune des lois d'étiquette que Cléopâtre aurait voulu imposer aux Romains eux-mêmes, s'obstinant par exemple à ne jamais l'appeler

(1) Dans l'appendice le lecteur trouvera les raisons pour lesquelles j'ai refait, comme il suit, l'histoire de cette guerre fameuse.

la reine, mais à la nommer par son nom (1). Domitius osa dire à Antoine ouvertement ce que tous les autres pensaient : qu'il fallait renvoyer Cléopâtre en Égypte (2).

Par quelle lutte furieuse d'intrigues Cléopâtre et le parti romain durent alors se disputer Antoine à Éphèse ! Le moment était favorable pour le parti romain. Octave semblait accepter le défi et par son coup d'État il obligeait Antoine, puisque la concentration de l'armée à Ephèse n'avait servi à rien, à renouveler ses menaces; mais les nouvelles menaces ne seraient véritablement efficaces, que si elles démontraient en même temps à l'Italie qu'Antoine voulait faire la guerre, non point seulement pour anéantir un rival, mais pour rétablir la république. Or la présence de Cléopâtre donnait à ses adversaires trop beau jeu pour leurs répliques, leurs insinuations et leurs calomnies. Aussi, appuyé par Dellius, par Plancus, par Titius, par Silanus, par tous les Romains les plus autorisés, Domitius était-il presque arrivé à persuader le triumvir. Mais au dernier moment la reine les joua tous, par une manœuvre très habile : elle donna une très grosse somme d'argent à Publius Canidius, en qui Antoine avait grande confiance, et elle l'amena à plaider sa cause (3). La joie de Domitius et de ses amis fut donc de peu de durée : au moment où ils s'attendaient à voir Cléopâtre partir pour Alexandrie, ils apprirent qu'Antoine avait changé d'avis et que la reine restait. Antoine, qui s'était rendu avec regret aux raisons alléguées par Domitius, s'était facilement laissé convaincre par Canidius qu'il n'était

(1) Velléius, II, 84.
(2) Plutarque, *Ant.*, 56.
(3) Plutarque, *Ant.*, 56. C'est une supposition de ma part que le : καὶ τίνων ἄλλων désigne ces quatre personnages; en effet, las de Cléopâtre, ils quittèrent tous Antoine.

pas juste de renvoyer la reine qui lui fournissait des ressources considérables (1) pour faire la guerre. A partir de ce moment l'hostilité entre Cléopâtre et les amis d'Antoine, qui couvait depuis quelque temps, prit feu et se changea en discorde manifeste; dans la foule des sénateurs venus de Rome, dans cette espèce de sénat qui entourait Antoine, il se forma définitivement un parti égyptien qui voulait la guerre, et un parti romain qui voulait la paix. Les amis les plus éminents d'Antoine, qui étaient venus à Éphèse, s'étaient bien déclarés pour lui, au moment de la rupture, mais ils n'étaient cependant pas les ennemis acharnés d'Octave. Pressés de retourner en Italie pour y jouir tranquillement des belles situations qu'ils avaient acquises, épouvantés, comme tout le monde du reste en Italie, par l'idée qu'une nouvelle guerre civile, après tant d'autres, allait recommencer, ils désiraient voir les deux rivaux se réconcilier encore une fois comme ils avaient fait à Brindes et à Tarente; et ils auraient été bien aises, pour ce qu'il leur en coûtait, de sacrifier à la paix Cléopâtre et ses ambitions. De son côté Cléopâtre, qui n'était nullement disposée à assurer la paix du monde romain à ses frais, ne tarda pas à comprendre qu'il n'y avait qu'un moyen pour rendre cette réconciliation impossible : persuader Antoine, qui s'était déjà décidé à répondre au coup d'État d'Octave, en rapprochant ses menaces et en conduisant son armée en Grèce, de répudier Octavie. Le divorce d'avec Octavie devint bientôt le brandon de la discorde entre le parti romain et le parti de Cléopâtre. La reine pressait Antoine pour qu'il expédiât les lettres de divorce; elle s'appliquait en même temps à mettre la division dans

(1) PLUTARQUE, *Ant.*, 56.

le parti romain, et à convertir à prix d'argent en partisans de ses idées tous ceux qui n'avaient pas assez de fierté pour repousser les grosses sommes qu'elle offrait (1). A son tour, le parti romain prenait Octavie sous sa protection et s'opposait au divorce, qui aurait rendu inévitable la rupture entre les deux beaux-frères. Aux prises avec tant de conseils opposés, Antoine, vers la fin d'avril, se décida à partir avec Cléopâtre et les sénateurs romains pour Samos (2), d'où il comptait faire voile vers la Grèce, en laissant pour le moment une partie de l'armée en Asie : à Athènes, où l'on serait plus près de l'Italie, on déciderait définitivement ce qu'il conviendrait de faire. Hésitant encore entre la paix et la guerre, entre Octavie et Cléopâtre, entre la politique romaine et les intérêts de l'Égypte, Antoine renvoyait à plus tard la décision définitive, de laquelle son sort dépendait.

Assurément la présence de Cléopâtre dans son camp était fâcheuse pour Antoine, mais il avait encore beaucoup d'amis en Italie, et, à la tête de ses légions et des contingents d'Asie, sa puissance paraissait formidable. Sa situation, malgré tout, était beaucoup plus favorable que celle d'Octave, qui avait alors des inquiétudes bien plus graves. Après le départ de Sossius et de Domitius, la république était restée sans consuls. Il y en avait bien deux de désignés pour cette année-là, L. Cornélius et M. Valérius, mais le premier ne devait entrer en charge qu'au 1er juin, et le second au 1er novembre (3). En outre, de nombreux magistrats

(1) En effet, à Athènes, une partie des sénateurs romains étaient partisans de la guerre. DION, L, 3 : βουλή τέ τινα ἐκ τῶν παρόντων ἤθροισε καὶ λεχθέντων ἐφ' ἑκάτερα πολλῶν...

(2) PLUTARQUE, *Ant.*, 56.

(3) *C. I. L.*, I, p. 471.

s'étaient enfuis. Il serait ainsi impossible, ou tout au moins très difficile, d'amener le sénat, si toutefois on pouvait encore donner ce nom à la réunion des sénateurs qui ne s'étaient pas enfuis de Rome, à charger légalement Octave de la guerre contre Antoine. On pouvait même craindre qu'en insistant trop pour faire déclarer la guerre à Antoine, on fît s'enfuir de peur les sénateurs qui étaient restés. Il arriverait donc, si la situation ne changeait pas, qu'Antoine se trouverait à la tête de son armée, avec un titre légal, puisque son successeur n'avait pas encore été nommé, tandis qu'Octave, après son entrée dans Rome, n'avait plus aucun droit de commander ses soldats. Les soldats auraient-ils consenti, dans ces conditions, à porter les armes contre les vainqueurs de Philippes, surtout si l'on manquait de l'argent nécessaire pour effacer les scrupules constitutionnels? Et cet argent, comment l'arracher à l'Italie? S'il instituait arbitrairement de nouveaux impôts, Octave annulerait l'effet des fautes d'Antoine et il raviverait les souvenirs terribles du triumvirat. Enfin Antoine disposait de beaucoup d'argent, et ses agents parcouraient déjà l'Italie pour y corrompre sénateurs et soldats et pour y faire des conversions inattendues (1). La situation semblait sans issue, car il était impossible de respecter la légalité, et dangereux de faire un autre coup d'État, après avoir promis tant de fois de rétablir l'ordre légal des anciennes magistratures. Par bonheur cependant, et à l'inverse de ce qui se passait dans le parti si divisé d'Antoine, Octave possédait maintenant, à défaut de l'or et de la renommée glorieuse de son rival, beaucoup de qualités très utiles pour maintenir la concorde sur un vaisseau

(1) Voy. Dion, L, 7 et 9.

qui devait bientôt affronter une tempête si terrible. Moins violent, moins susceptible et moins soupçonneux qu'autrefois, plus patient, distribuant plus facilement les éloges et les récompenses, plus cordial avec ses amis qu'il traitait sur un pied d'égalité, se rendant plus volontiers aux conseils d'autrui, il inspirait désormais une grande confiance, non seulement à Agrippa et à Mécène, qui lui étaient attachés par des liens que la trahison ne pouvait plus briser, mais aussi à des partisans de date plus récente, tels que Valérius Messala Corvinus, Lucius Arruntius, Statilius Taurus. Ces amis ne manquèrent pas de discuter longuement, pendant ces premiers mois de l'an 32, sur la façon de donner une justification légale quelconque au pouvoir d'Octave, ce qui était la chose la plus urgente; et ils s'entendirent à la fin pour envoyer dans toutes les villes d'Italie des agents chargés d'amener les villes à prêter à Octave, quand on le leur demanderait, le serment que, dans les grands périls publics, le magistrat chargé par le sénat de veiller à la sûreté de la république exigeait des citoyens. Ce serment soumettait tous les citoyens à la discipline militaire, et, par suite, il donnait pleins pouvoirs aux magistrats. En d'autres termes, ils semblent avoir eu l'idée de faire déclarer, comme nous dirions aujourd'hui, l'état de siège par le peuple lui-même : idée étrange, qui est la preuve la plus éloquente de la situation singulière où l'on se trouvait, bizarre subterfuge constitutionnel auquel on n'avait jamais eu recours jusque-là, pour donner à cette nouvelle dictature l'apparence d'avoir été consentie par l'Italie tout entière. Pour réussir, ils durent, pendant les mois de février, de mars et d'avril, y prédisposer les esprits, en envoyant sans cesse des agents et des lettres dans toute l'Italie, en s'appliquant à flatter tous

les intérêts, et à éveiller toutes les passions. Le danger était pressant.

Dans l'entourage d'Antoine, en effet, les choses tournaient mal. Pendant le voyage de Samos à Athènes, malgré les efforts du parti romain, Antoine, dominé de plus en plus par Cléopâtre, s'était presque entièrement décidé à répudier Octavie. Une dernière hésitation, cependant, le retenait encore, car il comprenait trop bien que cette décision déplairait à beaucoup de sénateurs romains. Soit désir de diminuer ces répugnances en flattant leur amour-propre, soit préoccupation de diminuer sa responsabilité en se couvrant, aux yeux de de l'Italie, d'une sorte de délibération du sénat, il finit, quand il fut arrivé à Athènes (1), dans la seconde moitié du mois de mai, par convoquer les sénateurs romains et leur soumettre la question du divorce. La discussion fut longue. Beaucoup d'entre eux, tous ceux qui voulaient la réconciliation d'Antoine et d'Octave, parlèrent contre le divorce qui ne pouvait manquer d'amener la guerre; mais il s'en trouva aussi qui parlèrent en sa faveur (2), tant avaient de puissance Cléopâtre et son or! A la fin, Antoine signa la lettre de répudiation, et envoya à Rome des agents chargés d'intimer l'ordre à Octavie de sortir de sa maison (3); il ordonna en même temps à l'armée, qui était à Éphèse, de s'embarquer et de venir en Grèce. C'était

(1) Dion, L, 3. Dion ne dit pas que le conseil fut tenu à Athènes; notre conjecture tient à ce fait que ce fut à la suite de ce conseil qu'Antoine décida de divorcer d'avec Octavie, et nous savons par Plutarque que cette décision fut prise à Athènes.

(2) Dion, L, 3 : λεχθέντων ἐφ' ἑκάτερα πολλῶν...

(3) Plutarque, *Ant.*, 57; Dion, L, 3. Pour ce qui est de la date du divorce, et du mois Δαίσιος (dont une partie est en mai et l'autre en juin), voy. Eusèbe, éd. Schone, II, p. 140.

la rupture définitive avec Octave, la guerre presque inévitable, l'écrasante défaite du parti romain, l'éclatant triomphe de Cléopâtre, qui aussitôt, non sans intentions, se fit décerner par les citoyens d'Athènes des honneurs semblables à ceux dont Octavie avait déjà été l'objet (1)! Mais l'impression de ces actes d'Antoine sur son entourage romain fut si désastreux, que, pour calmer les esprits, Antoine prononça un grand discours aux soldats, pour leur promettre de rétablir la république deux mois après la victoire finale (2). Encore une fois, il s'obstinait dans sa politique à double face, en se donnant à l'Italie comme le défenseur de la liberté, alors qu'en réalité il se préparait à tirer l'épée pour Cléopâtre et pour sa politique égyptienne. Mais la contradiction était, cette fois, trop visible; certaines gens commençaient à la voir, et deux personnages considérables, Titius et Plancus, qui avaient déjà eu à se plaindre de Cléopâtre, abandonnèrent Antoine après sa décision pour rentrer en Italie (3), s'imaginant peut-être qu'en Italie l'opinion publique s'était retournée contre Antoine. Mais en Italie, bien que la répudiation d'Octavie y eût fait une mauvaise impression (4), l'opinion publique restait encore plongée dans une très grande incertitude et ne ressentait pas cette violente indignation au milieu de laquelle il aurait été plus facile de proposer la *conjuratio*, avec la certitude de réussir. En réalité, le public ne savait

(1) Plutarque, *Ant.*, 57.

(2) Dion, L, 7. On ne voit pas bien dans Dion quand le discours fut prononcé. Je suppose que ce fut à ce moment-là, parce que la guerre apparut alors comme certaine, et qu'Antoine devait sentir le besoin de rassurer ses amis et les soldats au sujet de ses intentions.

(3) Dion, L, 3; Plutarque, *Ant.*, 58.

(4) Plutarque, *Ant.*, 57.

comment juger les deux champions de cette étrange guerre civile qui prétendaient tous les deux combattre pour la liberté et pour le salut de la république. Lequel des deux mentait? Était-ce Antoine, ou Octave, ou tous les deux? Titius et Plancus trouvèrent Octave et son parti dans une grande anxiété. Ils étaient surtout très effrayés de l'ordre qu'Antoine avait envoyé à l'armée et qui faisait supposer qu'il voulait les attaquer immédiatement avant qu'ils eussent achevé leurs préparatifs (1); ils réunissaient à la hâte des soldats et des vivres, équipaient leurs vaisseaux, cherchaient des expédients possibles et impossibles; il semble même que, dans l'idée que la guerre se ferait au nord de la Grèce, dans ce qui est aujourd'hui la péninsule des Balkans, ils avaient imaginé de proposer au roi des Gètes une alliance en lui offrant pour femme Julie, la fille d'Octave, et, s'il faut ajouter foi aux affirmations d'Antoine, en lui demandant pour Octave la main d'une de ses filles (2). Mais ils étaient empêchés dans tout ce qu'ils voulaient faire par l'absence d'un titre légal d'autorité, et ils étaient obligés de se montrer en toutes choses très prudents. On reprit donc, avec une nouvelle vigueur, l'agitation contre Antoine et contre Cléopâtre, pour préparer l'opinion publique à la *conjuratio*, et tendre tous les ressorts du patriotisme romain : on répandit un nombre infini d'anecdotes vraies et fausses, souvent lubriques et obscènes, sur la cour d'Alexandrie, sur Cléopâtre et Antoine, pour scandaliser la partie la moins corrompue de la classe moyenne; on insinua que la reine avait rendu Antoine presque fou, grâce à un philtre qu'elle lui avait fait prendre; surtout l'on déve-

(1) Plutarque, *Ant.*, 58
(2) Suétone, *Aug.*, 63.

loppa la grande fable des ambitions de Cléopâtre qui voulait, disait-on, renverser le Capitole, faire de Rome l'esclave de l'Égypte, et transporter à Alexandrie la métropole du monde romain (1). Calvisius Sabinus affirma même, dans un grand discours, avec beaucoup d'emphase et d'exagération, qu'Antoine avait offert à Cléopâtre la bibliothèque du roi de Pergame, et avait permis aux Éphésiens de l'appeler reine (2) : il était donc évident que Cléopâtre convoitait cette riche province d'Asie, où les Italiens avaient les plus grands intérêts. « Rome devenant la propriété, la dot d'une femme étrangère, le prix des faveurs d'une courtisane; l'Égyptienne trônant au Capitole, insultant la mémoire des glorieux ancêtres et bafouant la lâcheté de leurs descendants, n'y avait-il pas là de quoi faire saigner l'orgueil du peuple-roi et exalter le patriotisme des plus blasés (3)? » Antoine cependant avait encore beaucoup d'amis, et bien des gens, ne sachant comment finiraient les choses, ne voulaient pas se trouver en trop mauvaise posture avec lui, s'il venait à vaincre. Octave ne pouvait donc pas empêcher que l'on opposât à la propagande qu'il faisait une propagande inverse; que l'on mît en doute les faits les plus graves et que l'on trouvât des excuses à toutes les accusations (4). De part et d'autre, on entrait furieusement dans la lutte; on tenait partout et continuellement des réunions populaires; on discutait avec passion, comme si le temps des grandes luttes politiques était revenu. Titius et Plancus racontèrent à Octave qu'Antoine avait déposé chez les ves-

(1) Dion, L, 4.
(2) Plutarque, *Ant.*, 58.
(3) Bouché-Leclerq, *Histoire des Lagides*, t. II, p. 293.
(4) Plutarque, *Ant.*, 59 : Ἀλλά τούτων μὲν ἐδόκει τὰ πλεῖστα καταψεύδεσθαι Καλουίσιος...

tales un testament dans lequel il faisait à ses enfants des donations nouvelles et démesurées et demandait aussi que son corps fût remis à Cléopâtre et enseveli à Alexandrie (1). N'était-ce pas là la preuve la meilleure qu'Antoine était ensorcelé désormais par la fatale Égyptienne, puisque, même mort, il ne voulait pas être séparé d'elle? Dans l'espoir de nuire beaucoup à Antoine, Octave contraignit la vestale *maxima* à lui livrer le testament, et il le lut en plein sénat (2). La surprise et l'indignation furent grandes dans le public, mais les amis d'Antoine cherchèrent à les faire dévier en s'indignant à leur tour contre le procédé indélicat employé par Octave pour saisir le testament. Ils l'accusèrent, non sans raison, d'avoir violé un secret privé qui était sacré. Cependant, ne pouvant nier que le testament fût indigne d'un grand Romain, ils réussirent à obtenir, à force de discours dans les réunions publiques, que le peuple de Rome envoyât à Antoine un certain Géminius, comme ambassadeur, pour le supplier de ne pas se perdre par des actes aussi inconsidérés (3).

Mais on ne pouvait plus perdre trop de temps dans ces vaines querelles, après l'affront de la répudiation, et maintenant que les forces ennemies étaient déjà presque toutes transportées en Grèce. A la fin, Octave vit qu'il fallait agir, et, probablement dans les derniers jours de juillet, il se décida à donner à tous ses agents,

(1) Plutarque, *Ant.*, 58; Dion, L, 3.
(2) Plutarque, *Ant.*, 58; Dion, L, 3; Suétone, *Aug.*, 17.
(3) Plutarque, *Ant.*, 58-59; Dion, L, 4. Plutarque, *Ant.*, 58. dit que le public fut indigné de l'acte de violence commis par Octave; Dion (L, 4) dit, au contraire, que l'on fut indigné contre Antoine. Les deux affirmations ne se contredisent pas, mais elles se complètent. Les uns, en effet, attaquèrent Octave, les autres Antoine, selon qu'ils étaient les partisans de l'un ou de l'autre. Mais, en définitive, le public impartial dut être mal impressionné par le testament, comme le montre l'ambassade de Géminius.

dans les diverses régions de l'Italie, l'ordre de forcer les villes à la *conjuratio*. Comment fut exécutée cette opération singulière, nous ne le savons pas; mais nous pouvons supposer que le premier magistrat municipal, ou quelque citoyen de marque, convoqua le peuple dans toutes les villes, expliqua dans un discours que l'Italie était menacée par Cléopâtre, qui voulait asservir Rome; que, la République étant privée de son sénat, à cause de l'absence de tant de sénateurs, l'Italie devait se sauver elle-même, en prêtant à Octave le serment de fidélité, et en se soumettant à la discipline militaire. Il est assez vraisemblable aussi qu'Octave promit, d'une façon plus ou moins explicite, de rétablir la république, quand la guerre serait finie. A une demande aussi insolite, l'Italie, incertaine et défiante, ne pouvait pas répondre avec un élan unanime et enthousiaste. Nous savons que certaines villes, telles que Bologne, refusèrent de prêter le serment, et nous pouvons supposer que de nombreux citoyens, dans toutes les villes, se dérobèrent. Mais le prudent Octave s'abstint d'imposer le serment aux récalcitrants; il fit mine de ne pas s'apercevoir de ces abstentions; il affirma que toute l'Italie avait juré *in sua verba*, en pensant que ceux qui n'avaient pas prêté le serment, heureux de ne pas être inquiétés, ne viendraient pas contester par des actes la valeur constitutionnelle du serment prêté par les autres (1). En sorte que, fort du

(1) SUÉTONE, *Aug.*, 17. MON. ANC., V, 3-4 : *juravit in mea verba tota Italia sponte sua et me bello quo vici ad Actium ducem depoposcit.* — Cette *conjuratio* est un des épisodes les plus obscurs de l'histoire de cette révolution. Nous n'avons sur elle que ces lignes du *Monument d'Ancyre* et quelques allusions peu claires de Suétone et de Dion. La reconstruction que j'ai faite de ce point d'histoire est purement conjecturale. Le *Monument d'Ancyre* semble indiquer clairement que l'Italie prêta à Octave le serment

serment prêté par les uns et de l'acquiescement des autres, Octave put se risquer à traiter toute l'Italie, comme légalement placée sous son *imperium*.

Et alors, il amena aussitôt le sénat dont les membres étaient aussi placés sous ses ordres, comme des soldats, à déclarer la guerre à Cléopâtre, — à Cléopâtre et non à Antoine, qui fut seulement dépouillé du commandement de son armée et de toutes ses dignités, mais qui ne fut pas déclaré ennemi public (1). On voit combien peu de foi l'Italie accordait encore aux accusations qu'Octave et ses amis répandaient contre Antoine. Sans retard, Octave établit de nouveaux impôts : une contribution égale à la huitième partie de leur patrimoine pour tous les affranchis qui possédaient plus de 200,000 sesterces; et la contribution du quart de leur revenu annuel pour tous les propriétaires libres (2). Mais, cette fois, l'Italie, rebutée par les impôts, ne fut même pas effrayée par la juridiction militaire et par l'état de siège; elle refusa de payer de nouvelles contributions, et, au mois d'août, il y eut des tumultes et des révoltes sanglantes, qu'Octave, dans une situation aussi incertaine, n'osa même pas réprimer avec vigueur (3).

militaire. Il n'est pas douteux qu'il s'agissait d'un procédé exceptionnel, qui n'avait pas de précédents ni de bases légales sérieuses, ce serment ayant été prêté *sponte*, c'est-à-dire directement par l'Italie, sans aucune loi ou décret du sénat qui autorisât Octave à le recevoir. Il me semble pourtant que cette *conjuratio* fut imaginée pour faire donner à Octave, dans la guerre, un semblant de pouvoir légal que le sénat n'osait pas lui donner. Si le sénat avait consenti à le charger de faire la guerre à Antoine, Octave n'aurait certainement pas eu recours à ce moyen si singulier. Il est aussi probable que la fuite d'un si grand nombre de sénateurs servit de prétexte pour justifier ce procédé : on prétendit que, le sénat n'existant plus, le peuple devait agir directement.

(1) PLUTARQUE, *Ant.*, 60; DION, L, 4.

(2) DION, L, 10.

(3) PLUTARQUE, *Ant.*, 58; DION, L, 10.

Les difficultés naissaient les unes des autres, et il est surprenant, disent les historiens de l'antiquité, qu'Antoine n'ait pas profité de ce désordre pour attaquer à ce moment même l'Italie (1). Mais après la victoire du parti égyptien dans la question de la répudiation, et après qu'Antoine se fut avancé à la hâte jusqu'en Grèce, à l'ardeur des dernières luttes avait succédé dans son camp une sorte de torpeur, qui paralysait l'armée. Le parti égyptien pouvait, grâce à Cléopâtre, commander dans la tente du général, mais il ne parvenait pas à vaincre la résistance occulte de l'armée, dont les officiers se sentaient presque tous portés vers le parti romain. Aucun effort ne pouvait annuler les effets dangereux de la contradiction où Antoine s'était placé avec sa double politique : si la tête était égyptienne, le bras restait romain. Le parti romain, découragé et mécontent, les officiers, l'armée, se laissaient traîner contre leur gré dans une guerre qu'ils ne voulaient pas, et sur le but de laquelle ils étaient maintenant très mal fixés; si la plupart d'entre eux n'osaient pas imiter l'exemple de Titius et de Plancus, ils suivaient cependant l'armée en maugréant, sans confiance et sans enthousiasme; Antoine qui, lui aussi, était fatigué et dérouté, ne pouvait plus compter ni sur Domitius, ni sur ses plus habiles collaborateurs. Canidius ne suffisait pas pour suppléer au mauvais vouloir des autres; le désordre était grand; personne ne s'occupait de prendre les mesures les plus nécessaires, comme de faire une provision de blé pour nourrir l'armée à l'endroit où elle prendrait ses quartiers d'hiver; personne, du reste, ne savait où cela serait. Dans de pareilles conditions, il était impossible d'oser de grandes choses.

(1) PLUTARQUE, *Ant.*, 58.

Tout le monde, en outre, aussi bien dans le parti égyptien que dans le parti romain, était d'accord au moins sur un point : c'était que, largement pourvu d'argent, et très sûr de son armée, parce que ses soldats l'admiraient et parce que son adversaire était trop pauvre pour pouvoir les corrompre, Antoine avait avantage à attendre qu'Octave vînt lui disputer la victoire dans les plaines de Macédoine et de Thessalie, comme César en l'an 48, et les triumvirs en l'an 42. Octave ne pouvait pas imposer longtemps à l'Italie les dépenses et l'effort de l'état de guerre, sans faire naître des troubles et des difficultés très graves, au milieu desquels l'adversaire viendrait facilement à bout de corrompre des armées trop irrégulièrement payées. Et, en effet, aussitôt après la déclaration de guerre à Cléopâtre, Octave et ses amis avaient songé à tenter immédiatement la fortune des armes; puis ils étaient demeurés sans rien faire, n'osant pas prendre une résolution, alors que l'Italie entrait si violemment en révolte contre la dictature équivoque d'Octave et que régnaient partout le soupçon et la peur de la corruption d'Antoine (1). Celui-ci, au contraire, se décidait à passer l'hiver avec son armée en Grèce, à envoyer de nouveaux agents en Italie, pour y répandre l'argent, susciter des troubles dans les populations, et ébranler la fidélité des légions (2); et il allait poster le gros de sa flotte, qui comprenait plus de trois cents vaisseaux, dans le golfe d'Ambracie (golfe d'Arta), entre Corfou et Leucade, c'est-à-dire dans un vaste port naturel, communiquant avec la mer par un canal d'un peu plus d'un kilomètre de large (3), en mettant des avant-postes à Corfou. La flotte surveillerait ainsi,

(1) Dion, L, 9.
(2) *Id*. L, 7 et 9.
(3) Au sujet de cette dislocation de l'armée d'Antoine, et des

comme une sentinelle avancée, la mer Adriatique, si l'ennemi tentait de la traverser au printemps suivant. C'était une décision sage, bien qu'elle fût exécutée à la hâte et dans un grand désordre, comme cela était fatal, dans un camp si plein de haine et de discorde; et le parti romain lui-même, qui voulait la paix, ne pouvait s'en plaindre, puisque de cette façon la guerre était différée. Tout retard devait lui plaire, car cela prolongeait l'espoir qu'on pourrait trouver le moyen d'arranger les choses. Mais le parti égyptien profita du mécontentement et de la torpeur du parti romain pour faire accepter le plan stratégique qui lui convenait le mieux. Si l'on regarde une carte de la Méditerranée, on se rend compte facilement qu'un général qui a en son pouvoir, comme Antoine, la Cyrénaïque, l'Égypte, la Syrie, l'Anatolie et une grande partie de la péninsule des Balkans, et qui se prépare à une guerre en Thessalie, en Macédoine ou en Épire, doit tenir ses réserves d'hommes et de matériel de guerre en Asie Mineure. Située à peu de distance, reliée à la péninsule des Balkans par une ligne de petites îles semblables à des pierres sur lesquelles on traverse un ruisseau, séparée de l'Europe seulement par deux bras de mer, l'Asie Mineure est le point d'appui stratégique le plus naturel et le plus fort. Antoine donc, qui avait laissé une escadre avec quatre légions à Cyrène, sous le commandement de Pinarius (1), quatre légions en Égypte, trois en Syrie (2), aurait dû les rappeler en Anatolie. Au contraire, non seulement il les laissa où elles étaient dans la lointaine

textes où il en est question, voy. Kromayer, dans *Hermès*, XXXIII, p. 60 et suiv.

(1) Dion, LI, 5; Orose, VI, xix, 15; Plutarque, *Ant.*, 69.

(2) C'est une supposition vraisemblable que fait Kromayer. Voy. *Hermès*, XXXIII, p. 64-65.

Égypte, mais à ce moment même il se mit à tendre, à travers la Méditerranée, une véritable chaîne de garnisons, terrestres et maritimes, qui rattachaient la Cyrénaïque à l'Épire. Il mettait, en effet, des troupes à Cyrène, puis au cap Ténare et à Métone; il songeait à passer l'hiver à Patras, en disséminant l'armée de terre dans toute la Grèce; il fortifiait Leucade; il plaçait sa flotte dans le golfe d'Ambracie, et des avant-postes à Corfou. On ne pourrait expliquer cette étrange disposition des forces d'Antoine, s'il ne fallait voir là l'effet de la politique égyptienne de Cléopâtre, qui voulait surtout défendre ainsi l'Égypte, à la fois des attaques probables d'Octave et des révolutions intérieures, et maintenir ouvertes les communications avec le cœur de son empire. Au point de vue stratégique, cette disposition de l'armée était défectueuse, car elle offrait à un adversaire entreprenant la facilité d'attaquer avec des forces écrasantes tel ou tel point de la longue ligne; mais pouvait-on faire autrement, si c'était pour l'Égypte que l'on devait combattre en Épire?

Quand, vers la fin d'octobre, on connut à Rome cette disposition de l'armée d'Antoine, il fut un moment question de tenter une surprise sur la flotte à l'ancre dans le golfe d'Ambracie : mais à la suite de tempêtes qui survinrent, s'il faut en croire les historiens de l'antiquité, le projet fut abandonné (1), et l'on envoya seulement une petite flotte sur les côtes de l'Épire pour observer les endroits propres à un débarquement (2).

(1) Dion, L, 11; Plutarque, *Ant.*, 62.

(2) Dans ce but, des navires d'Octave, comme nous le rapporte Dion (50, 9), se trouvaient, vers la fin de l'an 32, auprès des rochers Acrocérauniens, à l'endroit même où, l'année suivante, Octave devait débarquer.

Quand l'hiver de l'an 32 à l'an 31 vint fermer les mers, Antoine se résigna à passer la mauvaise saison à Patras, en compagnie de Cléopâtre, des sénateurs romains et des princes d'Orient ; Octave, Agrippa et Mécène, ayant réuni leur flotte et leurs légions à Tarente et à Brindes (1), vinrent à Rome pour veiller sur l'Italie, et prendre des décisions définitives. Jamais Octave et ses amis ne durent passer un hiver aussi inquiet que celui-ci. L'Italie était mécontente et tourmentée, les légions étaient avides d'argent, et un riche adversaire les invitait à la trahison ; il fallait à Octave un succès rapide, pour relever le moral de ses soldats, ramener la tranquillité en Italie, et consolider sa puissance. Mais le temps était loin où César, à la tête de sa petite armée des Gaules, pouvait appliquer avec tant de hardiesse et d'énergie le précepte le plus important de l'art de la guerre : poursuivre le principal corps d'armée de l'ennemi et le défaire. Ni Octave, ni Agrippa ne se sentaient le courage de débarquer une vingtaine de légions en Épire, et de montrer, dans une nouvelle Pharsale, ce que valait le nom de César. L'issue de la bataille était incertaine, et, à la première défaite, l'Italie se révolterait, l'armée passerait à l'ennemi : il ne leur resterait d'autre refuge que la mort. En outre, il était bien hasardeux de conduire des soldats combattre contre leurs compagnons d'armes ; et puis, était-il certain qu'il était tout à fait impossible de conclure une paix nouvelle ? Antoine paraissait cette fois inexorable, et il avait auprès de lui Cléôpâtre ; mais, si l'on pouvait trouver encore quelque moyen de s'entendre, cela ne serait-il pas préférable ? Aussi, après de longues réflexions, on s'arrêta à un moyen terme, et l'on décida de se contenter,

(1) Plutarque, *Ant.* 62

pour commencer, d'un demi-succès. On laisserait dans le port presque tous les gros vaisseaux munis de tours, trop encombrants et trop pesants; on réunirait les nombreux croiseurs de Sextus Pompée, et ceux que l'on avait pris aux Liburnes dans la guerre d'Illyrie, c'est-à-dire les vaisseaux plus légers, plus rapides, et mieux faits pour affronter les tempêtes; à l'époque la plus favorable, au mois de mars, Agrippa simulerait une attaque sur les côtes de la Grèce méridionale, de façon à faire croire à l'ennemi que l'on voulait y débarquer l'armée; cependant Octave, arrivant avec quinze légions sur le reste de la flotte, les débarquerait sur les côtes de l'Epire, et, de là, vaisseaux et armée descendraient vers le golfe d'Ambracie pour surprendre et incendier la flotte d'Antoine. Ils espéraient, s'ils réussissaient dans cette entreprise, pouvoir profiter de la grande impression que ferait la destruction de la flotte d'Antoine, soit pour amener celui-ci à des conditions de paix raisonnables, soit pour faire accepter par l'Italie les dépenses et les fatigues d'une guerre plus longue. Il semble qu'en attendant, ils aient préparé l'expédition, les vaisseaux, les armes, les approvisionnements, avec plus de soin que l'on ne l'avait fait dans les autres guerres. Mais ils avaient si bien conscience qu'ils risquaient là tout ce qu'ils avaient acquis de grandeur et de richesses pendant treize ans de guerre civile, qu'Octave ordonna aux sept cents sénateurs qui étaient restés à Rome de le suivre, car il ne voulait pas laisser à Rome des hommes capables de se mettre à la tête d'une révolution en faveur d'Antoine (1). Quelques-uns seulement refusèrent, et, parmi eux, Asinius Pollion qui prétendit avoir trop d'amitié pour les deux adver-

(1) Dion, L, 11. Voy. Mon. anc., V, 6-7.

saires, et vouloir rester neutre; Octave, qui ne voulait pas de brouille, n'insista pas auprès de lui. En vertu de ses pleins pouvoirs, il désigna même les magistrats pour l'année suivante, et, pour le consulat, il se désigna lui-même pour toute l'année, et avec lui M. Valérius, Titus Titius, Cnéus Pompée.

Il est probable que, si la fatale politique égyptienne n'avait pas troublé profondément la stratégie d'Antoine, on ne verrait pas aujourd'hui encore, sur le fronton du Panthéon, le nom d'Agrippa, et qu'aucun souverain ne s'appellerait César. Mais pendant l'hiver un malheur était déjà arrivé aux équipages de la flotte, mouillée dans le golfe d'Ambracie : ces équipages étaient restés sans vivres suffisants, quand la navigation s'était trouvée suspendue; presque un tiers des hommes avaient péri de faim ou de maladie; ne pouvant les remplacer autrement, Antoine avait ordonné aux chefs des vaisseaux de combler les vides, en s'emparant, partout où l'on pourrait, des paysans, des voyageurs, des charretiers, des esclaves (1). Mais, si c'était là une chose grave, une autre plus grave encore se passait aussi au cours de l'hiver : le parti romain et le parti égyptien changeaient leur rôle. Cléopâtre, qu'Antoine et ses amis représentaient comme désireuse de détruire Rome, s'efforçait maintenant d'arrêter à moitié chemin la guerre et de persuader à Antoine de retourner au printemps en Égypte, sans attendre l'ennemi; le parti romain, au contraire, se mettait à conseiller la guerre. Les motifs de ce changement, sans lequel il ne serait pas possible d'expliquer la suite des événements, nous ne pouvons les rechercher que par conjectures, dans les intérêts opposés qui divisaient les deux partis et

(1) Dion, L, 11; Orose, VI, xix, 5; Plutarque, *Ant.*, 62.

qui donnèrent à ce moment leur direction définitive à tous les événements. Cet hiver-là, au milieu de tant de sénateurs romains, Cléopâtre put se rendre mieux compte de la situation en Italie, et de ce que réclamait l'opinion publique; elle entendit de nombreux sénateurs parler de cette commune espérance que l'on avait de voir Antoine, après la victoire, rétablir l'ordre en Italie, où il y avait tant à faire; elle comprit que ces sénateurs avaient pris au sérieux la promesse de rétablir la république, et qu'après la victoire, Antoine, restant le prisonnier du parti romain, serait contraint de retourner en Italie, comme cela était arrivé à César après la prise d'Alexandrie. Qu'adviendrait-il alors de son empire égyptien? Lui faudrait-il retourner à Rome, pour agir de nouveau sur Antoine, comme seize ans auparavant elle y était allée, pour convaincre César? Cléopâtre commençait à avoir aussi peur de la victoire que de la défaite; et comme maintenant, après la répudiation d'Octavie, elle avait fait des deux anciens beaux-frères des ennemis irréconciliables, elle cherchait à arrêter la guerre, pour ramener Antoine en Égypte, et y fonder ouvertement la nouvelle dynastie, en laissant l'Italie et les provinces barbares d'Europe à Octave, à son parti, à qui en voudrait. Si Octave prétendait refaire l'unité du monde romain, il lui faudrait venir les attaquer en Orient, et c'était là une entreprise pour laquelle il n'aurait jamais ni assez de forces ni assez de courage. Cléopâtre, en somme, aurait voulu accomplir d'une façon définitive cette séparation de l'empire d'Orient d'avec l'empire d'Occident, qu'Antoine n'avait fait qu'ébaucher. Par quels artifices et par quels sophismes elle s'efforça d'insinuer ce projet dans l'esprit d'Antoine, nous ne le savons pas. Toutefois, comme Antoine n'était ni follement amoureux de la

reine, ni ensorcelé par elle, il est vraisemblable qu'il objecta à Cléopâtre combien il serait difficile d'arrêter au milieu de la guerre une si grande multitude d'hommes, et de leur faire reprendre la route qu'ils avaient déjà faite; que les soldats et les alliés se récrieraient, et que les ennemis interpréteraient ce retour comme une fuite; qu'enfin il serait dangereux de déclarer aussi ouvertement avant la victoire que l'on combattait, non pour Rome, mais pour l'Égypte. Même en admettant que, parmi les nombreux sénateurs qui avaient quitté Rome pour venir auprès d'Antoine, bien peu fussent véritablement, et non pas seulement en paroles, dévoués à la grandeur de Rome, il fallait se dire qu'ils avaient tous en Italie leurs biens, leur famille, la raison d'être de leur puissance; que, si Antoine abandonnait la guerre, personne d'entre eux ne pourrait revenir en Italie, à moins qu'Octave ne le voulût, mais que tous seraient ruinés, et contraints de vivre en Orient, comme des exilés. Dès qu'ils auraient peur d'être ainsi abandonnés à moitié chemin de l'Italie, ne se révolteraient-ils pas contre lui?

Vers la fin de l'hiver, ces incertitudes et ces discussions furent soudain interrompues par l'apparition inattendue d'une flotte ennemie dans les eaux de Grèce. Dans les premiers jours de mars, Agrippa avait lancé la meute de ses lévriers de mer contre la Grèce méridionale, et commencé à donner la chasse aux navires qui apportaient le blé d'Asie et d'Égypte. Il avait pris Métone et, avec ses agiles croiseurs, il fouillait la côte, comme pour y trouver un endroit propice au débarquement de l'armée (1); c'était en réalité pour obliger Antoine à tourner son attention vers lui. Et, en effet,

(1) Dion, L, 11. Ces explorations d'Agrippa sur les côtes de la Grèce étaient certainement une feinte.

Antoine s'y laissa prendre; il crut vraiment qu'Octave venait lui disputer la victoire en Grèce, et, écartant pour le moment toutes les discussions, il prit aussitôt les dispositions nécessaires pour réunir toute son armée (1). Il semble que Cléopâtre ait d'abord cherché à le tranquilliser, et à l'empêcher de s'aventurer d'une façon si précipitée dans la guerre. Mais, au milieu des préparatifs, la nouvelle arriva qu'Octave avait débarqué une armée en Épire, et qu'armée et flotte descendaient rapidement vers le sud (2). Antoine comprit alors qu'Octave voulait détruire sa flotte du golfe d'Ambracie, et, croyant peut-être le danger plus grand qu'il n'était en réalité, il courut à Actium, après avoir lancé dans tous les postes et toutes les garnisons l'ordre de l'y rejoindre en brûlant les étapes. Il arriva à Actium, à ce qu'il semble, presque en même temps qu'Octave, mais à peu près seul (3). Au moment où la flotte ennemie jetait l'ancre dans le golfe de Comaro et où l'armée campait sur le promontoire qui ferme le golfe au nord, sur une colline qui s'appelle aujourd'hui Mikalitzi, Antoine n'avait sur ses vaisseaux que des équipages dégarnis, fatigués, peu disposés à se battre. La surprise avait admirablement réussi, grâce à Agrippa. Mais la présence d'esprit d'Antoine fit échouer, au dernier moment, le stratagème si bien préparé. Antoine habilla les hommes de ses équipages en légionnaires, les fit monter sur le pont et montra à l'ennemi sa flotte prête à la bataille. Octave, comme

(1) Dion, L, 11.
(2) Dion, L, 11-12; Plutarque, *Ant.*, 62.
(3) Dion, L, 13, dit οὐ πολλῷ ὕστερον. — Plutarque, *Ant.*, 62-63, ne nous donne pas d'indication chronologique là-dessus. La différence de temps doit avoir été très petite, sans quoi Octave aurait détruit la flotte.

de coutume, eut peur; il crut que la flotte était défendue par les légions; il n'osa pas l'attaquer, et sortit du camp pour offrir la bataille sur terre (1). Antoine sut l'amuser avec des escarmouches, pour donner le temps d'arriver des différentes parties de la Grèce à ses cohortes et à ses légions; et, lorsqu'elles furent arrivées, il établit un grand camp sur le cap qui fermait le golfe au sud, et que l'on appelait le cap d'Actium; puis il fortifia le canal (2). Cléopâtre, qui n'avait pu le retenir, arriva aussi, ne voulant pas le laisser même un jour seul sous l'influence dominante du parti romain.

Pendant ce temps, Octave avait rappelé Agrippa des côtes de la Grèce méridionale, pour grouper toutes ses forces devant l'ennemi. Les deux rivaux étaient ainsi campés l'un en face de l'autre, vers la fin du mois de mai (il est probable, en effet, que tout ceci avait pris tout le mois d'avril et une partie du mois de mai), comme en l'an 48 Pompée et César, comme en l'an 42 les triumvirs et les deux chefs de la conjuration, dans cette péninsule des Balkans qui est le grand champ de bataille où se sont toujours rencontrés l'Orient et l'Occident, l'Asie et l'Europe. Mais le choc redouté depuis longtemps ne se produisit pas. Aucun des deux adversaires ne semblait cette fois être pressé d'en venir aux mains. Octave se tint sur la défensive dans son camp, fortifié comme une vraie citadelle, et réuni par de grandes murailles au port de Comaro; il tenta même d'engager de nouveaux pourparlers pour la paix. Il se trouvait alors dans des conditions meilleures que César en l'an 48, et que les triumvirs en l'an 42, car il pouvait, grâce à sa flotte, faire venir du blé

(1) Plutarque, *Ant.*, 63; Dion, L, 12.
(2) Dion, L, 13.

d'Italie et des îles pour les soldats; et, le danger et la faim n'étant pas là pour forcer sa nature irrésolue à agir, il ne savait plus prendre un parti. Antoine, à son tour, refusa d'entrer en pourparlers; mais il ne fit aucun effort pour obliger l'ennemi à livrer bataille; il se contenta de faire camper une partie de son armée au delà du détroit pour menacer de plus près le camp ennemi, et, de faire circuler autour du golfe de gros escadrons de cavalerie, pour essayer de priver d'eau l'ennemi; peut-être essaya-t-il aussi d'attirer à lui par de secrètes promesses les légions d'Octave. La toute-puissante Cléopâtre l'empêchait à la fois de faire la guerre et de conclure la paix. Dans un camp et dans l'autre, dans les deux groupes d'hommes qui dirigeaient les deux partis en guerre, les discordes, ou la défiance, ou la peur, empêchaient toute action et toute décision; en sorte que ces deux armées immenses étaient venues des deux points opposés du monde pour rester là à se surveiller mutuellement, dans une inertie qui est la preuve manifeste de l'épuisement sénile dont étaient atteints le gouvernement du triumvirat et l'ordre de choses établi en l'an 43 par le triomphe de la révolution populaire. En une dizaine d'années, tout l'héritage de Clodius et de César avait été consumé et dispersé. D'autre part, Octave voyait bien les dangers d'une inaction complète qui découragerait les soldats, les disposerait à se laisser corrompre et amènerait des révoltes en Italie. N'osant agir, il chercha à ruser. Il envoya des agents en Grèce et en Macédoine pour essayer d'y susciter des troubles et des manifestations contre Antoine, dans les populations mécontentes des écrasantes contributions de guerre (1) levées par son

(1) Dion, L, 13.

rival et qui, dans certaines régions, entraînaient de graves disettes (1). La plus grande famille du Péloponnèse, celle d'Euriclès qui voulait venger son père tué par Antoine, était même allée jusqu'à équiper pour Octave un vaisseau que commandait Euriclès lui-même. Titius et Statilius ayant surpris et mis en fuite un petit corps de cavalerie ennemie, Octave grandit en Italie cette petite victoire comme si elle avait été un haut fait d'armes (2). Agrippa, étant tombé à l'improviste sur la petite escadre qui gardait Leucade, la défit (3), tourna autour de l'île, chassa un autre petit détachement qui gardait le cap Ducato (4); et alors Octave écrivit à Rome que la flotte d'Antoine était cernée dans le golfe d'Ambracie (5); ce qui n'était qu'une bravade sonnant faux, car cette flotte encore intacte aurait pu sortir à tout moment et fondre sur la sienne. Il est probable qu'Agrippa ne laissa aucun détachement à Leucade; même, s'il en laissa un, il ne pouvait en aucune façon empêcher l'arrivée des navires chargés de blé pour Antoine; autrement, on ne s'expliquerait pas pourquoi celui-ci ne fit rien pour recouvrer cette île. En somme, toutes ces opérations d'Octave n'étaient que des démonstrations et des feintes pour cacher à son ennemi et à l'Italie sa faiblesse et sa peur.

Mais on ne triomphe pas, dans un duel, quand on ne

(1) Voy. Plutarque, *Ant.*, 68, et l'intéressante inscription d'Épidaure : *C. I. G. P. I.*, I, 932, V. 25-30.

(2) Dion, L, 13.

(3) Dion, L, 13; Florus, IV, xi, 5. Orose, VI, xix, 7, dit *Corcyram cepit*, mais il confond avec Leucade; Corcyre, en effet, ne fut pas prise par Agrippa, mais abandonnée par l'armée d'Antoine.

(4) Florus, IV, 11, 5.

(5) Il y a encore un reste de cette exagération dans Florus, IV, xi, 5.

fait que des feintes et que l'on n'ose pas porter un seul coup. La peur d'Octave aurait sans doute fini par décider l'ennemi à l'attaquer, si, par bonheur pour lui, le défaut inhérent à la politique d'Antoine, cette contradiction entre le but véritable, c'est-à-dire la consolidation de l'empire d'Égypte, et le but qu'il alléguait pour se justifier, la restauration de la liberté romaine, n'avait dérangé ses opérations, et, par une suite d'incohérences absurdes, précipité une catastrophe si étrange et si imprévue que ni les contemporains, ni la postérité n'ont su se l'expliquer. Cléopâtre s'appliquait avec une énergie redoublée à détourner Antoine de tout projet de bataille. Déjà opposée à la guerre pour des motifs politiques, elle s'y opposait aussi pour des motifs militaires. En effet, puisque Octave s'obstinait à rester enfermé dans son camp, il faudrait se retirer vers la Macédoine, pour l'obliger à se mettre en marche et à les suivre, et par suite il faudrait s'éloigner de la mer, par laquelle on communiquait rapidement avec la lointaine Égypte; elle aurait elle-même à courir les risques et à endurer les fatigues des nombreuses marches et contre-marches que les deux armées feraient, comme en l'an 48, avant d'en venir aux mains. En outre, le sort des batailles est toujours incertain : si Antoine subissait une défaite dans un pays aussi éloigné, l'Égypte se soulèverait et ses fils courraient un grand danger.

Alors, avec la ténacité, la sûreté, la passion d'une femme ambitieuse et intelligente, d'une reine habituée à se croire infaillible et à imposer toujours aux autres et à Antoine lui-même sa volonté, elle s'efforça de persuader le triumvir, bien déprimé maintenant par l'âge et la débauche, de reprendre la mer pour se retirer en Égypte. Il serait bien intéressant de connaître quels

moyens elle employa pour le persuader ! Mais les quelques personnes qui connurent tous les détails de ces journées décisives ne purent ou ne voulurent pas les raconter. Le résultat seul de ces efforts est connu : Cléopâtre réussit à persuader son amant. Au commencement de juillet, il semble qu'Antoine songeait déjà à interrompre la guerre, et à retourner en Égypte, sans livrer bataille. Mais il ne lui était pas possible de manifester ouvertement son intention d'abandonner l'Italie à Octave, de renoncer à rétablir la république, de trahir les sénateurs romains, qui, à cause de lui, avaient quitté l'Italie. La subtile Cléopâtre imagina alors un nouvel artifice : celui de livrer une bataille navale, pour masquer la retraite. On ferait monter une partie de l'armée sur la flotte, on enverrait l'autre garder les points les plus importants de la Grèce; on sortirait comme pour livrer bataille en mer, et, si l'ennemi s'avançait, on livrerait vraiment cette bataille, puis on ferait voile sur l'Égypte (1). De cette façon, une moitié au moins de l'armée, celle que l'on avait fait monter sur les vaisseaux, parviendrait sûrement en Égypte : si les contingents d'Orient et les autres légions se dispersaient une fois abandonnés, le mal ne serait pas très grave. D'autre part, — les guerres contre Sextus Pompée l'avaient bien montré, — les batailles navales, quand les forces se balançaient, ne se terminaient presque jamais par la défaite définitive d'un ou de l'autre des adversaires, car la panique et la débandade se produisaient plus difficilement en mer. Antoine, au commencement de juillet, à ce qu'il semble, proposa donc aux généraux et aux grands personnages de l'Orient de livrer une bataille sur mer. Mais

(1) Dion, L, 15.

cette proposition inattendue et étrange plongea tout le monde dans la stupéfaction. Domitius Ahénobarbus, Dellius, Amyntas, tous enfin se demandèrent avec inquiétude d'où venait une idée aussi fantasque; Canidius lui-même fit observer qu'une victoire navale ne pouvait en aucun cas réduire l'ennemi à l'impuissance; si l'on voulait terminer promptement la guerre, il fallait conduire l'armée en Macédoine, y entraîner Octave, y livrer bataille (1). Tout le monde supposa aussitôt que cette proposition inattendue avait encore été suggérée à Antoine par Cléopâtre; les discussions devinrent plus vives; si on ne devina pas toute la vérité, il transpira quelque chose des intentions véritables de Cléopâtre, tant la proposition était absurde; on devina vaguement que la reine voulait cette bataille navale pour en finir plus vite et retourner aussitôt en Égypte avec Antoine, sans donner une solution aux graves difficultés politiques que cette guerre devait trancher en Italie; la discorde entre le parti égyptien et le parti romain fit rage de nouveau; des scènes terribles eurent lieu entre Cléopâtre et les personnages romains, surtout entre Cléopâtre et Domitius (2). Il semble qu'au cours de ces discussions, Cléopâtre en soit même arrivée à menacer Antoine, s'il est vrai qu'à un certain moment il la soupçonna de vouloir l'empoisonner : dramatique dénouement du célèbre roman d'amour (3)! Les choses en arrivèrent au point que Canidius lui-même, qui avait persuadé Antoine d'amener avec lui Cléopâtre, lui conseillait maintenant de renvoyer la reine en Égypte par mer, si vraiment elle ne se sentait pas le

(1) Plutarque, *Ant.*, 63.
(2) Dion, L, 13.
(3) Pline, XXI, I, 12.

courage de continuer la guerre, mais de ne pas sacrifier à ses craintes l'armée et la victoire, d'une façon aussi ridicule. En quelques jours, le groupe des hommes éminents qui entouraient Antoine fut agité par une tempête de discordes, de haines, de calomnies terribles; et Antoine, se sentant suspect et impuissant à rétablir la paix, fut obligé de céder et de renoncer à livrer bataille en mer; il fit même plus : pour tranquilliser les Romains inquiets, soupçonneux, méfiants, il envoya Dellius et Amyntas en Thrace, en les chargeant d'y recruter des cavaliers (1). Cela semblait bien prouver qu'il voulait disputer à l'ennemi la victoire en Épire. Mais les discordes ne cessèrent pas pour cela; elles s'envenimèrent au contraire pendant le mois de juillet, au point que Domitius Ahénobarbus, las de l'insolence de Cléopâtre, ne se fiant plus à Antoine qui se laissait maintenant diriger en toutes choses par cette femme, monta un matin dans une barque sous prétexte de faire un petit tour sur le golfe, pour sa santé, — il avait les fièvres, — et, au lieu de cela, il se rendit dans le camp d'Octave. A peu de temps de là, et probablement pour un motif à peu près semblable, le roi de Paphlagonie en fit autant (2). Irrité par ces trahisons, fatigué de ces discordes interminables, Antoine eut recours à la terreur; et, au premier soupçon de trahison, il fit tuer le sénateur Q. Postumius et un petit roi arabe du nom de Jamblique; mais bientôt il s'épouvanta lui-même de l'effet de ses violences; il eut peur que Dellius et Amyntas ne revinssent plus; il songea un instant à les suivre, puis il se contenta de les rappeler (3).

Mais, tandis que duraient ces oscillations et ces

(1) Dion, L, 13.
(2) Plutarque, *Ant.*, 63; Dion, L, 13.
(3) Dion, L, 13.

incertitudes, le temps passait; on était arrivé aux premiers jours d'août et l'on n'avait rien fait, ni dans un camp, ni dans l'autre. Il n'y avait eu qu'une escarmouche de peu d'importance en mer, et un engagement de cavalerie insignifiant (1). Antoine, ne pouvant mettre d'accord Cléopâtre et le parti romain, ne se décidait ni à lever le camp, ni à livrer bataille en mer; Octave, informé par Domitius et par les autres personnages de l'intention où était Antoine de l'attaquer avec la flotte, réunissait tous ses vaisseaux dans le port de Comaros, et il attendait en vain, d'un jour à l'autre, l'attaque annoncée. Mais, au commencement d'août, Cléopâtre se remit à presser Antoine; à ses autres raisons se joignait maintenant la peur de la malaria. Le camp d'Antoine était situé dans un endroit malsain, et la chaleur causait des maladies; la reine, lasse déjà des désagréments de la guerre, impatiente de partir le plus tôt possible de cet endroit pestilentiel, voulait en finir (2). Il est probable qu'Antoine résista encore. Les discordes avaient encore augmenté les dangers d'une manœuvre aussi étrange et aussi hardie! Mais Cléopâtre le pressait toujours, et il semble qu'avec l'argent, elle ait réussi à faire appuyer de nouveau ses projets par Canidius. Enfin, désespérant peut-être, lui aussi, de pouvoir jamais persuader Cléopâtre de l'accompagner dans une expédition à l'intérieur de la Grèce, ou les personnages romains de retourner en Égypte, il résolut de faire un effort, et d'imposer à son armée et à ses alliés le projet auquel il avait renoncé deux mois auparavant. Sans consulter personne cette fois, le 29 août, il donna les premières instructions pour la bataille navale (3).

(1) Dion, L, 14.
(2) *Id.*, L, 15.
(3) La bataille d'Actium fut livrée le 2 septembre. Voy. Dion,

Mais ces instructions étaient trop bizarres et trop équivoques : on ne donnait pas seulement l'ordre à vingt-deux mille soldats, c'est-à-dire probablement à dix légions, de s'embarquer sur les cent soixante-dix grands vaisseaux, dont les équipages étaient au complet (1) ; mais les pilotes reçurent avec stupéfaction l'ordre de prendre à bord les grandes voiles (2), qui étaient très lourdes et encombrantes. Pour quelle raison les prenait-on pour une bataille qui devait se livrer à quelques milles du golfe ? Antoine prétendit qu'il voulait s'en servir pour poursuivre l'ennemi, mais cette explication parut peu satisfaisante. On fut encore plus surpris quand il donna l'ordre de brûler les vaisseaux que l'on ne pouvait pas conduire à la bataille, et une partie de la flotte égyptienne (3). N'était-il pas plus prudent de conserver ces vaisseaux pour remplacer ceux qui auraient à souffrir dans la bataille ? Toutes ces dispositions étaient ou absurdes ou inutiles, si Antoine voulait seulement livrer bataille sur mer. Le soupçon vint de nouveau aux esprits avisés que la bataille navale devait cacher la retraite sur l'Égypte et l'abandon du parti romain. Antoine, voyant que l'on soupçonnait de nouveau ses intentions, tenta, le 30 août, une attaque du camp ennemi, avec quelques cohortes, pour faire voir qu'il voulait véritablement combattre. L'assaut fut naturellement repoussé (4) ; mais il n'était pas facile de tromper, par de telles ruses, des gens avisés et

LI, 1 ; *C. I. L.*, I, p. 324 et 401 ; Ephem. Epigr., I, 35 et suiv. Plutarque, *Ant.*, 65, dit que la bataille fut livrée *cinq jours* après que l'ordre eut été donné aux vingt-deux mille soldats de s'embarquer. Par conséquent, cet ordre fut donné le 29 août.

(1) Plutarque, *Ant.*, 64 ; Orose, VI, xix, 9.

(2) Plutarque, *Ant.*, 64.

(3) Plutarque, *Ant.*, 64 ; Dion, L, 15.

(4) Orose, VI, xix, 8 : *tertio post pugnam die.*

soupçonneux, comme Dellius et Amyntas, alors que, dans le golfe d'Ambracie, les indices se multipliaient à chaque instant. Il fallait emporter le trésor; mais comment le charger sur les soixante navires égyptiens sans révéler à toute l'armée le plan caché de Cléopâtre? Le trésor fut donc porté sur les vaisseaux, et nuitamment, par des esclaves fidèles (1). Il fallut quelques jours pour effectuer ce transport; par bonheur, le temps était devenu mauvais, et une violente tempête faisait rage sur la mer (2). On put donc attendre sans éveiller les soupçons. Mais ce transport nocturne du trésor ne dut point passer complètement inaperçu, et ceux qui avaient déjà de la défiance virent ainsi leurs soupçons confirmés. Le 31 août probablement, Dellius et Amyntas étaient arrivés à se persuader qu'Antoine voulait fuir; et, prévoyant que cette folie provoquerait une catastrophe terrible, ils s'enfuirent l'un et l'autre auprès d'Octave, Dellius seul (3), Amyntas avec deux mille cavaliers galates.

(1) Dion, L, 15 : νύκτωρ... λαθραίως.

(2) Plutarque, *Ant.*, 65.

(3) Plutarque, *Ant.*, 59. Plutarque fait partir Dellius beaucoup trop tôt, s'il est vrai, comme l'affirme Dion (L, 23), que Dellius informa Octave des dernières résolutions d'Antoine. L'affirmation de Dion me semble vraisemblable, car le 2 septembre, avant la bataille, Octave était certainement renseigné sur les intentions d'Antoine, puisque le jour qui suivit la bataille il communiquait déjà aux soldats la nouvelle de la fuite de son rival. Il a donc dû être renseigné par quelque personnage important de l'entourage d'Antoine, qui était à même de deviner ce secret et qui se sauva dans les derniers jours avant la bataille, quand le plan fut définitivement adopté. Dellius étant dans ces conditions, nous sommes autorisés à supposer une erreur de Plutarque et à corriger son texte par celui de Dion. M. Bouché-Leclercq (*Histoire des Lagides*, II, p. 300, n. 3) remarque cependant que « le projet de fuir en forçant le blocus n'a pas été improvisé la veille de la bataille, et Dellius était assez intime avec les maîtres pour

Frementes verterunt bis mille equites
Galli canentes Caesarem (1).

Les soldats eux-mêmes étaient mécontents de combattre sur mer, mais ils ne se doutaient de rien et, dévoués à Antoine, ils obéirent (2).

Cependant, Dellius et Amyntas racontaient au camp romain ce qui se passait dans le camp d'Antoine (3); ils expliquaient comment ils en étaient venus à croire qu'Antoine et Cléopâtre se préparaient, non pas à combattre sérieusement, mais à se retirer en Égypte. On imagine facilement quelle émotion causèrent ces nouvelles. L'ennemi qui avait déployé une telle force armée, et qu'Octave redoutait si fort, était-il sur le point de leur abandonner l'Italie et la république? Cette retraite invraisemblable était-elle possible, ou cachait-elle une embûche? Devant des nouvelles si étranges et des doutes si graves, Octave ne voulut pas

avoir prévu que l'on s'arrêterait à ce parti ». Mais l'objection ne me semble pas fondée. Le projet de se retirer en Égypte par mer était sans doute discuté depuis longtemps entre Cléopâtre et Antoine, mais il fut soigneusement caché, surtout à l'entourage romain, pour les raisons que j'ai longuement exposées dans ce chapitre et dans l'appendice. A l'entourage romain on déclara toujours qu'on voulait livrer bataille et écraser l'ennemi sur mer. Il n'est donc pas étrange que Dellius, longtemps incertain sur les intentions véritables d'Antoine, se soit décidé au dernier moment à fuir, quand il finit par se convaincre qu'Antoine voulait abandonner la lutte et se désintéresser des intérêts si considérables du parti romain. D'ailleurs Dion, L, 23, dit que la désertion de Dellius et de quelques autres décida Antoine à exécuter son plan : il est donc évident qu'elle dut être parmi les dernières.

(1) Plutarque, *Ant.*, 63; Horace, *Épod.*, 9, 17.

(2) Plutarque, *Ant.*, 64.

(3) Dion, L, 23, dit παρά τε ἄλλων καὶ παρὰ τοῦ Δελλίου. J'ai supposé que parmi les « autres » fut aussi Amyntas, pour la raison que j'ai exposée déjà dans ma note précédente; c'est-à-dire qu'il semble avoir dans toute cette affaire agi de concert avec Dellius.

prendre une décision à lui tout seul, et il réunit, probablement le 1er septembre, un conseil de guerre. Timide et prudent comme toujours, le fils de César proposait de laisser le passage libre à Antoine pour montrer ainsi aux soldats et aux alliés qu'il fuyait véritablement; après quoi, retournant à Actium, Octave inviterait l'armée, découragée par l'abandon de son général, à passer sous ses étendards. Dans ces dernières convulsions d'un monde agonisant, même les choses les plus tragiques se terminaient en parodie; car elle devenait une parodie, cette guerre terrible où, après avoir mis en marche, avec tant de fracas, des armées aussi puissantes, les deux adversaires se menaçaient de loin, en s'éloignant l'un de l'autre, et se préparaient à la fin à se tourner le dos et à fuir tous les deux. Mais Agrippa, qui était meilleur général, n'était pas bien sûr que les soldats abandonneraient si facilement leurs étendards; il lui parut donc plus sage de barrer le passage à Antoine, et de lui livrer bataille. Puisque Antoine voulait aller en Égypte, il ne combattrait pas avec acharnement; et comme, de toute façon, il se retirerait après la bataille, il leur serait facile, quelle qu'en fût l'issue, de publier bien haut en Italie qu'ils avaient remporté une grande victoire, et qu'ils l'avaient obligé à fuir en Égypte (1). En tout cas, il fallait toujours tenter de lui enlever au passage les vingt-deux mille légionnaires qu'il avait embarqués sur la flotte. Jamais bataille n'avait présenté moins de risques et d'aussi grands avantages. Ayant reconnu la justesse de ces raisons, Octave se rendit au conseil de son lieutenant et ordonna, le 1er septembre, à huit légions et à cinq cohortes prétoriennes (2), de monter

(1) DION, L, 31.
(2) OROSE, VI, XIX, 8.

sur les vaisseaux. Le soir, la mer se calma; les préparatifs semblaient terminés. Tout indiquait que la rencontre aurait lieu le jour suivant. Et, en effet, le matin du 2 septembre, Agrippa prit le large sur la tranquille Adriatique; il alla se poster en observation à environ un kilomètre de la sortie du canal et divisa sa flotte en trois escadres : l'aile gauche sous son commandement, le centre sous le commandement de Lucius Arruntius, l'aile droite sous le commandement de M. Lurius et d'Octave. Ce ne fut que vers le milieu du jour que les grands vaisseaux d'Antoine commencèrent à sortir du golfe, se mirent en ligne et formèrent, eux aussi, trois divisions : à gauche, C. Sosius fit face à Lurius; dans le centre Marcus Instéius et un certain Marcus Octavius firent face à Arruntius; et à droite, Antoine et L. Gellius firent face à Agrippa. Derrière eux et au centre sortirent les soixante navires de Cléopâtre, sous le commandement de la reine elle-même. De quoi Antoine et Cléopâtre étaient-ils convenus? Nous ne le savons pas; mais à en juger par les événements, il est vraisemblable que la reine, exaspérée par les luttes interminables et impatiente de retourner à tout prix en Égypte, craignant que quelque accident ne vînt encore empêcher Antoine de partir, persuada au dernier moment ce général à la volonté affaiblie de fuir avec elle dès que se lèverait le vent du nord, qui tous les jours souffle sur cette mer l'après-midi. Elle donnerait le signal en faisant avancer sa petite flotte, même si la bataille durait encore; Antoine passerait de son vaisseau dans un bateau à cinq rangs de rameurs préparé tout exprès, et il la suivrait; Canidius, qui connaissait leur dessein et à qui fut confié le reste des troupes pour les conduire en Grèce et les faire passer en Asie, donnerait à la flotte restée en arrière l'ordre de les suivre. Il ne s'agissait

que de précéder de quelques heures le gros de l'armée. Il semble même que, pour être plus sûre de lui, elle mit sur le vaisseau amiral, auprès d'Antoine, Alexis de Laodicée, avec la mission de vaincre les dernières hésitations, si au moment suprême il hésitait. Quoi qu'il en soit, après un temps d'arrêt assez court, l'escadre gauche d'Antoine, poussée par une brise légère, s'avança vers l'ennemi; Agrippa tenta de l'envelopper avec son aile droite; alors toute la flotte d'Antoine s'ébranla, et bientôt les deux flottes furent aux prises au large. Comme ceux de Sextus, à la bataille de Milazzo, les croiseurs d'Octave évoluaient facilement autour des hauts navires d'Antoine, dont ils essayaient de briser les rames et le gouvernail; légers et rapides, ils échappaient à la grêle de pierres et de flèches que les machines leur lançaient, aux crocs et aux harpons avec lesquels on tentait de les enchaîner ou de les défoncer. Les flèches, les torches, les pierres, volaient dans l'air; on combattait partout vigoureusement, tandis que Cléopâtre, frémissante et anxieuse, regardait cette bataille insensée dans laquelle tant de Romains périssaient pour sauver son royaume d'Égypte. Toujours fidèles à leur général, les soldats d'Antoine combattaient avec bravoure; ils auraient vaincu peut-être, et assurément, en tout cas, ils auraient pu le soir se retirer dans le port, après avoir infligé à l'ennemi autant de dommages qu'ils en auraient reçus, quand tout à coup Cléopâtre, le vent attendu s'étant élevé, fit tendre les voiles et, passant hardiment au milieu des flottes qui étaient aux prises, fila vers le Péloponnèse. Antoine sauta alors dans le vaisseau à cinq rangs de rameurs et la suivit (1).

(1) Dion, L, 31-35; Plutarque. *Ant.*, 65-68.

La stupéfaction fut grande pour les combattants, mais dans la flotte d'Antoine, bien peu s'aperçurent de la fuite du général, et la bataille continua acharnée, avec des dommages réciproques, sans issue définitive. Au coucher du soleil les vaisseaux d'Antoine rentrèrent seuls dans le golfe, l'un après l'autre, et par suite un peu en désordre. Octave ne se rendait pas bien compte de ce qui s'était passé, et craignant quelque surprise et quelque fuite dans les ténèbres, il passa la nuit avec sa flotte sur la mer et dormit à bord de son vaisseau (1). Le lendemain seulement, il invita la flotte et l'armée d'Antoine à se rendre, en leur disant que leur général avait pris la fuite et que, par conséquent, ils n'avaient plus de raisons pour combattre (2). Mais bien que le bruit de la disparition d'Antoine courût déjà dans le camp, bien qu'on ne vît pas paraître le général, les soldats croyaient qu'Antoine ne pouvait s'être éloigné que pour peu de temps, et pour quelque motif sérieux; ils étaient persuadés qu'il reviendrait bientôt; et ainsi, non seulement les propositions d'Octave ne furent pas accueillies, mais Canidius n'osa pas publier les instructions que lui avait laissées Antoine et ordonner à la flotte de forcer le passage, et d'aller en Égypte. En effet, si le parti égyptien avait dominé dans la tente d'Antoine, le parti romain disposait de l'armée, grâce aux officiers; et cette discorde entre le bras et la tête produisit soudain ses effets terribles. Canidius n'osa pas dire que le général s'était bien réellement enfui en Égypte; il craignait que l'indignation n'amenât les soldats à la révolte, ou que le découragement ne leur ôtât toute énergie, ou encore qu'ils ne voulussent pas

(1) Suétone, *Aug.*, 17.
(2) Plutarque, *Ant.*, 68

le croire (1). Une journée passa; certains sénateurs romains et certains princes d'Orient, entrevoyant la vérité, prirent la fuite (2); deux jours, trois jours passèrent; les soldats ne bougeaient pas, et Canidius ne savait que faire; Octave, désespérant d'amener l'armée à la révolte, songea un instant à poursuivre Antoine (3). Mais il était déjà si loin! Quand au bout de quatre, de cinq, de six jours, on ne vit pas reparaître Antoine, et qu'on fut toujours sans nouvelles de lui, la confiance des soldats commença à s'ébranler; les désertions des gros personnages romains et des princes d'Orient avec leurs contingents devinrent plus nombreuses (4). Cependant les légionnaires ne cédaient pas encore; ils croyaient qu'Antoine reparaîtrait bientôt parmi ses fidèles soldats. Mais le bruit de sa fuite se confirmait et se répandait de plus en plus; les contingents des alliés partaient maintenant avec précipitation, comme dans une déroute; le septième jour, Canidius lui-même, ne sachant plus que faire, prit la fuite. Cette dernière secousse détacha à la fin les soldats d'Antoine de la cause qu'ils avaient jusqu'alors si fidèlement servie. Une partie d'entre eux se dispersa en Macédoine, et l'autre partie se rendit à Octave avec la flotte (5). Ce fut le 9 septembre et non le 2, et quand dix-neuf légions, plus de dix mille cavaliers et la flotte se furent rendus ou eurent pris la fuite, qu'Octave put dire vraiment qu'il avait gagné la bataille d'Actium. Il l'avait gagnée sans avoir combattu. Antoine succomba dans ce duel

(1) Plutarque, *Ant.*, 68.
(2) Dion, LI, 1.
(3) *Id.*, LI, 1.
(4) *Id.*, LI, 1.
(5) Plutarque, *Ant.*, 68; Dion, LI, 1.

suprême, non à cause de la valeur de son adversaire, non à cause de ses fautes de stratégie ou de tactique, mais à cause des contradictions insolubles de sa politique à double face, égyptienne et monarchique en réalité, républicaine et romaine en apparence.

X

LA CHUTE DE L'ÉGYPTE

Ni Antoine ni Octave ne comprirent d'abord la gravité de ce qui s'était passé à Actium. Parti à contre-cœur, comme un homme qui sent qu'il va commettre une faute irréparable, Antoine s'était arrêté trois jours après, avec Cléopâtre, au cap Ténare, où il avait appris les nouvelles peu précises que la rumeur publique avait déjà apportées là. D'après ces bruits, sa flotte était perdue, mais son armée demeurait intacte et toute prête à livrer bataille. Antoine envoya aussitôt un message à Canidius pour lui dire de faire passer bien vite son armée en Asie par la route de Macédoine (1); et il reprit la mer pour se rendre à Alexandrie. Octave, de son côté, même après la reddition des légions ennemies, n'osait pas, comme César après Pharsale, tirer parti immédiatement de son succès et se lancer à la poursuite de l'ennemi. Antoine avait si souvent échappé à de terribles dangers; il était encore si puissant et si admiré! Octave pouvait-il considérer comme définitive la victoire d'Actium remportée d'une façon si singulière, et presque sans combattre? D'ailleurs trop de soucis le retenaient en Grèce, et surtout le manque d'argent, qui l'obligeait à contracter des emprunts

(1) PLUTARQUE, *Ant.*, 67.

auprès de ses *tribuni militum*. La reddition des dix-neuf légions d'Antoine le mettait dans un grand embarras. Avec quel argent allait-il les payer, puisqu'il n'en avait même pas pour les siennes? Cependant les nouvelles de la bataille navale, de la reddition de l'armée, de la fuite d'Antoine, — ces trois faits réunis faisaient croire facilement à une extraordinaire victoire remportée par Octave, — se répandaient en Europe et en Asie, et changeaient tout à coup la disposition des esprits. L'effet s'en fit sentir d'abord en Grèce, comme il était naturel. Toutes les villes qui avaient auparavant flatté Antoine et Cléopâtre se rendirent sans combattre, à l'exception de Corinthe qui fut prise par Agrippa (1); et, malgré l'inévitable contribution qui leur fut imposée, elles élevèrent des statues à Octave, lui décrètèrent des honneurs (2), firent assaut de servilités auprès du vainqueur, en épiant, en dénonçant, en arrêtant les partisans d'Antoine. Mais il en résultait une nouvelle difficulté pour Octave. Antoine et ses partisans n'avaient pas été déclarés ennemis publics, et l'*imperium* attribué par la *conjuratio* à Octave ne s'étendait qu'aux Italiens, et qu'à ses soldats. Comment fallait-il donc traiter les vaincus? Octave aurait penché vers la modération et la clémence; mais après la victoire, le parti victorieux, irrité du danger qu'il avait couru, et les soldats mêmes d'Antoine exaspérés par la trahison dont ils se croyaient victimes, réclamaient le châtiment de ceux qu'on accusait d'avoir voulu livrer l'Italie à la reine d'Égypte.

(1) Dion, L, 13 : ὕστερον... c'est-à-dire après la bataille d'Actium, puisqu'on voit dans Plutarque, *Ant.*, 67, que, quelques jours après la bataille, Corinthe était encore au pouvoir d'Antoine.

(2) Voy. des inscriptions qui sont probablement de cette époque : *C. I. G.* (Bœck) 1069; 2282; 2283. *C. I. L.*, III, 7255, *C. I. G.* (*Gr.* Sept.) I, 68; 1863.

Octave fut contraint, par les haines et les rancunes de ses soldats, à faire un nouveau massacre (1); mais il le fit à contre cœur, avec des oscillations de clémence et de sévérité qui bien souvent faisaient dépendre la vie et la mort d'un accident heureux, d'un retard de quelques heures, d'un rien. Le nombre des victimes semble avoir été tout de même assez considérable : parmi elles, il y eut aussi le fils de Curion, le fils de l'ami de César, à qui on fit, pour cette raison, un crime de ce qu'il avait suivi son beau-père (2). Cependant de la Grèce, la nouvelle de la victoire parvenait en Asie; la riche province, dépourvue alors de soldats, et se sentant déjà au pouvoir d'Octave, se disposa elle aussi à l'honorer par des décrets et des statues, et à lui demander protection et secours; bon nombre des souverains asiatiques, qui étaient partis du golfe d'Ambracie pour rentrer chez eux, cherchaient maintenant à engager des pourparlers avec le vainqueur (3). Ainsi la nouvelle se répandait et parvenait enfin à Alexandrie, où elle fut apportée dans la seconde moitié d'octobre par Canidius lui-même (4)! Encouragé par ce mouvement des esprits en sa faveur, Octave se décida à congédier tous les soldats qui avaient fini leur temps de service, sans leur donner aucune récompense, et il chargea Agrippa et Mécène, en octobre et en novembre, de reconduire en Italie beaucoup de troupes (5). Mais, sauf cette grave décision, il ne prit aucun parti

(1) L'éloge de VELLÉIUS, II, 86 : *Victoria clementissima* est un peu exagéré. DION, LI, 2, nous dit qu'il y eut de nombreuses condamnations. Le passage du MON. ANC. I, 14 (Lat.), où il est fait allusion à ces jugements, est mutilé.

(2) DION, LI. 2.

(3) *Id.*, LI, 1.

(4) PLUTARQUE, *Ant.*, 71.

(5) DION, LI, 3.

définitif et il resta en Grèce, perdant son temps à se faire initier aux mystères d'Eleusis, sans se décider ni à tenir les promesses qu'il avait faites au moment de la campagne pour la *conjuratio* et à faire la guerre à fond à Antoine et à Cléopâtre, ni à chercher encore une fois à en venir à une entente avec Antoine.

Mais les hésitations du vainqueur irrésolu furent bientôt emportées par une force à laquelle il ne pouvait guère résister : par l'opinion publique en Italie, où la bataille d'Actium avait amené dans les esprits un revirement soudain et complet. L'Italie avait suivi cette guerre lente avec une mauvaise humeur, mêlée d'amertume et de rage. Après tant de déceptions, pouvait-on nourrir encore quelque espoir? Au lieu du rétablissement de la république qui avait été promis tant de fois, on avait l'épouvantable désordre de deux factions se faisant la guerre, sans même une apparence de justification légale; le prestige de Rome était si bien tombé que les massacres d'Italiens recommençaient en Orient; les conditions économiques de l'Italie n'étaient pas meilleures que les conditions morales et politiques. L'Italie avait trop souffert de ce double gouvernement qui depuis dix ans la tenait séparée des provinces riches et civilisées de l'Asie, et les fortunes avaient trop de peine à se reformer; le gouvernement des triumvirs avait épuisé non seulement tout l'empire, mais aussi la patience de l'Italie, en contractant des dettes auprès d'une foule de gens, et en ne payant que très irrégulièrement les soldats, les fermiers et les fournisseurs. Le trésor était vide. Il fallait cependant des sommes énormes pour réorganiser les services publics qui avaient été abominablement négligés, et l'argent ne se prêtait qu'à un taux très élevé. Tout le monde était exaspéré par cet état de

choses; mais on ne voyait aucune force sociale assez puissante pour y mettre fin. Aussi il était facile de prévoir que l'Italie ferait retomber toutes ses sourdes rancunes sur celui des deux rivaux qui succomberait, comme sur l'auteur de tout le mal; mais personne peut-être n'avait songé qu'après Actium, l'Italie tout entière se lèverait si furieuse contre Antoine, qui, jusqu'au jour de la bataille, avait joui de sympathies beaucoup plus profondes et générales que son rival. Antoine, véritablement, avait trop abusé de sa fortune et de sa puissance; avec sa politique orientale, il avait trop étourdiment blessé l'orgueil national et porté un trop grand préjudice aux intérêts de l'Italie; si presque personne n'avait osé se plaindre de lui qu'avec une grande discrétion tant qu'il avait paru être le plus puissant, il porta en un instant, dès que la fortune se mit à l'abandonner, la peine de tout ce qu'il avait fait. L'Italie se rua sur lui avec l'exaspération de tous ses sentiments, bons et mauvais, et que la crise épouvantable des guerres civiles avait surexcités : le besoin de haïr quelqu'un comme étant la cause de ses malheurs, l'empressement servile à aduler le vainqueur, le désir sincère de reconstituer l'unité de l'empire, de rétablir la république et le prestige de Rome dans le monde, de revenir aux véritables mœurs latines, l'espoir que, la puissance romaine recouvrant son unité, les tributs de l'Orient afflueraient de nouveau en Italie, rendraient possibles l'abolition des impôts du triumvirat, la réorganisation des services publics, le retour de l'ancienne prospérité. Tout le monde reprit alors avec indignation les accusations que, dans l'entourage d'Octave, depuis si longtemps on ne cessait, mais en vain, de répandre ; on eut horreur des mœurs et de la conduite d'Antoine, que l'on trouva indignes d'un

Romain; on crut à toutes les calomnies répandues par ses ennemis, sur lui, sur Cléopâtre, sur leurs rapports, sur leurs intentions parricides. Ainsi en peu de jours le triumvir puissant et adulé devint un grand traître à la cause nationale; Horace lui-même sortit enfin de sa réserve et, dans l'épode IX, il célébra la victoire d'Octave sur ce capitaine d'esclaves, en se plaignant d'avoir dû assister au scandale incroyable de soldats romains obéissant à une reine et à de vils eunuques, alors que les deux mille Galates d'Amyntas s'étaient eux-mêmes refusés à un servage aussi indigne. On décréta à Rome qu'Octave célébrerait le triomphe, qu'on lui élèverait un arc d'honneur à Brindes et un arc de triomphe sur le forum; on décida que le temple du Divus Julius serait orné des rostres des vaisseaux capturés, que l'on célébrerait tous les cinq ans des jeux en souvenir de la bataille, que le jour anniversaire de la naissance d'Octave et le jour où était arrivée la nouvelle de la victoire, on ferait des supplications; qu'à son entrée dans Rome, les vestales, le sénat et le peuple iraient au-devant de lui; que le jour anniversaire d'Antoine serait considéré comme néfaste et qu'il serait interdit à tous les membres de la famille d'Antoine de porter le nom de Marcus (1). Mais l'opinion publique déchaînée ne s'arrêta pas à décréter des honneurs au vainqueur, des représailles contre les vaincus. Elle alla plus loin. La conquête et l'annexion de l'Egypte furent partout réclamées comme une satisfaction et

(1) Dion, LI, 19. Il énumère dans ce chapitre tous les honneurs qui furent décrétés pendant les deux années qui suivirent la bataille d'Actium. Il me paraît probable, par le caractère même des honneurs, que ceux qu'il énumère comme décrétés avant la mort d'Antoine le furent, tous ou presque tous, à la nouvelle de la bataille.

une vengeance nécessaires pour l'outrage que Cléopâtre avait infligé à Rome par ses audacieux projets de fonder à ses dépens un grand empire en Orient. Les hésitations, les scrupules, les craintes qui avaient si longtemps arrêté la politique romaine aux portes de l'Égypte, furent en un moment emportées par ce déchaînement de l'opinion publique. Octave, qui depuis quelque temps cherchait une occasion pour acquérir définitivement la popularité, après laquelle il avait en vain soupiré jusque-là, finit par comprendre que le moment était arrivé, que la conquête de l'Égypte, l'écrasement de Cléopâtre et d'Antoine seraient le grand exploit qui ferait de lui le plus admiré des Romains; et il n'hésita plus. Poussé par la formidable impulsion de l'opinion publique, il sortit de son incertitude et, vers la fin de l'année, se rendit en Asie, pour y passer l'hiver à préparer la conquête de l'Égypte.

Cependant, avec ses hésitations, Octave avait donné à Antoine le temps de se ressaisir, de réorganiser une défense. La puissance d'Antoine ressemblait à un superbe édifice auquel un tremblement de terre a fait soudain de vastes lézardes, mais qu'il n'a pas détruit. L'édifice était encore debout. Malgré tout, Antoine avait onze légions, une flotte, un trésor, des amis, des espérances, et surtout du temps. Si Antoine avait pu déployer la même énergie qu'après la défaite de Modène, il aurait peut-être encore réussi à se sauver. Mais les choses, auxquelles Antoine avait fait si longtemps violence, commençaient à se venger; les contradictions dans lesquelles il s'était aventuré avec une si superbe insouciance, pendant les années heureuses, commençaient à produire leurs effets funestes. Il n'avait plus sur les soldats, sur les officiers et sur la cour, ni le prestige d'un proconsul romain, ni l'autorité d'un roi d'Égypte;

devenu un personnage incertain, diminué par l'âge et par la débauche, il ne pouvait plus agir avec vigueur; autour de lui, à Alexandrie, Cléopâtre, les fonctionnaires de la cour, les affranchis, ses amis romains, les officiers de ses légions, tous enfin étaient pleins d'épouvante, incertains, agités, irrésolus. Hérode était accouru à Alexandrie; il avait eu de longs entretiens avec Antoine et lui avait donné un conseil atroce, mais excellent : celui de tuer Cléopâtre, d'annexer l'Égypte à l'empire de Rome, de donner ainsi un démenti à ses ennemis qui l'accusaient de trahir la république au profit de la reine d'Égypte. L'admiration de l'Italie lui reviendrait alors; Octave serait obligé de suspendre la guerre et de conclure un accord avec lui (1). Mais Antoine n'eut pas le courage de suivre ce conseil; il resta fidèle à Cléopâtre et il s'occupa avec elle de défendre l'Égypte, sans s'arrêter toutefois à aucun plan définitif, en prenant d'un jour à l'autre les dispositions les plus contradictoires, en menant de front, avec une hâte fiévreuse, trois ou quatre projets à la fois, en imaginant les plans les plus extravagants, en créant ainsi les plus grands désordres, et en rendant bientôt soupçonneux ceux mêmes qui avaient encore confiance dans Antoine et dans Cléopâtre. Tout le monde à la fin commençait à se rendre compte de l'étrangeté de ce couple. Étaient-ils roi et reine? Mari et femme? Pour lutter contre l'opposition devenue plus vive depuis la défaite et pour grossir le trésor de la guerre, ils firent mettre à mort les personnages les plus riches et les plus contraires à Cléopâtre; ils pillèrent les temples qui contenaient le plus de richesses, et ils en firent porter l'or et l'argent au palais royal; ils dé-

(1) JOSÈPHE, *A. J.*, XV, VI, 6.

clarèrent majeurs Césarion et Antyllus, le fils d'Antoine et de Fulvie, pour les désigner comme rois et raviver le sentiment dynastique du peuple égyptien, qu'il semblait impossible maintenant de réchauffer en faveur d'Antoine et de Cléopâtre; ils se mirent à construire des vaisseaux à Alexandrie et dans la mer Rouge, pour se préparer à fuir avec leur trésor, les uns disent dans l'Inde, les autres en Espagne; ils firent recruter des soldats dans différentes régions et ils envoyèrent des ambassades à des rois et à des souverains, pour raffermir leurs anciennes alliances (1). Mais ils ne se décidèrent pas à réunir en Égypte toutes leurs forces, les quatre légions de Cyrène et les trois légions de Syrie, qui furent laissées où elles étaient, par crainte que ces pays aussi ne vinssent à passer à l'ennemi, et qu'ainsi ne disparût la dernière apparence du grand empire égyptien auquel Cléopâtre ne savait pas renoncer.

C'est ainsi que l'hiver de l'an 31 à l'an 30 vint interrompre la navigation, sans que la guerre entre l'Égypte et Rome fût commencée. Marcus Licinius Crassus, le fils du triumvir, était l'un des consuls désignés pour cette année-là. Les grandes fêtes, comme à l'ordinaire, recommencèrent à Alexandrie; Cléopâtre et la cour cherchaient ainsi à tranquilliser le peuple (2). Mais le découragement était profond; les efforts fébriles de Cléopâtre ne faisaient que l'augmenter et son activité incohérente rendait la confusion plus grande. On en avait la preuve jusque dans les fantaisies lugubres de la jeunesse frivole de la cour, qui, comme si elle avait eu au milieu de ces fêtes le pressentiment de la chute

(1) Dion, LI, 5-6; Plutarque, *Ant.*, 69.
(2) Plutarque, *Ant.*, 71.

prochaine, avait quitté le nom de « Société des Inimitables » pour celui des « Associés de la mort (1). » Antoine lui-même avait des accès de zèle et d'activité où il s'occupait de fêtes et de préparatifs militaires, puis des périodes d'affaissement et de paresse pendant lesquelles il s'enfermait dans des endroits solitaires et ne s'occupait plus de rien (2).

Octave pendant ce temps continuait, entre Samos et les villes asiatiques de la côte (3), à juger les prisonniers, à régler les affaires des provinces d'Asie qu'il considérait comme étant maintenant à lui, et à préparer la guerre d'Égypte, pour donner satisfaction à l'Italie. Il accorda son pardon à Caïus Sossius, grâce à Lucius Arruntius qui intercéda pour lui (4). Amyntas et Archélaüs reçurent la récompense qu'ils avaient méritée pour être passés à temps du côté du vainqueur; mais les autres petits princes qui avaient soutenu Antoine furent tous dépossédés (5). L'Italie les considérait comme coupables de lèse-majesté vis-à-vis de Rome, et il fallait qu'ils fussent punis. Mais, tandis qu'Octave prenait ces mesures, arriva en Asie, vers le 1er janvier de l'an 30, un petit vaisseau qui avait osé traverser la mer, pendant ces mois d'hiver où les marins avaient coutume de rester tous au foyer domestique, dans leurs petites maisons des villes maritimes. Quel besoin urgent poussait ainsi ce vaisseau à travers la mer déserte et tempêtueuse? Il apportait des lettres d'Agrippa et de Mécène qui avertissaient Octave que les soldats congédiés sans récompense emplissaient

(1) Plutarque, *Ant.*, 71.
(2) *Id.*, *ibid.*, 69.
(3) Dion, LI, 4; Suétone, *Aug.*, 17.
(4) Velléius, II, 86
(5) Dion, LI, 2.

l'Italie de troubles, et menaçaient des plus graves désordres, s'ils n'étaient pas traités comme leurs compagnons d'armes qui avaient été libérés avant eux; Agrippa n'était pas parvenu à les calmer, il était donc nécessaire qu'Octave rentrât lui-même sans retard (1). Ce fut là assurément la dernière grande frayeur d'Octave. Le danger était très grand : si Antoine apprenait cette nouvelle, il reprendrait courage, il enverrait en Italie des agents pour enrôler les vétérans désespérés. Antoine et Cléopâtre disposaient du trésor des Lagides, dernière ressource, mais formidable en face d'une armée mutinée à cause de la solde non payée. Sans perdre un instant, comprenant que le moment était décisif, Octave expédia un vaisseau portant une lettre dans laquelle il ordonnait de faire venir à Brindes le plus grand nombre possible de vétérans; et peu après il s'embarqua lui-même pour faire cette traversée d'hiver que l'on considérait alors comme un voyage des plus téméraires. Il faillit en effet par deux fois faire naufrage, et il arriva vers la fin du mois de janvier (2) à Brindes, où l'attendaient un nombre infini de sénateurs, de chevaliers, de quémandeurs venus de partout pour lui rendre hommage et le déranger dans une besogne déjà suffisamment difficile (3). Il comprit bien vite qu'il fallait céder et donner des terres et de l'argent aux vétérans; mais comment s'y prendre puisqu'il en était complètement dépourvu? Il ne voulait ni ne pou-

(1) Suétone, *Aug.*, 17; Plutarque, *Ant.*, 73; Dion, LI, 4.

(2) Dion, LI, 5, nous dit qu'Antoine fut informé à la fois du voyage d'Octave en Italie, et de son retour, et cela veut dire qu'Octave fut de retour peu de temps après la reprise de la navigation, qui avait lieu le 5 mars. Comme Octave resta un mois en Italie, il dut arriver à Brindes vers la fin de janvier.

(3) Dion, LI, 4.

vait recourir à de nouvelles confiscations, maintenant qu'autour de lui tant d'anciens révolutionnaires rassasiés étaient devenus des conservateurs et des amis de l'ordre. D'ailleurs il fallait en finir avec la plus grande rapidité, pour retourner en Asie avant que les nouvelles ne se remissent à circuler avec les vaisseaux, de façon à ce que les troubles fussent déjà apaisés quand Antoine en aurait connaissance. Il promit de l'argent à tout le monde, et résolut d'acheter aux municipes de l'Italie une grande partie de leurs propriétés qui constituaient ce que nous appellerions aujourd'hui des biens communaux, et de prendre leurs terres aux villes qui n'avaient pas pris part à la *conjuratio* (c'étaient celles sur le territoire desquelles des colonies avaient été fondées pour des soldats d'Antoine), en donnant en échange, aux propriétaires dépossédés, des terres dans des villes à demi abandonnées et en dehors de l'Italie, telles que Dyrrachium et Philippes. Les trésors des Lagides devaient servir à tenir toutes ces promesses et à payer toutes ces terres. Toutefois, comme les soldats avaient été trop souvent leurrés par des promesses fallacieuses, il voulut les encourager à avoir patience en leur donnant un gage de ses intentions honnêtes : il distribua quelques acomptes, puisant abondamment pour cela dans sa fortune et dans celle de ses amis; il alla même jusqu'à mettre en vente leurs terres et les siennes en Italie, sans que d'ailleurs personne se présentât pour les acheter (1).

Puis il repartit à la fin de février pour l'Asie, et pour aller plus vite, au lieu de doubler la Grèce, il traversa l'isthme de Corinthe, en faisant porter ses vaisseaux sur des chars (2). Il réussit ainsi à être de retour en

(1) Dion, LI, 4.
(2) *Id.*, LI, 5.

Asie peu de temps après la reprise de la navigation et assez tôt pour qu'Antoine ne pût tirer qu'un profit insignifiant des nouvelles qui lui arrivèrent toutes à la fois, ou à peu d'intervalle les unes des autres (1). Il s'occupa aussitôt de la guerre d'Égypte, étant aussi résolu que son adversaire était incertain, se sentant cette fois appuyé et poussé droit vers son but par les vœux de l'Italie, par son désir de conquérir la faveur publique, et par la nécessité. La conquête de l'Égypte s'imposait désormais pour des raisons financières encore plus fortement que pour des raisons politiques. C'était en effet la seule façon d'empêcher la terrible faillite d'Octave et de son parti, qui aurait entraîné avec elle la faillite de la république et de la moitié de l'Italie. Octave n'avait apaisé les nouvelles révoltes des légions qu'en contractant une nouvelle dette, plus énorme que les autres, avec les villes d'Italie, dont ses agents prenaient les terres en promettant de les payer, avec les vétérans qui consentaient à rentrer chez eux les mains vides, mais en comptant formellement sur les promesses d'Octave. Et cette dette au moins il fallait la payer, le plus tôt possible, si on ne voulait pas déchaîner en Italie une véritable dissolution sociale. Dans de telles conditions, si Antoine, déjà à demi vaincu, s'obstinait à défendre Cléopâtre, l'Égypte et ses trésors contre le général qui s'approchait pour payer encore une fois avec ceux-ci les dettes de l'Italie, il était certainement perdu. Pour cette raison encore, le conseil donné par Hérode était bon. Mais les bruits qui couraient au printemps de l'an 30 devaient causer à Octave de terribles alarmes : Cléopâtre, disait-on, voulait sauver ses trésors en les faisant fuir par la mer

(1) Dion. LI, 5.

Rouge; elle les avait réunis, prétendait-on aussi, dans le grand tombeau qu'elle s'était fait élever près du temple d'Isis pour tout faire brûler, si Alexandrie était prise (1). Octave avait ordonné à Cornélius Gallus de se diriger sur Cyrène et lui-même marchait sur la Syrie : mais il ne suffisait pas de vaincre, il fallait ne pas perdre le prix de la victoire, chose plus difficile peut-être que de triompher d'Antoine, qui, dans les oscillations continuelles de la cour d'Alexandrie, ne pouvait plus rien faire de vigoureux ni de cohérent. En Afrique, abandonnées à elles-mêmes, les quatre légions de Cyrène, perdant leur confiance en Antoine et ne se sentant plus commandées, se rendirent sans combattre; et Cornélius Gallus les ayant réunies aux siennes, put marcher sur Parétonium et s'en emparer (2). En Asie, Hérode perdant sa confiance dans la cause d'Antoine, qui s'obstinait à ne pas abandonner Cléopâtre, vint au-devant d'Octave à Rhodes, et avec de beaux discours, de grands présents en argent, l'offre de lui venir en aide et de lui fournir des vivres dans la prochaine guerre, il réussit à conserver son royaume (3). La Syrie aussi tomba facilement au pouvoir d'Octave, car le gouverneur Didius passa à son service, et, pour faire preuve de son zèle, persuada aux Arabes de brûler la flotte que Cléopâtre faisait construire dans la mer Rouge, pour emporter ses trésors (4). A ce moment même cependant, d'étranges pourparlers commençaient. Antoine, en apprenant

(1) Dion, LI, 6; Plutarque, *Ant.*, 69.
(2) Dion, LI, 9; Orose, VI, xix, 15; Plutarque, *Ant.*, 69. Plutarque se trompe de date, car ce fait eut lieu certainement en l'an 30, comme on peut le voir dans Dion et dans Orose.
(3) Josèphe, *A. J.*, XV, vi, 6 et suiv.
(4) Dion, LI, 7.

qu'il avait été trahi par l'armée de Cyrène, avait voulu se tuer; puis il avait repris courage et il avait voulu aller à Parétonium pour chercher à ramener à lui ses soldats, mais après avoir envoyé des ambassades à Octave pour lui proposer la paix et lui offrir des présents. C'était une feinte pour gagner du temps et éviter la guerre avant qu'il ne fût de retour à Alexandrie (1). Cependant Cléopâtre aussi envoyait des ambassades du même genre, et Octave, au lieu de répondre clairement, envoyait un de ses affranchis, Thyrsius, avec la mission de faire comprendre à Cléopâtre qu'il s'était épris d'elle et qu'il serait disposé à lui abandonner l'Égypte, si elle consentait à faire périr Antoine (2). Malgré les sentiments de colère dont on était animé contre lui en Italie, Antoine n'était pas un de ces sénateurs vulgaires comme on en donnait journellement à égorger aux soldats; s'il avait pu disparaître, comme Pompée, et sans qu'Octave fût l'auteur de sa mort, tout eût été pour le mieux. Il est donc probable qu'Octave comptait tromper Cléopâtre, lui faire tuer Antoine, et trouver intacts à Alexandrie les trésors de l'Égypte; alors il pourrait se poser en vengeur d'Antoine et faire mettre à mort Cléopâtre, à cause de son crime. Aussi bientôt ce fut entre Octave, Antoine et Cléopâtre une lutte de ruses et de mensonges pour se tromper et se trahir mutuellement; tandis qu'Antoine combattait à Parétonium où, au lieu de gagner à lui les soldats, il perdait même une partie de ses vaisseaux, Cléopâtre prêtait l'oreille aux mensonges perfides d'Octave : en

(1) Dion, LI, 8; Plutarque, *Ant.*, 72. Les textes au sujet de ces ambassades sont très confus. Selon Plutarque elles auraient eu lieu pendant l'automne de l'an 31, mais la chose n'est guère vraisemblable.

(2) Plutarque, *Ant.*, 73; Dion, LI, 8.

voyant son empire s'écrouler, elle se prenait à espérer qu'elle pourrait du moins conserver l'Égypte, en trahissant Antoine, et en se donnant à Octave. A son retour de Parétonium de nombreux indices firent soupçonner à Antoine le changement qui s'était produit chez Cléopâtre, mais elle fut d'abord assez habile pour endormir les appréhensions du naïf Romain. Un événement très grave vint quelque temps après réveiller ses soupçons : arrivé à Péluse, Octave s'emparait de la ville presque sans combattre. De nouveau Antoine se demanda si Cléopâtre n'avait pas donné l'ordre de livrer Péluse sans combattre. Mais une fois encore Cléopâtre sut le tranquilliser (1); et, comme Octave approchait, elle fit mine de l'aider, par des édits très belliqueux, à organiser la défense d'Alexandrie. Ce fut le dernier effort. L'histoire et les épisodes de la défense d'Alexandrie ont été racontés d'une façon si confuse par les historiens de l'antiquité, qu'il est impossible de savoir ce qui s'est passé : une seule chose est certaine, c'est que le 1er août une grande bataille devait avoir lieu auprès d'Alexandrie ; qu'au dernier moment les troupes et la flotte d'Antoine le trahirent, obéissant, à ce qu'il semble, à des ordres secrets de Cléopâtre ; que la reine, redoutant la colère de l'homme qu'elle avait trahi, se réfugia dans son tombeau ; et qu'enfin Antoine, considérant sa cause comme perdue, se donna la mort. Le même jour, Octave entrait à Alexandrie, accompagné de son maître, l'Alexandrin Didymus Aréus (2). La victoire fut encore suivie d'un massacre, le dernier heureusement de cette sanglante histoire. Octave fit tuer Césarion, Antyllus, le fils aîné d'Antoine et de Fulvie,

(1) Plutarque, *Ant.*, 74.
(2) Orose, VI, xix, 16; Dion, LI, 10; Plutarque, *Ant.*, 75-80.

qui avait déjà connu les honneurs royaux; il fit tuer Canidius, qui connaissait le secret de la victoire d'Actium, Cassius Parmensis, le dernier des conjurés qui fût encore vivant, et Q. Ovinius, le sénateur qui avait accepté la charge de directeur des manufactures royales de tissus à Alexandrie (1).

Ainsi mourut le dernier et le plus célèbre des généraux de César. La postérité, toujours sans pitié pour les vaincus, l'a jugé trop sévèrement. Malgré ses nombreux défauts, malgré les graves erreurs qu'il a commises, Marc Antoine a le droit d'être considéré comme le véritable continuateur et héritier de César. Il connut les dernières pensées du dictateur; il eut en sa possession ses papiers les plus importants, et il essaya de réaliser les projets qu'il avait conçus vers la fin de sa vie, en poussant Rome vers l'Orient et la civilisation asiatique et en cherchant à employer les forces de l'Italie à la fondation d'une grande monarchie, semblable à celles des successeurs d'Alexandre. Il n'est pas douteux qu'avec son tempérament inégal et sensuel, son esprit puissant mais inconséquent, et cette incohérence qui rendait stériles tous ses actes, il ait en partie gâté le programme de César. Mais puisque la tentative orientale et monarchique échoua deux fois, aussi bien avec César qu'avec Antoine, il serait au moins téméraire de dire que ce fut là le résultat d'un simple accident. Si Antoine n'était pas un homme d'une intelligence aussi vaste que César, il eut aussi à vaincre des obstacles moins grands; il n'avait plus en face de lui une aristocratie républicaine puissante, mais un monde politique obscur, sans autorité, facile à mener, incapable de se sacrifier pour l'idée républicaine comme

(1) Orose, VI, xix, 20; Plutarque, *Ant.*, 81.

l'avaient fait les plus grandes familles romaines, depuis les ides de mars jusqu'à la bataille de Philippes. Et cependant la crainte d'une domination égyptienne, exploitée par Octave, avait effrayé l'Italie au point qu'à Actium l'adversaire d'Antoine triompha de lui presque sans combattre. L'échec de César et d'Antoine n'est donc pas imputable seulement aux fautes, aux aventures, aux faiblesses des hommes qui tentèrent cette révolution, mais aussi à ce que cette tentative n'était pas mûre, et à ce que la force d'un homme, si grand qu'il fût, ne pouvait avoir raison en quelques années de toutes les résistances qui s'opposaient à la réalisation de ce plan. Le désastre de la politique d'Antoine entraîna la chute de l'Égypte. De son refuge, Cléopâtre chercha d'abord à obtenir de meilleures conditions en menaçant de brûler ses trésors. Octave réussit à la faire rentrer dans le palais royal en lui ôtant tous les moyens d'attenter à sa vie; il la fit garder comme en prison et il l'amusa avec des propos ambigus dans le dessein de l'embarquer à l'improviste et de la conduire à Rome pour son triomphe. Mais Cléopâtre se défiait, et si elle consentit à vivre tant qu'elle eut l'espoir de sauver quelque chose de sa puissance, elle eut le courage de se donner la mort, quand elle fut persuadée que le vainqueur la destinait à son triomphe. On la trouva un jour sur son lit, parée de son plus somptueux costume royal, endormie pour toujours, entre un esclave déjà mort et un autre qui agonisait. On n'a jamais su comment elle s'était tuée. On raconta qu'elle s'était fait mordre au bras par de petits serpents venimeux qui lui avaient été envoyés dans un panier de fruits, et ce fut la version la plus accréditée (1).

(1) Orose, VI, xix, 18; Dion, LI, 11-14; Plutarque, *Ant.*,

Avec elle s'en allait le dernier reste de l'empire d'Alexandre, l'antique et glorieux royaume des Ptolémées. Après Pergame, après Antioche, Alexandrie tombait. La politique mondiale romaine, commencée à la fin de la seconde guerre punique, venait de remporter son dernier grand triomphe : au bout de cent soixante-dix ans, la perle égyptienne était enchâssée dans la bague méditerranéenne. Le pays ne fut pas traité durement; le vainqueur s'appliqua au contraire à ménager l'orgueil national et il tint compte de la tradition dynastique séculaire à laquelle le peuple était encore si attaché; la terre des Pharaons ne fut pas réduite en province romaine. Imitant, mais dans une mesure plus raisonnable, la politique d'Antoine, tandis qu'il annonçait à Rome qu'il avait conquis l'Égypte pour elle, Octave feignit d'être lui-même le nouveau roi d'Égypte et le successeur de la dynastie éteinte; pour gouverner le pays il nomma, non pas un propréteur, ni un proconsul, mais un *praefectus,* qui devait être son représentant et ressembler bien davantage à un gouverneur asiatique qu'à un proconsul romain (1). Le premier fut Cnéus Cornélius Gallus, le grand ami de Virgile. Mais tous les citoyens durent payer un impôt du sixième de leurs biens, et d'autres sommes furent extorquées aux riches sous différents prétextes; l'immense trésor des Lagides, la collection merveilleuse d'objets d'or et d'argent finement travaillés et

82-86. — Les lecteurs qui désireraient connaître dans tous les détails l'histoire des derniers jours d'Antoine et de Cléopâtre peuvent lire la narration superbe de M. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, II, p. 315-344. Ces pages sont un chef-d'œuvre de critique et de narration historique.

(1) Voy. Mon. anc., V, 24 (lat.) où Auguste dit qu'il aurait pu « *Armeniam majorem facere provinciam...* » mais ajoute au contraire : « *Aegyptum imperio populi romani adjeci.* »

ciselés; tout le musée composé en deux siècles par les innombrables Cellini de l'Orient fut jeté brutalement dans les fourneaux pour tout fondre et tout transformer en monnaie (1). Ce fut sur ces trésors des Ptolémées que les officiers reçurent aussitôt en récompense des sommes considérables, que les soldats furent enfin payés, que de grandes fortunes furent faites en peu de jours dans l'entourage d'Auguste (2).

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus...

chantait joyeusement Horace, tout à fait converti maintenant et si plein d'admiration pour Octave, que, pour la gloire du vainqueur, il consentait à mettre en vers l'absurde légende de Cléopâtre et à montrer la reine qui

Capitolio
..... dementes ruinas
Funus et imperio parabat
Contaminato cum grege turpium
Morbo virorum...

La bataille d'Actium, si elle n'avait pas eu à sauver Rome et sa puissance, avait du moins sauvé sa petite villa de la Sabine où il pourra désormais écrire en paix ses odes et ses épîtres. Sans qu'elle eût jamais été menacée véritablement des chaînes égyptiennes, l'Italie échappait à la faillite. Aussi on vit fondre tout un déluge d'honneurs sur la tête de l'heureux vainqueur : le jour anniversaire de sa naissance et celui de la prise d'Alexandrie furent déclarés jours de fête; on lui décréta un second triomphe; on approuva avec ser-

(1) Suétone, *Aug.*, 71.
(2) Dion, LI, 17.

ment tous les actes accomplis par lui jusqu'à cette époque; on lui accorda le droit de juger toutes les causes en appel et de trancher par son vote celles où les suffrages se balanceraient; on lui donna d'autres privilèges de tribuns, sans que nous sachions au juste lesquels; on décida enfin que les trente-cinq tribus lui offriraient chacune mille livres d'or (1). Un zèle étrange animait l'Italie; on oubliait tout le passé d'Octave et le fils de César était l'objet d'une admiration universelle; la victoire l'avait prodigieusement grandi, comme elle avait grandi Sylla et César, dans cette république aristocratique, vieillie et dégénérée par l'esprit mercantile et la politique démocratique. Qui donc eût osé maintenant faire de l'opposition à l'homme qui était à la tête de toutes les armées et qui disposait des trésors de Cléopâtre? Cette popularité et cette puissance permettaient à Octave de faire tout ce qu'il voulait, et il en profita pour devenir l'homme le plus riche du monde en prenant hardiment pour lui et pour ses amis la fortune privée des rois d'Égypte, qui se composait d'un nombre infini de champs cultivés, de plantations de palmiers, d'eaux poissonneuses, de mines et des revenus de certaines taxes sur les cérémonies religieuses. Le neveu de l'usurier de Velletri s'empara, comme successeur des Lagides, de leur immense fortune; il en distribua une partie à ses amis, donna par exemple une grande propriété à Mécène; et, pour la partie qu'il garda pour lui, il maintint en Égypte l'administrateur royal des domaines, l'Idiologos; il en fit l'administrateur des biens qui désormais lui appartenaient, le plaçant auprès du gouverneur et le chargeant de lui envoyer tous les ans à Rome les loyers des champs,

(1) Dion, LI, 19, Mon. anc., IV, 25 et suiv.

des maisons, des mines, l'argent des taxes religieuses qui dans les derniers temps de la monarchie égyptienne, malgré le désordre et la décadence de l'Égypte, s'élevaient encore à six mille talents, c'est-à-dire à environ vingt-cinq millions de francs (1). Après avoir pillé le trésor des Lagides, la bande des aventuriers romains se rua sur les biens de la couronne, et de nouvelles fortunes furent faites du jour au lendemain. Puis Octave revint par le même chemin qu'il avait suivi en venant, donnant partout des ordres, prenant des mesures, recevant des hommages, agissant enfin en vrai souverain de l'empire. Il donna à Artaxercès, qui était déjà roi de la Médie Atropatène, la petite Arménie; à Hérode la Samarie, c'est-à-dire la côte de Syrie depuis les confins de l'Égypte jusqu'à Tyr; il reconnut Cléon prince de Cumana dans le Pont; il accueillit amicalement Tiridates qui réclamait le trône des Parthes, voulant ainsi montrer à l'Italie qu'il se proposait de mener à bien l'entreprise dans laquelle Antoine avait échoué (2). Il fit en outre replacer dans les temples d'Orient beaucoup de statues qui avaient été enlevées par Antoine et par Cléopâtre (3), et, comme certaines villes, telles que Nicomédie et Pergame, demandaient l'autorisation de lui élever des temples comme à leurs anciens souverains, il consentit, à condition que les temples fussent dédiés à la fois à Rome et à lui (4).

Octave termina ainsi l'an 30 et commença l'an 29 en Orient. Au printemps, finalement, il revint en Italie où, vers la fin de l'an 30, le fils de Lépide avait tenté de

(1) Strabon, XVII, i, 12 (797). Voy. sur cette question Rostowzew, *Philol.*, vol. LVII et suiv., 564 et suiv.
(2) Dion, LI, 18; Mon. anc., V, 54.
(3) Mon. anc., IV, 49.
(4) Dion, LI, 20.

provoquer une révolte. Mécène n'avait pas eu de peine à la réprimer (1). L'Italie avait maintenant une admiration trop ardente pour l'homme qui revenait à la tête de tant de vaisseaux chargés d'or, accompagné par le brillant cortège des officiers et des généraux qui, partis pauvres, rapportaient d'Égypte les riches dépouilles des Ptolémées. On lui décrétait à tout moment de nouveaux honneurs : son nom allait figurer dans le *carmen saliare;* les prêtresses prieraient pour lui dans les prières publiques; dans tous les banquets publics et privés on ferait des libations en son honneur (2). Et il arriva enfin en Italie, accueilli avec un immense enthousiasme; il s'arrêta quelque temps, pour soigner une laryngite qu'il avait sans doute contractée pendant la guerre, à Atella où Virgile vint à sa rencontre et pendant quatre jours lui lut les Géorgiques qui étaient terminées (3), lui manifestant aussi son désir de rappeler ses hauts faits dans un poème (4). Les triomphes consécutifs qui furent enfin célébrés les 13, 14 et 15 août de l'an 29 (5) furent très solennels, et merveilleuses furent les fêtes que l'on donna dans la seconde moitié du mois d'août pour l'inauguration des monuments qui symbolisaient la victoire définitive de César au milieu de tant de guerres civiles, le temple du *Divus Julius* inauguré le 18 août (6), puis la *Curia Julia*, avec le sanctuaire de Minerve et l'*Ara Victoriae*

(1) Velléius, II, 88.
(2) Mon. anc., II, 21.
(3) Donatus, p. 61, R.
(4) Virgile, Géorg. III, 46.
(5) Dion, LI, 21; Live, Ep. 133; Suétone, *Aug.*, 22. Les dates de ces trois journées sont tirées d'un rapprochement fait entre ce que disent ces histoires et les indications données par les *Tabulae barberinianae* (*C. I. L.*, I, p. 478) et les *Fasti Antiatini* (*C. I. L.*, X, 6638).
(6) *C. I. L.*, I, p. 399; Dion, LI, 22.

dans la *Curia Julia* (1). Toute l'Italie était dans la joie et l'éblouissement; cet heureux et dernier survivant de tant d'hommes illustres qui avaient lutté pour dominer le monde romain, semblait avoir acquis définitivement l'héritage d'Alexandre et de Rome. C'est à sa grandeur démesurée et à l'élévation de ses quelques amis que semblait aboutir l'effort des deux siècles de guerres et de conquêtes dans le monde immense, dévasté, affligé, découragé.

(1) Dion, LI, 22.

XI

LE RÉTABLISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE

Octave à ce moment, au contraire, songeait à quitter la politique et à imiter non pas l'exemple de César, mais celui de Sylla (1). C'est un écrivain ancien assez sérieux qui nous l'assure; et je ne vois aucune raison bien grave pour contester son témoignage.

A peine rentré en Italie, Octave s'était mis à dépenser les trésors de Cléopâtre. Avec une activité remarquable il annulait toutes les créances de l'État, c'est-à-dire non seulement les arriérés des impôts, mais même les créances privées des chevaliers proscrits en l'an 43 et que l'État avait confisquées; il donnait enfin une valeur légale à l'abolition des dettes qui avait déjà eu lieu en réalité; il éteignait toutes ses dettes et celles de la république (2); il commençait à payer aux municipalités les terres qui avaient été achetées l'année précédente, et leur distribuait en espèces son-

(1) Suétone, *Aug.*, 28. *De reddenda republica bis cogitavit : primo post oppressum statim Antonium...* C'est là un renseignement de la plus haute valeur, à la fois parce qu'il nous est donné par Suétone, historien très scrupuleux, et parce qu'il n'y a aucune raison pour ne pas y ajouter foi. On a eu tort de le négliger, sous prétexte qu'il est en contradiction avec la tradition qui fait d'Octave l'ambitieux fondateur de la monarchie absolue.

(2) Dion, LI, 21.

nantes une somme supérieure peut-être à trois cents millions de sesterces (1); il en distribuait 400 par tête à tous les plébéiens, qui étaient plus de 250,000 (2); 1,000 par tête aux 120,000 vétérans à qui il avait donné des colonies (3). Étaient compris dans ce nombre les 6 ou 7,000 vétérans de César congédiés après la bataille de Philippes, les 20,000 légionnaires renvoyés chez eux après la guerre de Sicile et les 90,000 hommes des 37 légions qui étaient à lui ou à Antoine, qu'il avait congédiés récemment, ayant décidé de réduire à vingt-trois légions toute l'armée de l'empire (4). Il avait pu ainsi sauver l'Italie de la faillite qui l'avait si longtemps menacée; faire circuler de nouveau l'argent et baisser l'intérêt (5). Mais Octave savait très bien qu'une tâche beaucoup plus lourde que celle d'éviter la faillite de la nation allait incomber au futur chef de la république. Il lui faudrait réorganiser un gouvernement capable d'assurer l'ordre, la paix, la prospérité en Italie et dans les provinces. Les fêtes qu'on célébrait en son honneur, les pouvoirs qu'on voulait lui accorder, ne signifiaient pas autre chose que l'universelle aspiration de l'Italie à un gouvernement fort et sage, dont le public voyait en Octave le créateur. Or quelle

(1) Mon. anc., III, 22. Comme Auguste compte 600 millions de sesterces pour les terres qu'il acheta cette année-là et pour celles qu'il acheta en l'an 14, j'ai supposé que plus de la moitié de la somme fut dépensée à ce moment-là.

(2) *Id.*, III, 8 et suiv.

(3) *Id.*, III, 17.

(4) Mommsen, *Res Gestae D. A.*, III, 46-50, croit qu'après la bataille d'Actium, Octave réduisit à dix-huit le nombre de ses légions. Mais Robert, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1868, p. 93 et suiv., et Pfitzner, *Geschichte der Romischen Kaiserlegionen, Leipzig, 1881*, p. 14 et suiv., me semblent avoir démontré que les légions furent dès le début au nombre de vingt-trois.

(5) Dion, LI, 21; Suétone, *Aug.*, 41.

que fût à ce moment l'opinion populaire touchant son énergie et son génie, serait-il étrange, absurde, impossible, qu'Octave eût eu devant cette tâche des hésitations et même de la peur? Un historien, connaissant bien le personnage et son époque, ne saurait l'admettre. Si Octave avait été, comme César et comme Alexandre, un grand homme d'action, il aurait pu, à ce moment, concevoir les plus vastes ambitions; ne considérer ce qu'il avait déjà acquis de puissance, de gloire et de grandeur que comme le commencement d'une carrière destinée à éblouir le monde. Mais Octave était un « intellectuel » qui ressemblait plus à Brutus et à Cicéron qu'à César; un calculateur froid et prudent, qui n'était pas tourmenté par des ambitions démesurées ou par une soif de plaisirs trop ardente; un travailleur patient, un administrateur avisé, dont la force consistait beaucoup plus dans la souplesse, la lucidité, la précision de l'intelligence, que dans la grandeur de l'imagination ou l'énergie de l'ambition. Sa santé était devenue si mauvaise qu'il ne put même pas supporter la fatigue des fêtes qui furent données pour célébrer ses victoires, et que, pendant qu'elles avaient lieu, il tomba malade à plusieurs reprises (1). Précocement vieilli à trente-cinq ans, maladif, nerveux, rassasié de richesses, de gloire, de puissance, Octave se voyait offrir un pouvoir qui exigeait une santé solide, une grande énergie, une confiance en soi presque illimitée.

Pourquoi n'aurait-il pas pu avoir, un instant au moins, l'idée de le refuser? Car la tâche était terriblement rude. Les historiens modernes peuvent la simplifier tant qu'ils veulent, en disant que la république était morte et qu'après Actium l'empire devait néces-

(1) Dion, LI, 22; LIII, 1.

sairement tomber sous la domination d'un seul maître qui le gouvernerait selon son bon plaisir. Mais Octave, qui aurait dû les résoudre, voyait les immenses difficultés de la situation, beaucoup mieux que ses historiens vingt siècles après. L'organisation du pouvoir suprême est sans doute une des questions les plus graves qui se posent à tous les gouvernements, mais elle n'est pas tout le problème, car le chef d'une république comme le souverain d'une monarchie ne peuvent gouverner à eux seuls leurs États : ils ont besoin de collaborateurs, de représentants, d'agents et de fonctionnaires. A côté du problème du pouvoir suprême, il y a le problème des instruments à employer pour gouverner, problème toujours lié très étroitement au premier, et qui n'est jamais moins important. Aussi, quand même on aurait donné à Octave la dictature, les pleins pouvoirs, l'autorité et le titre de roi, on n'aurait résolu que la moitié du terrible problème politique qui se posait alors devant Rome. La question restait encore de savoir si l'empire serait gouverné, comme les monarchies asiatiques des successeurs d'Alexandre, par une bureaucratie recrutée par le chef de l'État et selon son bon plaisir, dans toutes les classes de la société et dans toutes les nations ; ou s'il continuerait à être gouverné par des magistrats républicains, choisis à Rome par les comices et par le sénat parmi les citoyens romains, d'après les règles fixées par les anciennes lois ; ou enfin si on ferait quelque chose d'intermédiaire, en empruntant aux deux systèmes. Le gouvernement monarchique n'aurait pas signifié seulement l'établissement d'une dynastie à Rome; il aurait signifié aussi la formation d'une bureaucratie cosmopolite, la carrière gouvernementale ouverte par le monarque aux hommes

intelligents et énergiques de tout l'empire, sans distinction de nationalité ni de race, la fin du monopole politique possédé jusqu'alors par Rome, les grandes familles de l'aristocratie sénatoriale, et la foule plus nombreuse des chevaliers et de la classe moyenne qui votait dans les comices. Jules César dans ses dernières années avait tenté d'introduire à Rome un principe de bureaucratie cosmopolite en confiant un grand nombre de charges à ses serviteurs et à ses affranchis ; les triumvirs et Sextus Pompée avaient fait de même pendant les guerres civiles : mais serait-il possible et utile maintenant de continuer à développer ce système? Ou fallait-il revenir à la grande tradition romaine?

Tel était le problème qui se posait devant Rome. Et il était si formidable, qu'Octave, s'il n'eût tremblé devant, devrait être considéré comme fou. Le triumvirat, qui avait toujours été un gouvernement violent et faible, avait été forcé, aux heures critiques, d'augmenter le nombre des sénateurs et des magistrats, en distribuant les honneurs de la noblesse romaine à la classe moyenne de toute l'Italie : en sorte que, si on avait massacré dans les guerres civiles une partie de la vieille noblesse historique de Rome, il s'était formé à sa place une nouvelle oligarchie beaucoup plus nombreuse de sénateurs, d'anciens questeurs, d'anciens préteurs, d'anciens consuls, composée en grande partie de gens obscurs, ignorants, sans prestige et sans fortune, qui, pour n'avoir pas la gloire et les qualités de l'ancienne noblesse, n'en était pas moins, comme celle-ci, attachée aux privilèges et aux droits d'un rang conquis d'une façon inespérée. Assurément on retrouvait dans cette oligarchie de parvenus tous les égoïsmes qui depuis un siècle affaiblissaient les classes dirigeantes de Rome, depuis le célibat jusqu'au dégoût des

charges publiques non rémunérées. Les gens disposés à se donner une peine gratuite pour le bien de l'État étaient bien peu nombreux; personne surtout ne voulait d'une charge telle que l'édilité, où l'on ne pouvait que dépenser de l'argent sans aucun bénéfice. Mais si l'abnégation et le patriotisme étaient rares, par contre le désir de conserver à la fois les honneurs et les profits du pouvoir était grand et tenace; de sorte qu'il y avait là, au centre de la république, une oligarchie de rencontre créée par la révolution, une coterie très nombreuse et très ramifiée d'anciens centurions devenus sénateurs, dont il serait impossible de se débarrasser ni non plus de se servir pour un travail sérieux, comme le prouvait la tentative faite par Octave, au commencement de l'an 28, pour épurer le sénat en retranchant les membres les plus indignes. La mesure était nécessaire; Octave qui, comme consul, avait ordonné, après quarante-deux ans d'interruption, de faire le cens (1), voulut profiter de cette occasion et dressa une liste d'environ deux cents sénateurs; mais pour leur épargner la honte d'être chassés, il les invita à se démettre spontanément de leur charge, en ne venant plus au sénat et en renonçant aux prérogatives de leur rang. Ce fut en vain. Soixante seulement y consentirent, et cent quarante attendirent qu'on les chassât (2). Cependant à chaque fois qu'il s'agissait d'une affaire publique importante et dispendieuse, le sénat ne manquait jamais de s'en remettre à Octave, à qui il confia même la réparation de quatre-vingt-deux temples de Rome, à demi ruinés par suite de l'incurie que l'on avait eue pendant les guerres civiles (3).

(1) Mon. anc., II, 2.
(2) Dion, 52-42; Suétone, *Aug.*, 35.
(3) Mon. anc., IV, 17.

Mais la difficulté qui viendrait des intérêts et des ambitions égoïstes de l'oligarchie révolutionnaire était encore petite en comparaison de celle qui venait du mouvement de l'opinion publique, toujours plus accentué, en faveur des vieilles traditions romaines. Ce mouvement qui exaltait l'orgueil national, la fierté de la race, l'admiration pour le passé, non seulement rendrait impossible au gouvernement futur de choisir ses instruments en dehors de la petite oligarchie des citoyens romains, mais il allait le forcer à les choisir de préférence dans ce qui restait de la vieille noblesse. Après une révolution qui avait tâché de détruire l'aristocratie par le fer et par le feu, on assistait dans toutes les classes, surtout dans les classes moyennes et intellectuelles, à un revirement rapide des esprits, qui les portait de nouveau à admirer la noblesse historique, comme la seule classe capable de bien gouverner l'empire. Le document le plus important de ce revirement, nous l'avons dans la grande histoire de Rome, qu'un jeune homme de Padoue, Tite-Live, commençait à écrire à cette époque, pour faire, dans le genre traditionnel des Annales, vivifié par les grâces et les lumières d'un art puissant, la glorification enthousiaste de l'ancien gouvernement aristocratique, de l'ancienne diplomatie, de l'ancienne sagesse. Il n'allait pas montrer seulement que l'aristocratie avait créé la grandeur de Rome; il allait aussi défendre avec énergie la mémoire des chefs qui avaient succombé dans la grande lutte contre le parti démocratique, et surtout Pompée; on le verrait même porter un jugement sévère sur César (1). Un grand écrivain, ami d'Octave, lié avec tous les hommes les plus éminents de l'oligarchie révolution-

(1) Voy. Sénèque, *Nat. Quæst.*, V, xviii, 4.

naire, n'aurait pu écrire l'histoire de Rome dans un tel esprit, si ces idées n'avaient pas été très répandues dans toutes les classes qui avaient de l'influence politique, et même dans l'entourage de celui qui allait devenir le chef de l'Etat. Quoi du reste de plus naturel que ce revirement du public, dégoûté par le désordre épouvantable du monde romain, alarmé par les symptômes de sa faiblesse croissante, dont Actium avait été le plus grave? Les historiens auraient mieux compris la fin des guerres civiles et la réforme constitutionnelle qui établit le gouvernement d'Auguste, si, au lieu de la considérer comme une folie inconcevable, ils avaient mieux compris l'admiration passionnée, presque religieuse que l'Italie avait toujours eue pour l'aristocratie de Rome. Oui, le système politique que l'Italie s'obstinait à maintenir depuis deux siècles était absurde. Une petite aristocratie concentrée à Rome ne pouvait bien gouverner un empire aussi immense. Les défauts de ce système étaient énormes, et ils étaient devenus plus visibles à mesure que l'empire avait grandi et que la discorde avait déchiré la noblesse. L'instrument était trop petit pour la fonction qu'il devait accomplir, et les guerres civiles en avaient encore affaibli les ressorts. Pourquoi alors ce système avait-il duré si longuement, malgré les vices, la corruption, les affreuses discordes de l'aristocratie? Dans les cent cinquante années qui précédèrent Actium, au milieu de ce duel formidable et confus pour la suprématie, engagé entre les États méditerranéens, l'Italie avait compris — et ce fut la cause principale de son succès — que la bonne administration, la paix intérieure, l'ordre, la justice, tous les biens qu'on est en droit de demander en temps ordinaire à l'État, étaient à ce moment choses secondaires; qu'il fallait surtout avoir un gouvernement

très fort sur le terrain diplomatique et militaire, capable de défendre et de développer, au milieu de cette crise épouvantable, les intérêts politiques et économiques de Rome. Pendant plus d'un siècle l'aristocratie romaine, en épuisant toute son énergie intellectuelle, morale et économique avait fourni à l'empire les généraux, les officiers, les diplomates dont il avait besoin; elle avait, malgré ses erreurs et des échecs partiels, réussi à avoir le dessus dans toutes les luttes où elle s'était engagée; et ainsi elle avait conservé le pouvoir, malgré ses vices innombrables, sa hideuse corruption, ses discordes atroces. Aussi peu à peu l'armée, la politique étrangère et l'aristocratie étaient devenues trois choses inséparables pour les masses de l'Italie, qui ne concevaient même pas que les hauts commandements militaires et les grandes magistratures de l'Etat pussent être données à des citoyens n'appartenant pas à la noblesse. Ce que nous appellons aujourd'hui le sentiment démocratique était chose presque inconnue à Rome; les classes moyennes et populaires, au lieu de convoiter les grandes situations politiques de l'empire, ont toujours au contraire cherché par leurs luttes à s'assurer des avantages économiques; elles étaient tellement persuadées que seules les grandes familles savaient faire la politique et la guerre, qu'elles ne concevaient même pas que l'on pût mettre à la tête de l'armée et de l'État un fils de paysan ou de bourgeois. Tous les chefs du parti populaire ont été en effet des nobles de vieille roche. Même dans la dernière révolution, qui de toutes avait été la plus désastreuse pour la noblesse, le parti de César avait d'abord réclamé, non pas l'égalité démocratique, mais des terres et des pensions. Les événements s'étaient précipités tragiquement; le parti démocratique avait fini par massacrer une partie de la

noblesse, et ensuite, faute d'un nombre suffisant de grandes familles, il avait dû donner beaucoup de charges importantes à des affranchis, à des plébéiens, à des gens obscurs. Mais les résultats de cette révolution démocratique n'avaient fait que donner une force nouvelle aux idées, aux tendances, aux traditions antidémocratiques du public.

Après l'écrasement de la noblesse, l'unité et la puissance de l'empire, l'immense système d'intérêts groupés autour des provinces, avaient été gravement compromis. L'empire avait été divisé; la révolte avait éclaté dans beaucoup de provinces; les guerres extérieures avaient été, en général, peu heureuses. L'aventure démocratique tentée par force après Philippes, l'essai d'une république gouvernée par d'anciens muletiers élevés au consulat, avait fini par l'audacieuse tentative de Cléopâtre, la honte d'Actium et la situation actuelle, pleine d'incertitude et de dangers. L'Espagne était presque tout entière en révolte (1); Marcus Crassus, pour défendre la Macédoine, avait dû envahir la Mysie et attaquer les Bastarnes (2); des révoltes éclataient même en Egypte (3).

Rien de plus naturel que l'Italie, dans une telle situation, tournât de nouveau ses regards vers la grande aristocratie qui avait toujours été victorieuse, qui avait conquis l'empire et qui devait savoir le défendre. Tite-Live ne ferait que justifier, par les documents historiques, l'opinion générale. Si donc Octave eût voulu donner les grandes charges de la République et les gouvernements des provinces à des étrangers et à des

(1) Dion, LI, 20-21.
(2) *Id.*, LI, 21-26.
(3) Voy. l'inscription en trois langues de Philae, dans *Sitz. Ber. Konig. Preus. Akad.*, 1896, p. 478.

affranchis, organiser une bureaucratie cosmopolite, il n'aurait pas seulement alarmé l'oligarchie révolutionnaire, il aurait blessé profondément la conscience publique. Or, après les scandales, les insuccès, les désastres, le long désordre du triumvirat, Octave avait-il l'autorité et le pouvoir nécessaires pour faire face à tant d'intérêt et à un sentiment si répandu, alors que César lui-même n'en avait pas été capable après la conquête de la Gaule et les victoires de la guerre civile? Assurément non. Sa situation était des plus singulières. La bataille d'Actium et la conquête de l'Égypte lui avaient valu une très grande admiration et avaient fait oublier son passé; mais il n'avait ni le prestige terrible de Sylla auprès des conservateurs, à son retour d'Asie, ni celui de César auprès du peuple, au lendemain de Pharsale; il ne pouvait espérer que la conquête fructueuse mais facile de l'Égypte fût une compensation suffisante pour les maux infinis dont son parti et le gouvernement des triumvirs avaient été la cause pour l'Italie. Un homme moins prudent et plus imaginatif aurait pu s'y tromper, mais non Octave. D'ailleurs l'exemple d'Antoine tombé si brusquement d'une situation si belle, et dans un tel abîme, parce qu'il avait blessé les intérêts et les préjugés de l'oligarchie italienne, devait lui inspirer une terreur salutaire. Oui, on le portait aux nues, comme on y avait porté Antoine quelques années auparavant, et il aurait pu se faire décerner le pouvoir absolu; mais l'exemple d'Antoine était là pour l'avertir que, s'il lui arrivait quelque mésaventure, — et les choses présentes comportaient tant d'imprévu, — si quelque insuccès grave survenait, le mécontentement éclaterait, on se vengerait sur lui, et les haines de la guerre civile maintenant oubliées pourraient se réveiller soudain. Quelle que fût son autorité

dans la future réorganisation de l'État, il lui faudrait rappeler au pouvoir l'aristocratie historique, se servir d'elle pour gouverner l'empire; en partie même, se couvrir aux yeux du peuple de son autorité. Mais une nouvelle difficulté, et plus grave, naissait à ce moment. Le coup porté à la noblesse par la dernière révolution avait été dur. Beaucoup de familles avaient disparu; d'autres étaient ruinées; un découragement profond avait saisi les membres survivants de celles qui n'avaient pas tout perdu pendant la grande crise. Dans son parti même, les personnages les plus éminents semblaient réclamer le repos. Asinius Pollion était un grand ami d'Octave, mais il se considérait comme son égal (1), et il ne voulait plus s'occuper que de littérature et d'art; il se proposait d'écrire une grande histoire des guerres civiles (2). Marcus Crassus, le fils du richissime triumvir, qui avait épousé la fille de Métellus Créticus, combattait alors dans les Balkans; mais consentirait-il, lui, si riche, à continuer à se donner du tourment pour les affaires de l'État? On pouvait peut-être compter davantage sur Valérius Messala; mais il était demeuré un fervent républicain, et il ne faisait pas mystère, même auprès d'Octave, de sa fidèle admiration pour Brutus. Mécène semble avoir été assez indifférent à la question de la monarchie ou de la république, mais il désirait se retirer du tracas de la politique pour jouir de ses grandes richesses; il ne voulait même à aucun prix être fait sénateur. Agrippa, cet homme plein d'activité et de ressources, était donc le seul sur qui Octave pût compter.

En somme, l'instrument séculaire du gouvernement,

(1) Voy. Sénèque, *De ira*, III, 23.
(2) Horace, *Od.*, II, I, 1.

l'aristocratie, était maintenant encore plus rouillé et plus usé, qu'au commencement de la guerre civile; mais il était plus nécessaire que jamais. Quoi qu'en disent les historiens modernes, l'Italie n'était pas du tout mûre à cette époque pour la monarchie; elle avait encore besoin de sa vieille aristocratie, que, dans un accès de folie, elle avait failli exterminer, en l'an 43 et en l'an 42. La noblesse historique était la charpente de toute son organisation militaire et de son système de politique étrangère : la noblesse une fois détruite, l'une et l'autre se seraient écroulées. Il n'y avait pas d'établissement d'instruction militaire dans l'empire romain; les familles nobles de Rome étaient l'école de guerre où se préparaient les officiers et les généraux; le soldat italien était trop habitué encore à n'être commandé que par des nobles issus de familles historiques. De même, pour les sujets, la puissance de Rome avait été trop longuement personnifiée par le sénat et par les sénateurs, pour que les provinces se fussent soumises avec une égale docilité au gouvernement de quelque Oriental, nommé général et chargé de représenter l'autorité du nouveau monarque de Rome. Si donc, en face de cette difficulté insoluble, Octave a eu un moment de faiblesse et a pensé un instant à imiter Sylla, il n'y a dans cette pensée rien qui sorte du cadre de la possibilité humaine et rien qui puisse faire du tort à sa gloire. La tâche qu'on voulait lui imposer était si lourde! La situation était, toutefois, trop grave dans tout l'empire, pour que, tout en réservant ses décisions définitives, Octave ne cherchât pas à pourvoir au moins aux nécessités les plus pressantes de l'administration. Il s'efforçait, en effet, de hâter la fondation de colonies en Italie et au dehors; il reprenait même l'idée de César de faire des colonies de Carthage et de Corinthe; il cherchait à

changer en propriétaires aisés et pacifiques le plus grand nombre des soldats qui avaient fait la guerre avec lui ou avec Antoine, en répartissant entre 90.000 vétérans les domaines communaux achetés après Actium, et en faisant leurs propriétaires décurions des petits sénats municipaux. Les redoutables soldats des guerres civiles s'installeraient ainsi dans un grand nombre de villes, parmi lesquelles on peut sans doute citer Ateste, Brescia, Parme, Tortone, Rimini, Fano, Spello et Pise, pour y finir paisiblement leur existence en bourgeois aisés, grâce à ces terres et au butin recueilli rendant la révolution. Il était, en outre, urgent de remplir d'une façon ou d'une autre les caisses de l'État, qui étaient toujours vides. Octave y versa lui-même une grosse somme, mais il ne profita pas de l'occasion, comme il l'aurait pu si facilement, pour s'emparer de la caisse publique, ainsi que l'avait fait César; il ne voulut pas se charger de l'administrer; mais, comme il ne voulait pas non plus que le trésor restât entre les mains des anciens magistrats qui en avaient été de si mauvais gérants, il prit une mesure intermédiaire, et décida que l'administration du trésor serait confiéc à deux *praefecti aerarii saturni*, choisis par le sénat tous les ans parmi les sénateurs qui avaient déjà été préteurs (1). Il renonçait ainsi à la partie la plus importante du butin des guerres civiles : le trésor de l'empire. Et de renoncement en renoncement, il aurait fini par tout restituer, s'il avait été possible de rentrer dans la vie privée à l'homme qui, sans combattre, avait vaincu Antoine à Actium. Octave était le personnage le plus considérable, le plus puissant et

(1) Dion, LIII, 22; Hirschfeld, *Untersuchungen auf dem Gebiete der röm. Verwaltung*, Berlin, 1876, p. 10.

le plus riche de la république. Trop de gens avaient besoin qu'il restât à la tête de la république : les vétérans qui avaient reçu des terres, les acquéreurs des biens des proscrits, les magistrats et les sénateurs élus par les triumvirs, tous ceux qui avaient pris part à la sanglante curée de la révolution, depuis Agrippa jusqu'au dernier et au plus obscur des centurions, tous voyaient dans sa puissance la garantie définitive de la situation acquise. Il n'est donc pas surprenant que durant l'an 28 ses amis aient fait de grands efforts pour vaincre ses hésitations et son découragement. Ils avaient pour cela de bons arguments à faire valoir; et à défaut de documents directs, nous pouvons les deviner sans peur de trop nous tromper, par l'effet qu'eurent les conseils donnés. Il n'était pas possible, devait-on lui dire, de rétablir tout entière l'ancienne constitution républicaine. Cette constitution reposait sur deux principes : le choix contemporain de plusieurs collègues pour chaque magistrature, et la courte durée de toutes les magistratures. Tant que la vie avait été simple, les mœurs pures, l'aristocratie forte, la tradition vigoureuse, la constitution avait très bien fonctionné, surtout grâce à ces principes. Mais avec la dissolution des mœurs et des traditions anciennes, ces principes étaient devenus la cause principale de l'effrayant désordre où la république avait failli disparaître. La courte durée des magistratures, au milieu des luttes acharnées des partis, des intérêts, des idées, avait fini par détruire entièrement la continuité du gouvernement. Le système de choisir pour chaque magistrature plusieurs collègues — deux au moins — ayant des pouvoirs identiques, avait mis un terrible instrument de désordre entre les mains des partis, qui, à chaque fois qu'ils réussissaient à s'emparer d'un poste, se servaient

du magistrat qu'ils y avaient fait arriver, pour entraver tout ce que faisait le collègue élu par leurs adversaires. Ne verrait-on pas se déchaîner de nouveau ces calamités si l'on rendait dans ses formes anciennes la liberté à la république?

Il était nécessaire d'établir au moins une autorité assez forte pour contenir les factions et les magistratures. Cicéron lui-même, dont les goûts étaient toujours allés plutôt vers les conservateurs que vers les révolutionnaires, n'avait-il pas développé dans le *De Republica* l'idée, empruntée du reste à Polybe et à Aristote, que dans les États trop déchirés par des discordes intérieures, il était nécessaire de créer un magistrat suprême et unique qui serait soumis aux lois communes et par conséquent républicain, mais qui aurait un pouvoir d'une durée plus longue, et d'une compétence plus étendue que les magistrats ordinaires, et qui, par son autorité personnelle en même temps que par celle qui lui serait conférée par la loi, serait en mesure d'empêcher chaque institution et magistrature d'empiéter sur le champ réservé par la constitution aux autres pouvoirs, et de négliger son devoir? Quel autre que le vainqueur d'Actium aurait pu remplir cette magistrature nouvelle? Il y avait en outre une autre considération qui devait peser d'un grand poids sur les décisions d'Octave. Dans la crise économique qui tourmentait alors l'empire, l'Égypte qui, grâce à ses trésors, avait aidé à éviter la faillite de l'Italie et une nouvelle révolution, devait apparaître comme la principale ressource de la République, au moins pour les prochaines années. La meilleure partie de la fortune d'Octave, de sa famille, de plusieurs de ses illustres amis, tels que Mécène, consistait maintenant en propriétés situées en Égypte. Mais il eût été bien dangereux de placer sous

le gouvernement d'un proconsul un peuple si orgueilleux, si excitable, chez qui le sentiment monarchique était si fort, et qui depuis les origines de son histoire avait été gouverné par des rois. Il semblait nécessaire de continuer à donner à ce peuple l'illusion qu'il était gouverné par un monarque, même si ce monarque était au loin et résidait à Rome, pourvu qu'il envoyât à Alexandrie son ministre. Or, ce monarque ne pouvait être que le conquérant de l'Égypte. Mais comment pourrait-on donner à l'Égypte l'illusion qu'Octave en était le souverain, s'il ne restait pas à la tête de la République? Octave dut se rendre à la fin à ces considérations et il se décida à essayer de mettre en application les idées du *De Republica,* en conservant une partie de son autorité, la moins grande possible, afin que l'ordre rétabli pût continuer. Le principal danger pour la paix publique venait de la division des commandements militaires; chaque armée en effet avait son chef placé sous la surveillance du sénat, qui, molle, intermittente et inefficace, n'avait pas empêché d'habiles et hardis généraux de se servir des armées pour leurs ambitions et même pour des guerres civiles. Octave consentit donc à prendre le commandement de toutes les armées, de façon à ce que les officiers et les soldats fussent sous sa dépendance et responsables auprès de lui, mais il ne voulut pas prendre ce commandement suprême d'une façon révolutionnaire; il se fit décréter par le sénat pour dix ans le proconsulat de toutes les provinces où, pour une cause permanente ou temporaire, il fallait entretenir des troupes. Il n'y en eut d'abord que trois : la Syrie, qui d'un moment à l'autre pouvait être envahie par les Parthes, et l'île de Chypre avec elle; la Gaule transalpine, dont la frontière était peu sûre; enfin l'Espagne, qui était en révolte depuis

quelque temps déjà. Quant aux autres provinces, et c'étaient les plus riches, elles seraient administrées par les magistrats ordinaires de la République, par les proconsuls et les propréteurs nommés, comme autrefois, par le sénat; tous ses pouvoirs seraient restitués au sénat; les comices recommenceraient à élire les magistrats et à approuver les lois (1).

A Rome aussi cependant, il fallait une autorité pour surveiller les magistrats urbains, pour stimuler ou retenir le sénat, quand cela serait nécessaire. Octave consentit encore à remplir cette fonction et il accepta de poser chaque année sa candidature au consulat, pour les dix années pendant lesquelles il serait proconsul. Il serait donc à la fois consul et proconsul; il pourrait, quand il resterait comme consul à Rome, administrer les provinces au moyen de légats, ou, quand il irait comme proconsul dans les provinces, gouverner de loin Rome et l'Italie comme consul; en même temps, restant à la tête de l'Etat romain, il pourrait se donner aux Égyptiens comme leur roi et comme l'héritier légitime des Ptolémées, continuant ainsi, dans la mesure raisonnable, la politique bizarre d'Antoine, qui, malgré ses exagérations, correspondait bien à une nécessité, puisque, entre les mains de son rival, elle survivait en partie à sa ruine. Cette union de deux magistratures — le consulat et le proconsulat — qui, selon le vieux droit constitutionnel, s'excluaient, était certainement une innovation révolutionnaire; mais ce n'était pas toutefois une innovation sans précédent : car on en avait déjà fait l'expérience en l'an 52 pendant quelques mois, quand, dans l'épouvante des troubles qui avaient suivi la mort de Clodius et la révolte de Vercingétorix, Pom-

(1) DION, LIII, 12-13.

pée avait été nommé consul et proconsul à la fois. Et c'était là, en tout cas, une révolution bien moins considérable que la fondation d'une monarchie, car elle laissait intacte l'essence de la république. On en revenait en réalité à une idée déjà caressée par le parti conservateur avant la guerre civile; on créait un magistrat nouveau, unique, mais républicain, dont le nom nouveau fut celui de *princeps,* mot et concept étroitement latin et républicain que l'on a traduit à tort par le mot *prince,* car ce mot dans notre langue a pris une tout autre signification, tandis qu'il signifiait en réalité premier, principal, et qu'il faudrait le traduire par *président.* Octave mettait en pratique le conseil que, le 2 septembre de l'an **44,** Cicéron au sénat avait en vain donné à Antoine : *libertate esse parem cæteris, principem dignitate,* — être le premier magistrat dans une république fondée sur le principe de l'égalité de tous les citoyens; et il acceptait d'être nommé pour dix ans président unique de la république latine, avec le commandement de toutes les armées, et avec des pouvoirs étendus mais constitutionnels, qui le font ressembler plutôt au président de la confédération américaine qu'à un monarque de l'Asie.

Quand Octave eut pris son parti, Horace annonça cette résolution dans la seconde ode du premier livre où, pour protéger Rome et mettre fin aux guerres civiles, il invoquait Apollon, le dieu de la culture intellectuelle, Vénus, la déesse de la fécondité, Mars, le dieu de la guerre, Mercure, le dieu du commerce et de la prospérité matérielle, et où, sous les traits juvéniles de Mercure, il représentait Octave, le vengeur de César qui avait répandu sur l'Italie les trésors de Cléopâtre :

Hic ames dici pater atque princeps.

Les détails de l'arrangement furent bien vite définis entre Octave et les hommes les plus éminents du sénat; vers la fin de l'an 28 l'entente était déjà faite, et l'accord reçut son exécution dans une séance solennelle du sénat, le 13 janvier de l'an 27 (1). Octave, qui était consul pour la septième fois, se rendit au sénat; il déclara qu'il renonçait à tous les pouvoirs extraordinaires dont il avait joui jusque-là et qu'il remettait au sénat et aux comices le gouvernement de la République : et alors, nous ne savons sur la proposition de quel personnage, le sénat lui conféra pour dix ans, à lui qui était déjà consul, le gouvernement proconsulaire de la Syrie, de l'Espagne et de la Gaule (2). Le 16 janvier, pour lui montrer la reconnaissance du sénat et du peuple, on lui conféra le titre d'*Augustus* (3); on empruntait à la langue sacerdotale le terme qui désignait, dans les vieux rituels, les temples consacrés selon les rites (4), pour donner un caractère à la fois sacré et latin, religieux et national, à la nouvelle magistrature du *princeps* que Pompée avait en vain essayé d'exercer vingt-cinq ans auparavant au milieu des émeutes provoquées par la mort de Clodius. Cicéron triomphait : la république était sauvée; la monarchie n'entrerait pas tout d'un coup à Rome, par une invasion triomphale; il lui faudrait un siècle pour se glisser peu à peu dans les institutions, les mœurs, les idées, et changer l'essence même de la vie politique de l'Italie. Les historiens modernes ont tort quand ils s'obstinent à considérer cette réforme comme

(1) Au sujet de cette date, voy. *C. I. L.*, I, pp. 312 et 384.
(2) Dion, LIII, 39; Mon. anc., VI, 13.
(3) Mon. anc., VI, 16.
(4) Boissier, *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, Paris, 1892, I, p. 73.

une fiction destinée à cacher la monarchie sous des formes républicaines, et ils ont tort aussi à mon avis quand ils considèrent la réforme d'Auguste comme une dyarchie, c'est-à-dire un partage du pouvoir entre le sénat et le *princeps*. La réforme d'Auguste tendait au contraire à reconstituer l'unité de l'État romain qui, au grand dommage de l'Italie, s'était trouvée presque détruite par le triumvirat, véritable dyarchie après la déposition de Lépide; elle tendait à replacer tout l'empire sous l'autorité du sénat, et le sénat sous la vigilance d'un président modérateur, gardien des institutions; elle tendait à rétablir non pas la forme, mais l'essence de la république, c'est-à-dire à conserver, autant qu'il était possible, le gouvernement de l'empire entre les mains de la petite oligarchie italienne sous la direction de la noblesse historique. La réforme constitutionnelle de l'an 27 était pour l'aristocratie une éclatante revanche de Philippes, une revanche obtenue sans combat, par la force des choses, grâce non pas à l'énergie des familles échappées à la révolution, mais à la gloire et aux mérites de leurs ancêtres. Ceux-ci avaient eu un si immense succès, que ses répercussions devaient se prolonger dans les siècles et que leurs descendants dégénérés, vaincus, proscrits devaient encore en bénéficier. Une fois encore l'Italie, après l'avoir écrasée, se traînait aux pieds de sa vieille noblesse, la suppliait de gouverner l'empire. Et cette explication ne paraîtrait pas étrange, mais simple et vraisemblable, si tous les historiens modernes n'avaient une opinion préconçue qui les entraîne à donner des proportions à la fois trop petites et trop grandes à la réforme politique de l'an 27 avant J.-C. : trop petites, quand ils la ramènent à une comédie jouée au sénat par le vainqueur et par les sénateurs pour tromper le

public; trop grandes, quand ils la considèrent comme l'acte qui clôt l'ère républicaine et commence l'époque de la monarchie romaine. Octave ne songeait nullement à se moquer de ses contemporains et il ne croyait pas non plus accomplir une révolution dont les répercussions se prolongeraient à l'infini, jusqu'à nous. Il cherchait seulement à résoudre les difficultés de l'heure présente par une réforme constitutionnelle qui, dans son intention, répondait aux besoins d'une situation passagère, et qui par suite n'avait de valeur que pour les dix années fixées par le sénatus-consulte au bout desquelles, si l'état de choses était changé, il changerait, lui aussi, de conduite et de projets. Il s'était en effet réservé la faculté de se démettre de la présidence avant ces dix années, s'il croyait pouvoir le faire sans danger pour la république (1). Est-il donc si étonnant que deux ans et demi après la bataille d'Actium, le fils de César se soit proposé de satisfaire les aspirations et les sentiments républicains de la classe moyenne et des hautes classes d'Italie? Même si on ne veut pas — et c'est cependant une considération très importante — tenir compte des grands intérêts politiques et économiques qui poussaient toute l'Italie à conserver, grâce aux institutions républicaines, le monopole fructueux du gouvernement de l'empire, il faut considérer que toute l'histoire ancienne montre combien tenaces et profondes étaient les idées et les traditions républicaines dans les petites républiques grecques ou italiennes, et combien il fut difficile de leur ôter leurs libertés, alors que ces libertés n'étaient plus guère qu'une apparence. En Grèce, malgré tous les maux dont elles furent affligées, les nombreuses petites répu-

(1) Voy. Dion, LIII, 13.

bliques ne succombèrent définitivement que sous la force brutale des conquérants étrangers. Quant à la république de Rome, au lieu de tomber sous le joug de monarchies étrangères, elle avait au contraire détruit toutes les monarchies fondées par Alexandre. Comment donc supposer qu'un gouvernement qui avait eu un succès si prodigieux pût disparaître d'un moment à l'autre, grâce à un coup d'État accompli par un seul homme ou par un petit nombre d'hommes? Qu'on y réfléchisse : les traditions républicaines de l'ancienne Rome, que la culture classique a portées jusqu'à nous, sont encore si puissantes qu'elles ont donné le branle à la Révolution française, à la Révolution de 1848 et au mouvement libéral du dix-neuvième siècle, et que ce sont elles encore qui alimentent l'état de trouble où se débat aujourd'hui l'immense empire de Russie. Comment croire qu'elles n'eussent plus aucune force à l'époque de César et d'Auguste, alors que le domaine colossal que la République avait conquis était encore là? La résistance tenace des traditions républicaines était au contraire la conséquence nécessaire des grandes victoires diplomatiques et militaires de Rome pendant les deux derniers siècles de la république, depuis la bataille de Cannes jusqu'à la prise d'Alexandrie; et il n'est pas surprenant que, incertain et fatigué, Auguste, après les désastres, les scandales et le discrédit du triumvirat, ait jugé qu'il ne pouvait pas attenter à l'essence sacrée de la république, puisque c'est à ces victoires que l'Europe moderne elle-même doit une si grande partie de sa destinée, qu'elle lui doit surtout d'avoir été sans cesse agitée par de grandes idées de liberté, grâce auxquelles son histoire n'a pas été, comme celle de l'Orient, la suite monotone de tant de monarchies despotiques qui ont poussé les unes sur les ruines des autres.

C'est ainsi qu'avec ces tranquilles séances du sénat romain se terminait la révolution commencée cent six ans auparavant avec le tribunat de Tibérius Gracchus, et que peu à peu, sans que personne s'en aperçût, une nouvelle histoire du monde commençait. C'est un moment solennel que celui où s'apaise enfin l'épouvantable tourmente qui a duré tout un siècle. Quel affreux déluge de sang avait succédé aux premières gouttes versées en l'an 132 sur le sol de Rome par le consul Opimius et par les nobles effrayés des réclamations agraires du jeune Gracchus ! Tout l'empire en avait été éclaboussé, toutes les terres en avaient été imprégnées; on avait vu disparaître, pêle-mêle, les familles les plus illustres de Rome, un nombre infini de souverains et d'États grands et petits, la fleur de la population italienne, tant de dynasties royales d'Asie, les nations barbares les plus ignorantes de l'Europe continentale. Et maintenant le déluge de sang semblait terminé ; les esprits reprenaient confiance; l'Italie, pleine de remords, d'espoir, de joie, entrevoyait un avenir plein de paix et de gloire, et se proposait de le mériter par toutes les vertus qu'elle avait trop négligées. Une fermentation étrange d'aspirations diverses agitait la nation, et ses deux grands poètes ne manquèrent pas de la sentir et de l'exprimer. Virgile, qui avait achevé les *Géorgiques*, revenait à l'idée qu'il avait eue déjà aux débuts de sa carrière littéraire de composer un grand poème national à la manière d'Ennius, mais en se servant de son art raffiné par l'étude des chefs-d'œuvre grecs. Horace, qui était un grand styliste et un critique plutôt qu'un poète lyrique, avait jusqu'alors résisté au mouvement traditionaliste et nationaliste, dont il voyait toutes les contradictions; et bien que dans le second livre des *Satires* il se fût mis comme tout le monde à vanter la

nouvelle morale, il s'interrompait quelquefois au milieu de sa propagande, comme pour se moquer de lui-même. Ainsi dans la seconde épode il avait montré l'usurier Alfius, qui fait un grand éloge de la vie rustique, mais qui à la fin se précipite pour étrangler ses débiteurs; et dans la septième satire du second livre, il s'était comme amusé à détruire ce qu'il avait dit dans les précédentes, en se faisant railler aux fêtes des Saturnales par un de ses esclaves. « Tu vantes les temps anciens, mais s'il te fallait y vivre, tu en serais au désespoir... Tu fais l'éloge de la campagne, et quand tu y es, tu es pressé de regagner la ville... Tu dis que tu n'aimes pas les ennuis des invitations et des cérémonies, et si tu dois aller dîner chez Mécène, quels cris, quel reproches, quelle impatience! Vite, apportez-moi l'huile pour me parfumer; dépêchez-vous, paresseux; que faites-vous donc? » Mais lui aussi, à la fin, il avait été entraîné par le courant; et il se mettait à composer une suite d'odes héroïques et civiques dans lesquelles, avec une riche variété de mètres grecs qui n'avaient pas encore été employés en latin, il exprimait cet esprit nouveau qui soufflait sur l'Italie. Tantôt il célébrait la grandeur des temps anciens, préconisait la nécessité de la réforme morale, et l'espoir de nouveaux exploits guerriers et d'une nouvelle gloire militaire; tantôt il recommandait aux Romains d'être religieux; tantôt il les avertissait que la paix ne reviendrait qu'avec des mœurs pures et familiales; tantôt il s'en prenait à l'éducation frivole et mondaine des femmes qui conduisait tant de matrones des nobles familles appauvries à se prostituer à de riches marchands; tantôt il évoquait le souvenir des jeunes gens d'autrefois élevés si durement, et il jetait un regard attristé sur les générations qui se suivent et deviennent toujours pires :

Aetas parentum, pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitiosiorem.

Mais, tandis qu'une si belle poésie civique enrichissait la littérature romaine, le pouvoir était réuni tout entier entre les mains d'une petite oligarchie sénile, composée d'obscurs parvenus et des survivants de la grande aristocratie romaine, qui ne désiraient pas autre chose que de jouir tranquillement de leur grandeur et qui pour cela étaient prêts à offrir tous les pouvoirs et tous les honneurs à leur chef, à ce petit-fils d'un usurier de Velletri, déjà vieux à trente-six ans, faible, hésitant, maladif, qui refusait l'empire du monde, l'héritage de Rome et celui d'Alexandre que la Fortune venait de réunir. Celui qui triomphait définitivement dans une des plus terribles luttes que l'histoire nous ait rapportées, et où périrent tant de grands généraux, était l'homme le moins doué de vertus militaires de l'histoire de Rome; le commandement de ces armées, qui avaient conquis le plus vaste empire que l'on eût vu jusque-là, allait être entre les mains d'un valétudinaire qui n'osait plus aller au soleil la tête découverte, qui ne voulait plus monter à cheval de crainte de se fatiguer, et qui se ferait transporter en litière sur les champs de bataille (1). Mais ces apparentes contradictions cachaient une profonde nécessité des choses. Comme il arrive toujours, les révolutionnaires bien repus devenaient conservateurs, maintenant qu'il s'agissait de dévorer en paix le butin qu'ils s'étaient partagé pendant les guerres civiles. On dit et on répète qu'Auguste fut l'héritier et le continuateur de César, qu'il bâtit son œuvre sur les fondations

(1) Suétone, *Aug.*, 82 et 83.

commencées par César. C'est une affirmation arbitraire dont on ne trouve aucune preuve dans les faits. A partir de la restauration de l'an 27, Auguste s'efforce sans interruption, pendant quarante et un ans, d'appliquer le programme de régénération politique et sociale exposé par Cicéron dans le *De Officiis;* il suit une politique conservatrice qui est l'antithèse de celle de César : il tempère le luxe, il remet en honneur la religion, les mœurs, les idées traditionnelles; il épure, autant qu'il est possible, l'administration et en écarte les étrangers et les hommes nouveaux; il restreint l'oligarchie des citoyens romains; il lutte dans la religion, dans l'État, dans la vie, contre le cosmopolitisme et les influences orientales, en faveur de l'idée étroitement nationale; il diminue dans l'État les dépenses improductives de luxe extérieur, et emploie les capitaux accumulés à des dépenses utiles au progrès matériel, politique et moral de l'empire; il cherche enfin à reconstituer cette aristocratie conservatrice, étroitement romaine, que César avait si fortement combattue et à laquelle il avait lui-même porté le coup de grâce. Déjà, en l'an 28, Octave s'était mis à reconstituer par des dons la fortune de familles sénatoriales tombées dans la pauvreté, de façon à leur rendre une partie de l'éclat et du pouvoir qu'elles avaient perdu et pour les mettre en état de lui venir en aide pour gouverner la république (1).

La révolution était vraiment terminée. Une grande réaction conservatrice commençait dans les esprits. C'était le triomphe de Cicéron, la défaite de César, dont le fils allait être le continuateur de nom, l'antithèse de fait. Après avoir été l'instrument fatal de la

(1) Dion, LIII, 2.

dernière destruction de l'aristocratie romaine, après l'avoir foulée aux pieds et anéantie par les proscriptions, à la bataille de Philippes, dans les eaux de Sicile, l'homme qui avait signé la sentence de mort de Cicéron travaillait à refaire ce qu'il avait détruit. C'est là ce qui arrive souvent aux hommes politiques dans les vicissitudes de l'histoire. Mais Auguste devait s'apercevoir bientôt que, si le bien et le mal se balancent presque partout, il est un cas où il en est autrement, et qui donne raison en définitive aux doctrines pessimistes de la vie; c'est que, s'il est facile à l'homme de détruire, il lui est difficile de créer. Une forêt qui a poussé pendant un siècle brûle en un jour. Un homme qui a mis vingt ans à arriver à sa croissance périt en un instant. Il avait été facile par des édits de proscription et par des jugements sommaires de massacrer, d'appauvrir, de disperser ce qui restait de l'ancienne noblesse; mais maintenant qu'Auguste en avait besoin pour qu'elle lui vînt en aide dans le gouvernement de l'immense empire, il serait difficile de rendre aux hommes la richesse, la confiance, la force, le zèle civique nécessaires à leur mission. Il y avait dans la grandeur d'Auguste une contradiction qui, se développant peu à peu, devait produire des maux infinis. Les désillusions, les amertumes, le stérile labeur de cette restauration, qui ne pouvait réussir qu'à demi, rempliront toute la seconde vie d'Octave qui va commencer, et seront la tragique rançon de sa fortune prodigieuse, la lente et terrible expiation de sa jeunesse souillée de sang et de crimes.

Parmi les réformes approuvées en même temps que la restauration de la république, il y en avait deux particulièrement importantes et qui devaient faciliter la reconstitution du gouvernement aristocratique.

L'une abaissait l'âge légal pour les magistratures et permettait aux jeunes gens de commencer de bonne heure leur carrière politique (1). L'autre fixait des salaires pour tous les gouverneurs et tous les magistrats, proportionnés à l'importance de la charge (2). Les deux réformes étaient nécessaires. Le nombre des familles aristocratiques avait trop diminué pour qu'il fût possible de faire remplir par des nobles de grandes familles toutes les charges importantes, si on n'utilisait pas les jeunes hommes, comme du reste on l'avait fait durant la grande époque du gouvernement aristocratique. On espérait probablement aussi que de jeunes magistrats redonneraient de la force à la République épuisée. En outre, étant donné l'appauvrissement d'un grand nombre de familles nobles, beaucoup de personnes n'auraient pas pu, même si elles l'avaient voulu, accepter gratuitement des charges qui obligeaient souvent à des dépenses considérables. Mais de ces deux réformes

(1) Nous n'avons aucun texte qui nous l'affirme : mais on peut le déduire de Dion, qui dit (LIII, 28) qu'en l'an 24 avant J. C., Tibère reçut du sénat l'autorisation de demander les magistratures cinq ans avant l'âge fixé par la loi, et qu'il fut nommé aussitôt questeur. En l'an 24, Tibère avait dix-huit ans; comme il avait demandé la questure cinq ans avant l'âge légal, il en résulte qu'il suffisait d'avoir vingt-trois ans pour poser sa candidature à la questure. Il est notoire qu'à l'époque de Cicéron, il fallait être beaucoup plus âgé. Nous verrons du reste, dans le prochain volume, que les consuls de trente, trente-deux, trente-cinq ans, sont nombreux à l'époque d'Auguste. Il a donc fallu qu'à un certain moment on ait réformé les *leges annales* en vigueur à l'époque de César, d'après lesquelles on ne devenait consul qu'entre quarante et cinquante ans. J'ai supposé que ce moment fut celui de la grande réforme constitutionnelle; il ne serait pas impossible cependant que la réforme ait été faite à l'époque du triumvirat, pour permettre aux triumvirs de donner les magistratures à qui ils voulaient, sans limite de classe ni d'âge.

(2) Dion, LIII, 15.

également nécessaires, si l'une représentait un retour aux grandes traditions de la république oligarchique, l'autre était en contradiction avec la gratuité des fonctions, principe essentiel de la constitution aristocratique qu'on voulait rétablir; et ces deux réformes ont en réalité contribué à détruire l'essence du vieux gouvernement romain. Une fois payé, le magistrat républicain deviendra peu à peu un fonctionnaire monarchique; et en voulant rajeunir la république, on finira par créer le privilège des carrières dynastiques. Mais la transformation a été beaucoup plus lente et compliquée qu'on ne le suppose. Nous la décrirons, dans les volumes suivants, où, au sortir de cette orageuse histoire de guerres et de révolutions, nous étudierons le paisible épanouissement de l'empire et aussi les débuts de la maladie dont il devait mourir.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME

APPENDICE

LA BATAILLE D'ACTIUM (1)

« Le combat, longtemps douteux, écrit Dion Cassius (2), se termina de cette manière : Cléopâtre, dont le vaisseau, mouillé derrière les combattants, était battu par les vagues, ne supporta pas l'attente d'un événement qui tardait tant à se décider; dévorée par une impatience féminine et digne d'une Égyptienne, comme par l'inquiétude qui la tenait si longtemps suspendue et par une anxiété qui se renouvelait sans cesse dans l'un ou l'autre sens, Cléopâtre prit elle-même la fuite et en éleva le signal pour ses sujets. A cet ordre, les Égyptiens ayant incontinent déployé leurs voiles et pris le large, favorisés par une brise qui vint à souffler, Antoine, dans la persuasion que ce n'était pas l'ordre de Cléopâtre, mais la crainte, résultat d'une défaite, qui les poussait à fuir, courut à leur suite. Mais le découragement et le trouble s'emparèrent du reste des soldats... »

Plutarque à son tour raconte (3) :

« Le combat était encore douteux et la victoire incertaine,

(1) Cette étude a paru dans la *Revue de Paris*, le 15 mars 1906, avec le titre : *Antoine et Cléopâtre*.
(2) L, 33 (traduction Gros-Boissé).
(3) *Vie d'Antoine*, chapitre LXXIII (traduction de Ricard).

lorsque tout à coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre, déployant les voiles pour faire leur retraite, prirent la fuite à travers les galères qui combattaient : comme ils étaient placés derrière les gros vaisseaux d'Antoine, en passant au milieu des lignes ils les mirent en désordre. Les ennemis, qui les suivaient des yeux, les virent avec la plus grande surprise, poussés par un bon vent, cingler vers le Péloponnèse. Ce fut alors qu'Antoine, bien loin de montrer la prudence d'un général ou le courage ou même le bon sens le plus ordinaire, vérifia ce que quelqu'un a dit en badinant : que l'âme d'un homme amoureux vit dans un corps étranger. Entraîné par une femme, comme s'il lui eût été collé et qu'il fût obligé de suivre tous ses mouvements, il ne vit pas plus tôt le vaisseau de Cléopâtre déployer ses voiles, qu'oubliant tout, qu'abandonnant, que trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une galère à cinq rangs de rameurs, et, sans autres compagnons de sa fuite qu'Alexandre de Syrie et Scellius, se mit à la suite d'une femme qui se perdait et qui devait bientôt le perdre lui-même. »

Tel est, dans les deux historiens anciens, le récit de la bataille qui a clos les grandes guerres civiles de Rome : récit étrange et romanesque qui charme les poètes et qui embarrasse les historiens. Sans doute, la folie et l'absurdité jouent un grand rôle aux époques de dissolution sociale; mais sommes-nous autorisés, par cette simple considération, à admettre que, dans l'orageuse histoire de la fin de la République, un général ait pu, pour suivre sa maîtresse, perdre une bataille qui devait être décisive dans cette lutte immense?

L'étrangeté du cas paraît trop grande, même pour une époque de dissolution. Récemment, l'amiral français Jurien de la Gravière (1) et un professeur allemand, M. Kromayer (2), ont montré, en s'appuyant sur le récit de Plutarque et de Dion, que la fuite était arrangée d'avance entre la reine d'Égypte et le triumvir. Antoine savait donc

(1) J. DE LA GRAVIÈRE, *La marine des Ptolémées et la marine des Romains*, Paris, 1885, p. 70-80.
(2) Dans une étude publiée dans le vol. 34e de *Hermes*.

déjà, au commencement de la bataille, que Cléopâtre partirait et il s'était engagé à la suivre. La remarque est importante, car elle détruit la légende de l'impatience « féminine et digne d'une Égyptienne » dont Cléopâtre aurait été saisie au milieu du combat. Il reste à expliquer pourquoi Antoine et Cléopâtre s'étaient concertés pour la fuite. L'amiral Jurien de la Gravière, qui a étudié cette campagne au point de vue militaire, y a vu l'exécution d'un plan stratégique suggéré à Antoine par la dangereuse situation de son armée et de sa flotte. Cléopâtre aurait persuadé Antoine de reporter la guerre en Asie; la prétendue fuite ne serait qu'un mouvement de retraite, en vue d'entraîner l'ennemi sur un champ de bataille plus favorable.

Mais deux objections se présentent. D'abord, il n'est pas prouvé que les conditions de l'armée et de la flotte d'Antoine fussent aussi désastreuses que le savant amiral le suppose. En outre, pourquoi Antoine et Cléopâtre se sont-ils sauvés avant la fin de la bataille? L'idée d'Antoine était-elle vraiment, comme il le veut, « de traverser la ligne ennemie, si la ligne ennemie voulait lui barrer la route »? Antoine aurait dû alors lancer contre la flotte d'Octave toute sa flotte et non pas seulement l'escadre égyptienne de Cléopâtre. Ces petits bateaux légers ne pouvaient pas briser la ligne épaisse de l'ennemi; ils ne pouvaient que se glisser au milieu des trirèmes et se sauver grâce à leur vitesse, ce qui ressemble beaucoup plus à une fuite qu'à une attaque.

Les récits des deux historiens ne contiennent qu'une légende. Ils prétendent simplifier par un roman d'amour une histoire très compliquée, dans laquelle agit une des forces les plus obscures et les plus terribles de la vie sociale. Cette force c'est la contradiction, qui s'impose, comme une nécessité politique, aux époques où des forces sociales luttent entre elles, sans qu'aucune réussisse à l'emporter définitivement. Toutes les combinaisons politiques doivent alors reposer sur une conciliation partielle et temporaire de ce qui est par nature inconciliable, et cette conciliation devient une loi de la politique, mais une loi de mort en même temps qu'une loi de vie. Elle est, au commencement, une condition du succès; elle est aussi,

à la fin, une cause de ruine inévitable. Créations superbes d'esprits hardis et ingénieux, ou vulgaires expédients de politiciens de bas étage, ces combinaisons ressemblent toutes à de grandes tours lézardées, dont la fente originelle est destinée à s'élargir peu à peu, malgré les efforts des hommes, et jusqu'au moment où elle fait tout crouler. La bataille d'Actium ne fut que l'écroulement final d'une politique qui avait débuté par une contradiction. Entre les débuts et la catastrophe, se déroule la partie la plus intéressante de la vie d'Antoine, et il faut la résumer brièvement pour comprendre son étrange destin.

***

Courageux, mais peu intelligent, bon soldat mais général médiocre, homme d'État peu sérieux, débauché, adonné à tous les excès : c'est ainsi que l'histoire a jugé Antoine. Il a eu le grand tort d'être vaincu, et la postérité a été sévère pour lui. Cependant César semble avoir porté sur lui un jugement bien différent. Il le remarque, jeune encore; il l'encourage, il le pousse dans les dernières campagnes gauloises; il le fait combattre à ses côtés dans les missions difficiles de la guerre civile. Après Pharsale, installé en Italie comme vice-dictateur ou *magister equitum*, Antoine ne s'est pas distingué par une administration très brillante, car, en 47, il a d'abord laissé éclater à Rome une espèce de révolution sociale et il l'a réprimée ensuite avec une violence exagérée. On peut, toutefois, douter que d'autres, César excepté, eussent mieux réussi à dominer une situation si difficile. César lui-même, qui s'était d'abord fâché avec lui, l'a reconnu, en se réconciliant avec Antoine, en le nommant consul, et en comblant sa famille de faveurs.

Admis de nouveau parmi les amis les plus intimes de César, Antoine devint, pendant les huit derniers mois de la vie du dictateur, son confident; au courant de tous ses projets, il put, après l'assassinat, dans la nuit du 15 au 16 mars, s'emparer de tous ses papiers, et il était probablement le seul à en connaître l'importance. Dans les luttes politiques et les guerres civiles qui suivirent la mort de César, Antoine a commis sans doute beaucoup de fautes, mais il est sorti victorieux de toutes ces luttes, et il y a même fait

preuve, à maintes reprises, d'une énergie remarquable. Il n'a point à partager avec Octave le mérite d'avoir gagné les deux batailles de Philippes : c'est lui, et lui seul, qui a défait Cassius dans la première, et Brutus dans la seconde. Les historiens anciens eux-mêmes, si sévères pour lui, admettent que, jusqu'à la bataille de Philippes, il avait été un homme sérieux et qu'il ne commença à mal tourner qu'après avoir connu Cléopâtre à Tarse, pendant l'hiver de 41-40 : rencontre fatale dont Plutarque fait le prologue du fameux roman d'amour :

« Elle navigua (1) tranquillement sur le *Cydnus* dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les avirons d'argent, et le mouvement des rames cadencé au son des flûtes, qui se mariait à celui des lyres et des chalumeaux. Elle-même, magnifiquement parée, et telle qu'on peint la déesse Vénus, était couchée sous un pavillon brodé en or; de jeunes enfants, habillés comme les peintres peignent les Amours, étaient à ses côtés avec des éventails pour la rafraîchir; ses femmes, toutes parfaitement belles, vêtues en Néréides et en Grâces, les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de l'odeur des parfums qu'on brûlait dans le vaisseau, et couvertes d'une foule immense qui accompagnait Cléopâtre, et l'on accourait de toute la ville pour jouir d'un spectacle extraordinaire. Le peuple qui était sur la place s'étant précipité au-devant d'elle, Antoine resta seul dans le tribunal où il donnait audience, et le bruit courut que c'était Vénus qui, pour le bonheur de l'Asie, venait en masque chez Bacchus. Antoine envoya sur-le-champ la prier à souper; mais, sur le désir qu'elle témoigna de le recevoir chez elle, Antoine, pour lui montrer sa complaisance et son urbanité, se rendit à son invitation. Il trouva chez elle des préparatifs dont la magnificence ne peut s'exprimer; mais rien ne le surprit tant que l'immense quantité de flambeaux qu'il vit allumés de toutes parts, et qui, suspendus au plancher ou attachés à la muraille, formaient avec une admirable symétrie des figures carrées et circulaires... »

(1) PLUTARQUE, *Vie d'Antoine*, chap. XXVII (trad. Ricard).

Le triumvir tombe amoureux de la belle reine d'Egypte. Il la suit à Alexandrie; avec elle il y passe joyeusement l'hiver de l'an 40, et, dominé par cet amour insensé, il commence à commettre toutes sortes de folies.

Cependant il n'est pas difficile de prouver que le « coup de foudre », à la vue de Cléopâtre, n'a jamais éclaté que dans l'imagination des historiens anciens. Antoine n'était pas homme à refuser aucun des cadeaux que Cléopâtre voulait bien lui faire; mais en l'an 41, il ne séjourna que peu de mois à Alexandrie. Au commencement de l'an 40, à la première nouvelle qu'une armée parthe marchait sur la Syrie, il quitta la reine et l'Égypte et, pendant les trois années suivantes, non seulement il ne revit plus Cléopâtre, mais, bien loin de songer à ses amours, il s'occupa avec une admirable énergie de son grand projet de la conquête de la Perse.

On a mille fois répété, on répète encore qu'Auguste fut l'héritier de César dans l'histoire du monde, qu'il a achevé ou exécuté ce que son père adoptif avait commencé ou projeté. C'est, à mon avis, une erreur très grave et qui a empêché de bien comprendre les deux rivaux de la dernière guerre civile, Octave et Antoine. Si le véritable héritier d'un politique est celui qui poursuit l'éxécution de ses plans, l'esprit de César a continué à agir par Antoine et non par Octave. Dans les deux dernières années de sa vie, César, préoccupé de la grave situation politique et économique que la guerre civile avait créée, avait espéré trouver la solution de toutes les difficultés dans la conquête de la Perse. Cette grande guerre devait donner à son gouvernement la force morale dont il manquait à cause de ses origines révolutionnaires, lui fournir aussi les trésors nécessaires pour parer à la terrible crise économique dans laquelle l'empire se débattait. Au commencement de l'an 44, quand Brutus le tua, César travaillait donc avec beaucoup d'énergie, non pas à réorganiser l'empire ou à fonder la monarchie, mais à préparer la guerre contre les Parthes, dont, le soir même du 15 mars, Antoine emportait chez lui, parmi les autres papiers de César, les plans dressés par le dictateur. Ainsi d'autres devaient hériter du nom et de la fortune de César; mais Antoine s'emparait de la dernière

grande idée du mort. Absorbé durant deux ans par la lutte avec les conjurés, il ne put l'exploiter tout de suite; mais à mesure que la situation, déjà très difficile du vivant de César, empirait après sa mort, il se persuada qu'il ne pourrait la maîtriser, par le prestige et par l'or, que s'il réussissait à conquérir la Perse.

Les forces de dissolution, que César avait encore pu enrayer, bien qu'à grande peine, s'étaient déchaînées sur tout l'empire. Les lois, les traditions, les institutions avaient perdu presque tout leur ancien prestige; les dieux eux-mêmes vieillissaient dans leurs temples en ruine; il n'y avait plus qu'une force organisée : les grandes armées pillardes, recrutées pour la guerre civile. Il était évident que si un homme, un parti ou quelque institution ne regagnaient pas un peu de prestige sur les masses, l'immense désordre irait à la catastrophe. Antoine comptait regagner ce prestige par la campagne contre la Perse; cet espoir est à lui seul un éclatant témoignage de son énergie. Est-il possible de ne voir qu'un débauché, follement épris d'une Égyptienne, en cet homme qui osait se lever pour une si vaste entreprise? Alors qu'il aurait pu usurper, comme Octave, la plus haute situation par de petites tromperies et de mesquines violences, il préférait la conquérir par un grand exploit, plein de dangers.

Pendant deux ans, Antoine amasse de l'argent, concentre des légions en Asie, remanie la carte politique de l'Orient, pour se créer des appuis solides parmi les rois et les roitelets de l'Asie Mineure. Il prend toutes les dispositions nécessaires pour envahir la Perse en suivant le chemin indiqué par César, c'est-à-dire l'Arménie. Il fait une chose encore plus extraordinaire, au moins pour un amoureux de Cléopâtre : il épouse Octavie, la sœur d'Octave, afin de n'être plus embarrassé par les difficultés de politique intérieure durant sa campagne.

De l'an 40 jusqu'à l'an 37, il serait impossible de découvrir la moindre trace d'une influence de Cléopâtre sur Antoine. Sans doute, il ne faut pas croire que tous les rapports entre Antoine et la cour d'Égypte étaient interrompus, Plutarque nous dit, par exemple (1), qu'Antoine avait

(1) Chapitre XXXIV.

auprès de lui un devin égyptien, qui cherchait à l'éloigner d'Octave et d'Octavie par des horoscopes plus ou moins ingénieux. Faut-il voir dans ce devin un agent de Cléopâtre? La chose n'est pas impossible. Il est aussi probable que cet agent ne fut pas le seul, et que la correspondance entre le triumvir et la reine continua. Mais Cléopâtre ne tient encore la première place ni dans la vie ni dans la politique d'Antoine, qui ne pense alors qu'à exécuter le programme de César. C'est seulement vers la fin de l'an 37 qu'un coup de théâtre inattendu ramène Cléopâtre dans sa vie. Au printemps de l'an 37, Antoine est obligé par les intrigues d'Octave de revenir avec sa flotte sur les côtes de l'Italie méridionale; il perd plusieurs mois à Tarente en d'interminables négociations avec son beau-frère. Ces négociations terminées, vers la fin du mois d'août, il peut revenir en Syrie. Mais de Corfou, il renvoie Octavie en Italie, expédie Fontéius Capiton à Alexandrie, puis se rend à Antioche où Cléopâtre le rejoint bientôt.

Et c'est à Antioche, au commencement de l'an 36, que se passe une chose, dont Shakespeare, qui nous a peint avec des couleurs si riantes ce couple d'amoureux, ne s'est point douté. Ces amants, qui « dépensaient des royaumes en baisers », se marient, comme deux bons bourgeois. M. Letronne a eu le mérite d'éclaircir, à l'aide des monnaies, ce point resté obscur dans les écrivains. Au commencement de l'an 36, Antoine, par ce mariage avec la reine, devient roi d'Egypte.

Pourquoi Antoine et Cléopâtre ont-ils eu l'idée de se marier? Quelle est la signification de cet acte singulier? Quelles négociations l'ont précédé? Il n'est pas vraisemblable que ce mariage ait été décidé du jour au lendemain; l'absence complète de renseignements sur les préparations prouve seulement qu'il fut préparé en secret. D'ailleurs il y a dans ce mariage beaucoup d'autres choses étranges. Antoine ne répudie pas Octavie, de sorte qu'il se trouve avoir après l'an 36, deux femmes. Il célèbre ses noces, non pas à Alexandrie, la capitale de son futur royaume, mais à Antioche. Il montre un souci évident de cacher son acte le plus qu'il peut. Il ne prend point le titre de roi d'Egypte; il fait frapper sur les monnaies égyptiennes son portrait, mais il s'y nomme seulement αὐτοκράτωρ — c'est la traduc-

tion grecque du mot latin *imperator* — et triumvir. Enfin, à peine le mariage conclu, il quitte sa femme et il part pour la Perse.

Il est évident qu'Antoine a dû avoir des motifs bien sérieux pour faire tant de choses étranges, des motifs que, faute de documents, il faut tâcher d'établir à l'aide d'une hypothèse. Nous savons — c'est Dion qui nous le dit et toute l'histoire de cette époque le confirme — que le gouvernement de Cléopâtre n'était guère populaire en Egypte, et qu'elle avait beaucoup à craindre d'une de ces révolutions de palais si fréquentes dans l'histoire des derniers Ptolémées. Il ne serait pas impossible qu'elle ait voulu, grâce à l'appui d'Antoine et des légions, mettre son pouvoir à l'abri des conspirations de cour, et qu'elle l'ait invité à venir en l'an 40 à Alexandrie, pour lui proposer le mariage qui eut lieu en l'an 36.

Mais Antoine voit alors toute l'étrangeté du projet, et, tout en goûtant les moyens de persuasion employés par la reine, se laisse raisonner, sans se laisser convaincre. D'ailleurs, il est bientôt rappelé en Italie par les troubles et entièrement absorbé par son grand projet contre la Perse. Mais Cléopâtre ne désarme pas; elle place des espions et des agents dans l'entourage du triumvir, se tient en correspondance avec lui, guette les occasions de lui présenter de nouveau sa proposition. Et elle réussit à la fin, grâce à la guerre de Perse.

Antoine, qui travaillait avec ardeur à préparer la campagne, avait à lutter contre une difficulté très grave : la crise économique provoquée par les dernières guerres civiles. Une sorte de banqueroute universelle avait dans tout l'empire fait disparaître les métaux précieux, détruit le crédit public et privé, annulé la valeur de presque toutes les richesses. Antoine manquait d'argent, comme le démontrent les pièces qu'il a frappées durant cette période, et qui presque toutes sont fourrées. L'Égypte, au contraire, était très riche, et la famille royale y possédait le seul grand trésor de métaux précieux que Rome n'eût pas encore mis au pillage dans le monde méditerranéen.

Comme il aurait été très dangereux de s'enfoncer dans la Perse avec seize légions sans avoir d'argent pour leur

payer la solde régulière, il n'est point invraisemblable qu'Antoine ait pensé que les trésors des Ptolémées valaient bien un mariage. Il aurait accepté les propositions de Cléopâtre, afin d'emprunter à la riche Égyptienne de quoi subvenir à la majeure partie des dépenses de sa conquête. Mais, quoi qu'en pensent beaucoup d'historiens modernes, les traditions républicaines étaient encore très fortes en Italie. Antoine savait qu'un mariage avec une reine n'était pas du nombre des expédients politiques dont un représentant de Rome fût autorisé à se servir; en Italie, tout le monde l'aurait jugé fou ou criminel, s'il avait montré l'intention de devenir roi d'Égypte. C'est pour cela qu'il voulut cacher la véritable signification de son acte, en ne répudiant pas Octavie, en célébrant son mariage dans une ville de la Syrie, en ne prenant pas sur les monnaies le titre de roi d'Égypte.

Le mariage d'Antoine m'apparaît comme la conclusion d'une alliance entre Antoine et l'Égypte; et c'est en même temps la contradiction initiale de la politique orientale d'Antoine. Antoine devenait roi d'Égypte, mais il s'en cachait; de cette royauté inavouée, il voulait se servir pour faire, avec l'argent égyptien, une guerre dont, magistrat romain, il aurait toute la gloire et tirerait tout le profit.



La campagne de Perse commença au printemps de l'an 36; elle fut en Italie suivie avec anxiété par Octave et son parti. Tout l'été, Octave et ses amis offrirent en public de grands sacrifices aux dieux pour le succès de la guerre; mais ils souhaitaient en secret que l'armée d'Antoine pérît, comme celle de Crassus. Antoine victorieux serait maître de la situation : Octave ne pourrait plus jouer qu'un rôle de second ordre.

Ces vœux patriotiques ne furent exaucés qu'à moitié. Plus heureux que Crassus, Antoine échappa au désastre que les Parthes lui avaient préparé; mais il ne réussit point à conquérir la Perse. Après avoir longtemps assiégé la capitale de la Médie, il fut obligé à la retraite sans avoir pu entamer le véritable territoire parthique. Le seul récit clair que nous possédions sur cette guerre — celui de Plutarque

— est très court; et il ne permet pas de décider si César lui-même s'était trompé sur la puissance des Parthes ou si Antoine exécuta mal son plan.

Les contemporains, comme il arrive toujours, ne virent que l'insuccès, et ils ne s'attardèrent pas à philosopher sur les causes. Si Octave est devenu Auguste, il l'a dû beaucoup plus aux Parthes qu'à son génie. La retraite de la Perse fut pour Antoine ce que la retraite de Russie fut pour Napoléon : le commencement du déclin. Son prestige en Orient fut tellement atteint que, pendant l'hiver de l'an 36 à l'an 35, Sextus Pompée, chassé de la Sicile, réussit à organiser une insurrection en Asie Mineure et à entamer des négociations avec les rois d'Arménie, du Pont et des Parthes. Antoine en vint facilement à bout; mais il comprit qu'il ne pourrait pas rétablir son prestige, s'il n'effaçait ce premier échec par une revanche éclatante. Malheureusement, la contradiction initiale de sa politique commençait alors à s'élargir et à compromettre la solidité de sa situation.

D'abord Octave ne sembla pas vouloir profiter de cet échec; il se montra au contraire animé des meilleures intentions; il envoya même des soldats pour combler les vides de la guerre. Mais, au lieu d'un général expert, il chargea Octavie, sa sœur, la femme d'Antoine, de conduire ces troupes. Par ce moyen, très adroitement choisi, Octave essayait de forcer Antoine à déclarer ouvertement quelle était sa véritable femme, à avouer sa royauté en se déclarant pour Cléopâtre, ou à briser son alliance avec l'Égypte en accueillant Octavie comme sa femme légitime, dans cet Orient qui le considérait désormais comme l'époux de l'Égyptienne. La question était d'autant plus embarrassante que juste à ce moment Cléopâtre augmentait ses exigences. Plutarque (chap. LVI) nous dit en effet :

« Cléopâtre, qui sentit qu'Octavie venait lui disputer le cœur d'Antoine... feignit d'avoir pour Antoine la passion la plus violente, et affecta d'atténuer son corps, en prenant peu de nourriture. Toutes les fois qu'il venait chez elle, il lui trouvait le regard étonné, et, quand il en sortait, elle avait les yeux abattus de langueur. Attentive à paraître souvent en larmes, elle se hâtait de les essuyer et de les cacher, afin de les dérober à Antoine; elle faisait surtout

usage de ces ressources, lorsqu'elle le voyait disposé à quitter la Syrie pour aller joindre le roi des Mèdes. (Chap. LVII.) Les flatteurs, qui voulaient paraître jaloux de la servir, faisaient à Antoine les plus vifs reproches : ils le traitaient de cœur dur et insensible, ils l'accusaient de laisser mourir de chagrin une femme qui ne respirait que pour lui... Antoine, attendri ou plutôt accablé par ces discours, et craignant que Cléopâtre ne renonçât en effet à la vie, retourna tout de suite à Alexandrie, et renvoya au printemps l'expédition de Médie, quoiqu'il eût appris que les Parthes étaient agités de séditions. »

Beaucoup de ces détails sont vraisemblables. Les femmes n'auraient pas joué et ne joueraient pas un si grand rôle dans la politique, si leurs larmes et leurs sourires n'avaient trop souvent la mystérieuse puissance de renforcer — et parfois de remplacer — les arguments de calcul, même auprès des hommes d'État.

D'ailleurs Antoine passait pour un homme qui se laissait facilement dominer par les femmes; il n'est point étrange que Cléopâtre, fine, intelligente, adroite, et qui gagnait sans cesse de l'influence sur lui, se soit servie de pareils moyens. Mais, au milieu de ces détails romanesques, le récit de Plutarque nous montre aussi que la reine cherchait à exploiter à son profit l'échec de la première expédition en Perse. Le départ pour la Médie se rattachait aux projets d'une seconde campagne contre les Parthes, qu'Antoine avait préparée; en faisant mine de s'opposer à ce départ et à la nouvelle guerre, de même qu'en se montrant jalouse d'Octavie, Cléopâtre poussait Antoine à déclarer officiellement son mariage avec elle et à rompre avec Rome.

Cléopâtre s'était contentée, en l'an 36, d'un mariage presque clandestin, parce qu'elle n'avait pu alors rien obtenir de plus : mais elle était trop intelligente pour ne pas deviner qu'une fois la Perse conquise, Antoine briserait cette alliance et se réconcilierait avec Octave aux dépens de l'Égypte, s'il n'avait pas accepté auparavant la situation officielle de roi d'Égypte et s'il n'avait pas divorcé avec Octavie.

Le moment était favorable aux desseins de Cléopâtre. Plusieurs enfants étaient nés de leur mariage. Après son

premier échec, Antoine ne pouvait plus avoir une confiance absolue dans le succès des plans de César. La fondation d'une nouvelle dynastie en Égypte pouvait bien remplacer, comme grand exploit, la conquête de la Perse. L'esprit d'Antoine commence à flotter entre ces deux projets : tantôt il revient à la grande idée césarienne de conquérir la Perse pour devenir le chef de la République romaine; tantôt il rêve de fonder, avec une nouvelle dynastie, un nouveau grand empire égyptien. Il n'est pas possible que l'autorité royale dont il disposait en Égypte, les richesses et le luxe des Ptolémées, dont il jouissait à la cour, n'eussent dans son esprit beaucoup déprécié la valeur de la primauté dans Rome, pour laquelle il avait tant lutté. Qu'était cette primauté à côté du royaume des Ptolémées agrandi d'un empire perse?

Antoine était donc de plus en plus embarrassé dans le réseau de ses contradictions italo-égyptiennes. D'un côté les exigences de Cléopâtre grandissent; de l'autre Antoine commence à hésiter lui-même entre deux politiques. Au début, il voulait à la fois être roi d'Egypte et magistrat romain pour conquérir la Perse. A présent, la contradiction s'étend des moyens au but : il veut à la fois fonder un empire égyptien et conquérir la Perse. Il décide la nouvelle campagne contre les Parthes pour l'an 33; mais il la fait précéder, pendant l'automne de l'an 34, d'un acte très grave : les « donations d'Alexandrie » qui étaient la plus grande des concessions qu'il pût faire aux exigences de la reine et à la politique égyptienne. Plutarque en parle ainsi (chap. LXIV) :

« Après avoir rempli le gymnase d'une multitude immense et fait dresser sur un tribunal d'argent deux trônes d'or, l'un pour lui-même et l'autre pour Cléopâtre, il la déclara reine d'Égypte, de Chypre, d'Afrique et de Célésyrie, et lui associa Césarion, qui passait pour fils du premier César. Il conféra ensuite le titre de rois des rois aux enfants qu'il avait eus de cette reine, et donna à Alexandre l'Arménie, la Médie et le royaume des Parthes, quand il en aurait fait la conquête; Ptolémée, son second fils, eut la Phénicie, la Syrie et la Cilicie. Il les présenta tous les deux au peuple : Alexandre était vêtu d'une robe médique, et portait sur la tête la tiare et le bonnet pointu qu'on appelle cidaris, orne-

ments des rois des Mèdes et des Arméniens; Ptolémée avait un long manteau, des pantoufles, et un bonnet entouré d'un diadème, habillement des successeurs d'Alexandre... Depuis ce jour, Cléopâtre ne parut plus en public que vêtue de la robe consacrée à Isis, et donna ses audiences au peuple sous le nom de la nouvelle Isis. »

Il y a, dans cette narration, quelques erreurs de détail, mais le fond est exact. Antoine formait un grand empire égyptien, aux dépens de l'empire romain, et le divisait entre Cléopâtre et ses enfants. Il n'osait pas encore avouer son mariage et prendre ouvertement le titre de roi d'Égypte; mais cette fois il consentait à envoyer une copie officielle des « donations d'Alexandrie » au sénat romain, pour que le nouvel État fût reconnu par la République.

Il est possible qu'Antoine considérât d'abord ces concessions comme un arrangement provisoire, fait pour vaincre l'opposition de Cléopâtre à la seconde guerre de Perse; qu'il espérât pouvoir, après la guerre, réduire les prétentions de la reine et faire approuver pour le moment par le sénat ses donations comme un acte proconsulaire. Les proconsuls très souvent ajoutaient des territoires aux États clients et protégés, même en réduisant l'étendue des provinces romaines. Mais cette fois Antoine se trompa. Au cours de l'an 33, pendant qu'Antoine hâtait en Arménie les préparatifs de la seconde campagne, à Rome éclatait une vive agitation contre les « donations d'Alexandrie ». L'Italie ne s'était pas méprise sur leur signification; déjà mis en défiance par les étranges relations d'Antoine avec Cléopâtre, par les bruits qui couraient sur sa folle passion, par sa conduite si peu claire avec Octavie, le public fut indigné de la grandeur des concessions, et le mécontentement populaire éclata avec une telle force, que les sénateurs, chargés de communiquer officiellement au sénat l'acte d'Antoine, n'osèrent le faire. L'agitation s'accentua encore, quand Octave, à la fois pour augmenter sa popularité, et pour entraver la nouvelle guerre contre la Perse, engagea une vive campagne contre la politique orientale d'Antoine, en ménageant celui-ci, mais en attaquant avec violence Cléopâtre et Césarion.

Bientôt la reine d'Égypte devint à Rome et en Italie

l'objet de la haine la plus vive. Indifférent d'abord et dédaigneux, Antoine ne tarda pas à s'apercevoir que cette agitation pourrait lui créer une situation des plus dangereuses. Si l'acte qu'il avait accompli à Alexandrie avec tant de solennité, devant l'Orient tout entier, l'acte, qui était la base de toute sa politique orientale, n'était pas encore désavoué par Rome, c'était seulement parce qu'on avait trop peur de lui. Mais en serait-il de même après un échec dans sa seconde campagne de Perse? Le nouvel empire égyptien devait être son refuge pour le cas où les affaires de Perse tourneraient mal; si Rome refusait dès maintenant de reconnaître cet empire, il était impossible d'espérer qu'elle le reconnaîtrait après une déroute en Perse. Encore une fois, la contradiction initiale de sa politique déjouait ses calculs. Dans la seconde moitié de l'an 33, il se persuada qu'il lui fallait interrompre les préparatifs de la guerre de Perse, en finir d'abord avec les intrigues d'Octave et l'agitation contre sa politique égyptienne, faire reconnaître par Rome ce qu'il avait fait à Alexandrie.

⁂

Ce n'est, je crois, que par des considérations de cette espèce que l'on peut expliquer pourquoi, dans la seconde moitié de l'an 33, Antoine suspendit tout à coup les préparatifs de la guerre parthique, ramena précipitamment son armée aux bords de la mer Égée, manda à Éphèse les rois et roitelets de l'Asie Mineure et invita Cléopâtre à le rejoindre. Son idée était de faire une grande démonstration militaire pour impressionner le sénat, le parti d'Octave, l'Italie tout entière, et terminer le débat sur les donations d'Alexandrie.

Mais à ce moment décisif, par un nouvel effet des contradictions intimes de sa politique, Antoine n'ose pas avouer, dans ses négociations avec le sénat, qu'il désire surtout la validation des donations d'Alexandrie; il dit qu'il veut délivrer la République de la tyrannie d'Octave et rétablir la constitution républicaine.

Aussi, lorsque la lutte s'accentua et qu'au commencement de l'an 32 on en vint à une rupture, les citoyens éminents se rangèrent tous du côté d'Antoine et se rendirent en

foule à Éphèse. Malgré tous ses défauts, Antoine, qui était un noble de vieille famille, un général remarquable, un orateur distingué, et qui avait alors près de cinquante ans, inspirait plus de confiance que le jeune Octave, qui devait tout au nom de César et qui, jusqu'alors, ne s'était distingué que par une ambition sans pitié et sans scrupules. Si l'opinion publique avait blâmé les donations d'Alexandrie, elle en voulait à Cléopâtre beaucoup plus qu'à Antoine et il avait suffi de quelques déclarations républicaines pour ramener à celui-ci les sympathies des classes supérieures. Personne ne croyait qu'Antoine pourrait jamais sacrifier les intérêts de Rome à ceux de l'Égypte. Sans doute, ceux qui accouraient de l'Italie vers Antoine et qui avaient vu le vif mouvement d'opinion publique contre sa politique égyptienne, étaient bien persuadés qu'Antoine avait commis des erreurs, qu'il lui fallait rompre avec cette politique et avec Cléopâtre. La reine d'Égypte était trop haïe en Italie pour qu'il ne fût pas nécessaire de rassurer l'opinion par une rupture retentissante. Mais tout le monde, ayant confiance dans la sagesse du triumvir, pensait qu'il reconnaîtrait la nécessité de cet acte.

Ainsi les « émigrés » durent être un peu étonnés quand ils trouvèrent à Ephèse Cléopâtre, non pas confondue dans la foule des rois et des roitelets asiatiques, mais au premier rang, toujours à côté d'Antoine, le conseillant, donnant des ordres à tout le monde, même aux sénateurs romains, assez complaisants pour lui obéir. Cléopâtre avait toujours cherché à se faire des amis et des partisans dans l'entourage romain d'Antoine, en employant un moyen tout puissant : l'argent. Nous savons qu'elle avait nommé un obscur sénateur, un certain Caius Ovinius, chef des ateliers royaux; nous pouvons supposer que ce cas n'est pas resté isolé. Éphèse était pleine de Romains qui reconnaissaient en Cléopâtre leur souveraine maîtresse, et qui s'abaissaient même — honte suprême pour de véritables quirites — à l'appeler leur « reine ».

Les émigrés, toutefois, crurent d'abord qu'Antoine ne tolérait ce scandaleux désordre que parce que la distance de l'Italie lui empêchait d'en évaluer au juste le danger. Il y avait parmi eux un homme très remarquable : L. Domitius Ahénobarbus. Ayant groupé autour de lui les Romains

les plus marquants de l'entourage d'Antoine qui étaient contraires à sa politique égyptienne, Domitius entreprit de lui persuader qu'il fallait renvoyer Cléopâtre en Égypte.

Renvoyer Cléopâtre, c'était enlever aux adversaires la seule arme redoutable dont ils disposaient, c'était couper court à toutes leurs calomnies, c'était rendre la situation d'Antoine inébranlable, en rassurant l'esprit public. Mais malgré son autorité personnelle, l'évidente sagesse de ses conseils et la chaleur de son zèle, Domitius se heurta à une résistance invincible. Cléopâtre avait prévu qu'Antoine tomberait sous l'influence du parti contraire à la politique égyptienne, si elle se séparait de lui ; que ce parti préparerait avec Octave une réconciliation, dont elle aurait à payer les frais; qu'on révoquerait les donations d'Alexandrie, pour ne point offrir aux adversaires ce chef d'accusation. Elle ne voulait pas seulement rester en sa place ; elle voulait aussi arracher à Antoine, pour rendre impossible toute réconciliation, le divorce avec Octavie.

La lutte fut acharnée. Un moment, Domitius parut l'emporter. Antoine avait déjà envoyé à Cléopâtre l'ordre de rentrer dans son royaume. Mais cette fois encore, Cléopâtre eut recours à la puissance magique de l'argent. Elle trouva dans l'entourage du triumvir un officier qui avait toute la confiance d'Antoine : Canidius; elle le gagna par de grosses sommes; au dernier moment, elle eut le dessus. Elle resta donc appuyée, dans l'entourage romain du triumvir, par un parti dont le chef était Canidius, et en lutte avec le parti de Rome, qui avait à sa tête Domitius Ahénobarbus. C'était là une nouvelle conséquence de la contradiction initiale. Les deux partis en vinrent bientôt à se battre furieusement sur la question qui mettait aux prises leurs conceptions différentes : le divorce d'Octavie.

Le parti de Cléopâtre voulait consolider l'empire égyptien en resserrant les liens entre la reine d'Égypte et le triumvir; il voulait donc le divorce, qui devait provoquer une rupture décisive entre les deux triumvirs. Le parti de Rome voulait une réconciliation entre Octave et Antoine, et s'opposait de toutes ses forces à un acte qui signifiait la guerre, car Octave comprendrait que l'influence de Cléopâtre l'emportait, et, redoutant une guerre comme consé-

quence dernière de cette influence, il ne manquerait pas de saisir cette occasion, la meilleure pour lui.

Antoine hésita longtemps. A la fin, au printemps de l'an 32, il convoqua en Grèce tous ses amis et leur soumit la question. La discussion fut très vive. Mais cette fois encore, le parti de Cléopâtre l'emporta. Antoine expédia les lettres de divorce à Rome et, comme s'il craignait que l'impression de cet acte sur les soldats fût trop mauvaise, il fit aussitôt un discours, où il promit de rétablir la constitution républicaine deux mois après la victoire.

Le divorce provoqua la guerre. Le parti d'Octave commença contre Antoine une furieuse campagne de calomnies, l'accusa de vouloir faire de Cléopâtre la reine de Rome, répandit le bruit qu'il était devenu fou, obligea le sénat à lui déclarer la guerre et, dans la seconde moitié de l'an 32, mobilisa la flotte et l'armée. De son côté, Antoine transporta en Grèce sa flotte, une armée de dix-neuf légions, les rois et les roitelets de l'Asie avec leurs troupes. Au printemps de l'an 31, les deux armées campaient face à face, sur les bords du golfe d'Actium; les deux flottes mouillaient, l'une en vue de l'autre, celle d'Antoine dans le golfe d'Actium, celle d'Octave dans le golfe peu lointain de Komaros. Mais le choc terrible, que le monde entier redoutait, le choc qui devait anéantir une des deux armées, se fit attendre longtemps. Les deux adversaires passèrent le printemps et une partie de l'été dans une inertie presque complète, se bornant à des escarmouches si peu importantes, que les écrivains anciens n'ont pu apporter aucune précision dans leur récit.

Cette inertie paraît avoir été plus grande du côté où l'on aurait attendu, au contraire, une offensive vigoureuse. Antoine disposait de forces supérieures; il avait, comme général, un plus grand prestige; c'était lui qui avait provoqué la guerre. Pourquoi n'imitait-il pas le bel exemple de son maître, César, qui avait toujours cherché à finir le plus vite possible les guerres civiles? A Philippes, Antoine avait su prendre l'offensive avec une énergie digne de César; quelle force mystérieuse paralysait maintenant sa volonté et son audace?

Les mois passaient; Octave guettait en vain cette immobilité mystérieuse d'Antoine, et redoutait quelque piège.

Antoine ne l'attaquait point. Un jour, vers la fin du mois d'août, deux des chefs du parti d'Antoine, Dellius et Domitius Ahénobarbus, se présentèrent au camp d'Octave, et déclarèrent qu'ils avaient quitté leur ancien maître. Ils apportaient un renseignement très étrange : Antoine se préparait à se retirer en Égypte avec son armée, sans livrer de véritable bataille; il ferait semblant de livrer une bataille sur mer, pour masquer sa retraite; mais il était résolu à retourner en Égypte avec Cléopâtre.

C'est Dion qui nous rapporte ce fait extrêmement important. Il nous dit quelque part (L, 23) qu'Octave « fut instruit par Dellius et par d'autres des intentions de l'ennemi », et ailleurs (L, 31), « qu'il eut la pensée de laisser sortir librement l'ennemi afin de tomber sur ses derrières, tandis qu'il fuirait; il espérait, grâce à la rapidité de ses vaisseaux, l'atteindre sans peine, et en montrant à tous les yeux qu'Antoine cherchait à fuir, amener ainsi sans combat les soldats de son rival à passer dans ses rangs ». Dion ajoute qu'Octave fut « retenu par Agrippa, qui craignait d'être distancé par des adversaires prêts à faire usage de leurs voiles ».

Cette discussion entre Agrippa et Octave n'aurait eu aucun sens, si Dellius n'avait pas assuré Octave qu'Antoine n'avait nullement l'intention de l'attaquer, qu'il voulait seulement se retirer, comme du reste l'ont démontré l'amiral Jurien de la Gravière et M. Kromayer.

Mais pourquoi Antoine voulait-il se retirer sans se battre, quand il avait une armée et une flotte plus puissantes que celles de son adversaire?

Dion, qui n'a rien compris à l'histoire de cette campagn d'Actium et qui a mêlé dans son récit les faits les plus importants aux détails les plus insignifiants, nous fait savoir que l'idée de cette retraite venait de Cléopâtre (L, 15) : « Après bien des avis divers, ce fut celui de Cléopâtre qui l'emporta, avis suivant lequel on mettrait des garnisons dans les places les plus exposées, tandis que le reste de l'armée se rendrait en Égypte avec elle et avec Antoine. »

Comme Cléopâtre avait, l'année précédente, poussé Antoine à la guerre avec toute son énergie, ce renseignement semble d'abord incroyable; il nous serait impossible de le considérer comme vrai, si nous n'arrivions pas à expliquer

d'une manière satisfaisante ce revirement. La question est donc de savoir pourquoi Cléopâtre, au cours de l'an 31, est devenue contraire à la continuation des hostilités.

***

Cléopâtre avait exigé le divorce d'Octavie pour compromettre tellement Antoine dans la question égyptienne qu'il lui fût impossible de révoquer les donations d'Alexandrie. Mais, ce but une fois atteint, Cléopâtre avait-elle intérêt à la continuation de la guerre? Il ne faut jamais oublier que sa politique, cette espèce d'impérialisme féminin qu'elle avait pu créer dans la dissolution universelle du monde antique, reposait sur des combinaisons si bizarres que Cléopâtre devait redouter même les ombres. Si les empires fondés par les armes croulent si facilement, l'empire égyptien, qu'elle avait fondé par la puissance de ses charmes et qui reposait sur sa liaison personnelle avec Antoine, devait lui paraître d'une extrême fragilité. Cette guerre pouvait le détruire, quelle qu'en fût l'issue. Il était évident que l'empire égyptien croulerait avec la puissance d'Antoine, si Antoine était battu. Mais si Antoine réussissait à battre Octave, il deviendrait alors le maître de l'empire; il n'aurait plus besoin de l'alliance égyptienne; il serait obligé de rentrer en Italie et à Rome. Pourrait-il résister aux pressions de son entourage romain, où Cléopâtre avait si peu d'amis désintéressés, à l'enthousiasme des soldats, aux invocations de l'Italie et du sénat? La défaite était la ruine d'Antoine; mais la victoire était le triomphe du parti romain : Cléopâtre avait raison de craindre l'une autant que l'autre.

Au contraire, si elle pouvait persuader Antoine de se retirer en Égypte avec l'armée, sans livrer bataille, Octave n'oserait sans doute pas les attaquer en Égypte, où ils pourraient disposer de trente légions; Antoine pourrait prendre officiellement le titre de roi d'Égypte et fonder la nouvelle dynastie, en abandonnant l'Italie et les provinces d'Europe à Octave, au sénat, à qui les voudrait.

Rien ne montre mieux l'extrême dissolution où la conquête romaine avait plongé le monde ancien, que de voir une femme arrivée à ce point de hardiesse, et qui

pensait diviser, par quelques sourires et quelques caresses, l'empire de Rome, lui dérober les plus belles provinces et les grouper autour de l'Égypte sous une nouvelle dynastie. La destinée de l'empire, que Rome avait créé par deux siècles de luttes, semblait désormais entre les mains d'une femme. Un obstacle, cependant, s'opposait à la réalisation de ce projet. Le parti romain avait absolument besoin qu'Antoine se réconciliât avec Octave ou qu'il l'anéantit. Le programme de Cléopâtre : ni paix ni guerre, était désastreux pour ce parti. Domitius et ses amis avaient en Italie leurs biens et leurs familles; ils voulaient vivre et jouer un rôle dans la république de leurs ancêtres; s'ils consentaient à vivre quelques années dans les provinces, c'était pour rentrer en Italie plus riches et plus influents. Or, si Antoine abandonnait l'Italie à Octave, dans quelle situation se trouveraient-ils, après s'être brouillés pour lui avec Octave? Ils en seraient réduits ou à implorer le pardon d'Octave, pour rentrer en Italie, ou à vivre à la cour d'Alexandrie dans la foule des eunuques et des courtisans, comme Ovinius, le chef des ateliers royaux.

Cette difficulté nous explique les points les plus obscurs de la campagne. Elle nous explique surtout les querelles entre Antoine et Cléopâtre, qui durent être très vives à certains moments, si, comme Pline le dit, Antoine redouta parfois d'être empoisonné par elle. Ce détail s'accorde mal avec l'idylle d'amour qu'ont imaginée les écrivains anciens; mais il s'accorde très bien avec la lutte d'intérêts politiques que nous avons décrite. Se retirer en Egypte, c'était pour Antoine trahir ses amis romains, abandonner à jamais l'Italie, aller jouer en Orient le rôle public de successeur d'Alexandre. Bien que vivant depuis vingt ans au milieu des révolutions, Antoine était encore trop romain pour ne point hésiter devant ce projet, comme devant un crime ou une folie. Les légions se composaient d'Italiens sous les ordres d'officiers italiens; était-il possible, même avec les plus brillantes promesses, de les ramener jusqu'en Egypte, pour en faire l'armée d'une monarchie orientale?

Il serait très intéressant de savoir par quels moyens Cléopâtre s'efforça de vaincre les doutes d'Antoine; la lutte fut longue et dure; mais il est probable que la reine d'Egypte

n'aurait pas réussi, si Antoine n'avait pas été affaibli par l'âge, les fatigues, les luttes et les débauches. Usé lui aussi par la terrible politique de son époque, épuisé par le travail et les plaisirs, énervé par les difficultés qui étaient nées de la contradiction initiale de sa politique, il finit par perdre le contact de la réalité et se laissa entraîner par les adroits sophismes de Cléopâtre dans un monde chimérique, où les difficultés les plus graves semblaient s'évanouir.

Même quand Antoine fut décidé à se retirer en Egypte, il n'osa pas, comme il aurait été naturel, déclarer son intention aux nobles romains, aux chefs des légions, à son entourage : il redoutait l'orage de protestations et les discussions que ce projet soulèverait. De son côté aussi, Cléopâtre devait redouter le moment où le projet de la retraite serait officiellement connu, car le parti romain ferait des efforts désespérés pour en détourner Antoine et elle aurait à soutenir une dernière lutte, la plus terrible de toutes, probablement.

L'idée du combat naval, masquant la retraite, est née de cette préoccupation. Dion nous dit (L, 15), que « pour ne point effrayer leurs alliés, Antoine et Cléopâtre résolurent de ne partir ni en cachette ni ouvertement, comme s'ils prenaient la fuite, mais comme des gens disposés à combattre et aussi à forcer le passage, si on mettait obstacle à leur sortie ». Ce texte important est bien clair : pour couper court aux discussions et aux récriminations que le projet de retraite en Egypte soulèverait, Antoine et Cléopâtre décidèrent de tenir leur plan secret, de ne le dévoiler que quand ils seraient déjà partis, pour mettre l'armée et les officiers devant un fait accompli. Ils espéraient vaincre ainsi toutes les hésitations et entraîner à leur suite cette masse d'hommes.

Malgré le secret, l'étrange idée de livrer une bataille navale et certaines dispositions prises par Antoine avant le combat, ou les bruits qui couraient, éveillèrent des soupçons chez les esprits les plus clairvoyants. Dellius et Domitius comprirent qu'Antoine allait trahir leur cause et la cause romaine; ils le quittèrent. Ces désertions étaient un grave avertissement pour Antoine. Il ne le comprit point. Dominé par Cléopâtre, il semble s'être ouvert seulement à Canidius, l'avoir chargé de révéler son départ à l'armée et de la reconduire en Egypte et, le 2 septembre de l'an 31, il partit, au

milieu de la bataille : Cléopâtre emportait le triumvir, dans sa petite flotte aux voiles rouges, vers l'Egypte, pour en faire le roi et le successeur des Ptolémées.



Il faut donc rayer Actium du nombre des grandes batailles navales. Ce semblant de bataille, livré pour masquer une des plus curieuses intrigues de la politique, ne décida rien. Plutarque nous dit que, le soir, les vaisseaux d'Antoine rentrèrent dans le golfe en bon état, et que pendant sept jours Octave essaya en vain de persuader à la flotte et aux armées de se rendre, en leur disant qu'Antoine s'était retiré en Egypte. Les soldats ne le croyaient point; ils disaient qu'Antoine s'était absenté pour quelque raison sérieuse et qu'il reviendrait bientôt; ils montraient une si naïve confiance dans leur général, ils formaient encore une armée si forte et si dévouée, que Canidius n'osa pas leur révéler la vérité.

Mais cet attachement si profond ne fit que rendre plus lent le revirement qui se fit dans la masse des soldats, quand, après sept jours, les plus incrédules durent se rendre à l'évidence. Antoine et Cléopâtre n'avaient pas prévu cette explosion formidable du sentiment national, et cette erreur fut la véritable cause de leur ruine. Aux yeux de ces Italiens grossiers et ignorants, mais attachés aux grandes traditions de leur patrie, la fuite avec la reine transforma le glorieux général en un traître. Un mouvement irrésistible d'indignation et de fureur poussa les légions à se rendre à Octave. Le soulèvement de l'opinion publique fut encore plus violent en Italie. On confondit dans la même haine Antoine et Cléopâtre; on réclama un châtiment pour les deux amants, leur mort, la conquête de l'Egypte; on admira par opposition Octave, et on le considéra comme un homme providentiel.

Le prudent Octave, qui inquiet, incertain, étonné, n'osant en croire ses yeux, avait regardé pendant longtemps la puissance d'Antoine s'effriter, tomber en pièces, couvrir de ses ruines l'Orient, devint, à partir de ce jour, le glorieux sauveur du Capitole. Il mit du temps à s'en apercevoir, car immédiatement après Actium, ni lui, ni Agrippa, ni aucun

de ses amis n'avaient deviné la véritable importance des événements. Mais cette admirable modestie dura peu. Octave connaissait mieux que personne le procédé — un des plus universellement employés par les partis et les hommes politiques pour tromper les masses, — qui consiste à grossir les difficultés, pour rehausser le mérite du parti ou des hommes qui les ont résolues. Si Octave et ses amis avaient eu tant de peine à comprendre les événements dans lesquels ils avaient joué un rôle, il est naturel que les contemporains, simples spectateurs éloignés, n'y eussent rien compris. Les vainqueurs en profitèrent pour créer, peu à peu, avec l'aide des hommes de lettres qui sont toujours les complices de ces faux historiques, la légende héroïque de la bataille et de ses trois personnages : Cléopâtre qui veut conquérir Rome, noyer l'Italie sous un flot d'Orientaux et abaisser les superbes sénateurs au rôle infâme d'eunuques ; Antoine, grisé par ses caresses, rendu fou par ses breuvages magiques, qui met son armée et son prestige au service de ces ambitions criminelles ; Octave qui se lève, fier, hardi, héroïque, contre la formidable coalition et sauve Rome de l'esclavage oriental.

Mais la vérité était beaucoup plus modeste. Octave n'avait fait qu'assister, témoin inactif, à la première grande catastrophe provoquée par la lutte entre l'Orientalisme et les vieilles traditions italiques. De ce point de vue, l'importance de cette guerre apparaît immense. Mais si grand que fût son génie, Octave ne pouvait pas la comprendre. Au moment où il revenait en Italie, riche des dépouilles de l'Egypte, il ne se doutait certainement pas que cette lutte allait recommencer sous des formes nouvelles dans tout l'empire, et qu'elle remplirait de tragédies et de catastrophes sa maison et sa famille, pendant les longues années qu'il avait à vivre, au sommet de la grandeur humaine, comme *princeps*, président, premier citoyen de la grande république pacifiée.

TABLE DES MATIÈRES

I

VERS L'ORIENT

II

LE FILS DE POMPÉE

III

LE DÉSASTRE DE SCILLA

IV

LES GÉORGIQUES

V

LE MARIAGE DE CLÉOPATRE

VI

LA CAMPAGNE DE PERSE

VII

ANTOINE ET CLÉOPATRE

VIII

LE NOUVEL EMPIRE ÉGYPTIEN

IX

ACTIUM

X

LA CHUTE DE L'ÉGYPTE

XI

LE RÉTABLISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE

APPENDICE

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 34142.

Prix au 1er Août 1926.

EXTRAIT DU CATALOGUE
DE LA LIBRAIRIE PLON
ROMANS ET NOUVELLES

Bourget (P.), Houville (G. d'), Benoit (P.), Duvernois (H.). — *Le Roman des Quatre.* 75e m. 12
Micheline et l'Amour. 45e m. 12

Bourget (Paul), de l'Académie française. — *La Geôle.* 70e mille. 12
Le Danseur mondain. 60e m. 12
Conflits intimes. 30e mille.... 12
Cœur pensif ne sait où il va. 77e mille.................. 12
Un Drame dans le monde. 63e m. Prix..................... 12
Lazarine. 130e mille......... 12
Anomalies. 30e mille........ 12
L'Ecuyère. 45e mille......... 12
Le Sens de la mort. 125e mille. 12
**Laurence Albani.* 49e mille. 12
Le Démon de midi. 90e m. 2 vol. Prix..................... 24
L'Emigré. 79e mille......... 12
L'Etape. 93e mille. 2 vol..... 24
Un Divorce. 110e mille...... 12
Némésis. 67e mille........... 12
Le Fantôme. 40e mille....... 12
Le Justicier. 38e mille....... 12
L'Envers du décor. 20e mille. 12
La Dame qui a perdu son peintre. 26e mille.................. 12
Les Détours du cœur. 32e m.. 12
Les Deux Sœurs. 35e mille... 12
**Drames de famille.* 39e mille. 12
L'Eau profonde. 36e mille... 12
Un homme d'affaires. 21e m.. 12
**Monique.* 33e mille......... 12
André Cornélis. Edit. déf.... 12
Complications sentimentales... 12
Pastels et Eaux-fortes. Edit. déf. Prix..................... 12
Voyageuses. Edit. déf........ 12
L'Irréparable. Edit. déf...... 12
Physiologie de l'amour moderne Edit. déf................ 12
Un cœur de femme. Ed. déf... 12
Le Disciple. Edit. déf....... 12
Mensonges. Edit. déf. 2 vol.. 24
Cosmopolis. Edit. déf. 2 vol. 24
Terre promise. Edit. déf..... 15
La Duchesse bleue. Ed. déf... 12
Cruelle énigme. Edit. déf..... 12
Une Idylle tragique. Ed. déf.. 15
Un Crime d'amour. Ed. déf... 12

Bourget (P.). — **Un Saint.* Ed. déf. Prix..................... 12
Recommencements. Ed. déf... 12

Barrès (Maurice), de l'Académie française. — *Amori et Dolori sacrum.* Edit. déf........... 12
Le Jardin de Bérénice. Ed. déf. 12
Du sang, de la volupté et de la mort. Edit. déf............. 12
Sous l'œil des Barbares. Edit. déf. Prix..................... 12
Un Homme libre. Edit. déf... 12
Un Jardin sur l'Oronte. 89e édit. Prix..................... 12
La Colline inspirée. Edit. déf. 12
Les Déracinés. Edit. déf. 2 vol. Prix..................... 24
Colette Baudoche. Edit. déf... 12
Les Amitiés françaises. Edit. déf. Prix..................... 12
L'Appel au soldat. Éd. déf. 2 vol. Prix..................... 24

Bordeaux (H.), de l'Académie française. — *Les Jeux dangereux.* 44e mille.................. 12
Le Cœur et le sang. 45e mille. 12
L'Amour et le Bonheur. 34e m. 12
La Chartreuse du Reposoir. 75e m. Prix..................... 12
Yamilé sous les cèdres. 66e m. 12
La Vie est un sport. 23e mille. 12
La Vie recommence : I. *La Résurrection de la chair.* 65e mille. 12
II. *La Chair et l'esprit.* 38e m. 12
La Maison morte. 41e mille.. 12
Ménages d'après guerre. 32e m. 12
**La Nouvelle croisade des enfants* 38e mille.................. 12
La Peur de vivre. 121e mille.. 12
Une Honnête Femme. 32e m.. 12
Le Lac noir. 18e mille....... 12
Les Yeux qui s'ouvrent. 144e mille. Prix..................... 12
La Maison. 82e mille........ 12
La Neige sur les pas. 93e mille. 12
La Robe de laine. 121e mille.. 12
La Croisée des chemins. 54e m. 12
Les Roquevillard. 64e édit.... 12
**La Petite Mademoiselle.* 35e mille. Prix..................... 12
L'Amour en fuite. 25e mille.. 12

Bordeaux (H.), de l'Acad. franç. —
Jeanne Michelin. 7e mille.... 12
Le Pays natal. 15e mille..... 12
Le Fantôme de la rue Michel-Ange. 35e mille.................. 12
Amours du temps passé. 13e m. 12
L'Ecran brisé. 18e mille..... 12
La Fée de Port-Cros. 33e mille. 12

Bertrand (Louis), de l'Académie française. — *Le Livre de la Méditerranée*. Edit. déf........ 12

Lavedan (Henri), de l'Académie française. — Le Chemin du salut :
I. *Irène Olette*. 12e mille.... 15
II. *Gaudias*. 2 vol. 10e mille. 20
III. *Panteau*. 2 vol. 8e mille.. 20
IV. *Madame Lesoir*. 8e m. 2 v. 24

Vogüé (Vicomte E.-M. de), de l'Académie française. — *Les Morts qui parlent*. 32e édit.. 15
Le Maître de la mer. 48e éd.. 15
Jean d'Agrève. 68e édit...... 12

Acker (P.). — *La Protectrice*. 10e éd. Prix...................... 12
**Les Exilés*. 31e édit........ 12

Acremant (G.). — **La Hutte d'acajou*. 24e édit.......... 12
**Ces Dames aux chapeaux verts* 36e édit.................. 12
La Sarrasine. 20e édit........ 12

Adam (J.). — *Chrétienne*. 36e édit. Prix...................... 12
Patenne. 35e édit........... 12

André-Cuel. — *Barocco*. 10e éd. 12
L'Homme fragile. 7e mille.... 12
La Jonque immobile. 10e édit. 12

Ardel (H.). — *L'Aube*. 69e édit. 12
Le Chemin qui descend. 72e éd. 12
La Nuit tombe. 82e édit...... 12
La Faute d'autrui. 53e édit... 12
L'Absence. 51e édit.......... 12
Le Feu sous la cendre. 78e éd. 12
L'Etreinte du passé. 82e édit. 12
L'Appel souverain. 64e édit... 12
L'Imprudente aventure. 72e édit. Prix...................... 12

Aubriat (J.-P.). — *Le Chaînon*. 10e édit.................. 12

Auernheimer (Raoul). — *Le Marchand de secrets*. 8e édit..... 12

Avesnes. — *La Vocation*. Prix du Roman Ac. fr. 1916. 14e éd. 12
L'Ile heureuse. 12e édit...... 12

Balde (Jean). — *La Vigne et la Maison*. 18e édit.......... 12
La Survivante. 6e mille...... 12
Le Goéland. 14e édit......... 12

Barclay (Florence). — **La Châtelaine de Shenstone*. 56e édit. 12
**En suivant l'étoile*. 48e édit. 12
** Le Jardin clos de Christobel*. 38e édit.................. 12

Barclay (Florence). — **Le Poison de la Jungle*. 38e édit....... 12
**L'Auréole brisée*. 46e édit.. 12

Beaunier (André). — *Le Sourire d'Athéna*. 5e édit........... 12

Bernanos (Georges). — *Sous le soleil de Satan*. 50e mille... 12

Bordeu (Charles de). — *Un Cadet de Béarn*. 6e mille......... 12

Boulenger (Jacques). — Les romans de la Table ronde. 22e édit.
I. *Histoire de Merlin l'enchanteur*. Prix...................... 12
II. *Les Amours de Lancelot*.. 12
III. *Le Chevalier à la charrette*. 12
IV. *Le Saint Graal*.......... 12

Bouzinac-Cambon. — *Echec et mat*. 7e mille................... 12

Carrère (Jean). — *La fin d'Atlantis*. 19e édit.................. 12

Cazin (Paul). — **Décadi ou la pieuse enfance*. 16e édit..... 12
L'Alouette de Pâques. 12e édit. 12
L'hôtellerie du Bacchus sans tête. 20e édit.................. 12

Chérau (Gaston), de l'Académie Goncourt. — *Valentine Pacquault*. 12e mille. 2 vol............ 24
**La Despélouquéro*. 9e mille.. 12
**La Maison de Patrice Perrier*. 10e mille.................. 12
Le vent du destin. 10e mille... 12

Chessin (Serge de). — *Les Epaves blanches*. 8e édit............ 12

Coiplet. — *Marcellin Mauchartier*. (Prix Blumenthal 1924). 8e édit. Prix...................... 12

Davignon. — *Un Belge*. 6e édit. 12
Aimée Collinet. 7e édit....... 12
Mon ami français. 8e édit.... 12
Les Deux Hommes. 10e édit... 12
Un pénitent de Furnes. 16e éd. 12

Denarié (Emmanuel). — *Le Curé des Avranches*. 8e édit...... 12

Dieterlen (Jacques). — *Le Roman de la cathédrale*. 6e édit. ... 12

Dostoïevsky (Th.). — *L'Idiot*. 28e édit. 2 vol............ 24
Souvenirs de la maison des morts. 32e édit.................. 12
Le Crime et le châtiment. 60e édit. Prix...................... 12
Humiliés et offensés. 17e édit. 12
Les Frères Karamazov. 37e éd.. 15
Les Possédés. 2 vol. 8e mille.. 24
Les Pauvres gens. 6e mille... 12
La Confession de Stavroguine. 12e édit.................. 12

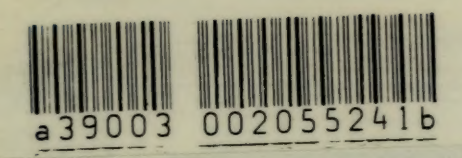
Dufourt (J.). — **Marielle*. 14e édit. Prix...................... 12
Sur la route de lumière. 10e éd. 12
Grâce ou la chatte sauvage. 8e édit. Prix...................... 12

Dufourt (J.). — *Désormais*. 10ᵉ édit. Prix 12
Calixte ou l'Introduction à la vie lyonnaise. 18ᵉ édit. 12
Dumas (André). — **Ma petite Yvette*. 16ᵉ édit. 12
Forest (Ellen). — *Yuki-San*. 10ᵉ éd. Prix 12
Fromentin (Eugène). — *Dominique*. 85ᵉ édit. 12
Garenne (Albert). — *La Captive nue*. 10ᵉ édit. 12
Gaston-Pastre (J.-L.). — *La Nouvelle Croisade*. 8ᵉ édit. 12
Giraud-Mangin. — *Secrétaire d'ambassade*. 4ᵉ mille 12
Ceux de jadis. 6ᵉ édit. 12
Green (Julien). — *Mont-Cinère*. 6ᵉ mille 12
Henriot (Emile). — *Aricie Brun ou les vertus bourgeoises*. (Prix du Roman. Académie française 1924) 31ᵉ mille 12
L'Instant et le Souvenir. 9ᵉ mille. Prix 12
Les Temps innocents. 5ᵉ m. .. 12
Le Diable à l'hôtel 5ᵉ mille. . 12
Les Aventures de Sylvain Dutour. 5ᵉ mille 12
L'Enfant perdu. 2ᵉ édit. 12
Huysmans (J.-K.). — *En route*. 54ᵉ mille 20
La Bièvre et Saint-Séverin ... 15
La Cathédrale. 55ᵉ mille 20
Sainte Lydwine de Schiedam. 26ᵉ mille 12
L'Oblat. 35ᵉ mille 20
Les Foules de Lourdes. 47ᵉ m. . 15
Là-bas. 48ᵉ mille 15
Jaloux (Edmond). — *Le reste est silence*. 29ᵉ édit. 12
Les Profondeurs de la mer. 22ᵉ édit. Prix 12
Les Amours perdues. 26ᵉ édit. 12
L'Eventail de crêpe. 13ᵉ mille. 12
Au-dessus de la ville. 7ᵉ mille. 12
L'Escalier d'or... 10ᵉ mille ... 12
L'Alcyone. 24ᵉ édit. 12
La fin d'un beau jour. 17ᵉ m. . 12
Fumées dans la campagne. 9ᵉ m. 12
Jammes (Francis). — **Le Livre de saint Joseph*. 7ᵉ mille 12
Jean-Javal (Lily). — *Noémi*. 8ᵉ éd. Prix 12
Jouglet (René). — *Le Nouveau Corsaire*. 8ᵉ mille 12
Confessions amoureuses. 7ᵉ m. 12
Le Bal des Ardents. 7ᵉ mille. 12
La Brète (J. de). — *Les Reflets*. 30ᵉ édit. 12
Le Glay (Maurice). — *Badda, fille berbère*. 12ᵉ édit. 12
Le Glay (Maurice). — *Le Chat aux oreilles percées*. 10ᵉ édit. 12
Itto. 12ᵉ édit. 12
Le Goffic (Charles). — *L'Abbesse de Guérande*. 14ᵉ édit. 12
L'Illustre Bobinet. 10ᵉ édit. .. 12
Lhande (Pierre). — *Luis*. 11ᵉ édit. Prix 12
Mirentchu. 15ᵉ édit. 12
Les Mouettes. 15ᵉ édit. 12
**Les Mémoires d'un écureuil*. 12ᵉ édit. 12
Les Lauriers coupés. 20ᵉ édit. 12
Bilbilis. 19ᵉ édit. 19
Lichtenberger (André). — *Petite Madame*. 56ᵉ édit. 12
Le Petit Roi. 35ᵉ édit. 12
Le Sang nouveau. 24ᵉ édit. ... 12
Biche. 21ᵉ édit. 12
Chez les Graffougnat. 26ᵉ édit. 12
Les André Graffougnat. 22ᵉ éd. 12
Le Cœur est le même. 18ᵉ édit. 12
La Mort de Corinthe (A). 12ᵉ éd. 12
Juste Lobel, Alsacien. 20ᵉ édit. 12
Longnon. — *La Nouvelle Hélène*. 7ᵉ mille 12
Longworth Chambrun. — *Le roman d'un homme d'affaires*. 6ᵉ édit 12
La Nouvelle Desdémone. 6ᵉ éd. 12
Margueritte (Paul). — *La Maison brûle*, 19ᵉ édit. 12
L'Autre lumière. 29ᵉ édit. ... 12
**Ma Grande*. 56ᵉ édit. 12
Nous, les mères... 25ᵉ édit. ... 12
La Tourmente. 24ᵉ édit. 12
Margueritte (Paul et Victor). —
Les Braves gens. 89ᵉ édit. ... 15
La Commune. 70ᵉ édit. 12
Le Désastre. 125ᵉ édit. 15
Les Tronçons du glaive. 94ᵉ édit. Prix 15
**Poum*. 78ᵉ édit. 12
** Zette*. 65ᵉ édit. 12
Les Deux vies. 62ᵉ édit. 12
Martial-Piéchaud. — *La romance à l'étoile*. 6ᵉ mille 12
Vallée heureuse. 20ᵉ édit. 12
Martinon (Suzanne). — *Le Cœur mal défendu*. 10ᵉ édit. 12
Mauclère (J.). — *L'Infernale*. 18ᵉ éd. Prix 12
Tiotis aux yeux de mer. 8ᵉ éd. 12
Mayran (Camille). — *Histoire de Gotton Connixloo*. Prix du Roman Ac. fr. 1918. 11ᵉ édit. 12
L'Epreuve du fils. 10ᵉ édit. .. 12
Milan (René) (Maurice Larrouy). —
La Mère et la maîtresse. 5ᵉ éd. 12
La Race immortelle. 4ᵉ édit. .. 12
L'Esclave triomphante. 5ᵉ m. 12
Moselly (E.). — *Terres lorraines*. (Prix Goncourt 1907). 17ᵉ éd. 12

Nothomb (Pierre). — *Le Lion ailé*. 10e édit. 12
Pérochon (Ernest). — *Nêne* (Prix Goncourt 1920). 89e mille... 12
Le Chemin de plaine. 13e m... 12
Les Creux-de-Maisons. 20e m. 12
La Parcelle 32. 19e mille.... 12
Les Ombres. 25e édit. 12
Les Gardiennes. 20e mille.... 12
Huit gouttes d'opium. 13e m.. 12
Les Hommes frénétiques. 14e m. 12
Pilon (Edmond). — **Mademoiselle de La Maisonfort*. 10e édit... 12
Amours mortes, belles amours. 12e édit. 12
Rageot (Gaston). — *Le Jubé*. 6e éd. Prix 12
Rameau (Jean). — *L'Amour merveilleux*. 10e édit. 12
L'Arrivée aux étoiles. 8e édit. 12
L'Inoubliable. 8e édit. 12
Rhaïs (Elissa). — *Saâda la Marocaine*. 25e édit 12
Le Café-Chantant. 16e édit... 12
Les Juifs ou la fille d'Eléazar. 18e édit. 12
La Fille des Pachas. 16e édit. 12
La Fille du Douar. 17e édit... 12
La Chemise qui porte bonheur. 14e édit. 12
Le Mariage de Hanifa. 18e édit. Prix 12
Rosny (J.-H.), de l'Académie Goncourt. — *La Force mystérieuse*. 10e édit. 12
L'Impérieuse bonté. 10e édit. 12
L'Indomptée. 10e édit ... 12
La Vague rouge. 16e édit.... 12
Vamireh. 14e édit. 12
Eyrimah. 4e édit. 12
Le Félin géant. 18e édit...... 12
La Mort de la terre. 10e édit.. 12
Roupnel (G.). — *Nono*. 16e éd. 12
Sandy (I.). — *Chantal Daunoy*. 12
La Descente de croix. 6e édit.. 12
L'Heure folle. 8e édit. 12
Andorra ou les hommes d'airain. e mille. 12
L'Homme et la Sauvageonne. 7e m. Prix 12
Llivia ou les cœurs tragiques. 14e édit 12
Sarment (Jean). — *Jean Jacques de Nantes*. 16e édit. 12
Saeyeys (M.-M.). — *Electe*. 10e édit. Prix 12
Schultz. (Yvonne). — *Les Nuits de fer*. 17e édit. 12
Serao (Matilde). — **Au pays de Jésus*. 23e édit. 12

Silvestre (Jean). — *L'Amour et la Mort de Jean Pradeau*. 6e éd. 12
**Aimée Villard*. 10e édit...... 12
**Belle Sylvie*. 19e édit. 12
**Prodige du cœur*. 16e édit.. 12
Swinnerton (Frank). — *Nocturne*. 8e édit. 12
Tchékhov (A.). — *Salle 6*. 7e édit. Prix 12
Théatre. I, II et II. 7e éd. Ch. 12
Les Moujiks. 7e édit. 12
Une banale histoire. 7e édit... 12
Ma Vie. 7e édit. 12
Ma Femme. 8e édit. 12
Trois ans. 7e édit. 12
La Steppe. 9e édit. 12
Récit d'un inconnu. 8e édit... 12
Tharaud (J. et J.). — *La Maîtresse servante*. 65e édit. 12
La Tragédie de Ravaillac. 37e éd. Prix 12
L'Ombre de la croix. 96e édit. 12
Un royaume de Dieu. 45e éd. 12
Quand Israël est roi. 82e éd... 12
La Randonnée de Samba Diouf. 59e édit. 12
Le Chemin de Damas. 65e éd. 12
Dingley l'illustre écrivain. 65e éd. Prix 12
L'An prochain à Jérusalem. 72e éd. Prix 12
La Fête arabe. 50e édit...... 12
Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas. 65e édit. 12
Rabat ou les heures marocaines. 58e édit. 12
Thélen (M.) et **Dr Bertheaume** (M.). — *L'Interne*. 8e édit. 12
Le Docteur Odile. 10e édit .. 12
Varillon (Pierre). — *La Fausse route*. 5e mille. 12
J.-L. Vaudoyer. — *La Reine évanouie*. 10e édit. 12
Peau d'ange. 6e mille. 12
La Maîtresse et l'Amie. 11e édit. Prix 12
Raymonde Mangematin. 8e m. 12
Vignaud (Jean). — *Niky*. 20e édit. Prix 12
Viollis (Jean). — **L'Oiseau bleu s'est endormi*. 12e édit...... 12
Weck (René de). — *Jeunesse de quelques-uns*. 8e édit. 12
Le Roi Théodore. 5e mille.... 12
Wharton (Edith). — *Au temps de l'innocence*. 10e édit. 12
Un Fils au front. 6e édit..... 12
Zifferer (Paul). — *La Ville impériale*. 5e mille. 12

PARIS. TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 33280. P. 82-10.


a39003 002055241b